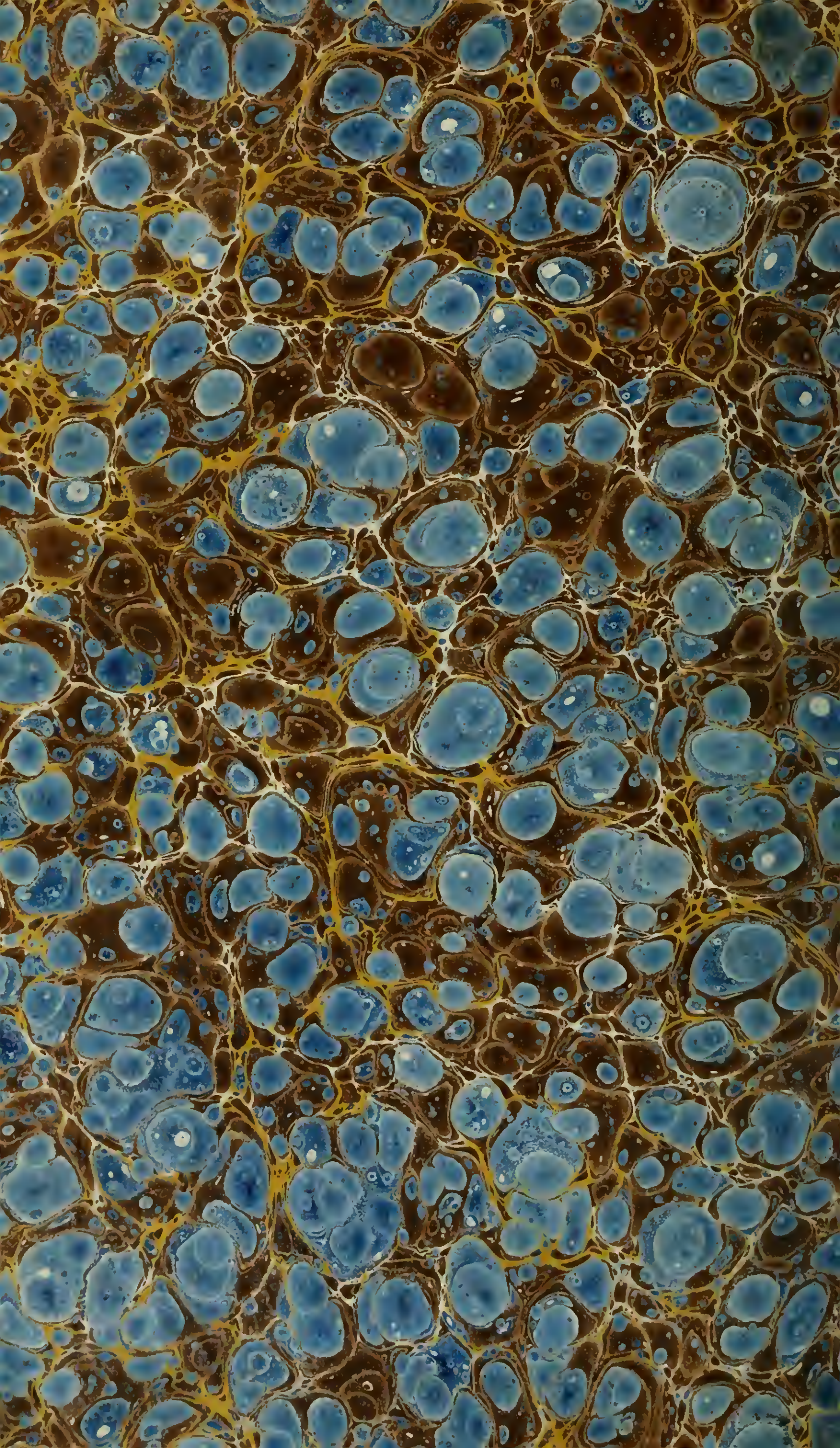
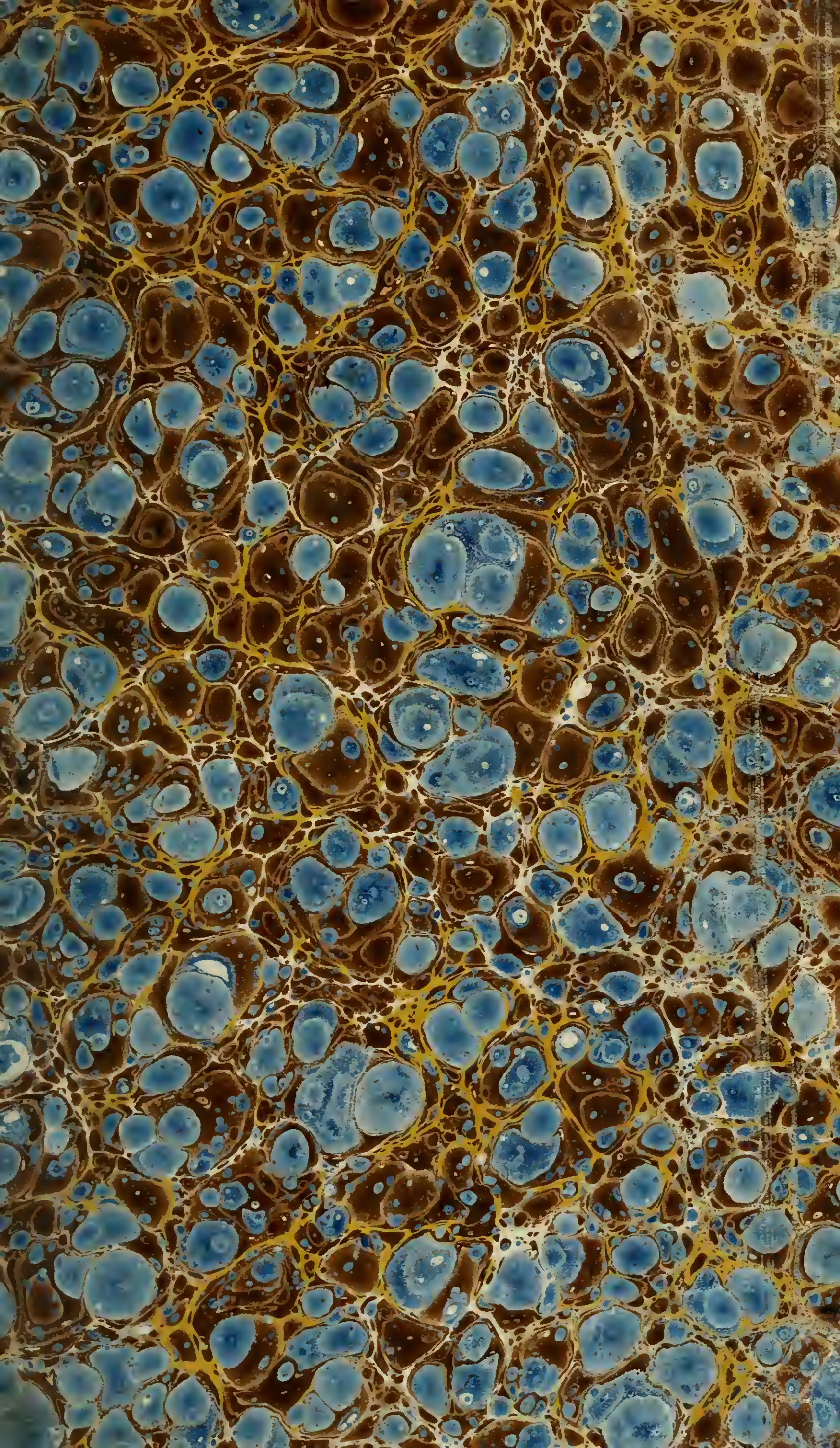






REVUE BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Cinquième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1833

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ.

REVUE BRITANNIQUE.

Politique.

DE L'EMPIRE OTTOMAN,

DE SA SITUATION PRÉSENTE ET DE SON AVENIR.

Que deviendra l'Orient? quelle est sa situation présente? quelle destinée attend cette vieille Asie civilisatrice de l'Occident? L'empire ottoman qui nous a insultés de son orgueil; le trône de Mahomet que l'Europe chrétienne n'a jamais pu ruiner; cette horde barbare qui est venu camper au milieu de nous sans qu'on ait même tenté de lui arracher son usurpation : Constantinople, ce grand vol commis par l'islamisme sur les sectateurs de la croix; enfin tout ce système oriental, soutenu par le fatalisme et la bravoure, va-t-il crouler à la fois?

Si nous n'étions pas agités par des intérêts beaucoup moins importans sans doute, mais plus urgens pour nous, les questions que soulève la situation actuelle de l'Asie nous sembleraient vitales et bien dignes de l'attention

du philosophe. Sur une rive du Bosphore, l'empire ottoman s'humilie devant les armées triomphantes d'un rebelle : sur l'autre rive il ne subsiste que par miracle : la protection qu'on lui accorde est encore un outrage. Si deux puissances européennes l'ordonnaient, le trône du sultan ne serait que débris dans six mois. Voici la Sublime-Porte enfin redescendue à cet état d'abjection qui flétrissait l'empire byzantin. Comme la Constantinople des empereurs grecs à son agonie, cernée de toutes parts et pressée chaque jour plus étroitement par des ennemis redoutables, elle n'a plus pour elle que la terreur de son nom et le souvenir de sa grandeur passée. L'empire de Mahomet II et de Soliman-le-Magnifique n'est qu'un jouet à la merci des grandes puissances européennes, une ruine que l'on s'accorde à conserver, mais qui tomberait en poudre à la première atteinte. L'autorité nominale du sultan a beau s'étendre sur un immense territoire; son pouvoir réel se resserre d'année en année dans des bornes plus étroites. Déjà la puissance ottomane aurait été refoulée en Asie, si l'on n'eût pas senti la difficulté de bâtir sur ses décombres un royaume européen : dernière chance de conservation qui manquait aux tems d'agonie de l'empire byzantin. Cette puissance asiatique et barbare, établie aujourd'hui dans les régions autrefois les plus civilisées de l'Europe, a pour défenseurs ces cabinets eux-mêmes, qui savent qu'une fois Constantinople tombée, il faudrait partager ses dépouilles : tâche assez peu facile. Pour unique garantie de son existence, la capitale des Osmanlis n'a que cette jalousie mutuelle des puissances. Le résultat des négociations ouvertes à Saint-Pétersbourg, à Paris ou à Londres, précipite ou ralentit sa chute. Le caractère indolent ou énergique du sultan n'y fait rien. La force intrinsèque de cet empire est à jamais évanouie.

Cette décadence même et cette situation chancelante augmentent l'intérêt dont les contrées orientales et spécialement la Turquie se sont toujours environnées. Quel empire que celui qui renferme dans son sein toute l'Asie-Mineure et cette partie de l'Europe qui sert comme de point de communication et d'anneau intermédiaire entre l'Europe et l'Asie! Il abonde en matériaux importans, en élémens de force et de vitalité, en souvenirs de grandeur. Sans doute, depuis la mort de Soliman-le-Magnifique, en 1566, l'empire turc n'a pas cessé de pencher toujours davantage vers sa décadence. La prise de Candie fut le dernier triomphe important des armes ottomanes; depuis cette époque, Vénitiens, Hongrois, Polonais, Russes, ont balancé et tenu en échec cet empire barbare. Les domaines et la puissance de chaque sultan ont progressivement diminué; le cancer politique qui dévorait les entrailles de ce grand corps malade, étendait ses ravages et se rapprochait du cœur. Aujourd'hui, selon nous, ses derniers momens sont venus; et, comme nous l'avons dit plus haut, il n'a d'espoir que dans la défiance mutuelle et la politique intéressée des souverains de l'Europe.

Le Turc ne peut être formidable que comme Turc, comme enfant de l'Asie, comme fils des Tartares. Faites-en un Européen : son caractère original va s'effacer; il perdra sa puissance, son énergie, sa grandeur native, sans acquérir la vivacité, l'adresse, la souplesse de mouvemens, étrangères à sa nature. Mahmoud est un grand homme sans doute; mais les améliorations qu'il a voulu introduire dans le système militaire, ses innovations européennes, l'extinction des janissaires, les changemens qu'il a fait subir aux costumes et aux mœurs de son peuple, sont les preuves non d'une résurrection morale, mais d'une décadence à laquelle on essaie vainement d'é-

chapper. Sans turban, sans cimeterre, sans robes flottantes et ornées de perles, l'Ottoman n'est plus rien. Disciplinez-le à la manière des régimens prussiens et français : ses mouvemens, naguère libres, majestueux, pleins de vigueur, seront gauches et contraints. En le privant de cette dignité solennelle et de cet élan rapide qui le distinguaient autrefois, que lui donnerez-vous? Autant vaudrait forcer le canon des Dardanelles à faire la petite guerre que de forcer le Turc aux évolutions rapides des soldats de l'Occident.

D'ailleurs n'est-il pas fataliste? Cette doctrine assoupissante, cet opium moral, qui autrefois l'enivrait d'ardeur guerrière et de besoin de conquète, le rend aujourd'hui gravement stupide et majestueusement indifférent. Convaincu de sa prédestination inévitable, jadis il méprisait la mort et se lançait, les yeux fermés, dans le péril. Aujourd'hui c'est la vie qu'il méprise; c'est à sa propre humiliation qu'il consent. « *Mashallah!* comme Dieu voudra, » tel était son cri de victoire; c'est aujourd'hui son cri de résignation et de défaite. Une apathie profonde s'empare de lui. Pendant que l'Europe est entraînée par un torrent d'opinions violentes, par un progrès d'activité irrésistible et fébrile, le Musulman sommeille, comptant sur la protection du Prophète et docile à ses volontés. Les siècles l'ont confirmé dans cette habitude de sécurité apathique. Il y reste plongé. Tous les peuples voisins le dépassent, et bientôt les flots qui s'avancent et s'accumulent, gronderont sur sa tête et finiront par l'engloutir.

Les janissaires et les ulémas, qui avaient fait la force de l'empire ottoman, sont devenus sa perte et son fléau. Le pouvoir militaire, représenté par les premiers, et le pouvoir sacerdotal, représenté par les seconds, se sont confondus pour la ruine de l'état. Depuis cette alliance, le

trône des Osmanlis dépendit de la volonté toute puissante de cette double milice. Le pouvoir des janissaires unis aux docteurs de la loi n'eut plus de limite : leurs mouvemens insurrectionnels ébranlèrent sans cesse l'état. Les janissaires, dont la révolte eût été peu dangereuse s'ils avaient été seuls, se virent soutenus par ce corps ecclésiastique dont les replis nombreux, comme ceux du serpent, enlaçaient tout l'empire.

L'établissement d'un ordre de prêtres était tout-à-fait contraire aux vues de Mahomet. Dans le Coran, il avait ordonné que chaque citoyen exercerait le sacerdoce pour sa famille et interpréterait le livre sacré. A peine la gloire ottomane fut-elle obscurcie par la défaite de Lépante, les ulémas, qui long-tems s'étaient tenus dans un état de soumission humble et modeste, relevèrent la tête et prétendirent que les destinées de l'empire dépendaient d'eux seuls. Le lustre antique du croissant vint à pâlir : les ulémas, profitant de cette circonstance, découvrirent enfin un secret qui ne s'était pas révélé à eux jusqu'alors : c'est qu'ils étaient les seuls descendans véritables du prophète, les seuls interprètes de la loi. Les rois-soldats de la race tartare, après avoir long-tems dédaigné le patriarcat ecclésiastique et ses devoirs, s'étaient allanguis dans le sérail et ne s'occupaient plus que de voluptés. Les visirs et les pachas étaient seuls chargés du commandement des troupes. La victoire cessait d'être fidèle aux étendards d'Othman ; et les factions, naguère écrasées et réduites au silence, relevaient audacieusement la tête. Plus de discipline chez les janissaires, plus de soumission chez les ulémas : les uns et les autres attiraient à eux tout le pouvoir dont ils dépouillaient le monarque. Ils sentaient bien que leur protection mutuelle et leur alliance étroite étaient nécessaires au succès de leurs desseins ; et, pendant que les fetvas ou édits du

mufti sanctionnaient la licence des hommes d'armes, l'insolence et les prétentions usurpatrices des prêtres étaient encouragées et soutenues par le cimeterre des soldats. Ainsi tombait en poudre peu à peu la base même de la puissance turque. Depuis le règne de Sélim II, l'histoire de ce pays porte sur toutes les pages l'empreinte de la lutte fatale qu'il eut à soutenir contre ce monstre bicéphale, une armée impérieuse et une théocratie avide. Othman I[er], Amourad IV et Sélim III périrent dans le combat; la Turquie, devenue impuissante et stérile, fut la risée de l'Europe.

Elle en avait été la terreur. Le continent européen trembla le jour où, sur son sol appauvri, le Musulman jeta les fondations de son empire. Par un singulier hasard, par une de ces coïncidences historiques qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, des convulsions épouvantables déchirèrent alors les entrailles de la terre. Toutes les villes de Thrace, comme le dit Cantacuzène, croulèrent à la fois. Ce fut au milieu de ces créneaux renversés, de ces tourelles démolies, que les Turcs crurent lire l'ordre souverain d'Allah, qui leur commandait de s'emparer des églises chrétiennes et de transformer ces ruines en mosquées. « Telle fut, disent les historiens turcs, l'interprétation donnée par les sages à ce phénomène qui vint épouvanter les nations. » Les sectateurs de Mahomet restèrent donc maîtres des vieilles cités de la Thrace. Le croissant brilla sur les murs de Gallipoli, clef de l'Hellespont; les domaines européens et asiatiques des Osmanlis se trouvèrent unis par un lien qui désormais ne fut plus brisé. Bientôt l'empire byzantin fut serré de près par un ennemi ambitieux, vigilant, guerrier, qui régnait à la fois à Boussa et à Andrinople. Mahomet I[er], luttant contre quatre rivaux à la fois, triompha d'eux tous, à force d'habileté et de persévérance : et Mahomet II, accomplissant la célèbre vision

d'Othman, s'empara de la vieille Constantinople, héritière dégénérée, mais non sans gloire, de Rome et de la Grèce. Depuis ce moment, jusqu'au règne de Soliman-le-Magnifique, on vit cette puissance nouvelle prendre un élan et un accroissement inouïs, empiéter sur les domaines européens, envahir l'Égypte et ne pas même reconnaître l'Euphrate pour dernière limite de son territoire. Les victoires de Sélim sur le schah de Perse et la conquête de l'Égypte entière consolidèrent le vaste empire ottoman.

L'Orient une fois vaincu, les dévastateurs du monde se retournèrent vers l'Occident, plus menaçans que jamais. Alors monta sur le trône le Louis XIV de cet empire, Soliman-le-Magnifique, ou, comme disent les Turcs, Soliman-le-Législateur, digne de son siècle. Alors vivaient à la fois les monarques les plus remarquables de l'histoire moderne : Charles-Quint, Léon X, Henri VIII, François I[er], André Gritti, doge de Venise, Wassili Iwanowitch, conquérant d'Astracan et fondateur de la grandeur russe, Sigismond I[er], roi de Pologne, schah Ismaël, fondateur de la dynastie persane des Sefis, enfin le plus grand des Mongols, le sage, le brillant Akbar. Quelle réunion imposante! quel assemblage de supériorités couronnées! quels plus beaux noms se trouvent cités dans les annales de la gloire humaine!

Mais tous les rivaux européens de Soliman sont rejetés dans l'ombre par les victoires splendides, par les immenses conquêtes de l'empereur ottoman. Charles-Quint lui-même, sur les états duquel le soleil ne se couchait jamais, ne peut rivaliser avec ce géant de l'empire turc; devant ce trône affermi par l'humiliation de la Perse, par les conquêtes de Rhodes, de Belgrade et de toute la côte d'Afrique, par la grande bataille de Mohacz, et par les victoires navales de Barberousse. Toute l'Europe frémit; Vienne n'échappe

que par miracle au joug du vainqueur : enfin, tandis que Charles-Quint, devenu moine, lègue à son fils une fraction de ses domaines déchirés par la guerre civile et religieuse, Soliman laisse en mourant un royaume compacte, glorieux, affermi sur des bases solides, et que le cours des âges dans sa marche destructive peut seul affaiblir et ébranler. Lisez les lettres de Busbeck : vous y verrez Soliman prendre intérêt aux arts de la paix comme à ceux de la guerre, élever des palais, encourager les hommes de savoir et les poètes, améliorer le code des lois nationales et se montrer digne émule, non seulement de François Ier, qu'on a trop vanté sous ce rapport, mais de Léon X lui-même. Les Musulmans ne l'appellent que le *législateur,* titre vénérable et qu'il mérite à tous égards. « Ce monarque avait formé trois souhaits chers à son cœur, dit l'historien que nous venons de citer ; celui de terminer les aqueducs de Constantinople, d'ériger la grande mosquée et de prendre Vienne. » Il fut déçu dans cette dernière espérance. « Vienne! ma honte et mon malheur, s'écriait-il toutes les fois qu'il parlait de cette ville devant laquelle ses armes ont échoué! » Était-ce la faute de Soliman, si la population guerrière à laquelle il commandait et qui était sortie des cavernes du Caucase, était novice dans les arts de la civilisation ; si le dialecte dont se servaient ses poètes était peu connu, même en Asie ; si les matériaux avec lesquels on construisait les mosquées étaient riches, mais barbares ; si la religion musulmane s'opposait par ses superstitions aux progrès de la sculpture, de la peinture et de la musique ? Il a fait pour son pays tout ce que le meilleur souverain, tout ce que le plus grand monarque pouvait faire.

On ne l'a pas vu, comme François Ier, corrompre la moralité de son peuple, transformer sa cour en mauvais

lieu, manquer à sa parole, abuser des plaisirs, exercer une tyrannie vaniteuse et sans frein, créer un harem dans un pays où la religion s'opposait à l'établissement de la polygamie; ni comme Henri VIII, qui jamais n'épargna un homme dans sa colère ou ne refusa une femme à ses désirs, faire monter tour à tour de son lit à l'échafaud les objets ou les victimes de ses passions furieuses, de ses soupçons frivoles. Les défauts de Soliman émanaient d'une source contraire; il avait cédé à l'influence d'une femme, de cette Roxelane qui n'était pas française, quoi qu'en ait dit Marmontel, mais russe d'origine et de naissance. Cet étrange caprice de fidélité conjugale et d'attachement à une seule femme fut loin de contribuer à son bonheur et à sa vertu. Roxelane, dominant ce conquérant de tant d'empires et régnant sur le sérail en souveraine, commanda les meurtres qui déshonorent cette époque, et fit périr sous le poignard ou par le lacet plus de dix princes de la même famille.

Une des singulières licences que se donnent les hommes de lettres, c'est d'altérer selon leur bon plaisir et avec le plus étrange caprice ce que Tacite appelle la conscience du genre humain, l'histoire. Le nez retroussé de Roxelane est devenu un sujet de plaisanterie et de madrigaux pour la plupart des auteurs européens; mais l'histoire nous la montre sous d'autres couleurs. Cette femme perverse, jalouse de tout ce qui entourait son maître, de tout ce qui pouvait porter atteinte à son crédit, ordonnait du fond du sérail plus de meurtres et d'empoisonnemens que Jeanne de Naples et Catherine de Médicis n'en ont jamais rêvé. Grâce à elle et à ses intrigues, la plupart des enfans que Soliman avait eus de ses autres femmes périrent d'une mort violente, et quelques-uns sous la main de leur père.

Akbar, le rival glorieux de Soliman, marche sur une

ligne presque parallèle à celle de ce grand homme. Sous un rapport, Akbar l'emporte même sur Soliman : tolérant comme lui en matière de religion, il ne céda pas aux inspirations d'une femme : on ne le vit pas dépeupler son sérail aux signes d'une Roxelane. Ce fut à la fois un grand législateur, un protecteur éclairé des arts, un homme de goût et un philosophe. Ses sujets, le voyant si humain, et si tolérant pour toutes les sectes, l'ont accusé d'idolâtrie : admirable éloge dans un tems barbare, dans un pays et dans des mœurs où la vie de l'homme est si peu estimée, où protéger une croyance par le cimeterre semble chose naturelle. A la voix d'Akbar, l'Inde musulmane et l'Inde brahmanique se confondent pour ne former qu'un seul peuple; de beaux monumens d'architecture jaillissent du sol; Delhi devient la capitale de l'Orient. Il est vrai que la même tolérance religieuse se fait admirer chez Soliman; et que, malgré les dogmes rigides qu'il professait lui-même, jamais aucun meurtre inquisitorial et fanatique ne souilla le cours de son règne.

Les deux successeurs de Soliman ne lui ressemblaient en rien. Sélim *l'ivrogne* eut une fin digne de son nom; il était ivre et il allait entrer dans le bain lorsque son pied glissant sur le pavé, sa tête frappa le marbre : il se brisa le crâne. Ce fut pendant son règne que la Porte-Ottomane s'empara de l'île de Chypre avec une perfidie vraiment infâme. La Turquie était en paix avec Venise, quand les troupes ottomanes envahirent l'île, la conquirent presque sans coup férir, la livrèrent à un pillage effréné, commirent mille actes atroces, versèrent le sang humain à grands flots, et s'assurèrent ainsi la possession d'un des plus beaux domaines du Levant. Une fois la conquête achevée, la Porte consulta les muftis sur la légalité de cette conquête : la réponse jésuitique des interprètes de la

loi sacrée mérite assurément qu'on la conserve et qu'on la livre à l'indignation de l'avenir, à la flétrissure de l'histoire. En voici la traduction littérale :

DEMANDE.

« Si un ancien domaine de la Porte-Ottomane a été détaché du territoire d'Islam, et que les mosquées se trouvent changées en églises chrétiennes, les symboles de la vraie croyance en symboles d'infidélité et d'impiété; si les sectateurs d'Islam qui se trouvent dans les limites de ce territoire sont affreusement opprimés par de nouveaux possesseurs : est-il permis au souverain d'Islam, mu par son zèle pour la foi mahométane, d'arracher cette terre aux infidèles pour la réunir aux domaines d'Islam, de rompre ainsi, pour le bien de la vraie croyance, l'article formel des traités, tout en restant en paix profonde avec les autres nations chrétiennes ?

RÉPONSE.

Sans aucun doute. Le souverain d'Islam a seul le droit de faire et de défaire, de nouer et de dénouer pour l'avantage de tous les Musulmans. Si un traité de paix a été conclu et que les intérêts ottomans soient blessés, ce traité est nul en lui-même. Dès qu'un avantage temporaire ou durable se montre, c'est au chef des croyans de briser le traité. Ainsi le prophète (que son nom soit béni!), dans la sixième année de l'hégire, ayant conclu une paix avec les infidèles, paix qui devait durer jusqu'à la dixième année, et dont Ali (puisse sa personne être glorifiée!) fut le rédacteur, trouva bon et avantageux de rompre le traité l'année suivante, d'attaquer les infidèles à l'improviste et de conquérir la Mecque. Le calife représentant de Dieu sur la terre a, suivant sa volonté impé-

riale et infaillible, imité cette noble *Souna* du Prophète. Béni soit-il dans son nom et dans ses actes! Écrit par l'humble Ebou-Sound. »

Souillée par une violation du droit des gens, qui a peu d'exemples dans l'histoire, la conquête de Chypre fut baignée de sang innocent, et rendue infâme par le supplice de Bragadino, l'héroïque défenseur de Famagouste que les Turcs écorchèrent vif. Cet acte était en harmonie avec les mœurs du siècle; Sélim II était contemporain de Charles IX et d'Ivan-le-Cruel. Il y avait à peine un an que le roi de France, du haut de son balcon, avait ordonné et contemplé le massacre de la Saint-Barthélemy; treize mois se passèrent, et à la prise de la forteresse de Wittenstein en Finlande, la garnison fut taillée en pièces, le gouverneur empalé, porté au bout d'une lance et brûlé vif. Des orgies exécrables se passèrent dans l'île de Chypre : le grand juge et le mufti s'enivrèrent au milieu des cadavres; on violait les femmes, on assassinait les prisonniers au milieu de ces sanglantes bacchanales. C'était quelque chose de semblable aux rites infâmes de Siva dans l'Inde : rites où la débauche et le meurtre se donnent la main, où les brahmanes, livrés à toutes les voluptés, immolent à leur dieu des victimes humaines.

Sous Soliman et Sélim, les hommes d'état et les généraux qui soutenaient la gloire ottomane et qui propageaient les conquêtes de la Porte étaient des renégats; Albanais, Bosniakes, Calabrois, Hongrois, Russes, Grecs, abandonnaient le culte de la croix et s'attachèrent à ce colosse de l'empire ottoman qui, grâce à eux, servi à la fois par la subtilité de l'Hellène, la souplesse de l'Esclavon, l'intrépidité du Dalmate, l'obstination du Croate, pesa sur toutes les nations européennes. Mais ce qui est le plus merveilleux, c'est que les nerfs et les muscles

mêmes de ce grand corps, l'armée des janissaires, émanaient aussi d'une origine européenne. Depuis l'époque de Chali Tchenderili, les enfans des chrétiens, enlevés à leurs parens et à leurs familles, remplissaient les cadres de ce corps formidable. « Nos féroces Turcomans, disait Chali, sont trop indépendans pour que jamais nous puissions compter sur eux. Mais les fils des vaincus sont nos esclaves; nous leur donnons un sort assuré : en les forçant à embrasser l'islamisme, nous les arrachons à tout rapport futur avec les chrétiens. » En effet cette armée de renégats involontaires, grossie bientôt par une foule d'apostats volontaires, devint la terreur de l'Europe, et finit par épouvanter les sultans. Le plus redoutable ennemi du christianisme, l'empire turc, eut pour chefs des Européens, et pour source rénovatrice de sa force, des enfans de l'Europe.

Sans cette infusion de sang occidental dans les veines du corps ottoman, peut-être l'énergie musulmane se serait-elle assoupie beaucoup plus tôt. Une majestueuse indolence, trop secondée par l'enivrement de l'opium, s'emparait peu à peu du caractère national; elle contrebalançait l'orgueil, le besoin de domination des Osmanlis, et cette conviction hautaine qui leur faisait croire que le monde entier était à eux, que tous les rois étaient leurs tributaires, et que les fils de Mahomet se montraient clémens, en les laissant vivre et régner. Rien ne s'accordait moins avec l'esprit d'entreprise que cet esprit d'apathie et de satisfaction personnelle. Le Turc s'endormait comme le lion repu s'endort sur les cadavres. Le premier élan irrésistible de l'agression musulmane était donc calmé ; mais sur les limites des domaines ottomans se trouvaient des populations entières, à la fois chrétiennes et barbares, qui jetaient dans le sein de l'islamisme leur tribut constant d'aventuriers et d'apostats.

Les provinces limitrophes de la Turquie, chrétiennes de nom seulement, étaient peuplées de brigands. En face de ces hommes gigantesques dans le crime, Mahomet II lui-même frissonna, les vayvodes de Moldavie et de Valachie étonnèrent son ame féroce. Qu'importait aux Wlad et aux Drakul le nom de chrétien ou de musulman? Assassiner, incendier, piller au nom du Prophète et du Christ; telle était leur vie. Dès qu'un sentiment de courroux les animait contre les chrétiens, dès qu'ils avaient quelque chose à craindre de leurs compatriotes, ils s'élançaient dans l'islamisme, franchissaient la barrière qui les séparait de la foi musulmane et se déclaraient turcs : vrais pirates ou condottieri qui changeaient quelquefois de religion selon les tems, mais qui, quelle que soit la bassesse qu'on puisse leur reprocher, n'avaient rien de vulgaire. Cette apostasie ouverte demandait un courage peu commun, alors que le chrétien regardait le musulman comme le démon lui-même, et n'était aux yeux de ce dernier qu'un cafir, un *pourceau*, un animal immonde. Le renégat qui ceignait sa tête du turban et ses flancs du cimeterre, renonçait donc à tout; naissance, famille, éducation, parenté chrétienne, souvenirs européens. C'était un gouffre à traverser. Pour le contempler sans frémir, il fallait de l'énergie et de la force morale; mais aussi ces hommes devenaient-ils les ennemis les plus acharnés de leur ancienne foi, et de ceux qui la pratiquaient. *Odimus quem lesimus :* nous haïssons les gens que nous avons blessés.

Si la loi de Mahomet qui prohibe l'usage du vin fut peu respectée par Sélim *l'ivrogne,* son successeur Mourad II (Amourath II) la viola sous un autre rapport avec tout autant de témérité et de licence. Le nombre de ses femmes dépassa non seulement celui que le Coran assigne aux maris orientaux, mais toutes les probabilités, toutes les chimères

de l'imagination la plus déréglée. Nous sommes forcés de jeter un voile sur les mystères étranges du harem de ce prince ; qu'il nous suffise de dire que la valeur des femmes sur le marché de Constantinople fut presque doublée par la consommation extraordinaire du sultan. Mourad II eut cent deux enfans. Des vingt enfans mâles qui lui survécurent, dix-neuf furent mis à mort le jour de ses funérailles. « Ils » étaient tous innocens. Le lendemain de leur supplice, le » respectable mufti accomplit près de leurs cadavres les cé- » rémonies ordinaires et consacrées, puis il fit enterrer les » dix-neuf victimes auprès de la tombe de leur père. » Telles sont les propres paroles de l'historien turc. Sept esclaves, qui toutes étaient enceintes, furent jetées à la mer.

Mahomet III, dont le trône s'éleva au milieu des cadavres de ses frères, régna, vécut et mourut en paix. Son successeur Ahmed, rassuré sans doute par l'extrême imbécillité de son frère Mustapha, fut infidèle à la loi du fratricide royal sanctionnée par toute l'histoire ottomane. Cette clémence inattendue coûta cher à sa race. Mustapha, véritable idiot, fut proclamé sultan, au détriment des fils d'Ahmed. Tout l'empire fut troublé. Les têtes des visirs et des muftis tombèrent comme les épis sous la faux. Pour la première fois les janissaires prétendirent au droit de déposer les sultans et de créer leurs successeurs. Ce ne fut qu'à force de courage, mais aussi de férocité, que Mourad IV (Amourath IV) ramena la paix et fit renaître l'ordre. Jamais despote plus sanguinaire n'occupa le trône ottoman. Comme Néron, il aimait la poésie, penchant qui ne l'empêchait pas d'appesantir une main de fer sur ses sujets et d'éteindre la révolte dans les massacres. Les historiens ottomans ont conservé une singulière dépêche poétique que le grand visir Hafiz (qu'il ne faut pas confondre avec le poète persan) lui adressa,

quelque tems après la prise de Bagdad par les hérétiques de la Perse. Nous traduirons ici le commencement de cette *ghazelle* politique :

« Hafiz est entouré d'ennemis ; n'a-t-il donc aucun secours à attendre ? Personne ne se dévouera-t-il à la foi musulmane ? Dans le jeu d'échecs des combats les *tours* ennemies s'avancent ; que nos *cavaliers* marchent. Ne se trouvera-t-il pas un *visir* pour les commander (1) ? etc.

« Si les tours ennemies s'avancent, répondit à son visir le sultan-poète, qui se servit du même rhythme et de la même mesure que son ministre, c'était à toi de donner échec et mat au schah de Perse, tu as manqué de confiance dans tes troupes et tu n'as pas fait marcher tes pièces quand il le fallait. Pour moi, si Dieu, qui m'a donné

(1) Note du Tr. Le lecteur sera frappé du singulier mélange que présente cette ghazelle et la réponse du sultan : plaisanteries poétiques, images empruntées au jeu d'échecs : style diplomatique auquel nous ne sommes certes pas accoutumés. Mais vous ne comprendrez pas exactement l'allocution du visir à son maître, si vous ne connaissez que le jeu d'échecs défiguré, tel qu'on le pratique en Europe. La pièce que nous nommons si mal à propos *la reine*, n'est autre chose que le général ou le *grand visir*, *Fersana*, le premier de l'armée (*Fürst* en allemand, en anglais *first*) dont les Français ont fait *vierge*, puis *dame* ou *reine*. C'est ainsi que du mot indien *Fil* qui signifie *éléphant* porteur de la bannière, ils ont fait *fol* ou *fou*. Les Anglais, par je ne sais quelle transformation étymologique plus bizarre encore, ont métamorphosé l'*éléphant* en *évêque*. Les *tours* sont, dans le jeu indien originel, des chars de guerre, *Roth*, dont les Persans ont fait *Roch*, *Rook*, oiseau fabuleux. Il n'y a plus en Europe que les pions ou soldats (*prade* dans le jeu persan) et les *cavaliers* qui aient conservé leur physionomie orientale. Mais il est singulier, sans doute, d'avoir fait d'un *éléphant* un *fou*, d'un *fou* un *évêque* et d'un *grand visir* une *dame*. Qu'on nous pardonne cette digression à propos du jeu d'échecs, le plus curieux, le plus antique et le plus savant de tous les jeux.

l'empire sans que je le lui demandasse, ne veut pas m'accorder la possession de Bagdad, qu'y ferai-je ? Crois-tu que le monde ne soit pas vaste, le monde qui m'appartient ? »

Revenons à ce sultan barbare et poète qui répondait en vers aux fantaisies poétiques de son ministre. Ce n'est pas la première fois que l'on trouve dans les annales ottomanes ce mélange des intérêts politiques les plus élevés et des jeux capricieux de la poésie. Dschem, prisonnier de Charles VIII, composa pendant sa captivité beaucoup de poésies lyriques que l'on a recueillies après sa mort et qui rivalisent pour la grâce et l'élégance avec les vers de son frère Bajazet, plus remarquables toutefois que ceux de Dschem par la hauteur mélancolique de la pensée. M. de Hammer a traduit en allemand ces monumens bizarres que nous n'oserions pas essayer de reproduire en vers dans un idiome moins souple et moins flexible que l'idiome allemand. On sait avec quelle complaisance cette langue malléable se prête à toutes les imitations : persane, quand il s'agit de traduire les ghazelles d'Hafiz ; grecque, lorsqu'il faut reproduire Pindare : se prêtant et se pliant à tout avec une aisance presque merveilleuse. Comme Charles d'Orléans et comme Jacques Ier d'Écosse, Dschem est une poète élégiaque, amant platonique quoique Turc, et consolant les tristes loisirs de sa captivité en rassemblant d'élégantes images, en arrangeant de mélodieux accords. Bajazet a plus de profondeur et plus de force ; son dernier chant, son chant de mort nous semble admirable :

« Me décevras-tu encore, espoir de la vie ? Regretterai-je les heures qu'on va m'arracher ? Non : l'amour de l'existence s'est desséché dans mon cœur. Mets-toi en route, Bajazet ! marche dans le sentier obscur qui s'ouvre sous

tes pas! Entends-tu les clochettes de la caravane qui retentissent et qui t'appellent? En route, voyageur!

« Oiseau de mon ame, avant de déployer tes ailes, arrête-toi un instant sur les barreaux de ta prison; un moment encore et tu vas partir! Prends ton essor maintenant! Toutes tes entraves se brisent, tu peux t'élancer en liberté; le sein d'un Dieu ami s'ouvre à toi. »

La mort de Bajazet fut tragique, et celle du visir poète Hafiz ne le fut pas moins. Toute cette époque de l'histoire ottomane nage dans le sang; chacune des journées de Mourad IV était marquée par de nouveaux assassinats; à peine le génie de l'insurrection pliait-il devant une volonté aussi sanguinaire. Mais ce qu'il est impossible de pardonner à Mourad, c'est l'assassinat en masse de trente mille Persans; aucune nécessité ne justifiait cette mesure, et le sultan n'avait pour mobile que le fanatisme et la cruauté. A peine fut-il mort, les révoltes succédèrent aux révoltes. Pendant les règnes d'Ibrahim et de Mahomet IV, tour à tour le corps des janissaires, celui des forgerons, et même (ce qui peut sembler étrange) celui des eunuques, se levaient en masse, et menaçaient la stabilité du trône. Les eunuques s'étaient révoltés contre la sultane Validé, femme grecque dont la beauté égalait l'esprit, et qui pendant quatre règnes successifs avait exercé sur les sultans une haute influence.

Déjà le peuple ottoman s'était accoutumé à l'insurrection. Peut-être s'irritait-il, en sentant sa puissance décroître et l'influence européenne augmenter; quand le visir Koproli, le Richelieu de la Porte-Ottomane, saisit les rênes de l'état. Il avait gouverné plusieurs provinces avec justice et même avec humanité. Dès qu'il fut visir, la difficulté de sa position et l'indiscipline féroce de ceux qu'il

gouvernait l'habituèrent au meurtre; trente-six mille têtes tombèrent, pendant les cinq années de son visirat; énorme sacrifice qui fut une économie de sang humain, s'il faut en croire les historiens ottomans.

A cette époque se rapporte la plus grande révolution qu'ait subie la Porte. Elle cessa de se regarder comme l'autocrate du monde. Au lieu d'emporter toutes les questions de vive force comme elle l'avait fait jusqu'alors, elle eut recours à la diplomatie et à la ruse. Ainsi agissent toujours les pouvoirs qui tombent et qui veulent adoucir leur chute. La Porte quitta donc le rôle du lion pour celui du renard, et s'accoutuma peu à peu à louvoyer; elle employa le lacet et le poison contre ses vassaux rebelles, au lieu de faire marcher contre eux de formidables armées. Enfin aujourd'hui elle est arrivée au dernier point de faiblesse réelle, à ce degré de marasme que toute l'énergie de l'empereur Mahmoud aura bien de la peine à guérir. Il y a dans la victoire et la conquête un prestige d'infaillibilité qui double la force des nations : malheur à elles quand elles reconnaissent que ce prestige n'est qu'une chimère, et qu'elle ne sont pas invincibles!

On ne peut qu'admirer Mahmoud; le trône sur lequel il est monté ne lui offrait que danger et désolation, au moment où il s'empara de la couronne. Une ame ordinaire se serait effrayée et découragée en face d'une telle situation : ici les Wahabites conquérans de la Syrie, de l'Arabie, du Saint-Sépulcre; plus loin Bagdad révolté: au nord, la Russie couvrant de ses armées les bords du Danube et le Kouban; à l'ouest, l'Autriche nourrissant la flamme de la rébellion en Bosnie et en Servie; enfin le vieux tigre de Janina détachant l'Albanie et les îles Ioniennes de la suzeraineté ottomane. Tous ces ennemis n'épouvantèrent pas Mahmoud; il se défendit comme le

lion que les chasseurs entourent, et qui s'élance à travers les cadavres qu'il a entassés. A l'intérieur, l'état de la Turquie n'était pas plus rassurant; la confiance publique était ébranlée, le trésor vide; le *nizam gedid*, la nouvelle armée, était détruite; le corps des janissaires redoublait de turbulence, celui des ulémas n'attendait que le moment favorable pour priver de son trône un sultan qui avait diminué le pouvoir ecclésiastique; enfin Czerni Georges soulevait contre le monarque des provinces entières, contre lesquelles il était forcé de s'armer de toute sa force, et de faire marcher toutes ses troupes. Cette situation était terrible: Mahmoud se montra digne de lutter contre elle; toutes les difficultés s'aplanirent; les satrapes rebelles disparurent devant lui, comme la paille fuit sous le vent; leurs trésors remplirent les caisses du monarque, le crédit public renaquit, la plupart des factions intestines qui déchiraient l'empire se courbèrent sous cette main redoutable; enfin les janissaires eux-mêmes furent écrasés par elle.

Il est vrai que quelques circonstances favorisaient Mahmoud: avant lui Othman II, Mustapha IV, Sélim II, et plusieurs autres avaient vainement fait la même tentative; leur exemple lui devint utile. Il évita les écueils contre lesquels leur politique s'était brisée. Les grandes puissances de l'Europe étaient trop complétement absorbées par la lutte de Napoléon et de l'Angleterre, secondée par la Russie, pour venir troubler le sultan dans l'exécution de ses projets. Il ne permit pas à l'occasion de s'échapper, et, saisissant le moment favorable, il détruisit d'un seul coup la stratocratie sous les lois de laquelle tous ses prédécesseurs avaient été forcés de plier. Peut-être n'y fût-il pas parvenu si le fanatisme antique des Musulmans eût conservé toute sa vigueur première. Mais Médine et la Mecque, les villes saintes, avaient été souillées par la présence victorieuse des

Wahabites ; mais l'Inde musulmane appartenait à l'Angleterre, et la Perse elle-même reconnaissait le pouvoir des infidèles ; il fallait bien que les Osmanlis reconnussent leur décadence et la possibilité d'être vaincus. Leur enthousiasme religieux, changé en habitude, avait perdu son élan ; au milieu de ces embarras, une superstition populaire protégeait les jours de Mahmoud. D'après une vieille tradition, la mort du dernier calife annoncera la ruine totale de l'empire ottoman. A la fois calife et roi, Mahmoud, le dernier de sa race, a tout bravé : cette armure magique, dont il est revêtu par la crédulité de ses concitoyens, a protégé sa vie. On l'a vu, le lendemain du massacre des janissaires, lorsque tous les cœurs musulmans frémissaient de rage et s'armaient d'une fureur vengeresse, marcher seul et sans crainte dans les rues de Constantinople ; il ne se trouva pas un poignard pour frapper l'homme qui avait si cruellement outragé tous les sentimens nationaux ; enfin le mufti lui-même, le chef spirituel des Osmanlis, n'osa pas lui refuser le *Fetvas,* qui, en détruisant les janissaires, enchaînait pour toujours la puissance ecclésiastique.

Il est tems de revenir aux premières questions soulevées au commencement de cet article, et d'examiner l'état actuel et les ressources de la Turquie. Peut-être est-ce d'une désorganisation complète qu'elle doit attendre sa renaissance future ; le pouvoir du sultan ne tient plus qu'à un fil, son trône est suspendu sur un abîme : mais il se trouve dans le peuple même des élémens de résurrection. Ce despotisme d'un seul homme n'avait ni espions, ni police, ni douaniers, ni tyrans subalternes formant une longue chaîne d'oppressions partielles. Nul pays au monde n'est plus près de la démocratie absolue, que celui qui gémit sous la loi d'un seul despote. La terre est fertile, le ciel bienfaisant ; le système municipal se trouve établi

naturellement dans une certaine partie des domaines turcs; pas de caste, nulle aristocratie; tout est de niveau devant une supériorité unique, celle du trône occupé par le descendant d'Othman. Les vieillards et les prêtres ont conservé la prépondérance que leur assure le régime patriarcal. Il est donc vrai de dire que, si des événemens faciles à prévoir amenaient la dissolution de l'empire turc, on verrait s'organiser de toutes parts de petites confédérations libres : soit républiques administrées par les seigneurs (*seniores*), les vieux du canton : soit principautés soumises à des pachas, soit provinces médiatisées et tributaires des puissances limitrophes.

C'est là ce qui est arrivé récemment en Servie; soustraite au joug ottoman, elle s'est organisée toute seule et sans que l'Europe inattentive prît garde à la naissance d'un nouveau royaume qui se formait sous ses yeux. Un petit village de Thessalie, Ambelakia, pauvre hameau sans industrie, sans port et sans puissance, et auquel personne ne songeait, misérable assemblage de cinq ou six huttes bâties sur la pointe d'un roc, fournit aujourd'hui à une partie de l'Allemagne de beaux tissus et d'excellentes teintures. L'histoire de sa prospérité n'a pas d'autre secret que celui-ci : pendant vingt années Ambelakia n'ayant qu'à payer les impôts et ne prenant aucune part aux troubles de l'Europe et de l'Asie, s'est gouvernée elle-même; son administration primitive et simple a favorisé son commerce. Elle a prospéré, parce qu'on l'a laissée tranquille, et que, peu favorisée de la nature, elle a cherché quelque moyen de lucre dans son industrie. Que Constantinople tombe, on verra quelle force vitale il y a dans les sociétés humaines, et combien est facile l'organisation des communautés industrieuses, dans les pays où ne se pressent pas mille ambitions rivales, ou de vieilles haines de partis n'ex-

citent pas au massacre et à l'oppression de leurs concitoyens les factieux rangés sous des bannières diverses.

Mais une fois morcelée, la Turquie ne sera plus un empire : le géant mourra, et toutes les principautés qui se formeront, ne seront pour ainsi dire que la petite monnaie de cette puissance si long-tems redoutée. Il lui serait difficile, même en réunissant toutes ses forces, de détourner le coup fatal. Depuis que les Russes se sont emparés du Danube et du Balkan, la Turquie n'a plus de remparts pour se défendre, point de chaînes de montagnes, point de déserts de sable qui s'opposent à l'armée envahissante. Son armée, composée de recrues orientales que l'on essaie de modeler à l'européenne, manque de confiance en elle-même, et sait bien qu'elle ne résisterait avec succès, ni à l'impétuosité orageuse des véritables troupes asiatiques, ni à la vieille et savante discipline des soldats européens. Les flottes, décimées par les victoires russes et grecques, ont reçu le dernier coup à Navarin. Démantelée de toutes parts, la Porte est maintenant dans la situation où se trouvait la Pologne en 1772. Ses ennemis ont trouvé récemment un auxiliaire terrible dans Méhémet-Ali, le pacha d'Égypte. Déjà les armées russes ont dévoré depuis deux siècles le Kouban et la Circassie, le Caucase et la Géorgie, les villes de Trébisonde et de Van, et la moitié de l'Arménie. Dans les derniers combats livrés en Bulgarie et en Roumélie, toute la faiblesse du sultan s'est révélée. Quant à l'Autriche et à la Perse, d'autres intérêts préoccupent leurs possesseurs : la Hongrie et la Gallicie, l'Illyrie et la Bosnie, le royaume lombardo-vénitien, frémissent sous le joug, et occupent assez l'Autriche pour qu'elle n'ait nulle envie de troubler Mahmoud dans la jouissance de son trône. De même le schah de Perse, inquiété par les usurpations de la Russie et de l'Angleterre, pense

surtout à se conserver, et laisse sommeiller cette aversion héréditaire et fanatique que lui inspirent les Osmanlis.

Telle est la condition intérieure et extérieure de la Turquie. La vigueur du caractère de Mahmoud est le plus ferme appui de son trône : entouré d'ennemis et de traîtres, il porte encore la tête haute, et si le nom ottoman doit périr avec lui, sa mort, on peut le croire, sera sublime comme celle de Constantin Paléologue.

Si toutes les chances de ruine menacent à la fois la Porte-Ottomane, si la condescendance des souverains de l'Europe lui permet seule de subsister encore, le philosophe ne voit pas, dans cette chute inévitable d'un empire régi par des lois et des institutions monstrueuses, un sujet de plaintes et de regrets. Devant la civilisation et son progrès rapide, il fallait que tout cet édifice croulât un jour. En supposant même que l'ambition de la Russie soit plus tard couronnée de succès, et que la croix grecque de Saint-Pétersbourg doive s'élever sur les minarets de Constantinople, il est impossible ou du moins improbable que le même monarque règne long-tems sur le Néva et sur le Bosphore. On verrait donc ce vaste corps de la Russie se disjoindre et se démembrer, le trône des califes tomber sous la loi de quelques nouveaux princes chrétiens, et des institutions européennes s'établir aux lieux où le croissant brilla pendant six siècles. Que dans ce mouvement convulsif plusieurs des provinces auxquelles la Turquie imposait la loi, retrouvent leur indépendance, et que cet immense changement influe sur les destinées de l'Europe, c'est ce dont on ne peut douter. Qui sait si la vieille Byzance n'est pas destinée à devenir un nouveau centre de civilisation; si l'Orient, long-tems assoupi dans la solennelle majesté de l'islamisme, ne renaîtra pas à une vie nouvelle; si les rives du Nil ne s'enorgueilliront pas une seconde fois de

leurs mille cités, si les côtes de la Barbarie ne retrouveront pas les trois cents colléges dont elles étaient fières ; si l'on ne verra pas renaître de leurs cendres les bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie ; si une nouvelle ère de gloire n'est pas réservée à la Phénicie, à Tyr, à Sidon ; si enfin les contrées qui ont vu l'aurore de la civilisation dorer les toits de leurs villes naissantes, ne verront pas des cités plus belles, des communautés plus industrieuses et plus libres se développer sous les rayons puissans d'une civilisation parvenue à son zénith.

(*Westminster Review.*)



RICHESSE COMMERCIALE,

INDUSTRIELLE ET AGRICOLE

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Les deux puissances qui se disputent le monde, et que le régime constitutionnel a pour objet de contenir l'une par l'autre, en réglant leur part d'influence respective sur les affaires du pays, ont repris en Angleterre, depuis peu d'années, le cours de leurs luttes intestines. Les guerres du continent les avaient suspendues, sous la fascination des rivalités nationales; et les progrès de la civilisation, secondés par les bienfaits de la paix générale, semblaient devoir amortir cet esprit haineux et jaloux; mais la guerre, en léguant à la Grande-Bretagne de nombreuses colonies, en multipliant sur les mers et sur les côtes des deux continens les jalons d'une puissance colossale qu'aucun empire agissant isolément ne saurait ébranler, et qui a résisté huit ans aux plus redoutables coalitions; la guerre lui a légué aussi, avec une dette énorme, une surabondance de produits industriels, dont l'écoulement s'est vu entravé par le prodigieux essor que la paix a imprimé à l'industrie étrangère sur presque tous les points de l'Europe et du Nouveau-Monde. Les mains qui tenaient le gouvernail durant la tourmente ont persisté à le retenir après l'orage. Ces téméraires représentans de l'oligarchie

britannique ont succombé à la peine ; leur chef a quitté son poste par un suicide, et malgré le prestige des souvenirs militaires qui protégeaient Wellington, le torysme a été écarté de la direction officielle des affaires par la seule secousse que la révolution de juillet leur avait imprimée.

Alors même que cette révolution eût été ajournée en France, la place n'était plus tenable pour les tories; la lutte était engagée avec trop d'acharnement sur le terrain le plus inflammable de tous, celui des intérêts compromis. Sur tous les points des Trois-Royaumes et de ses possessions transatlantiques, ces intérêts sont en présence : aux Antilles, l'esclavage des noirs ; au Canada, l'indépendance des législatures ; dans l'Hindoustan et jusqu'en Chine, le monopole de la Compagnie des Indes-Orientales ; dans l'intérieur, la plaie du paupérisme, le poids écrasant de la dette, la législation des céréales à refondre, les taxes indirectes à modifier, la propriété foncière à soumettre à l'impôt, enfin la grande question de savoir si la réforme parlementaire est un moyen ou un but, si c'est le terme ou le point de départ des améliorations que réclame l'état politique et financier de l'Angleterre. Jamais, depuis la révolution de 1789, un champ plus vaste n'a été ouvert aux collisions des partis. Notre tâche en ce moment n'est pas de les y suivre, nous nous bornerons à rechercher de quelles ressources ils peuvent disposer, quel est l'actif et le passif financier, agricole et commercial de l'empire qu'ils se disputent.

L'histoire du revenu public en Angleterre, depuis la conquête, est divisée en quatre périodes : la première qui a précédé le règne d'Élisabeth ; la seconde depuis ce règne jusqu'à la révolution de 1688 ; la troisième depuis l'avénement de Guillaume II jusqu'au traité de Paris en 1815.

Jusqu'au règne d'Élisabeth, les dons volontaires, les exactions, les confiscations des biens de l'église, l'aliénation des domaines de la couronne, concoururent à grossir le trésor de l'état avec les tarifs sur les denrées, les droits de tonnage et de pesage, les licences accordées aux marchands, la taxe sur les revenus.

C'est sous les Stuarts que fut définitivement fixé le titre des monnaies; que la Chambre des Communes prit dans l'administration des revenus publics le rôle qui convenait à l'origine et à la nature de ses pouvoirs; que la taxe des pauvres s'établit en même tems que la loterie; que fut promulgué le bill des droits; que le système financier fut organisé, et que l'impôt foncier, les douanes et l'*accise* (taxe sur les denrées) furent soumis à une législation uniforme.

Les deux dernières périodes de l'histoire du revenu public en Angleterre méritent surtout de fixer notre attention. A l'avénement de Guillaume de Nassau, le royaume était dans une situation prospère qui permit aux peuples de s'unir pour renverser d'un souffle les monarques assez insensés pour substituer leurs caprices aux intérêts nationaux. La population allait toujours croissant; le commerce florissait; mais le revenu public était au-dessous des besoins d'un prince qui voulait fonder la sécurité de sa dynastie sur la meilleure de toutes les bases: l'honneur national. Pour lutter avec succès contre Louis XIV, il fallut créer de nouveaux impôts, tels que les taxes sur la drèche, les chevaux de trait, les colportages, etc. Leur insuffisance le força à importer en Angleterre le système d'emprunt qu'il avait trouvé établi en Hollande, où l'intérêt annuel de la dette fondée s'élevait, à la paix de Nimègue, à 7,107,128 florins. Dans le cours de son règne, il emprunta

12,000,000 liv. st. (300,000,000 fr.), et le revenu de l'état s'élevait à sa mort à 72,000,000 l. st. (1,800,000,000 fr.).

Sous la reine Anne, ce revenu n'était que de 62,000,000 livres sterling; mais dans les douze années de son règne, elle greva l'avenir financier de l'Angleterre d'une dette de 60,000,000 liv. st. (1,500,000,000 fr.). C'était payer trop cher les victoires de Marlborough. Qu'un enthousiasme irréfléchi célèbre la journée de Blenheim; la gloire de nos armées ne compensera jamais les sommes énormes que nous coûtèrent leurs expéditions sur le continent.

Le budget de l'état sous le règne de Georges Ier s'élevait à 80,000,000 liv. st., mais ce pacifique monarque réduisit la dette de 40,000,000 liv. st. Les guerres ruineuses entreprises par son successeur élevèrent les dépenses publiques, durant les trente-trois années de son règne, à la somme totale de 266 millions st., dont 59 demandés au crédit. La liste civile et les dépenses personnelles du prince absorbèrent en outre plus de 27,000,000 liv. st.

Le règne, nous pouvons dire le siècle de Georges III, a marqué l'ère financière non seulement de l'Angleterre, mais même du monde civilisé. Il serait impossible de résumer sans confusion, dans le cadre de cet article, tous les plans, tous les expédiens que Pitt et ses fanatiques disciples imaginèrent pour accroître toutes les branches du revenu public. Ses produits sont si énormes que, s'ils n'étaient constatés par des documens authentiques, on se refuserait à y croire. Le revenu net du royaume était, à l'avénement de Georges II, de 8,800,000 liv. st. (220,000,000 fr.); de 17,600,000 livres sterl. (440,000,000 fr.) en 1803; de 61,500,000 liv. st. (1,537,500,000 fr.) en 1808;

et, à la fin de la guerre, en 1815, de 76,833,494 liv. st. (1,920,837,350 fr.).

Voici le tableau progressif de quelques-unes des branches du revenu public depuis 1760 et 1790 jusqu'en 1815.

NATURE DES DIVERS IMPÔTS.	1760 à 1790.	1804.	1808.	1815.
	Liv.	Liv.	Liv.	Liv.
Douane..............	1,960,000	7,000,000	9,500,000	10,960,775
Taxe sur les terres en 1790........	600,000	5,300,000	6,900,000	7,543,865
Timbre en 1790.......	263,207	3,170,000	4,832,000	5,601,791
Porter.......	83,493	......	......	1,541,000
Excise........	3,837,000	17,900,000	23,000,000	26,537,633
Impôt sur les propriétés.	.....	......	......	12,000,000

Cette masse écrasante d'impôts était loin de suffire à toutes les dépenses du gouvernement britannique ; Pitt et ses successeurs ne se bornèrent pas à en accabler la génération qu'ils opprimaient ; le Parlement les autorisa à dévorer par anticipation les ressources de l'avenir ; ils entassèrent emprunts sur emprunts, et ajoutèrent ainsi un capital de 531 millions au total énorme que nous venons d'énoncer, ce qui porte la masse des dépenses, depuis 1810 jusqu'en 1815, à 1,917,637,587 livres sterl. (47,940,939,675 fr.), et, terme moyen par année, à 76,705,503 liv. st. 35 sch. (1,917,637,587 fr.).

Pitt et Castlereagh étaient des géans dans l'art de travailler un royaume en finances. Comment l'Angleterre n'eût-elle pas été écrasée sous le poids de tant d'impôts? Depuis 1793,

son or soudoya toutes les coalitions armées contre la France; en 1812, elle avait à sa solde près d'un million de combattans; en 1814, elle consacra 14,000,000 st. à la péripétie du grand drame, le transport de Napoléon à l'île d'Elbe. Le retour du héros, quelques mois après, rendit cette dépense inutile, et il fallut que l'Angleterre fît tous les frais d'une sixième coalition, qui, nous l'espérons, aura été la dernière. Ses efforts pour rétablir les Bourbons lui ont coûté un milliard st., et, depuis l'avénement de Georges III jusqu'en 1815, l'entretien de la royauté a absorbé 58,000,000 liv. st. (1,450,000,000 fr.), tandis que les encouragemens donnés aux découvertes utiles n'en ont pas coûté 80,000 dans le même espace de tems.

Examinons maintenant le système de dette fondée adopté par le gouvernement britannique, car il a eu une grande influence sur la richesse nationale.

Dans l'origine, et avant la révolution de 1688, l'état contractait des obligations à courte échéance, et les fonds affectés au paiement de ses emprunts devaient en couvrir le capital et les intérêts; ce n'était, à vrai dire, que des anticipations sur les revenus. Après l'abdication de Jacques II, la prolongation de la guerre en Irlande, les frais énormes qu'elle entraînait, et l'impossibilité de trouver des ressources suffisantes dans le zèle du Parlement et des corporations auxquelles Guillaume s'adressa, lui firent imaginer de nouveaux expédiens. On créa, en 1692, un emprunt de 881,493 liv. st. remboursable par annuités, dont la plus longue s'étendait à quatre-vingt-dix-neuf ans, avec intérêt à 10 p. % jusqu'en 1700, et à 7 p. % après cette époque, et reversion sur la tête du survivant. Le succès de cette mesure détermina le gouvernement à emprunter un million st. pour seize ans avec annuités de 14 p. % aux actionnaires signalés par la voie du sort. En

fondant la Banque d'Angleterre, Guillaume lui emprunta 1,200,000 liv. st. à 8 p. %. Il y avait à cette époque deux Compagnies des Indes : l'une d'elles offrit au gouvernement 2,000,000 liv. st. à 8 p. %, sous la condition que le capital serait remboursé avant 1711, date de l'expiration de sa charte. Cette condition ne fut pas exécutée. Pour faire face à de nouveaux besoins, le chancelier Montaigu imagina, en 1696, les billets de l'échiquier. Il contracta d'ailleurs de nouveaux emprunts d'après le système que nous venons de signaler, et le rendit plus ruineux encore par le nombre et l'élévation des primes qu'il y affecta. Le montant de la dette contractée par Guillaume, depuis 1688 jusqu'en 1702, est de 44,100,795 liv. st. pour un emprunt réel de 34,000,000 liv. st.

L'avénement de la reine Anne fut marqué par une déclaration de guerre à la France et à l'Espagne. Par un nouvel appel au crédit, on créa des annuités de 99 ans en échange d'un capital payable par le prêteur en 15 années, et des rentes viagères sur une, deux ou trois têtes, suivant que le prix en était payable dans un, onze et douze ans. Le système des tontines réduisit à rien le crédit. En 1711, les habiles jongleurs, connus sous le nom collectif de *Compagnie de la mer du Sud*, sous le prétexte de faire le commerce dans ces parages, ne prétendaient rien moins qu'à l'honneur de tirer le gouvernement des embarras financiers où il se trouvait. Leurs opérations, dirigées par la trésorerie, eurent pour résultat l'augmentation de la dette nationale de 16 à 54,000,000 st. (1,350,000,000 fr.).

Georges I[er] réduisit l'intérêt de la dette, et adopta un système d'économie qui fut malheureusement contrarié par l'influence des agioteurs sur ses ministres. Ils eurent la faiblesse de consentir à la novation qui constitua pour unique créancier de l'état la Compagnie de la mer du Sud.

La valeur de ses actions décupla, et son capital s'éleva au-delà de 33,000,000 liv. st. Toutefois, sous le règne de Georges Ier, on ne demanda au crédit que 2,500,000 l. st.; mais, malgré les réductions qu'elle avait subies, la dette s'élevait encore à son décès à 52,000,000 st.

Georges II, en montant sur le trône, fit tous ses efforts pour maintenir l'état de paix, qui se prolongea douze ans sous son règne, et lui permit de réduire de plus de cinq millions le capital de la dette; mais les torys, qui formaient alors l'opposition, luttèrent obstinément contre ses vues pacifiques, et entraînèrent la nation à la guerre. Ils commencèrent, dès 1726, à animer contre l'Espagne l'orgueil britannique, et, dans ce but, ils n'épargnèrent aucune menée; on les vit tantôt traîner à la barre de la Chambre des Communes un matelot blessé par les Espagnols, et lui dicter un appel hypocrite à la clémence de Dieu et à la vengeance des Anglais; tantôt négocier avec le célèbre Thompson de son poème intitulé *Britannia*, dans lequel il excite violemment le courroux populaire contre l'Espagne, ou bien semer la corruption dans le Parlement, à l'aide du fameux tarif des consciences de *Walpole*. Telle était à cette époque l'influence des torys sur le ministère, que, lorsque la duchesse de Toscane fit valoir ses prétentions à la couronne impériale, le gouvernement lui offrit son appui, et solda, à l'aide de ses subsides, les bataillons hongrois, les Polonais et les Moscovites armés pour sa défense. Aussi, à la paix d'Aix-la-Chapelle, la dette publique s'était-elle élevée de 52 à 76,000,000 st. Ce point d'arrêt, durant lequel son capital et ses intérêts subirent de faibles réductions, fut bientôt suivi de la fameuse guerre commencée à l'occasion du Canada, et qui devint ensuite européenne, entre l'Angleterre, la Prusse, la Russie, d'un côté, et, de l'autre, la France, l'Autriche, la Suède, etc. : guerre ruineuse

pour les finances de l'Angleterre, malgré les avantages territoriaux qu'elle lui assura, et qui fit élever sa dette à près de 160,000,000 st. (4,000,000,000 fr.)

Peu de tems après l'avénement de Georges III, la paix de Paris permit de réduire le capital de la dette de près de 11,000,000 st., et son intérêt dans la même proportion; mais la folie de ce monarque avait commencé par pénétrer dans ses conseils, témoin leur inexplicable conduite envers les colons de l'Amérique du Nord. Croirait-on qu'ils poussèrent l'aveuglement jusqu'à refuser l'offre faite par les citoyens de Boston, d'un fonds annuel de 100,000 l. st., pendant cent ans, destiné à amortir la dette nationale? L'insurrection américaine ne tarda pas à éclater, et avec elle la guerre la plus meurtrière et la plus ruineuse que la Grande-Bretagne ait eu à soutenir.

C'est en 1786 que Pitt réalisa le système si prôné du docteur Price sur l'amortissement. On en espérait de grands et prompts résultats; mais on ne tarda pas à être désabusé, lorsqu'on s'aperçut que ce mécanisme, après avoir fonctionné dix ans, n'avait réellement amorti que 162,000 l. st. (4,500,000 fr.): ce qui n'aurait amené l'extinction de la dette qu'au bout de cinquante-trois ans, en supposant que dans l'intervalle elle n'eût reçu aucune augmentation; mais cet espoir était chimérique, dans les conditions où l'Angleterre et l'Europe se trouvaient placées, surtout depuis 1789.

La Banque, dont Pitt avait déjà abusé en plusieurs circonstances, ne consentit de nouveau à venir à l'aide de la trésorerie, qu'à condition qu'elle ne serait plus forcée de rembourser exclusivement en or son papier de crédit. Dégagés de cette entrave, les directeurs se virent en position de soutenir le ministère dans ses opérations financières les plus extravagantes. Ils donnèrent à la création de leurs billets une extension illimitée. Les bons de l'échiquier,

qui, jusque-là, avaient été émis avec quelque modération, furent à leur tour jetés sur la place par 11 et 12,000,000 st. à la fois. La banque imprima à la Bourse la même impulsion. Cet immense tripot devint le quartier-général de milliers d'agens qui, dans leurs rapides excursions dans toutes les villes du royaume, travaillaient incessamment à leurrer le public, à réveiller sa cupidité par l'appât de gains exorbitans, à enflammer les vieilles rivalités des Anglais contre la nation française, et à célébrer les bienfaits de la guerre; tandis qu'une nuée de pamphlétaires, à la solde du pouvoir, secondaient leurs frauduleuses manœuvres. Aussi jamais n'eut-on l'occasion d'appliquer avec plus d'à-propos ces vers de Lucain :

Hinc usura vorax, avidumque in tempore fœdus,
Hinc concussa fides, et multis utile bellum.

Nous pourrions multiplier les exemples de cet effroyable agiotage, nous n'en citerons que trois. En 1800, pour un emprunt effectif de 20,000,000 st., on créa 32 millions 185,000 l. st. de consolidés à 3 p. %; en 1801, on ajouta à la dette fondée 49,000,000 l. st., et l'on créa en outre 11,000,000 st. de bons de l'échiquier; en 1802, on fit un autre emprunt de plus de 33,000,000 st.; en 1803, on ajouta à la dette 19,000,000; en 1804, 26,000,000; 39,000,000 en 1805, et 33,000,000 en 1806; tous ces sacrifices ne servirent qu'à alimenter la gloire militaire de Napoléon, sous le poids de laquelle Pitt succomba de désespoir, après les merveilles de la campagne d'Autriche et de la paix de Presbourg. Ses fanatiques élèves, Perceval et Castlereagh, poussèrent à l'extrême l'application de son système. En 1809, ils grossirent la dette de 17,500,000 l. st., et de 31,000,000 l. st. en 1810 et 1811; en 1812, de 114 millions sterl., et enfin de 98,000,000 liv. st. en 1814 et

1815. Ainsi, en quinze ans, la dette s'accrut de plus de 503,000,000 l. st. (12,575,000,000 fr.).

Les plans de M. Vansittard, pour la réduire, ne firent que l'augmenter. Ainsi, en 1813, tandis qu'on en rachetait 24,000,000, on y ajoutait 50,000,000 l. st.; en 1814, tandis que l'amortissement la réduisait de 22,000,000, l'emprunt la grossissait de 106,000,000. Après la paix de Paris, le montant total de la dette était de 864,822,454 l. st. (21,620,561,350 fr.).

Les ministres, de concert avec la Banque, réduisirent d'abord l'intérêt des bons de l'échiquier de 5 1/4 à 3 1/4 p. %. A cette opération salutaire, amenée par l'abondance des capitaux sur la place de Londres, succédèrent les conversions du 3 p. % en 2 1/2; du 5 p. % en 4, et enfin du 4 en 3 1/2. L'intérêt de la dette fut réduit aux dépens de son capital; l'avenir fut sacrifié au présent, et le domaine de l'agiotage se trouva agrandi de toute la différence qui existait entre le cours des fonds avant et après la conversion.

Il est évident que la dette énorme qui écrase en ce moment l'Angleterre, ne s'est établie qu'à l'aide de la Banque, de la Bourse et de la jonglerie de l'amortissement dont nous sommes enfin délivrés; que le montant des emprunts successifs dont elle se compose a été follement dissipé dans des guerres entreprises, pour la plupart, en opposition aux véritables intérêts maritimes, commerciaux et manufacturiers de l'Angleterre, que sa position topographique devait rendre étrangère aux querelles du continent, et dont la constitution politique marquait la place à côté de la France, pour régler l'essor de sa révolution, et non en face d'elle, pour la combattre. Le montant de sa dette a reçu un effroyable accroissement pendant la guerre, tandis que l'état de paix ne lui a fait subir que

de faibles réductions : 10 millions l. st., de 1763 à 1775; 4,500,000 liv. st., de 1783 à 1793, et une diminution presque insensible depuis 1815.

Les derniers emprunts, contractés depuis 1812, pour armer l'Europe entière contre la France, n'ont cependant pas été complétement perdus pour l'Angleterre. Ils ont entraîné la chute de Napoléon et de son système continental, dont la prolongation pendant quelques années encore eût détruit l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne. Ils ont ensuite amené ces victoires navales qui lui ont assuré des stations pour ses flottes, et des comptoirs dans tous les archipels et sur toutes les côtes.

Malgré ces avantages, l'Angleterre eût été condamnée à une odieuse banqueroute, si les prodiges de son industrie agricole et manufacturière, et les efforts constans de son gouvernement à en étendre les débouchés, secondés par le génie entreprenant et les fonds laborieux de la nation, n'avaient lutté avec une invincible opiniâtreté contre ses institutions aristocratiques; et, par le mot de banqueroute, nous n'entendons pas l'impossibilité, non seulement de rembourser le capital, mais de servir annuellement les intérêts de la dette.

Examinons donc quelle est la richesse commerciale, agricole et manufacturière de la Grande-Bretagne; quel est, par conséquent, la portion de l'actif social, sur lequel son gouvernement peut compter pour couvrir les charges qui l'accablent.

Nous résumerons en un seul tableau la richesse agricole de la Grande-Bretagne. La moitié, si ce n'est la majeure partie du capital de l'empire britannique, est consacrée à l'agriculture; on peut l'estimer à 1,901,900,000 liv. st. (47,547,500,000 fr.).

La valeur annuelle des produits directs de son agricul-

ture est de 246,600,000 (6,165,000,000 fr.) (1), distribués, d'après les données statistiques officielles, de la manière suivante :

	Liv. st.	Francs.
Grains de toute espèce..........	86,700.000	2,167,500,000
Foins, herbages, fourrage de toute espèce......................	113,000,000	2,825,000,000
Pommes de terre...............	19,000,000	475,000,000
Jardinage, fruits, pépinières.....	3,800,000	95,000,000
Coupe de bois, osiers, sarmens, etc.	2,600,000	65,000,000
Œufs, laitage, fromage et beurre.	6,000,000	150,000,000
Éducation des bestiaux, fumiers...	3,500.000	87,000,000
Chanvres et toiles, main-d'œuvre comprise....................	12,000,000	300,000,000
TOTAL........	246,000,000	6,144,500,000

Après l'agriculture, l'exploitation des mines et des carrières est la source la plus féconde de notre richesse territoriale. Le revenu annuel qu'elle procure s'élève, terme moyen, à 21,400,000 l. st. (535,000,000 fr.), répartis ainsi qu'il suit : mines de fer, 4,000,000 st.; houillères, 11 millions st.; mines de cuivre, étain, carrières de marbre, granit, pierre, ardoises, sablières, etc., 6,400,000 l. st. Ainsi, l'exploitation de la surface et des couches inférieures du sol britannique donne un produit total de 267,000,000 st. (6,700,000,000 fr.).

Le produit annuel des pêcheries est de 3,400,000 l. st.

Viennent ensuite ceux du cabotage, qu'on peut évaluer à 3,550,000 l. st.; ceux des transports maritimes, sur tous les points du globe, estimés à 34,398,059 l. st.; ceux de la Banque, ou transport des valeurs en numéraire, bil-

(1) NOTE DU TR. L'auteur entend sans doute parler du produit brut, sans défalcation aucune pour les frais de production, impôts, etc.

lets ou papier de crédit de la Grande-Bretagne, sur tous les points du globe et réciproquement (y compris, par conséquent, ceux des Banques de circulation), évalués 9,000,000 st. Pour donner une idée de la masse d'affaires traitées par les banquiers, il suffit de dire qu'à Londres le montant des comptes qui se balancent entre eux s'élève chaque jour à une moyenne de 8,000,000 st. (200,000,000 f.). Dans ce chiffre se trouve compris le revenu net des biens que les Anglais possèdent à l'étranger, et qui leur est adressé à l'intérieur. Les traites provenant du revenu des possessions situées dans l'Hindoustan entrent dans ce compte pour 1,500,000 à 2,000,000 liv. st. (1).

Il y a dans la Grande-Bretagne 350,000 familles de marchands, tenant boutique, sans compter les bouchers, boulangers et fournisseurs de laitage. En calculant à une moyenne de 60 l. st. leurs profits annuels et l'intérêt de leur capital, on obtiendrait un revenu de 21,000,000 st.; mais cette moyenne serait évidemment exagérée pour l'Irlande et pour certains districts de l'Écosse : il faut donc la réduire de moitié pour ces contrées. En faisant entrer, en outre, en ligne de compte les trois industries qu'on vient de mentionner, on obtiendra une moyenne générale de

(1) Note du Trad. On sait qu'il existe à Londres un bureau de liquidation appelé *Clearing-house*, où, par un procédé très-simple, les recouvremens se font avec rapidité et sans presque aucun déplacement de fonds. Chaque banquier envoie à ce bureau les effets de commerce échus qu'il possède, et les échange contre les effets que ses confrères peuvent avoir à lui. Par ce moyen, il ne paie ou ne reçoit que la différence qui existe entre le montant de son bordereau et celui de ses confrères. Mac-Culloch assure qu'au moyen des transports de crédit qui se réalisent au bureau de liquidation, on effectue tous les jours, avec deux ou trois cent mille livres en numéraire, des paiemens qui, comme nous venons de le voir, s'élèvent à plusieurs millions.

16,200,000 liv. st (405,000,000 fr.), évaluation qu'on ne saurait taxer d'exagération.

Le tableau de la richesse manufacturière de la Grande-Bretagne mérite surtout de fixer l'attention. La rapidité de ses progrès, les instrumens admirables qui la produisent, le génie qui les a découverts et perfectionnés, la lutte infatigable de l'industrie anglaise contre la concurrence des industries étrangères, la masse énorme de capitaux qu'elle emploie, tout cela confond l'imagination.

Au premier rang figurent la filature et le tissage du coton. En 1760, ses produits ne s'élevaient pas à 200,000 livres sterling. Depuis cette époque, le génie des mécaniciens a contribué puissamment aux progrès de cette industrie; elle alimente, non seulement les marchés de l'Europe et de l'Amérique, mais encore elle a écrasé la concurrence de la fabrique indigène dans les Indes-Orientales et en Chine, où cependant la matière et la main-d'œuvre s'obtiennent à si bas prix. En 1824, M. Huskisson déclarait à la Chambre des Communes que le produit annuel des tissus de coton était de 33,500,000 liv. st. Il s'élevait, en 1827, à 36,000,000 st.; aujourd'hui il n'est pas au-dessous de 37,000,000 st. En déduisant 6,000,000 st. pour le coût de la matière brute, il reste un produit de 31,000,000 st. Cette industrie occupe plus de 850,000 blanchisseurs, fileurs, tisserands, dont le gage, à 24 l. st. par an, excède 2,000,000 st.; et 111,000 ingénieurs, maçons, forgerons, menuisiers, mécaniciens, consommant en salaires, à 30 liv. st. l'un, 3,330,000 liv. st., en tout 5,330,000 l. st. Il reste donc 25,670,000 liv. st. de bénéfice produit par l'industrie, et à l'aide des capitaux consacrés aux usines, machines, ustensiles qu'elle exige. Ces capitaux s'élevaient, en 1827, à 65,000,000 st. : ils excèdent aujourd'hui 75,000,000 st. (1,875,000,000 fr.).

Les produits des filatures et du tissage du coton excèdent de plus de 1,000,000 st. le revenu brut du vaste empire de la Chine, et la masse de travail opérée, à l'aide des machines, par les 850,000 ouvriers qu'elle emploie, égale celle que 80,000,000 d'ouvriers opéreraient à la main.

Après les manufactures de coton, les plus importantes sont celles des tissus de laine. Leur produit brut est d'environ 22,300,000 livres sterling, dont 6,000,000 sont employés à l'achat de la matière première. Cette industrie occupe plus de 500,000 individus, hommes, femmes ou enfans.

Les manufactures de toile de lin donnent un produit brut de 11,000,000 st.; elles occupent plus de 300,000 ouvriers, et l'exportation de leurs produits s'élève à une valeur déclarée de près de 2,000,000 st. (50,000,000 fr.).

La fabrication des soieries est la branche d'industrie pour laquelle les Anglais ont eu à soutenir la lutte la plus opiniâtre contre l'industrie française. Il serait injuste de prétendre qu'elle a déjà atteint le même degré de perfection que sa rivale. Non; les soieries françaises occupent et occuperont long-tems encore le premier rang; nous allons en peu de mots signaler les causes de cette supériorité (1).

La France, par sa position géographique, est le marché

(1) Note du Trad. Depuis qu'un événement à jamais déplorable a porté le trouble et le deuil dans la ville qui présente le plus grand foyer de fabrication des soieries, les passions se sont emparées d'une question dont il fallait au contraire soigneusement les écarter; on n'a répandu que des opinions erronées sur l'appauvrissement et sur la prospérité de cette magnifique industrie. Ainsi, dans l'espace de dix années, lorsque l'accroissement général des nos exportations est représenté par 1,000, l'accroissement particulier de nos soieries exportées est représenté par 1,528. Il n'est donc pas vrai de dire que la France soit déchue de sa prépondérance dans le commerce des soieries avec l'étranger.

central des soies brutes et organsins. Il serait donc du plus grand intérêt pour elle qu'elles y fussent affranchies de tout droit d'importation, d'exportation ou de transit; et cependant, au moyen de la taxe dont il les frappe, le gouvernement français empêche l'introduction des soies étrangères, et défend la sortie des soies indigènes; il réduit ainsi les causes de production de cette denrée, aggrave les chances et les embarras de la spéculation, et restreint enfin le marché, au détriment de ses propres manufactures. En 1821, l'importation en France des soies grèges et des organsins était de 1,067,239 kilogrammes, et leur exportation s'élevait à 705,215 kilog. Il n'est donc resté pour alimenter les manufactures françaises que 362,024 kil., indépendamment des soies indigènes.

Quoi qu'il en soit, la supériorité de cette manufacture provient de ce qu'elle s'est établie naturellement et spontanément dans les provinces où la culture du mûrier multipliait les vers à soie, sans avoir à subir, comme les autres industriels, le funeste secours des taxes de protection. Ses produits, que recommandaient à la fois le bon marché et la beauté des tissus, se placent sur tous les marchés du globe; et, en donnant l'impulsion à la mode, plus que tout autre produit de l'industrie, ils reçoivent de l'imagination et de l'art les formes, les couleurs, les dessins les mieux assortis à la nature du climat, à l'ordre des saisons, à la diversité des goûts. Aussi les Français sont-ils nos maitres dans ce genre de fabrication, pour l'élégance et la variété des modèles, l'harmonie des formes et des couleurs. En Angleterre, les arts tiennent peu de place dans le système général de l'instruction publique. Nous n'avons point d'écoles d'application des beaux-arts aux manufactures. Il n'en est pas de même en France; celle de Lyon, par exemple, est dotée par la ville de 20,000 fr. par an, et reçoit du

ministre du commerce un supplément de mille écus. Elle donne l'instruction gratuite à 200 élèves environ ; elle a des professeurs de mécanique comparée, de botanique, d'architecture, de chimie appliquée aux arts, de dessin et de peinture, appliquée spécialement aux modèles ou patrons des divers tissus ; enfin on y enseigne la fabrication, c'est-à-dire l'art de tirer des machines les meilleurs produits, avec la plus grande économie possible de tems et de main-d'œuvre. Les élèves adoptés par les fabricans, comme mécaniciens, dessinateurs, coloristes, deviennent à leur tour contre-maîtres, chefs d'ateliers, et, en peu d'années, parviennent, avec du zèle et de l'économie, à établir et à exploiter des métiers pour leur propre compte.

Au lieu de contester la supériorité des fabricans des soieries françaises, nos manufacturiers devraient suivre leur exemple. C'est principalement dans les tissus brochés que cette supériorité se manifeste ; elle éclate surtout dans la pureté du goût et la correction de dessin que l'on remarque dans leurs modèles. Quand le modèle est monté, quand le tissage commence, cette supériorité se montre encore, mais à un degré inférieur.

L'objet et les bornes de notre article ne nous permettent pas de discuter ici la question des droits protecteurs appliqués aux soieries étrangères ; cette discussion exige des développemens trop étendus, et son intérêt est trop grave dans nos rapports avec la France pour ne pas mériter un article spécial. Qu'il nous suffise de constater les progrès de nos manufactures de soie.

En 1705, sous le système prohibitif, l'importation des soies grèges, organsins, etc., était de 715 livres ; en 1815, cinquante ans après l'introduction de ce système, elle était de 1,415,000 livres ; et, en 1831, elle s'est élevée à

4,312,000 livres, ce qui formait une valeur totale de 4,661,984 liv. st. (116,549,700 fr.)

La valeur des exportations des soieries anglaises, pures ou mélangées de coton, était, en 1821, de 136,841 l. st. 19 schel. 1 d.; en 1830, de 427,849 liv. st. 5 sch. 7 d., et, en 1831, de 500,000 liv. st.

Comme le produit annuel des manufactures de soie s'élève aujourd'hui à 6,000,000 st., en déduisant le coût des soies grèges ou organsins, importées en Angleterre pour être appliquées aux besoins de la fabrication, on aura environ 2,000,000 st. qui représentent le salaire des ouvriers, l'intérêt du capital employé dans les manufactures, et le profit net du fabricant.

Nous ferons remarquer ici que le chiffre de 6,000,000 que nous présentons est fourni par l'enquête qu'ordonna la dernière Chambre des Communes. M. Pebrer, dans ses recherches sur les ressources agricoles, commerciales et industrielles de la Grande-Bretagne, fixe ce chiffre à 8 millions, que nous porterons en ligne de compte, quoiqu'il nous paraisse exagéré. Les soieries sont des marchandises de luxe, dont l'Angleterre n'exporte que pour 500,000 liv. st., tandis que la France, malgré les droits élevés qui continuent d'en grever l'importation dans la Grande-Bretagne, en a versé dans nos magasins pour 17,311,810 fr. en 1828, et pour 15,204,388 fr. en 1830, ainsi que l'atteste le docteur Bowring.

La préparation des pelleteries, des cuirs, etc., embrasse une prodigieuse variété d'articles, dont le produit brut s'élève à 15,000,000 st. par an.

Les produits bruts de la quincaillerie, y compris tous les articles fabriqués à Birmingham, à Sheffield, etc., peuvent être évalués à 17,300,000 liv. st. Le prix de la ma-

tière première n'est presque rien, en comparaison de celui qu'elle acquiert par la main-d'œuvre ; aussi la majeure partie des dépenses qu'entraîne ce genre d'industrie sont-elles absorbées par les salaires. Elle occupe 370,000 ouvriers.

La poterie, la porcelaine, la verrerie, y compris la fabrication des glaces, sont une source de richesse non moins précieuse, et dont les matériaux, presque tous indigènes, n'ont en général qu'une très-modique valeur. Le produit annuel de la verrerie est de 2,500,000 liv. st.; celui de la poterie, de la faïence, de la porcelaine, etc., de près de 6,000,000 st.; la joaillerie et l'orfévrerie, déduction faite du prix des matières précieuses qui font l'objet de cette branche de fabrication, ne produit pas moins de 3 millions 400,000 liv. st.

Enfin la fabrication du papier, du carton, etc.; l'imprimerie, la fonderie des caractères, la confection des presses, les gravures sur cuivre, sur acier et sur bois; les instrumens des sciences physiques et mathématiques, ceux des beaux-arts, etc., offrent un produit de 31,200,000 liv. st. (780,000,000 fr.).

Les chiffres que nous venons de présenter ne sont pas pris au hasard; ils sont le résultat des recherches consciencieuses auxquelles M. Pebrer s'est livré, en présence des documens parlementaires, et qu'il a soigneusement comparés. Le résultat général de ses calculs porte le chiffre de tous les produits du travail, appliqué à l'agriculture, au commerce, à l'industrie manufacturière de la Grande-Bretagne, à la somme immense de 514,823,059 liv. st. (12,870,476,375 fr.).

L'empire britannique possède encore d'autres capitaux, non moins précieux : ce sont ses milliers de navires qui

parcourent toutes les mers, ses canaux, ses routes de fer qui sillonnent en tout sens la surface des Trois-Royaumes; ce sont ses possessions éparses sur toute la surface du globe, d'Héligoland à Québec, de Québec à Malte, de Gibraltar au cap de Bonne-Espérance, et des roches arides de Sainte-Hélène au fertile Ceylan. Mais l'évaluation de ces capitaux ne peut s'obtenir que par de nombreuses et pénibles investigations, devant lesquelles nous ne reculerons pas, et dont le résultat nous fournira le sujet d'un nouvel article.

(*Monthly Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° III.

JOHN WILSON.

Le *Magasin de Blackwood,* dirigé par John Wilson, est une des publications périodiques qui ont eu le plus d'influence sur l'Angleterre moderne. Le style en est libre, facile, ardent, varié. Tout se trouve dans ses pages : littérature, politique, poésie, critique, anecdotes. A côté d'un passage sur les scoliastes grecs, d'une vie du docteur Bentley, vous lisez des inspirations champêtres du berger de la forêt d'Ettrick, James Hogg; près d'une dissertation politique sur la situation des finances en Angleterre, quelques romans orientaux par l'auteur des *Confessions d'un mangeur d'opium.* C'est chose précieuse, il faut l'avouer, et qui ne peut appartenir qu'à une civilisation bien avancée, que cette bibliothèque à la fois scientifique et amusante, polémique et pittoresque, qui vous arrive tous les mois régulièrement, et qui donne aux gens du monde les plus occupés de leurs plaisirs des notions exactes sur la situation du globe et sur l'état de la science et des arts, sur les mouvemens et les projets des partis. L'Angleterre a droit d'être fière de sa littérature périodique. Les pays les plus éclairés, les plus amis de la science, ne peuvent

(1) Voyez les Numéros 4 et 5 de la troisième série.

rien citer de semblable à la collection de la *Revue d'Edinbourg*, de l'ancien *Annual Register*, de la *Revue de Londres*, du *New Monthly Magazine*, du *Magasin de Blackwood* et de la *Revue Trimestrielle*. Ce sont tous les résultats de la civilisation, accumulés et classés d'époque en époque. Les journaux d'Allemagne, desquels la politique franche et la discussion libre sont nécessairement bannies, sont livrés aux théories philosophiques et aux annotations des commentateurs. Il y a là trop de mots, trop de paroles, trop peu de faits, trop de métaphysique et d'archéologie. Ce sont des fragmens de livres érudits. L'Italie ne peut citer que des journaux insignifians, semés d'assez bonnes remarques sur les monumens antiques et sur les arts. Il ne faut point parler de l'Espagne : et la France, qui marche immédiatement après l'Angleterre sous ce rapport, est loin d'être son égale. Les auteurs à la mode réservent souvent pour leurs ouvrages tout l'éclat et toute la force de leur plume, et n'envoient aux revues de ce pays que leurs recoupes et leurs fragmens les plus négligés. Pour l'abondance des documens nouveaux, pour la haute critique, pour la discussion hardie et philosophique des opinions, pour la variété piquante des anecdotes, la supériorité reste donc aux revues anglaises; immense trésor dans lequel les hommes d'état, les gens de lettres, les gens du monde sont venus jeter à l'envi les fruits de leur expérience ou les essais de leur génie. Il serait difficile de citer un seul homme remarquable en Angleterre qui n'ait pas contribué, pour sa part, à la rédaction de quelques revues. Notez que chacune d'elles a un caractère bien tranché, s'adresse à une certaine classe, sert d'écho à toute une population, soutient les espérances d'un parti, reçoit ses communications et harcelle constamment ses ennemis. Il n'y a pas jusqu'aux innocentes bigarrures de nos

goûts anglais qui n'aient aussi leurs organes spéciaux : boxeurs, parieurs du Turf, amateurs de combats de coq, jusqu'aux vieux gentilshommes de campagne qui ne prennent intérêt qu'aux souvenirs du passé et qui se consolent de leurs cheveux blancs en parcourant le *Gentleman's Magazine*. Tout le monde trouve dans un petit volume in-octavo, rédigé avec soin, l'aliment nécessaire à son esprit et à ses goûts. C'est un phénomène curieux et qui peut-être a pour source l'égoïsme anglais, notre amour de nous-même, notre besoin d'individualité.

Chacun veut avoir sa revue à soi, et s'embarrasse peu de l'ouvrage périodique qui plaît à son voisin. Le radical achète la *Revue de Westminster* dirigée par les disciples de Bentham. Le tory ministériel trouve dans la *Revue Trimestrielle* (*Quarterly Review*) d'excellentes et éloquentes raisons pour maudire le bill de la réforme et tous les intérêts qui s'y rattachent. D'ailleurs, l'érudition, la force du style, la beauté du langage, font de ce recueil, auquel contribue Robert Southey, un des beaux monumens de la littérature anglaise moderne. Quant au whig qui se tient dans les eaux du ministère réformateur et qui repousse à la fois les prétentions du radicalisme et celles du torysme ancien, il a pour lui la *Revue d'Edinbourg*, ce grand fanal qui a brillé de tant d'éclat et dont le succès se soutient toujours. Je ne continuerai pas une liste qui deviendrait fatigante comme celle des héros d'Homère; j'ajouterai seulement que ce qu'il y a de plus littéraire et de plus poétique dans le parti des conservateurs et spécialement des gentilshommes écossais, attachés soit au souvenir du jacobitisme, soit à la dynastie d'Orange et aux anciens priviléges, compose la masse des lecteurs du *Blackwood's Magazine*, que dirige avec le plus grand succès l'homme remarquable dont nous avons placé le nom à la tête de cet article.

La position particulière et centrale de l'Angleterre, ses relations de commerce avec le monde entier, ses subdivisions en partis qui se combattent toujours et qui ne s'entendent que pour conserver les bases de la société et du trône, expliquent ce phénomène si remarquable qui a fait de nos revues une bibliothèque encyclopédique et progressive. Du fond de l'Orient, des sources du Gange, du pied de l'Himalaya, des glaces du pôle, les nouvelles nous arrivent apportées par nos vaisseaux, communiquées par nos marins, souvent empreintes de couleurs brillantes et locales, souvent racontées par des voyageurs hommes de talent, tels que le capitaine Basil Hall, le capitaine Marryatt ou l'évêque Héber. C'est dans les revues que tous ces hommes distingués ont essayé l'impression que leurs récits devaient faire sur le public. Basil Hall, dont le style est si brillant, si rapide, et reproduit si bien le panorama des lieux et la beauté vivante du paysage, coopère à la *Revue Trimestrielle*. Le capitaine Marryatt, qui excelle à peindre les mœurs maritimes dans leur réalité, sans exagération de simplicité ni de poésie, dirige le *Metropolitain*, revue nouvelle qui rivalise avec l'ancien *New Monthly*, dirigé naguère par le célèbre Bulwer.

On ne peut douter que cet essor de la littérature périodique ne résulte des mêmes causes qui ont développé en Angleterre le gouvernement représentatif. Ce n'est qu'après l'établissement définitif et solide de ce système, sous la reine Anne, que l'on voit naître la prépondérance des Revues. Un homme trop oublié et d'un génie fécond, l'auteur de *Robinson Crusoé*, Daniel de Foe jeta le premier fondement de cette littérature nouvelle. En 1704, il publia sa revue (*The Review*), rédigée par lui seul, et que cet homme extraordinaire continua jusqu'en 1713. On l'oublia, comme on oublie ordinairement les créateurs,

les fondateurs d'établissemens utiles et ceux qui rendent avec désintéressement d'éminens services. Le *Babillard* et le *Spectateur* (*Tattler and Spectator*), par Addison et Steele, continuèrent l'œuvre de Foe; c'étaient des gens du monde, ambitieux, dépensiers, aimant le luxe et désirant des places; ils firent valoir le service qu'ils rendaient, négligèrent de citer le nom de Foe et recueillirent la moisson qu'il avait semée; hommes d'esprit d'ailleurs, dont les essais sont des chefs-d'œuvre de sagacité, de grâce et souvent de style. Une fois la route ouverte et la carrière frayée, on s'y précipita de toutes parts. Comme la littérature était entrée dans la politique et la politique dans la littérature, il n'y eut pas de ministre, pas d'homme ambitieux, pas d'intelligence haute et active qui n'eût recours à ce moyen facile et brillant de ridiculiser ses ennemis et de faire valoir ses opinions, qui ne montât à son tour à cette tribune populaire et de bon ton. Ainsi naquirent *l'Avertisseur* (*Advertiser*), *le Censeur, le Monde, le Globe, le Miroir, le Citoyen du Monde*, *le Nonchalant, l'Arlequin*, *le Causeur,* et une foule d'autres dont l'énumération serait trop longue. Ce ne furent point des écrivains faméliques ou des manouvriers de la critique qui s'emparèrent de ce champ et l'exploitèrent, ce furent les plus grands noms de la Grande-Bretagne: Pope, Goldsmith, Johnson, Mackenzie, Hawkesworth. Lord Chatham et lord Chesterfield travaillèrent aux revues. Les opinions politiques du doyen Swift, de Bolingbroke, de Pulteney, de Wharton, s'emparèrent de cette ressource qui leur offrait un public toujours avide et attentif; Arbuthnot y jeta ses facéties froidement et ingénieusement satiriques; le vieux Johnson, ses critiques raisonnées et un peu pédantesques; Goldsmith, sa délicieuse naïveté et sa connaissance du monde. On sentait que le mérite du

fond pouvait seul compenser la légèreté de la forme, et chaque écrivain placé vis-à-vis des hommes les plus célèbres de son tems, donnait le plus de soins possible à l'essai de quelques pages qu'il livrait au public. La presse devenait de plus en plus féconde, les livres se multipliaient, le nombre des revues augmentait, et vers la fin du dix-huitième siècle, ce qui avait été une affaire d'art et une œuvre de talent, devint affaire de négoce et œuvre de spéculation. C'est ainsi que les meilleures choses se corrompent. Vers 1800, le libraire qui envoyait un article et une guinée à la *Revue du Mois* était sûr de voir sa guinée tomber dans les coffres du journal et son article laudatif inséré dans ses colonnes. Le public se dégoûta de cette fausse, vénale et fastidieuse critique.

Ce fut alors que la *Revue d'Edinbourg* apparut ; ses rédacteurs cachèrent leurs noms et se contentèrent de laisser parler leurs œuvres. C'était une critique forte et nouvelle, un style digne des plus célèbres auteurs et une sévérité effrayante, non seulement pour la médiocrité et la prétention, mais pour le talent, pour le génie même qui a aussi ses faiblesses, ses taches et ses ridicules : le libéralisme philosophique et protestant dictait les pages de l'*Edinburgh Review*. C'était l'héritier direct de la revue fondée par de Foe ; les ennemis de ces principes, alors nombreux en Angleterre, ne tardèrent pas à élever autel contre autel : ainsi naquirent la *Revue Trimestrielle* à Londres (*Quarterly Review*), et le *Magasin de Blackwood* à Edinbourg. Qu'on ne croie pas que ces ouvrages méritent une simple mention littéraire dans l'histoire de notre tems : l'influence qu'ils ont exercée sur le mouvement des esprits est puissante. La direction qu'ils nous ont donnée, nous la suivons encore : depuis l'époque de leur naissance et de leurs succès, toute notre situa-

tion littéraire a changé de face. Quand on a vu qu'un article brillamment écrit et fortement pensé faisait autant pour la réputation d'un auteur qu'un volume bien accueilli du public et arrivé à sa seconde édition, tous les jeunes talens se sont dirigés en foule vers les revues ; ils ont concentré en quelques pages les matériaux qui leur auraient fourni des volumes ; le prix de leur travail était au moins équivalent à celui qu'un libraire honnête homme leur eût offert, et une double renommée les attendait : celle que méritaient leurs efforts et leur talent, et l'autre gloire dont jouissait la revue à laquelle ils coopéraient et dont le reflet projetait sur eux son éclat. L'avantage était grand ; si l'article ne réussissait pas, leurs noms se trouvaient à couvert : l'audace de leur critique bravait toutes les recherches sous le voile de l'anonyme, et si le public avait pour eux des couronnes et des éloges, ils n'avaient qu'à se montrer et à dire : c'est moi.

Ainsi toute la littérature de l'Angleterre émigra, pour ainsi dire, dans les revues périodiques. Ce qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors, de profonds penseurs, des économistes, confièrent à ces publications, fugitives de leur nature, le résultat de longues études et de méditations assidues. Les œuvres littéraires, selon l'expression sublime de Bacon, sont les *navires du tems*. Au lieu des in-folios des bénédictins que l'on peut comparer aux vaisseaux de guerre de haut-bord, on ne vit plus que frêles nacelles et légers esquifs. Combien de précieuses cargaisons leur furent confiées ! la philosophie de *Bentham*, les recherches de *Mac Culloch*, les spirituelles ironies de *Croker*, les fantaisies brillantes de *Hazlitt*, les admirables essais de *Charles Lamb*, les études de *Walter Scott*, de *Southey*, de *Coleridge*, de *Campbell*, de *Jeffrey*, de *Sidney-Smith*, de *Wilson*. Il résulta nécessairement

de cette tendance critique que les œuvres de l'imagination furent négligées, et que l'on trouva dans les revues plus de gravité, de faits nouveaux, d'aperçus esthétiques et de force intellectuelle, que de création et de poésie.

Le mérite spécial de John Wilson, rédacteur en chef du *Blackwood*, c'est d'avoir fait de la critique pittoresque, d'avoir été analyste puissant et exact, sans cesser d'être coloriste brillant. C'est dans le *Blackwood* que l'on retrouve une sève pittoresque, un enthousiasme secret que ni l'*Edinburgh Review*, ni la *Revue Trimestrielle* ne nous offrent, quel que soit le mérite de leurs collaborateurs, du sarcastique et étincelant Jeffrey, du nerveux Macauley, du brillant Sidney-Smith et du platonicien Southey. Vous diriez que l'aspect poétique de l'Écosse, l'odeur des bruyères, la vue lointaine des lacs, le bruissement des cascades tombant de roche en roche, toute cette beauté naturelle, si vivement sentie des paysans eux-mêmes et qui respire dans les chansons du villageois *Robert Burns*, aient inspiré Wilson et jeté comme une sève de grâce et de fraîcheur dans ses pages où l'âcreté et la sécheresse de la critique ordinaire se laissent rarement apercevoir. Il ne se fait pas faute d'employer les images rustiques, les métaphores empruntées à la vie des montagnes et des vallées, le patois du pays natal que ne comprennent pas même les Anglais nés au-delà de la Tweed; ses pages éloquentes se trouvent semées d'un jargon inconnu, et quoique le *Blackwood* parcoure le monde, qu'on l'envoie à Calcutta et à Berlin, en Afrique et à Saint-Pétersbourg, en France et à Botany-Bay, il faut que les habitans de toutes ces régions diverses s'accoutument, dès qu'ils sont abonnés du *Blackwood*, aux langages spéciaux des bourgeois et des bergers de la Calédonie. Pour que Christophe North (tel est le faux

nom par lequel John Wilson personnifie l'esprit de son journal), pour que ce vieux critique écossais n'ait rien perdu, depuis quinze ans, de son succès européen, malgré la singularité inconnue de son dialecte, il a fallu, certes, une grande puissance de pensée et une rare magie de style.

Les essais de John Wilson dans le *Blackwood* sont à peu près le seul ouvrage en prose qu'il ait écrit, et il a négligé de les recueillir. C'est un malheur attaché au règne même de la littérature périodique et à la puissance de ses publications, que de dévorer tout le tems et les travaux des intelligences les plus remarquables. Assurément *Gifford* et *Jeffrey* se seraient placés au premier rang de nos historiens ou de nos orateurs, si l'un n'avait pas voué sa vie à la *Revue d'Edinbourg*, et l'autre à celle du *Quarterly*. Ainsi, tout le génie de Wilson est allé, sinon se perdre, du moins s'absorber dans le *Blackwood* : esquisses de mœurs, merveilleuses peintures du paysage écossais, polémique des partis, observations savantes et profondes sur les mœurs antiques et particulièrement sur la poésie grecque ; critique acérée et brillante des ouvrages nouveaux ; essais et caprices philosophiques ont découlé de cette plume ardente et facile, comme la lave s'échappe du volcan. Aussi John Wilson est-il une puissance aujourd'hui : mais peut-être, par une compensation dont nous n'apprécions pas la justice ou l'iniquité, perdra-t-il en gloire à venir ce qu'il a gagné en crédit et en influence contemporaine. Il était né évidemment pour de grandes choses : poète et citoyen, annaliste et éloquent, doué du sentiment de l'art et de l'amour de l'érudition ; c'était une de ces intelligences trop faciles peut-être, et trop versatiles, qui, se trouvant maîtresses d'une vaste opulence intellectuelle, la dépensent à tout venant et à pleines mains ; trop bien douées, elles peuvent

trop faire et font moins. Ces hommes ont-ils créé une fiction ; à peine ébauchée, elle se présente à eux comme parfaite, comme achevée, comme facile à accomplir ; méprisant le travail matériel indispensable pour réaliser une idée, les voilà séduits tout-à-coup par un nouveau prestige, entraînés loin de leurs créations commencées par un nouveau désir, faisant de la critique au lieu de faire un roman, et esquissant un conte quand ils ont ébauché un drame. Ce fut le malheur de Hazlitt en Angleterre, de Diderot en France, de Lichtenberg en Allemagne. Rarement on rend toute justice à ces intelligences puissantes et vagabondes, qui s'occupent de tout, qui touchent à tout, qui donnent preuve de force en joûtant avec les athlètes, en s'enivrant avec les débauchés, en se mêlant aux philosophes, aux politiques, aux grammairiens et aux philologues dans leurs écoles, aux hommes d'état dans leurs assemblées, aux femmes galantes dans leurs boudoirs. Cette vie aventureuse de l'imagination et de la pensée est pleine d'ivresse et de charme, mais elle est fatale à qui s'y livre, et ses vagabondes amours compromettent la gloire et la fortune littéraire des plus rares et des plus brillantes capacités.

John Wilson était né poète, comme le prouve une des plus belles créations du siècle : *La Cité de la Peste*. La même facilité d'invention, la même grâce d'imagination et de puissance descriptive qu'il a portées dans ses essais critiques, respirent dans cet ouvrage qui le place à côté de Wordsworth, de Campbell et de Coleridge. Si Wilson avait voulu se contenter d'être poète, sa réputation poétique aurait été plus brillante ; mais il s'est fait critique, il a dédoublé sa gloire. Il y a deux Wilson aujourd'hui, l'auteur de *La Cité de la Peste*, et le directeur du *Blackwood*; chacun jouissant de leur moitié de renommée : car le pu-

blic est ainsi fait. Cette variété de talent qui atteste des facultés plus étendues, ne lui sert qu'à fractionner la renommée, à déprécier le mérite de leurs possesseurs.

La gloire de Wilson comme poète, s'est un peu obscurcie dans ces derniers temps. On avait goûté ses ouvrages, et le public les avait placés sur le même niveau que les productions les plus admirées de lord Byron et de Walter Scott; mais il s'était pour ainsi dire enseveli dans la rédaction en chef du *Blackwood*; on ne songea plus au poète, son nom se perdit et s'effaça dans la foule des versificateurs modernes. On sait quel dégoût pour la poésie s'est emparé tout-à-coup des auteurs, après la mort de lord Byron. Vous eussiez dit que la muse anglaise avait cessé de vivre, au moment où l'auteur de *Childe-Harold* expira sur une rive lointaine, au milieu de barbares appelés par lui à la liberté. Depuis 1800 jusqu'en 1825 on avait raffolé de poésie. Dès que lord Byron eut cessé d'écrire; personne ne voulut plus lire un poète. Quelques réputations passagères vinrent à éclore; les jeunes gens se disputèrent l'héritage du grand homme; à peine réussirent-ils à se faire une réputation de quelques jours; nul ne faisait attention à eux. Par une étrange obstination, plus cet héritage semblait difficile à conquérir, plus le nombre des compétiteurs malheureux s'accroissait; chacun de nos grands poètes trouvait un imitateur qui s'annonçait comme son fils légitime, portait sa livrée, agitait sa bannière et disparaissait bientôt. Le critique moderne, forcé de rendre compte de tous ces éphémères essais, ressemble au voyageur qui traverse pour la première fois les rues de Tolède et dont l'oreille est assourdie du bruit de vingt cloches dissonnantes qui tintent à la fois de tous les côtés de la ville, et qui l'engagent à porter ses pas vers de vieilles églises ruinées, où il ne trouve que

de fausses reliques et des saints de fabrication moderne. Ainsi Barry Cornwall, Milman, Atherstone et une infinité d'autres on fait du bruit pendant quelques jours et sont bientôt retombés dans un complet oubli. Quand même leur talent, qui s'élevait sans doute au-dessus de la médiocrité, mais qui n'avait rien de puissant et de supérieur, se fût placé au niveau de Byron et de Wordsworth, nous doutons que le public eût consenti à leur accorder cette attention soutenue et ardente, sans laquelle il n'y a pas de popularité. Il était las de vers et saturé de poésies; c'était vers le roman en prose, vers la fiction élégante et pathétique, que la mobilité de ses goûts le reportait.

Il ne suffit pas d'avoir du talent, même du génie, pour être populaire; il faut surtout se faire l'écho d'un besoin général, d'une sensation éprouvée par les masses. Qui ne sait avec quelle injustice le beau poème de Milton a été traité au premier jour de sa publication? Plus de cinquante années se passèrent avant que les critiques, guidés par Addison, voulussent en reconnaître le mérite; pour les beaux esprits de la ville et de la cour, *le Paradis Perdu* n'était qu'une paraphrase ennuyeuse de cette Bible que personne ne voulait lire et que l'on abandonnait aux théologiens. Il n'y avait plus de sympathie entre l'œuvre du poète et ses lecteurs. Shakspeare a subi à peu près le même sort. Peu de temps après sa mort, le puritanisme fit des progrès en Angleterre, détacha les esprits de ce goût vif pour les jeux du théâtre qui les avait long-tems intéressés aux progrès de l'art dramatique, et la civilisation prit un cours absolument contraire à celui qui eût favorisé une appréciation juste et une admiration sentie des œuvres du grand homme. On peut en dire autant du chancelier Bacon. Il devançait son siècle : on le comprenait bien mieux, lorsqu'il cherchait dans la Bible et dans la mythologie des

allégories et des symboles, que lorsqu'il repoussait le dogmatisme des écoles et fondait la philosophie sur l'expérience. C'était la partie faible de ses écrits, c'était le sacrifice d'un génie puissant aux idées et aux coutumes contemporaines qui seuls avaient quelque valeur et quelque prix. Le *Novum Organum* trouvait à peine des lecteurs. Voilà ce que c'est que de marcher en avant de son siècle. Pour avoir une cour, des sectaires, des séides, il faut partager les passions générales, il faut servir d'interprète aux faiblesses communes, il faut exprimer la pensée de tous, plutôt que la sienne propre. Si cela est vrai quant aux philosophes et aux moralistes, cela est bien plus vrai encore quant aux poètes et aux romanciers, les *amuseurs* de la société moderne.

Lorsque Walter Scott et lord Byron publièrent leurs premiers ouvrages, on avait besoin de poésie, de poésie ardente, passionnée, s'adressant aux émotions de tout genre, aux souvenirs du passé, aux images héroïques, aux espérances et aux regrets. Depuis Locke, la société s'était matérialisée. Le génie protestant et le génie du commerce avaient formé une habitude de mœurs graves, sévères, sans enthousiasme apparent, sans élan spontané. Les affaires privées et publiques avaient absorbé l'attention des Anglais dans toutes les classes. La terreur inspirée par Bonaparte avait pesé sur toutes les ames et paralysé tout le mouvement social; l'industrie, les arts mécaniques, la science des intérêts financiers, avaient pris un développement gigantesque. Par une réaction naturelle à l'esprit humain, dès qu'un grand poète se montra et fit jaillir la source ardente de ses émotions au milieu de cette société, pour ainsi dire desséchée par tant d'intérêts commerciaux, pécuniaires et politiques, un cri de joie s'échappa : vous eussiez dit que la société retrouvait son ame perdue, sa poésie égarée.

Plus la contrainte avait été longue, et plus l'enthousiasme fut grand.

Ce ne pouvaient pas être des émotions douces, des idées riantes, des paysages gracieux que le poète reproduisait. L'état naturel de l'Angleterre depuis longtemps était un état de crise; son existence, sa grandeur, sa richesse, étaient hors nature; elle payait l'ordinaire rétribution de tous les énormes succès; elle souffrait par suite de son opulence même et de sa force démesurée. A côté d'une aristocratie millionnaire, elle voyait croître un *paupérisme* plus hideux que celui de toutes les nations de l'Europe. Elle avait des nobles fiers et puissans, mais ennuyés; une capitale deux fois plus grande que Paris, mais dont les habitans blasés se répandaient sur toutes les parties du globe; des manufactures florissantes, mais une dette publique incalculable. Vouée à la liberté, elle avait lutté corps à corps avec la révolution française, et avec Bonaparte son héritier. Nous le répétons, toute cette situation était extraordinaire, inouïe; elle avait exigé une grande dépense de force morale, d'attention, d'énergie, de constance, de toutes les qualités qui n'ont aucun rapport avec la poésie et les arts, qui les excluent même comme choses dangereuses, comme illusions qui peuvent conduire à de fausses démarches de tout genre.

Il y avait donc nécessité, si je puis m'exprimer ainsi, de s'abreuver à une source poétique. Byron et Walter Scott furent les magiciens dont la baguette puissante la fit sourdre et s'élancer de cette société bizarre. La poésie, comme l'a dit Bacon, n'est que la représentation idéale des choses que l'on désire et que l'on n'a pas. C'était l'Orient embaumé et embrasé, l'Espagne oisive et enthousiaste, l'Italie voluptueuse et contemplative que lord Byron importait sous

les brumes de l'Angleterre, si long-temps forcée de se résigner à l'emprisonnement que le blocus continental de Bonaparte lui imposait. C'étaient les héros d'autrefois, les vieux châteaux, les vieilles tours féodales; les paladins et leurs armures, les brigands du Border et les belles qu'ils enlevaient; c'étaient les combats des vieux montagnards d'Écosse et tous les souvenirs ardens de la féodalité, que Walter Scott faisait apparaître au milieu de cette société moderne, formée par le puritanisme et la philosophie de Locke. L'un et l'autre, ils rendaient à notre époque un type idéal, depuis long-temps perdu ou trop éloigné pour être atteint. Abstraction faite de leur génie et de leur puissance poétique, telle fut la cause de leurs succès; ils exprimaient ce que tout le monde avait rêvé, ce qui nous manquait à tous. Je me souviens encore de l'effet que produisirent *la Dame du Lac*, par Walter Scott, et *le Giaour*, par Byron. C'était un prestige, une magie, un enivrement; la critique était muette; on ne songeait pas plus à se rendre un compte exact du mérite réel de ces ouvrages, qu'à critiquer un paysage extraordinaire que l'on rencontre sur sa route. Le poème de Walter Scott était faible dans sa conception, écrit avec une facilité souvent dénuée d'élégance, dans un rhythme sans vigueur et peu compatible avec la peinture d'une époque et d'un pays sauvages. Peu importait; on était las de M. Pitt et de Napoléon Bonaparte; on avait lu trop de bulletins et trop de discours au Parlement. Voici venir de jeunes châtelaines sur leurs palefrois, de gracieux symboles d'un tems à jamais disparu; voici des ponts-levis et des herses, des tours féodales et des créneaux, des batailles qui ne sentent pas la poudre à canon et où la force physique est quelque chose. Le talent réel de l'auteur fit le reste : et ce qui prouve que la mode et la sympathie du public entraient pour beau-

coup dans le succès éblouissant de ces épopées romanesques, c'est qu'il ne tarda pas à s'en fatiguer, c'est que bientôt, brusque et ingrat comme il l'est toujours, il ne montra plus que du dédain pour la dernière production du poète, qui était précisément la meilleure.

L'impression produite par *le Giaour* de lord Byron ne fut pas moins vive. La *Revue d'Edinbourg*, qui avait attaqué si étourdiment le poète, céda elle-même à l'engouement général. Elle ne fit pas observer que tous les personnages de ce récit sont des héros de mélodrame, sans nuances, sans réalité; pour peu qu'elle eût eu de bonne volonté, elle eût pu faire ressentir l'incohérence d'un récit qui ne s'appuie sur rien, qui, au lieu d'enchaîner les événemens par des détails caractéristiques et vraisemblables, se contente de tracer une ligne de points et de laisser une lacune toutes les fois que le lecteur demande une explication; elle eût pu dire combien il y a peu de connaissance du cœur humain et d'analyse tragique dans le rôle de cette femme qui assassine sans remords, qui aime sans agitation et sans trouble, et qui nous rappelle les personnages faux de Sénèque le tragique et de ses imitateurs français : mais la chaleur du pinceau qui avait tracé ces descriptions orientales, mais l'intensité de passion qui respire dans *le Giaour*, exercèrent une magie si puissante, qu'on ne raisonna pas : on admira.

Il y avait d'ailleurs dans toutes les ames bien du désespoir, bien de l'ennui. On voyait une vieille monarchie qui n'était plus que cendres; on sentait que les fondemens de l'antique Angleterre s'ébranlaient au bruit du canon de Bonaparte. La religion pressentait le moment où elle serait réduite à se défendre. Godwin avait écrit dans le même sens que J.-J. Rousseau; les institutions sociales, défendues par le génie de Burke, avaient été vigoureusement

attaquées par l'auteur de *Caleb Williams*. On prévoyait vaguement que la réforme parlementaire, demandée par Chatham et Junius, le serait un jour par la masse populaire. Luxe et malaise, grandeur et crainte, énergie et douleur, ce désespoir qui s'attache à toutes les sociétés qui vieillissent; voilà ce qui se trouve dans les premiers poèmes de lord Byron. Il fut relu, traduit, imité par toutes les nations de l'Europe, et imposa silence à la critique. Les ouvrages composés à une autre époque de sa vie, plus parfaits sous le rapport de l'art, n'obtinrent pas la même vogue. Ceux-là ne s'adressaient pas aux préjugés publics, à la passion régnante; c'étaient des tragédies fort belles en elles-mêmes, remplies d'études du cœur humain, d'analyses profondes et de belle poésie. On se mit à les juger froidement, et comme il faut toujours que nous fassions payer notre admiration, les critiques s'évertuèrent à leur trouver des défauts. M. Bulwer l'a très-bien remarqué dans son dernier ouvrage; ce sont les productions les plus achevées du poète qui ont été reçues avec le plus de froideur : *Sardanapale*, admirable et brillante reproduction de ces antiques monarchies despotiques, disparues dans l'abîme des tems; vrai tableau de Martin tout rayonnant de clartés orientales : *Les Deux Foscari*, le plus noblement pathétique des drames modernes; enfin, *Marino Faliero*. Il n'y avait plus de sympathie entre ces œuvres d'art et le public; c'est à la postérité qu'il appartiendra de les juger.

Ce besoin de poésie dont l'Angleterre était atteinte et comme dévorée, fut satisfait non par la verve ardente et sombre de Byron, mais par d'autres génies moins populaires et qui s'adressaient à une classe de lecteurs bien plus restreinte. Nous citerons spécialement Wordsworth, longtems privé de sa réputation méritée et en butte aux attaques

d'un certain nombre de critiques. L'impétuosité de lord Byron, son énergie concentrée, frappaient bien plus vivement les esprits que la douceur élégiaque et mystique de Wordsworth. La muse plus pure, plus éthérée, de Wordsworth, vouée aux vertus de la vie domestique, frayait lentement sa route ; elle l'environnait d'une auréole de simplicité enfantine que les critiques accusaient souvent de niaiserie et de puérilité. Byron s'adressait beaucoup plus au présent, Wordsworth à l'avenir. Il était métaphysique, original, calme dans sa manière, et plus profond que brillant. Aussi quelques-uns de ces journalistes qui se contentent de reproduire le bruit émané des salons à la mode et qui se font les exécuteurs des hautes-œuvres, salariés par le public, persécutèrent-ils long-temps de leurs attaques, souvent indécentes, les plus beaux poèmes de cet écrivain. Aujourd'hui cette injustice a cessé : c'est contre lord Byron qu'elle s'exerce. On commence à découvrir que l'idole encensée pendant vingt années entières n'était pas sans tache ni sans défaut. On veut la détruire, comme les enfans dont un jouet fait les délices et qui les fracassent lorsque l'ennui les prend.

Parmi cette belle génération de poètes brillans ou profonds, *John Wilson,* moins fréquemment cité que la plupart d'entre eux, occupera toujours une place éminente. Son mérite propre est une grande facilité d'émotion, une tendresse d'ame qui s'associe à la nature et qui a quelque chose de passionné dans son élan ; une imagination pure, délicate, impatiente de toute contrainte et dédaignant de s'arrêter au milieu des réalités tristes de la vie. Wilson le poète (je ne parle pas du critique) n'aperçoit les hommes et les choses qu'à travers un prisme qui les colore, qui rend leurs contours moins âpres et moins durs, qui répand sur les paysages et sur les groupes une douce et charmante va-

peur; c'est un visionnaire admirable que Wilson. Ne craignez pas que jamais, à l'instar de Crabbe, il descende dans les tristes avenues du cœur humain, qu'il séjourne au milieu des infirmités de notre nature : non, il est aérien, rêveur; il lui faut des anges et des nuages, des mélodies lointaines et de gracieuses apparitions. Nous savons quel défaut s'attache nécessairement à cette manière, et combien il est facile de lui reprocher ce vague, cette incertitude de dessin et cette *morbidesse* de contours; mais aussi que de grâce, quel coloris! Vous diriez les plus belles compositions du Guide, avec leurs demi-teintes, leur clair-obscur et leur exquise délicatesse.

Le principal ouvrage de Wilson a pour titre: *La Ville de la Peste* (*The City of the Plague*). Il était difficile de choisir un sujet plus contraire aux habitudes de son esprit et à son talent naturel. C'est la souffrance humaine dans toute son horreur; c'est la réalité la plus déchirante : aussi Wilson n'a-t-il réussi qu'à moitié. La narration est décousue; la peinture du crime, du vice et de la douleur manque souvent de vraisemblance et quelquefois d'énergie. Quelle différence entre ce tableau et celui que Daniel de Foe a tracé! Daniel s'est contenté de la prose; il a noté jour par jour les agonies de chaque citoyen de Londres, les joies et les complots des voleurs qui espéraient une belle moisson au milieu de tant de mourans et de morts, et qui tombaient eux-mêmes sur les cadavres de ceux qu'ils dépouillaient. C'est dans cette prose vigoureuse et simple qu'il faut chercher la véritable cité de la peste. C'est ce bourgeois qui a perdu toute sa famille et qui reste seul de son quartier, au milieu de tant de maisons désertes, qui donne une idée vraiment pathétique et solennelle d'une telle catastrophe. Peut-être Wilson a-t-il trop vécu parmi les livres de sa philosophie écossaise,

dans ses belles montagnes, dans sa solitude savante et pittoresque, pour que l'on puisse attendre de lui une description bien exacte du cœur humain dans ses plus tristes aspects.

C'est comme poète descriptif et non comme poète dramatique qu'il excelle : quand il reproduit la nature, il est plein de grandeur et de vérité; quand il approche des crimes humains, son pinceau tremble, son coloris est vague, sa force l'abandonne, il se hâte de prendre l'essor vers une région plus pure, vers le pays des rêves et des belles imaginations. L'univers, tel qu'il le comprend, où il va puiser ses trésors poétiques, est un domaine aérien et céleste. Vous diriez que la fée Morgane, qui peint de si belles couleurs et de nuances si fantastiques le paysage d'Italie, préside à ses compositions. Quand il veut décrire l'angoisse de l'homme, vous reconnaissez à peine la douleur humaine, cette redoutable maîtresse de notre vie, qui boit notre sang, qui déchire nos entrailles, qui nous accable et nous anéantit. La douleur, telle qu'il la représente, est plutôt quelque envoyée du ciel à l'aspect sévère, au maintien grave et qui nous avertit que tous nos maux vont finir, que l'heure de notre délivrance approche; c'est assurément un point de vue solennel et noble. Les personnages que le poète fait mouvoir semblent vivre à l'ombre d'un monde idéal vers lequel leur instinct et leur désir les portent, comme vers leur espérance et leur asile. Quelque religieuse et grande que soit cette manière de concevoir l'art et la poésie, il est évident qu'elle affaiblit toutes les teintes, qu'elle rend le désespoir moins sombre et la joie moins éclatante. Elle ne montre la vie présente que comme un point de transition entre le passé et l'avenir, comme la route qui doit mener l'homme, enfin libre du poids de ses vices et de ses souffrances mortelles, dans le sein d'un bonheur sans

mélange. La poésie perd ainsi en énergie et en réalité ce qu'elle gagne en pureté et en élévation. Dans Sophocle et quelques poètes espagnols on trouve le même genre de mérite, la même conception pour ainsi dire éthérée, la même grâce angélique et la même résignation divine. Un fils vient d'apprendre la mort de sa mère; il s'approche du cadavre encore palpitant, et au lieu de se livrer à cette douleur naturelle et terrestre, qu'un autre poète se serait attaché à reproduire, il s'écrie :

« Un sourire, encore un sourire, sur cette belle figure, si calme et qui appartient déjà au ciel! Tu me reproches, ô ma mère, les larmes qui s'échappent de mes yeux! Tu me parles de l'éternité qui t'a reçue, de cette éternité pure et immortelle dont je vois l'ombre sur tes traits décolorés, de ce calme sans borne qui fait honte aux agitations de notre vie, au tumulte de notre terre! Ah! que je te regarde long-temps : laisse-moi entrevoir cet autre monde qui t'appartient; envoie jusqu'à moi un souffle émané de l'éther pur que tu respires! »

Telle est l'admirable poésie, l'hymne religieux que la pensée de la mort inspire à Wilson. Citons encore un fragment qui le fera mieux comprendre.

« Quand la mort vient toucher de son doigt décharné ceux que nous aimons, alors s'élèvent dans notre ame de profondes pensées, cachées et secrètes, mais consacrées par Dieu et qui nous étonnent nous-mêmes. Nous pleurons d'abord, nous éclatons en larmes et en sanglots. C'est ensuite, c'est après cet orage de la douleur que commence un calme terrible, que se présente à notre pensée la leçon de la mort, paisible, majestueuse, comme la lune qui s'élève au milieu de la nuit, pour l'attrister à la fois, et pour l'éclairer, mêlant une douceur triste, une espé-

rance lointaine à notre mélancolie, au sentiment de notre néant. »

Wilson, comme nous l'avons dit, chancelle lorsqu'il veut mettre le pied sur les réalités de la vie; mais il est grand et admirable par la pureté et la légèreté de son imagination, par sa sympathie pour tout ce qui est pur et naïf, par la transparence presque élyséenne de ses créations et des êtres imaginaires qui les peuplent; par l'enchantement de sa poésie qui plane et bat des ailes au-dessus de la terre sans jamais la toucher. A d'autres appartiennent cette concentration de couleurs et cette précision de traits que l'on admire chez Crabbe, Molière, Dante et le vieil Homère; tout le génie de Wilson se compose de musique et de peinture, c'est-à-dire de la portion la moins réfléchie et la plus sensitive, si l'on peut parler ainsi du talent poétique. On a remarqué souvent sa prolixité, elle est pénible surtout et fatigue étrangement le lecteur, quand Wilson essaie la peinture d'un caractère; c'est chose difficile et inaccoutumée pour lui; les nuances innombrables qui se mêlent et se combinent dans l'ame et dans l'esprit de l'homme paraissent l'embarrasser. Assez semblable en cela au poète Southey, il invente des démons ou des anges, rarement des hommes. Ce défaut a été commun à la plupart des poètes solitaires qui n'ont pas, comme Shakspeare et Milton, vécu dans le tourbillon du monde, souffert sous la pression et le choc des intérêts rivaux, acheté la connaissance de la vie au prix de toutes les douleurs qu'elle fait subir. Ce triste et nécessaire apprentissage manquait à Wilson, à Calderon l'Espagnol; mais Racine, mais Shakspeare, mais lord Byron l'avaient fait, à la cour de Louis XIV, parmi les grands seigneurs insultans qui flattaient la reine Elisabeth, et dans ces salons pédantesques de Londres qui

poursuivirent jusqu'au fond de l'Albanie le grand poète désespéré et fugitif. Wilson au contraire, à raison de son autorité critique, a vécu paisible, honoré, redouté de ses confrères. Dans son pays, où le mouvement spécial n'a rien de bruyamment ambitieux, et dont le principal intérêt est un intérêt tout philosophique, quelquefois religieux, il est facile de s'expliquer l'influence que ces circonstances diverses ont dû exercer sur son talent, et pourquoi sa poésie est devenue contemplative et pieuse, plutôt qu'ardente et passionnée : c'est, suivant l'expression d'un poète français, M. de Lamartine,

> Un vague chant dont expire
> Le lointain et dernier accord.

Le poète français, lui-même, auquel nous empruntons ces deux vers, n'est pas sans analogie avec le poète écossais. M. de Lamartine n'a pris aucune part au mouvement politique de la France : il a vécu comme Wilson, pour la muse et pour lui. Voyageant quelquefois, passant à la campagne la meilleure partie de son tems, il n'a révélé son existence au public que par les remarquables poèmes dont il a enrichi sa littérature appauvrie. Chez lui comme chez Wilson, la peinture de l'homme et de la société est toujours dominée par une aspiration vers les choses divines; entre lui et le monde la pensée pieuse jette son prisme nuageux : c'est une riche harmonie, un accord mélodieux, dont le charme est si léger, si fugitif et si éloigné des pensées terrestres que vous avez peine à vous en rendre compte. Cette poésie ne doit s'adresser qu'à une certaine classe de lecteurs. Pour la plupart de ceux que le tumulte orageux des affaires et le combat des intérêts emportent, ces accens aériens sont à peine

perceptibles. Rien de plus difficile que de donner quelque idée, dans une traduction, de ce genre de poésie, dont les beautés disparaissent dès que la musique du langage et la finesse des nuances viennent à s'évanouir. Essayons cependant de reproduire quelques-unes des plus belles descriptions, et des plus fortes images que le poète ait conçues. Nous sommes au milieu de la ville qui va être en proie à la peste :

« O mon ami, dit un jeune homme; tu me parles de sommeil. Crois-tu donc que je peux dormir ? Quel bruit, quelles images heurtent ma pensée pendant la nuit? Je vois de vastes chambres sans habitans, des parquets qui ne retentissent plus sous le pied de l'homme, l'âtre de la famille abandonné, les couches nocturnes désertes et vides, les fenêtres ouvertes au sein de la nuit même, dans l'espoir que la peste affreuse déploiera ses ailes, et prendra son vol. N'est-ce pas quelque chose d'horrible, ô mon ami, que cette solitude, ces meubles qui n'ont plus de maîtres, ces portes qui ne s'ouvrent plus, tous les souvenirs de la vie en face de la mort et au milieu des palais vides, un cercueil sur lequel personne ne répand de larmes, un cadavre qui n'est pas pleuré, et qu'on laisse pourrir seul, faute de bras pour l'emporter? C'est horrible, n'est-ce pas ? Imagine la nuit se levant sur une pareille scène, et la longue, lente, douloureuse harmonie des cloches lointaines que le spectre de la mort agite dans l'air ! »

Il y a là plus de sensibilité et d'imagination que de vie réelle. Le cercueil se montre, et l'homme se cache. Tel est le genre de Wilson. La peste vient d'éclater ; le poète a un mouvement plein d'éloquence.

« Place! place! s'écrie-t-il, au char triomphal de la mort. Voyez comme il se rit de nos chars magnifiques, de nos splendeurs royales ; devant lui, le riche et le guerrier

reculent pleins de terreurs. Cette pauvre charrette, chargée de corps humains défigurés, traînée par deux squelettes de chevaux, conduite par un infortuné plus pâle que ses morts, ce char fait une solitude sur sa route; à mesure qu'il s'avance, on fuit. Le tyran le plus exécrable ne causerait pas autant de frayeur. Les malédictions du guide retentissent dans l'air. Prévoit-il qu'arrivé au but de sa route, lui-même il tombera sur les morts qu'il aura conduits? Regardez parmi ces cadavres qui s'embrassent et qui s'enlacent; il y a de jeunes existences, augustes et belles même après la mort; des cadavres décrépits, des enfans et des vieillards, des visages roses qui sourient encore, des figures ridées qui n'ont pas souri depuis vingt ans. Oh! si tu es né dans cette ville, ne jette pas un regard sur cet amas de débris! Peut-être, au milieu de ces traits que le soleil ardent frappe, reconnaîtrais-tu les lèvres d'un ami; le front blanc et pâle de celui que tu pleures, ou un anneau d'or à une main blanche, la main de ta fiancée? . . . .

. . . .

» Les malédictions du ciel s'annoncent toujours longtems avant que le fléau nous ait accablés, de redoutables apparitions avaient jeté dans toutes les ames le pressentiment d'une grande calamité. Le jour ne ressemblait plus à cette clarté bienfaisante que le soleil nous envoie : un brouillard jaunâtre et ardent s'élevait de la surface de la terre; les figures étaient pâles et tristes; le soleil se levait enfin, et son globe rouge, suspendu dans une atmosphère brûlante, semblait menacer les hommes. On se demandait pourquoi l'astre de la vie et de la fécondité s'armait de cet aspect redoutable, pourquoi un gigantesque nuage planait sur la coupole de Saint-Paul? Spectre majestueux, toujours debout sur la cathédrale antique, et dont la main

semblait menaçante! . . . .

. . . .

» Enfin la peste éclata dans une maison de fous. La nuit était obscure ; je passais devant les portes de fer sous lesquelles gémissaient ces malheureux ; elles s'ouvrirent avec fracas : une troupe d'êtres étrangers à ce monde et s'ignorant eux-mêmes, dominés par leurs terribles caprices, s'élança, et la tête tournée vers la lune, que de gros nuages obscurcissaient, ils firent retentir les débris de chaînes dont leurs mains étaient encore chargées. Je les suivis de l'œil à travers la place déserte : les uns marchaient lentement, les autres couraient comme si le tourbillon les eût emportés. Ils se répandirent ainsi dans la ville, et y propagèrent la contagion dont ils étaient dévorés. Nul n'osait les approcher, car leur présence donnait la mort. Oh! qu'ils étaient affreux à voir, ces pauvres fous, devant lesquels tout fuyait! Les uns pressant leurs cheveux gris et sales de leurs mains décharnées; les autres chantant de vieilles et joyeuses ballades; quelques-uns pénétrant dans les maisons pour y dévorer des alimens; tous mourant de la peste, sans savoir ni quel démon les emportait, ni de quelle vengeance céleste ils étaient les aveugles ministres!

. . . .

» Oh! qu'elles sont terribles ces figures qui, mortes, n'ont pas reçu de l'amitié le suprême devoir, le dernier office charitable! Je tournais le coin d'une rue, le clocher de l'église s'élevait vaguement entre moi et le ciel; les lampes jetaient une clarté triste; les murs des maisons apparaissaient blancs comme des fantômes. Il me semblait que, près de leurs fondemens, une clarté pâle resplendissait; je m'approchai : c'étaient des cadavres aux yeux ouverts et aux peaux desséchées! Ils me regardaient tous! Oh! c'était chose terrible de les voir, ces amis qui étaient

venus s'asseoir à mon foyer, qui m'avaient admis à leur table! Émù de terreur et de douleur, je pressai le pas. Il me sembla qu'un long gémissement courait le long de cette ligne de corps défigurés, et que tous ils tremblaient dans leur agonie renouvelée tout-à-coup. »

On voit jusqu'à quel point Wilson possède l'art de peindre avec des mots. Ses autres poèmes, *la Danse des Enfans*, *Bessy Bell et Marie Grey*, *Unimore* et *le Rêve d'Emeline*, offrent des exemples délicieux de cette facilité pittoresque. Nous avons cité de préférence les tableaux les plus terribles; quant aux descriptions gracieuses, elles abondent chez le poète. Que ce soit le même homme qui, dans la revue dont il est l'éditeur, déploie une érudition si rare et tant de finesse mêlée à tant de bon sens; c'est là ce qui rend Wilson un des hommes les plus remarquables de notre tems. Peut-être cependant, s'il ne concentre pas ses forces dans un grand ouvrage, le verra-t-on, comme Hazlitt et Coleridge, prodiguer inutilement les preuves de son génie, et ne laisser à la postérité que le bruit de son nom, l'ombre de sa gloire, et non des monumens durables.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

LES ÉMIGRANS ET LES ÉMIGRÉS.

SCÈNES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-MONDE.

Écrivains superficiels, philosophes candides, vantez l'époque où nous vivons ; supputez complaisamment la somme de nos richesses ; exaltez les merveilles de notre industrie ; énumérez ces mille perfectionnemens qui concourent à embellir l'existence de l'homme aisé, et à parer les sociétés modernes d'un reflet de bonheur et de prospérité ! Quant à moi, je serais très disposé à joindre ma voix à vos concerts, si je voyais la richesse mieux répartie et le travailleur moins malheureux. Non, jamais la société, ce me semble, n'a dû présenter un contraste plus heurté que celui qu'on remarque maintenant sur tous les points du Royaume-Uni. *Aisance* ou *misère*, c'est dans ces deux conditions extrêmes que se range notre société ; entre elles point de terme moyen. L'industrie, j'en conviens, enfante chaque jour de nouveaux prodiges ; mais quelles sont les classes appelées à en profiter ? toujours celles qui en ont le moins besoin ; le reste vit et meurt, en luttant sans cesse contre le malaise qui l'obsède. Nos entrepôts regorgent de vins et de céréales, et cependant une grande partie de la population de Londres et des comtés ne vit que de pommes de terre, ou meurt de faim. Les exportations de nos produits manufacturés sont immenses ; et cependant, au milieu de l'hiver, il n'est pas rare de rencontrer des malheureux pieds nus et sans vêtemens. L'émigration annuelle de 40,000 personnes ne suffit pas pour établir l'é-

quilibre entre l'accroissement de la population et celui des subsistances. Les économistes et les philantropes désespèrent de trouver un remède contre le fléau envahisseur, et fatigués de n'obtenir aucun résultat des enquêtes et des commissions, ils se déclarent impuissans à guérir tant de maux. Lisez le dernier rapport sur le paupérisme de la Grande-Bretagne, et vous y trouverez que les impôts et les taxes de toute espèce enlèvent plus du tiers du revenu ; que, dans certaines paroisses, le curé et deux ou trois notables sont les seuls qui ne soient pas inscrits sur le livre des pauvres ; que beaucoup de propriétaires, après avoir épuisé toute leur fortune pour soulager leurs concitoyens, sont tombés dans la plus profonde misère ; que le vol est devenu l'industrie supplémentaire d'une grande partie des classes inférieures, et que la démoralisation étend partout ses funestes effets (1). Aujourd'hui ce n'est pas seulement dans les villes que vous rencontrez des populations hâves et étiolées ; la campagne a aussi ses spectres. Il serait impossible d'énumérer les souffrances que recèlent nos chaumières ; là où les poètes et les romanciers se plaisent à placer la joie et le bonheur, vous ne trouverez que larmes et misère. Le seul espoir qui luise aux yeux du laboureur, c'est d'être un jour transporté à Botany-Bay ou à Hobart-Town aux frais de la paroisse, ou en vertu du verdict du jury ; voilà quel est le résultat de cette brillante civilisation !

J'ai été témoin, pendant plusieurs années, des souffrances d'un petit village ; j'ai partagé les angoisses de ses pauvres habitans ; je me suis associé à leurs douleurs, et sans pouvoir les faire cesser, j'essayais du moins de les

(1) *Informations received by his majesty's commissioners as to the administration and operation of the Poor-Laws* (mars 1833).

adoucir. Que de fois mon cœur a saigné au récit de leurs peines! Mais aussi que ma joie était vive et pure, lorsque j'apprenais que quelques-uns d'entre eux avaient trouvé sur une terre étrangère l'aisance et le bonheur que leur refusait leur propre patrie. Ce sont quelques fragmens de ce drame, dont toutes les péripéties me sont familières, que je viens exposer. Puissent ces pages écrites sans art porter avec elles la conviction! puissent les hommes généreux qui les liront se persuader que la charité, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, n'est qu'un appât offert à la paresse; qu'elle étouffe tous les nobles sentimens innés dans le cœur de l'homme, et qu'elle divise les classes souffrantes en deux armées qui sont en hostilité permanente, car l'aumône ne peut atteindre tous les malheureux! Le seul moyen de les soulager efficacement, et pour eux et pour la société, c'est de favoriser l'émigration; car les émigrés deviennent des consommateurs utiles, qui facilitent ensuite l'écoulement des produits de notre industrie.

Le voyageur qui traverse le fertile et riant comté de Kent se croit dans la terre promise, et ne suppose guère, en admirant les vergers et les prairies qu'il découvre de toutes parts, que ce pays enchanté recèle une misère plus affreuse peut-être que celle qui pèse sur les quartiers habités par le bas peuple des villes. La paroisse d'A..., une des plus pauvres du comté, contenait, il y a dix ans, environ deux mille habitans, parmi lesquels on comptait quatre cent cinquante journaliers, dont au moins trois cents laboureurs. Les fermiers ne pouvant employer tous les bras disponibles, les familles sans ouvrage retombaient à la charge de la paroisse; mais l'augmentation successive de la taxe des pauvres réduisit bientôt à l'indigence ceux qui avaient d'abord secouru leurs concitoyens; et aujour-

d'hui cette belle contrée compte autant de pauvres que de laboureurs.

Parmi ceux qui, n'écoutant que la voix de l'humanité, s'étaient insensiblement dépouillés de toute leur fortune pour venir au secours des malheureux, on remarquait surtout la famille Castle, dont le chef, encore plein de force et de vigueur, et naguère possesseur d'une fort jolie propriété, se voyait forcé d'implorer les secours de la paroisse. Marié très-jeune, il avait élevé les deux enfans de ce premier lien de manière à les rendre utiles à eux-mêmes et à leur famille: Frank, âgé de vingt-et-un ans, était ouvrier chez un habile charpentier; et sa sœur Ellen, de trois ans plus jeune, avait été placée comme laitière chez un fermier du voisinage qui appréciait sa fidélité et son exactitude.

Le pauvre Castle se consolait de l'absence de ses deux enfans, en songeant qu'ils ne partageaient point le malheur de sa position actuelle. Il s'était remarié, après deux ans de veuvage, à une femme peu habituée au travail, et qui n'était bonne qu'à soigner l'enfant qui lui naissait tous les ans, ou à le pleurer lorsqu'il mourait; ce qui arrivait assez fréquemment. De cette imprévoyante union étaient nés deux garçons dont l'éducation fut si mal dirigée par le père, qu'à l'âge de quatorze ans ils étaient devenus l'effroi du canton; mais Castle, au lieu de les contenir, au lieu de chercher à les corriger, jugea à propos de les chasser de chez lui en avertissant toutefois ses voisins qu'il ne prétendait répondre en rien des méfaits de Jerry et de Bob, qui auraient fini, disait-il, par le déshonorer s'il n'avait pris le parti de les rejeter entièrement du sein de la famille. On lui avait souvent représenté que ce moyen était le plus mauvais de tous; qu'à quatorze ou quinze ans on n'est point encore sans espérance de ré-

forme; et que l'abandon où ces deux jeunes gens se trouvaient, ne ferait que donner plus de développement et de force à leurs mauvaises inclinations. Castle n'écoutait aucune observation; la misère avait perverti toutes ses idées. Il était devenu dur, entêté, et, à quarante-cinq ans, il avait le ton bourru, la face ridée, la démarche pesante et négligée d'un vieillard. Le malheur avait produit un effet tout aussi déplorable sur Mrs. Castle; elle semblait avoir perdu toute intelligence, et tandis que son mari s'efforçait du moins de trouver du travail quel qu'il fût, elle restait plongée dans l'oisiveté et ne s'occupait ni des soins du ménage ni de l'éducation de sa petite fille Suzanne, seul enfant qui lui restât des huit qu'elle avait mis au monde.

La mesure qu'avait prise Castle envers ses deux enfans, ne tarda pas à porter ses fruits : on apprit bientôt que Jerry et Bob avaient été arrêtés pour avoir dévalisé deux jeunes gens de bonne famille qu'ils avaient attirés dans un bois sous prétexte de leur montrer des nids d'oiseaux rares; mais Castle, toujours fidèle à ses principes, répondit à ceux qui lui annonçaient cette fâcheuse nouvelle, qu'il s'était toujours attendu à voir ces deux mauvais sujets tomber entre les mains de la justice, et qu'en définitive il aimait tout autant les savoir pendus et hors d'état de commettre de nouveaux crimes. Les voisins, indignés de cette indifférence, firent de vifs reproches à Castle, et le décidèrent enfin à aller chez le schériff pour qu'il affirmât que ses enfans n'avaient point encore seize ans, et qu'il obtînt ainsi une commutation de peine.

Pendant qu'il faisait ses démarches, Ellen et Frank revinrent à la maison; la pauvreté toujours croissante du pays avait aussi atteint leurs maîtres, et ils se trouvaient dans l'impossibilité d'employer plus long-tems des ou-

vriers. Mais qu'elle fut vive et poignante la douleur de ces jeunes gens lorsqu'ils virent le délabrement de la maison de leur père, l'insouciance et l'apathie de leur belle-mère, qui, sans émotion, sans verser une seule larme, leur racontait les désordres de leurs jeunes frères. Assaillis à la fois par la misère et le déshonneur, Ellen et Frank résolurent aussitôt de s'expatrier; ils balançaient cependant entre le Canada et l'établissement de la rivière des Cygnes en Australie (1); mais, lorsqu'au retour de leur père ils eurent appris que Jerry et Bob étaient condamnés à la déportation, ils insistèrent pour que toute la famille les suivît. « En nous établissant près des proscrits, disaient-ils, nous veillerons sur eux, et nous les ramènerons peut-être à une meilleure conduite. »

Ellen se chargea d'obtenir l'assentiment de son père, et Frank alla chercher près du pasteur de la paroisse des renseignemens sur la terre de Van-Diemen, où plusieurs de ses paroissiens avaient déjà, par ses conseils, formé des établissemens. M. Jackson instruisit Frank de l'état du pays et des avantages que lui et sa famille pourraient y trouver. « Il ne s'agit, lui dit-il, que de se procurer les moyens de transport : une fois arrivés, vous vous placerez tous aussi promptement et aussi bien que vous le voudrez. »

M. Jackson se chargea d'obtenir le passage gratuit pour Ellen sur un vaisseau de l'état, ce que l'on accorde facilement aux jeunes filles, dont le nombre, en Australie, est toujours inférieur à celui des hommes à marier; et il promit en outre de décider les administrateurs de la pa-

(1) Déjà dans notre première série nous avons consacré plusieurs pages à la description de cette colonie; on trouvera des détails plus récens dans le 16e Numéro de la 2e série.

roisse à payer les frais de voyage du reste de la famille, et à lui fournir les objets de première nécessité.

« Que dit votre père de ce projet? demanda M. Jackson à Frank.

— Ce qu'il dit de tout ce qu'on lui propose, monsieur: qu'il craint les nouvelles entreprises; mais, comme il craint encore plus d'être à la charge de la paroisse, je ne doute nullement qu'il ne finisse par y acquiescer lorsque tout sera disposé pour l'exécution. »

La nouvelle de l'émigration projetée par les Castle et par quelques autres habitans de la paroisse, ne tarda pas à se répandre, et parvint aux oreilles d'un riche propriétaire des environs, dont elle contrariait les projets. M. Fellowes venait d'atteindre sa majorité; plein de nobles sentimens et sans cesse occupé du sort des malheureux cultivateurs, il cherchait tous les moyens d'y remédier. Enfin, après bien des méditations, il avait résolu de former une colonie agricole dans une de ses terres laissée en friche depuis longues années, où il pourrait employer un grand nombre de bras à dessécher les marais, à défricher les bois et à cultiver des champs qui, autrefois fertiles, étaient maintenant couverts de ronces et d'herbes parasites.

Instruit des bonnes qualités de Frank et d'Ellen, M. Fellowes comptait sur eux pour son nouvel établissement; aussi se hâta-t-il d'aller trouver M. Jackson, pour lui demander si le projet de départ était tellement arrêté, qu'il n'y eût plus d'espérance d'y faire renoncer ses paroissiens.

« Le passage n'est point encore accordé, répondit le pasteur; mais le nom et la demande d'Ellen sont envoyés au gouvernement.

— Elle pourra être refusée, je l'espère, et il sera encore tems de sauver ces pauvres gens.

— Les sauver, et de quoi? interrompit M. Jackson étonné.

— De tous les malheurs qui attendent les émigrans. N'est-ce point un malheur, en effet, que d'être obligé de quitter son pays, de rompre de vieilles habitudes, de s'arracher à tout ce que l'on a aimé? N'est-ce point un malheur que d'être forcé d'aller dans un autre hémisphère trouver un climat, un sol, des productions inconnus; où tout est nouveau et étrange? N'est-ce point un malheur enfin d'être sans patrie?

— Ce sont de grands inconvéniens sans doute; mais les Castle ne seraient-ils pas bien plus malheureux encore en restant ici? Leur pays ne leur offre plus d'asile; la maison de leurs pères a passé depuis long-tems dans des mains étrangères; ils seraient avilis aux yeux de leurs proches en ayant recours à la charité publique; ils ne laissent d'ailleurs rien à regretter en Angleterre; car la misère a détruit en eux toute affection pour la patrie. Au surplus, ils vont sous un beau ciel où ils trouveront une terre fertile, des habitans qui parlent leur langue, obéissent aux mêmes lois, et ils ont à espérer bonheur et indépendance, tandis qu'ils ne laissent derrière eux que misère et abjection.

— Vous affirmez, reprit le jeune homme, qu'ils doivent être malheureux ici et prospérer au dehors, et voilà précisément ce que je nie. Voyez l'établissement de la rivière des Cygnes : on ne pouvait assez en vanter le climat, le sol; on ne devait trouver nulle part autant de facilités pour prospérer; quel a été le résultat de ces belles espérances? la ruine des colons.

— Ces facilités même ont été en partie cause de la ruine des émigrans; les terres étaient à si bon marché, il fallait si peu de capitaux pour les mettre en rapport, que tous voulurent devenir propriétaires sans avoir les con-

naissances et les moyens nécessaires pour bien conduire un établissement. Les terres mal cultivées cessèrent de produire; les troupeaux mal soignés périrent, et la misère devint générale. Rien de semblable ne se présentera maintenant; les Castle et leurs compagnons entrant au service de gens établis dans le pays, n'auront à craindre ni les erreurs de l'inexpérience, ni les chances toujours incertaines d'un premier début.

— Mais, dites-moi, je vous prie, monsieur, s'ils ne seraient pas plus heureux encore en restant dans leur pays, et en y trouvant du travail et du pain?

— Je ne doute pas que votre plan ne soit très-propre à soulager la misère de ceux qui trouveraient place dans votre colonie; mais le mal primitif, qui est la surabondance de la population, ne sera que pallié et reparaitra plus grand, plus irrémédiable au bout de quelques années; tandis qu'en facilitant l'émigration on débarrasse, non-seulement le pays du nombre d'individus qui s'expatrient, mais encore de leur postérité qui, s'accroissant rapidement, augmenterait chaque année le principe de misère qu'il est urgent de détruire?

— Je dois convenir qu'il est assez difficile de décider quel est le chemin le plus sûr pour arriver au but; j'ai entendu tant et de si bonnes autorités parler des malheurs des émigrans au Canada et en beaucoup d'autres lieux, et j'ai vu moi-même de si beaux résultats de la colonisation territoriale en Hollande, que je suis peu porté à coopérer à une émigration dont je ne puis connaître les résultats que par des récits et après un laps de tems considérable. Mes pauvres voisins manquent de pain, l'essentiel pour moi est de leur en donner, sans les exposer à mourir de faim avant qu'ils aient pu en gagner eux-mêmes.

— Nous avons soixante familles qui ne peuvent trouver à vivre dans la paroisse, il vous est donc facile d'essayer

votre système, malgré l'émigration de mes protégés; et dans quelques années vous me direz franchement ce qu'il aura produit.

— J'y consens volontiers, si vous voulez aussi vous engager à me rendre un compte fidèle de ce que deviendront vos émigrans.

— Je vous promets de ne vous rien cacher de ce que j'en apprendrai moi-même; mais, en attendant, faisons de notre mieux, moi pour pourvoir aux frais du voyage, vous pour préparer des habitations à ceux que vous voulez attirer à Fellowes-Hall. »

L'intérêt que M. Jackson prenait à l'émigration pour la terre de Van-Diemen venait de ses liaisons avec plusieurs membres de la commission chargée de surveiller le choix des émigrans qui recevaient des secours du gouvernement ou de la paroisse. Sa recommandation fut donc efficace, et il obtint non seulement les avantages qu'il demandait pour Ellen, mais on lui promit encore que Jerry et Bob seraient envoyés dans le même district que leurs parens devaient habiter. Ainsi une carrière nouvelle allait s'ouvrir pour la famille Castle; l'avenir s'offrait à elle sous des couleurs moins tristes, et, avec de l'ordre et du travail, elle pouvait encore espérer l'aisance et le bonheur.

Enfin le jour où Frank devait placer Ellen dans la voiture qui la conduirait à Londres arriva; il ne pouvait se séparer de la compagne bien-aimée de son enfance, lorsqu'elle-même au milieu de ses larmes chercha à ranimer son courage. « Allons, mon ami, lui dit-elle, ayons bon espoir, et songeons au jour qui nous réunira; cette séparation nous semble terrible, parce que nous avons un long voyage à faire; mais nous nous retrouverons au but, et nous ne laissons rien à regretter en Europe, si ce n'est M. Jackson qui a toujours été si bon pour nous. » En

disant ces mots, Ellen jeta un dernier regard sur le clocher et sur les toits du village qu'elle apercevait dans le lointain; son cœur était oppressé, ses yeux humides de larmes, mais il fallait partir, et elle s'échappa des bras de son frère qui la recommandait avec instances au conducteur.

Le départ de la famille fut accompagné de circonstances plus pénibles encore pour le pauvre Frank. Au moment de monter dans le chariot qui devait les conduire au port, Castle ne voulait plus partir, la petite Suzanne jetait les hauts cris, et sa mère était encore plus insouciante et plus apathique que de coutume. Frank demanda que l'on n'employât pas la force pour contraindre son père à remplir ses engagemens; M. Jackson fut du même avis, et alors un homme qui n'avait point été compris parmi les émigrans s'offrit pour remplacer Castle; mais à peine ce dernier l'eut-il vu monter dans le chariot qu'il se décida à partir, et fit descendre son substitut qui s'éloigna en murmurant. Le voyage jusqu'au port fut un tems d'épreuves pour Frank; l'humeur grondeuse et inconstante de son père, l'apathie de sa belle-mère, lui présageaient bien des désagrémens avant d'arriver à la terre de Van-Diemen.

L'embarquement de Jerry et de Bob eut lieu sous des auspices tout différens; des condamnés arrivaient à Newgate de toutes les parties du royaume pour attendre le jour du départ, et les murs de la prison retentissaient sans cesse de leurs cris de joie et des félicitations qu'ils s'adressaient. Chez le plus grand nombre, cette satisfaction était réelle; car ils regardaient comme un bonheur d'être transportés aux frais de l'état dans un pays dont quelques-uns d'entre eux, qui avaient déjà fait le voyage, leur racontaient des choses si merveilleuses.

« Vous rappelez-vous, criait Green, le plus ardent des

admirateurs de la terre de Van-Diemen, vous rappelez-vous Élisabeth Turner, de la bande de Gréville, qui fut déportée pour avoir vidé une boutique sans en payer les marchandises? eh bien! elle a une belle maison hors de la ville de Sidney; et si c'est là qu'on nous conduit, vous la verrez dans sa voiture, avec son air de bon ton et ses grands laquais. Elle se conduit aussi bien avec son nouveau mari que si elle n'en avait pas laissé un autre en Angleterre : il est vrai qu'elle envoie tous les ans une bonne lettre de change à Turner, depuis qu'il a consenti à se remarier pour la tranquilliser. Et Jack Lowe, qui était si misérable en partant, que vous n'auriez pas donné un penny de toute sa défroque? Il a si bien fait ses affaires, que, quoiqu'il n'ait pas encore trente ans, il est aussi riche qu'un banquier de Londres à soixante! »

Les histoires se succédèrent ainsi jusqu'au moment où on annonça que les chariots étaient arrivés; la gaîté redoubla, et ce fut au milieu des cris, des ris et des plaisanteries de tout genre que les condamnés sortirent de leur prison. Quelques cœurs s'attendrirent cependant, quelques yeux se mouillèrent en rencontrant, dans la foule des spectateurs, une figure pâlie par le chagrin, en serrant une main qu'on ne devait plus toucher sur la terre; mais presque toutes ces émotions n'eurent que la durée de l'éclair, et, au moment du départ, la joie et l'espérance semblaient de nouveau s'être emparées de tous les esprits.

Ellen fut la première de la famille qui arriva à Hobart-Town; le vaisseau des condamnés alla jusqu'à Launceston, le port le plus voisin du district où ils devaient être employés, et enfin une quinzaine de jours plus tard, le bâtiment frété par les paroisses jeta l'ancre au même lieu où Ellen avait débarqué. Frank apprit, par l'officier chargé

de diriger les émigrans, que sa sœur était arrivée en bonne santé, et qu'elle avait reçu d'excellens témoignages de conduite de l'ecclésiastique qui surveillait l'expédition. Ellen fut envoyée dans l'intérieur des terres chez un planteur dont elle dirigeait la basse-cour et la laiterie; et les engagemens pris pour Frank et ses parens les réunissaient tous dans un espace d'un mille environ; mais on ne savait encore rien de Jerry et de Bob.

Malgré sa mauvaise humeur, Castle ne put s'empêcher d'admirer l'aspect de Hobart-Town; il trouva seulement qu'il y avait trop peu de boutiques, et que les rues étaient trop larges. Au reste, tout ce qu'il voyait le frappait de surprise et d'étonnement : on était au mois de mai et l'hiver commençait, les arbres étaient pourtant verts et brillans de fraîcheur; on lui disait que, pendant les trois quarts de l'année, le soleil paraissait toute la journée, que l'air sec et pur était rarement trop froid ou trop chaud; qu'il n'y avait presque point de malades, et que beaucoup de personnes de cent ans existaient dans l'île. Tout cela était fort agréable, sans doute; mais il était presque tenté de s'en plaindre comme d'une innovation, et il se montra très-contrarié lorsqu'on lui apprit que durant les fêtes de Noël le tems était aussi chaud qu'en plein été; en effet, comment brûler la souche, et allumer l'arbre de l'Enfant-Jésus?

Frank laissait son père gronder et murmurer tout à son aise, tandis que lui admirait la beauté de la ville qui, outre les bâtimens du gouvernement, renferme plus de huit cents maisons, bien bâties, toutes entourées de jardins frais et bien plantés. Les rues, tirées au cordeau et coupées à angles droits, offrent des points de vue charmans; sur les bords du Dervent on a bâti un arsenal pour la marine, plusieurs moulins, des tanneries, des brasse-

ries et une belle manufacture de chapeaux ; à l'est, des prairies superbes prolongent l'horizon, et, à l'ouest, un amphithéâtre de montagnes boisées garantit la ville des vents froids qui soufflent de ce côté.

Cet état de choses ressemblait bien peu à ce que Castle s'attendait à trouver; car il s'était représenté, en dépit de tous les récits contraires, une région sauvage, couverte de bois éternels et de plaines incultes, enveloppée sans cesse d'une atmosphère froide et humide. Au lieu de ce triste spectacle, il voyait des collines riantes, des champs cultivés, une ville déjà florissante et riche d'espérances; un ciel bleu, un air pur, et partout le travail et l'aisance. Il s'était plaint amèrement d'avoir été engagé comme berger. pour garder, disait-il, un maigre troupeau au milieu d'un désert aride; mais lorsqu'il fut convaincu qu'il n'avait à craindre ni les orages de l'été, ni les glaces de l'hiver, que les pâturages étaient excellens et les troupeaux magnifiques, il finit par avouer que son sort n'était point si misérable. Sa femme devait être servante chez le même fermier; leurs gages étaient avantageux, et l'on avait même stipulé des conditions favorables pour la petite Suzanne; tout était donc pour le mieux, mais Castle ne voulut jamais en convenir.

La première partie de la route, que nos émigrans parcoururent pour se rendre à la *Dairy-Plain*, district qu'ils devaient habiter, les conduisit à travers la partie la plus belle et la plus fertile de l'île; aussi n'est-il point étonnant que ceux qui n'ont jamais pénétré plus avant aient regardé la terre de Van-Diemen comme un véritable paradis terrestre. La contrée entre Hobart-Town et Launceston est partagée en collines boisées et en terre arables où s'élèvent de beaux villages et un grand nombre d'habitations isolées; des rivières fraiches et limpides fertilisent de gras

pâturages, au milieu desquels des routes à la *Mac-Adam* facilitent les communications et le commerce.

Frank trouvait un grand plaisir à comparer tout ce qui s'offrait à lui avec ce qu'il avait laissé en Angleterre: l'arbre à thé fleurissait dans les jardins à la place du lilas et des roses; les myrthes et les géraniums s'élevaient au-dessus de sa tête ou formaient d'épais buissons; les perroquets étaient aussi communs que les moineaux en Europe, et une foule d'animaux inconnus se présentaient sans cesse à ses regards. Mais si les productions de la nature se montraient si différentes de celles de sa patrie, partout où la main de l'homme avait passé, Frank retrouvait des objets avec lesquels il était déjà familier. Le pont de pierres sur le Dervent, la route sur laquelle roulait le char, les clôtures, la culture des champs, tout était anglais et lui disait que là aussi vivaient des compatriotes.

Un spectacle d'un caractère bien différent vint frapper la famille Castle à la fin du second jour de marche: une troupe d'hommes travaillait à la route; ils n'étaient point, comme en Angleterre, chacun devant un tas de pierres qu'il casse plus ou moins vite selon ses forces et sa volonté; on ne les voyait pas non plus comme en Irlande rire et s'amuser aux dépens du voyageur; là le silence le plus profond était observé, chaque place était impérieusement marquée à des ouvriers chargé des fers, et surveillés par un inspecteur armé. En regardant ces misérables, Frank sentit alors qu'il n'était plus en Europe. Le cœur du jeune Anglais se serra douloureusement lorsqu'au moment où les condamnés se retournèrent, au bruit inusité d'un chariot plein de voyageurs, il reconnut ses deux frères: les plaintes soudaines de Castle, sur le chaud, le froid, la poussière, les cahots de la voiture, firent connaître à Frank que son père avait reçu aussi une blessure qu'il cherchait à dissimuler;

la pauvre mère regarda ses enfans proscrits tant qu'elle put les apercevoir, puis retomba dans son apathie habituelle.

Bob reprit son ouvrage aussitôt qu'il eut reconnu ses parens, et sa tête resta courbée tout le tems que la voiture fut en vue; mais Jerry jeta son bonnet en l'air en appelant les voyageurs, leur souhaita la bienvenue dans le Nouveau-Monde, et offrit à Frank de parier avec lui à qui serait plutôt libéré l'un de la dette qu'il avait contractée avec la paroisse, l'autre de son esclavage légal. Cette incartade fournit à Castle une nouvelle occasion de se plaindre de ce qu'on l'avait forcé à devenir esclave avec toute sa famille. Frank fit de son mieux pour lui démontrer que l'on ne pouvait appeler servitude l'engagement de travailler un certain tems pour un maître en retour d'avantages que l'on n'obtiendrait point autrement; engagement obligatoire des deux côtés, et qui se trouverait rompu de droit s'il ne produisait pas tout ce qu'ils en attendaient.

Le conducteur du chariot mit fin aux doléances de Castle en avertissant Frank qu'ils arrivaient à l'habitation de M. Stapleton, le colon chez lequel il était engagé. La vue de sa nouvelle demeure inspira au jeune homme un sentiment d'espérance et d'ambition qu'il avait cru éteint en lui depuis les malheurs de sa famille. Le pays était presque entièrement neuf; car M. Stapleton n'avait devancé que de quelques mois l'arrivée de la famille Castle; mais l'aspect était loin d'en être triste et sauvage. Un joli vallon, arrosé par une source abondante, promettait une culture facile et productive; le sol, couvert de beaux arbres, éloignés les uns des autres de cent à cent cinquante pieds, pourrait être défriché sans beaucoup de travail, et la belle croissance des bois assurait à Frank d'excellens matériaux.

Les bestiaux que Stapleton avait amenés avec lui at-

tendaient, sous un hangar fait à la hâte, un abri plus convenable; l'habitation du maître ne valait guère mieux, et le jeune charpentier ne put douter qu'il était attendu avec impatience. Pendant qu'il examinait d'un œil plein d'intérêt le lieu de ses futurs travaux, le chariot s'arrêta, et Ellen s'élança dans les bras de son frère bien-aimé et dans ceux de son père qui retrouva pour l'embrasser un peu de cette vivacité qui l'avait abandonné depuis si long-tems. Avant que toutes les questions que l'on se faisait réciproquement fussent épuisées, M. Stapleton vint recevoir Frank, et lui répéta plusieurs fois qu'il était enchanté de son arrivée; il lui permit d'aller installer ses parens chez leur maître, mais il lui fit promettre de revenir de suite pour pouvoir commencer leurs travaux dès le jour suivant.

« Vous saurez bientôt quels personnages d'importance nous sommes ici, Frank, dit Ellen en souriant; vous n'aurez plus besoin d'aller ôter votre chapeau pour demander de l'ouvrage; c'est à vous désormais que l'on fera politesse.

— Je vois bien, ma chère, répondit le jeune homme, que de long-tems je ne courrai le risque de manquer d'ouvrage dans ce pays; que le salaire soit en proportion et tout ira bien. Mais, dites-moi, Ellen, comment vous trouvez-vous dans cette terre si différente de notre patrie?

— Il y a bien des choses qui me plaisent, mon ami; mais il y en a aussi qui me chagrinent un peu. Je suis bien nourrie, le travail ne me déplaît pas, quoiqu'il soit souvent un peu rude; ma maîtresse me montre beaucoup d'égards et d'affection; et puis l'idée de vous avoir près de moi ainsi que mon père......

— Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen?

— Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma

compagne de service qui mange à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me résigner depuis que j'ai appris que cette fille avait presque fini son tems et qu'elle devait se marier aussitôt qu'elle serait libre. »

Ellen sourit en prononçant ces derniers mots, et avoua que peut-être elle-même pourrait bien quitter le service pour la même raison.

Frank la pressa de questions pour savoir quel était celui qui, en si peu de tems, avait gagné ses bonnes grâces.

« Depuis mon arrivée, lui dit-elle, plusieurs garçons me font la cour : l'un porte mes seaux de lait soir et matin; l'autre m'apprend à carder la laine; et un troisième me montre souvent une jolie petite maison du voisinage, dont il est propriétaire, en me disant qu'on peut être très-heureux dans une semblable habitation. Mais rien de tout cela ne peut me tenter, tant que je ne serai pas certaine qu'ils n'ont pas été déportés, et quoique je sois presque sûre qu'Harry Moore ne l'a jamais été ; je n'ose cependant le demander à ma maîtresse.

— Demandez-le lui bien vite, interrompit Frank, ou bien je me charge de le savoir de votre maître. Mais quel motif vous porte à croire que Moore, n'est-ce point ainsi que vous le nommez, n'a pas été condamné à la déportation ?

— Ah ! mon ami, vous êtes bien défiant ; si vous connaissiez Moore, vous ne seriez pas si incrédule. C'est un jeune homme très-rangé, qui s'est attiré l'estime de tous les habitans du district, et je pense bien que... »

Le claquement du fouet et les cris d'impatience du voiturier vinrent interrompre cette conversation. « En route,

monsieur Frank, criait ce dernier ; le tems nous presse, et il nous reste encore beaucoup de chemin à faire ! Un autre jour, vous vous retrouverez. En route ! en route ! » Et le pauvre Frank s'élança au même instant dans le chariot.

Lorsque le jeune homme eut installé ses parens, qu'il sut quel était le travail qui leur était destiné, il retourna près de M. Stapleton. Mais le vieux Castle ne fut pas long-tems sans se plaindre ; le troupeau était trop considérable pour être confié à la garde d'un seul homme, et il trouvait fort pénible d'avoir pour compagnon un *gentleman convict*, qui, après avoir perdu au jeu toute sa fortune, s'était fait escroc et avait été pris en flagrant délit dans une maison publique où il exerçait ses talens. Condamné à la déportation, incapable de supporter la fatigue et inhabile à toute espèce de travail, il avait été destiné à garder les moutons, emploi très-peu en harmonie avec ses goûts et ses habitudes ; aussi les deux bergers n'étaient d'accord que pour se plaindre sans cesse de tout ce qui les environnait.

« On appelle cela un beau pays, disait le jeune homme en regardant autour de lui ; quant à moi, il ne me plaît guère, et je trouverais nos moutons beaucoup mieux dans les étables de Smithfield que sur les interminables montagnes où il me faut sans cesse courir après eux quand il leur plaît de s'éloigner.

— Ce canton est si désert, reprenait Castle, que je me demande souvent s'il appartient au monde que j'ai connu jusqu'à présent ? Ils disent que c'est comme un beau parc ; mais où est la maison du *squire*, le clocher de l'église, et les enfans qui jouent en sortant de l'école ?

— Et pas un chasseur, ajoutait le condamné, pas un habit rouge au milieu de tant de gibier ! Qu'ils me donnent un fusil et mon tems à employer à ma fantaisie, et

j'aurai bientôt tué assez d'opposums pour offrir à votre jolie fille un manteau digne d'elle. »

Castle ne put retenir ici un mouvement d'impatience; son orgueil paternel fût blessé de voir qu'un condamné osât lever les yeux jusqu'à son Ellen. D'autres insinuations du même genre ne firent qu'augmenter l'éloignement qu'il avait pour son inévitable compagnon.

Le changement qui s'opéra dans le caractère et les habitudes de Mrs. Castle mérite d'être remarqué. La femme du fermier, s'apercevant de l'indolence de sa nouvelle servante, chercha à tirer le meilleur parti d'un mauvais marché, en employant Suzanne à tout ce qui n'était pas hors de sa portée; la petite était pleine de bonne volonté et se montrait fière des services qu'elle rendait. Lorsque les domestiques se levaient avant le jour, pour aller aux champs, Suzanne était toujours debout pour remplir les paniers et les bidons, et, après le départ, elle s'empressait de nettoyer la basse-cour, de donner à manger aux poules; elle frottait, essuyait tout ce qu'elle pouvait atteindre, et charmait tout le monde par son adresse et sa bonne humeur. Mrs. Castle, trouvant toute cette besogne bien dure pour une si petite fille, devint active pour alléger la tâche de Suzanne; mais, comme celle-ci avait un merveilleux talent pour découvrir toujours quelque chose à faire, elles se trouvèrent bientôt toutes deux suffisamment occupées, et la mère reçut autant de complimens de son habileté que de celle de son enfant.

Une autre circonstance vint encore activer ce favorable changement; le seul goût que Mrs. Castle eût jamais manifesté était celui du jardinage; jeune fille, elle avait eu un jardin, et, aussi long-tems que son mari avait possédé un acre de terre, elle en avait réservé un coin pour y cultiver des œillets et des roses. Depuis que la misère

était venue, avec toutes ses horreurs, flétrir jusqu'aux moindres pensées de la pauvre femme, personne ne l'avait jamais entendu parler de fleurs ni de fruits; mais Ellen chercha à réveiller ce goût, dans l'espoir qu'il pourrait en naître un bien réel pour tous.

Ellen parla devant sa belle-mère des succès de son maître dans la culture des fruits et des fleurs d'Europe; elle lui apprit que les abricots et les framboises qu'il avait récoltés étaient bien supérieurs à ceux qu'elle avait vus en Angleterre, et lui indiqua le parti qu'on pouvait tirer de ces fruits. « Le sucre est ici à très-bon marché; nous en ferons des confitures et des conserves que nous enverrons aux Indes par les vaisseaux qui relâchent à Launceston. »

Toute la famille saisit avec empressement l'idée d'Ellen, on mit en commun ce que chacun avait reçu de la partie libre de ses gages: un petit terrain fut acheté, Frank y fit une clôture et prépara la terre; Ellen obtint de son maître des plants, des graines et de jeunes arbres; leur belle-mère devint gaie et heureuse en donnant à cette culture tout le tems qu'elle pouvait gagner en se levant matin et se couchant tard; et Castle, lui-même, prit un air épanoui et un ton plus doux en regardant ce qu'il pensait ne revoir jamais, une propriété de famille. Ainsi, tout allait pour le mieux; mais Frank et Ellen étaient toujours inquiets du sort de leur frère.

« Vous ne savez pas, dit un jour Ellen à son frère; j'ai aperçu plusieurs fois Jerry dans la cour de la ferme à l'entrée de la nuit; ce matin même, je l'ai encore vu auprès du hangar avant l'heure où les domestiques vont à l'ouvrage.

— Était-il seul, Ellen? demanda Frank.

— Je n'ai jamais vu Bob avec lui; il me semblait qu'il attendait quelqu'un, et, pensant naturellement que ce ne

pouvait être que moi, je courais pour le joindre lorsque j'en ai été empêchée par la rencontre de deux gens de la ferme qui allaient du même côté ; je n'ai point osé m'avancer. Mais comment donc est-il libre d'aller où il veut, et que venait-il faire à la ferme ?

— Quelque chose de très-mystérieux, je le crains, dit Frank.

— Quant à la liberté, il n'est pas difficile aux condamnés qui se conduisent bien de disposer de quelques heures, matin et soir ; ce qui m'inquiète, c'est de savoir ce que Jerry peut avoir à dire aux déportés qui travaillent chez votre maître et chez le mien ; car je l'ai aperçu souvent aussi chez M. Stapleton, et toujours il cherchait à éviter mes regards : je crains réellement qu'il ne trame quelque complot.

— Oh ciel ! s'écria Ellen, que voulez-vous dire ?

— Je ne sais encore de quoi il est question ; mais le plus sûr est de se tenir en garde ; je parlerai de tout cela à M. Stapleton dès aujourd'hui. Quant à vous, Ellen, ne dites pas un mot qui puisse effrayer mon père ; j'espère, ajouta Frank en hésitant, j'espère que Harry Moore n'a aucun rapport avec Jerry ?

— Harry ! s'écria la jeune fille, Harry Moore ne voit point de mauvaise compagnie ! vous ne le connaissez donc pas mieux que le jour de votre arrivée, quand vous supposiez qu'il pouvait être un condamné ? Après tout, c'est la société du propre fils de mon père que je repousse si vivement pour Harry ; n'ayons donc pas tant d'orgueil, Frank, à l'avenir.

— Cela n'est que trop vrai, ma chère ; mais tranquillisez-vous, je crois à tout le bien que vous pensez de Moore, et je vous engage même à lui parler de notre conversation ; car je désire qu'il m'aide à surveiller Bob, dont nous pou-

vons espérer quelque chose si Jerry ne parvient pas à le gâter. Il travaille assidûment, au lieu de jouer et de boire comme ses compagnons; il doit amasser de l'argent, et peut-être parviendra-t-il à se faire un établissement solide avant moi; car il n'a point d'avances à rembourser.

— Oui, et cela parce qu'il a eu le passage gratuit comme condamné : n'est-ce donc pas une chose bien dure pour les émigrans, mon frère?

— Harry sera libre avant aucun de nous, ma chère, cette pensée doit vous consoler. Je commencerai bientôt à vous construire une maison aux heures dont je puis disposer; car il faut que vous vous mariez dès que vous le pourrez, on ne saurait être heureux trop tôt, et vous le serez, j'en suis sûr, avec Harry. »

Malgré les convois fréquens de condamnés qui arrivaient d'Angleterre à Hobart-Town, les demandes d'émigrans se renouvelaient sans cesse; les troupeaux étaient devenus trop nombreux pour les bergers; les jeunes hommes ne pouvaient trouver de femmes; tous les genres de travaux manquaient de bras, et une immense étendue de terre fertile restait inculte par le défaut de population. L'Irlande possède huit millions d'habitans; la terre de Van-Diemen n'en compte que vingt-cinq mille; de là tout le mal. Que la charité, insuffisante pour nourrir une population surabondante en Irlande, emploie les fonds dont elle peut disposer à faciliter l'émigration, et les classes nécessiteuses se répandront sur le Nouveau-Monde, au grand avantage de tous. Alors les condamnés, ne formant plus la majorité des travailleurs, ne pourront pas faire la loi aux colons, et seront obligés de se bien conduire pour obtenir de l'ouvrage; tandis que le besoin absolu que l'on a de leurs travaux les rend insolens, turbulens, et la certitude qu'ils ont d'être reçus avec empres-

sement lorsqu'il leur plaît de rentrer à la colonie, les encourage à former des complots, et à fuir dans les bois pour faire ensuite des excursions dans les fermes du voisinage. Les déprédations que commettent les marronneurs (1) dans leurs courses ne sont point encore le plus grand mal qu'ils causent aux colons; mais comme ils attaquent et dépouillent les naturels du pays qu'ils rencontrent, ils attirent souvent sur la colonie la colère et la vengeance de toute une tribu, qui se livre alors aux plus grands excès.

Cependant le jour du mariage d'Ellen approchait; Frank et Harry avaient construit une jolie maison que les maîtres des fiancés avaient garnie de meubles pour les engager à continuer à les servir, quoique le tems de leur engagement fût expiré. Le jour de Noël, fixé pour la célébration nuptiale, était impatiemment attendu; quand, le 21 décembre, Frank arriva dès le matin hors d'haleine dans la cour de la ferme où Ellen était occupée à traire ses vaches; Castle et Moore accoururent presqu'en même tems, chacun de leur côté en appelant le fermier : « Vos hommes se sont-ils échappés? lui demandaient-ils d'un air effaré?

— Oui, excepté un : et ceux de Stapleton?

— Quatre sur six.

— Tous les colons du voisinage sont dans le même cas, dit Moore, et à présent le diable va tomber sur nous sous la forme d'une troupe de marronneurs.

— Non pas sur nous, reprit le fermier, ils aimeront mieux aller dans un district où leurs figures seront inconnues, et alors ils nous en enverront d'autres qui ne vaudront pas mieux qu'eux, et peut-être même avons-nous à craindre quelque chose de pire encore. En tout

(1) Nom que l'on donne dans les colonies aux esclaves fugitifs et que l'on applique par suite aux condamnés déserteurs.

cas, il faut faire demander une garde à la ville, et que chacun de nous se tienne sous les armes. »

Frank se rendit en toute hâte à Launceston, pour y chercher de la poudre et des balles, et pour prévenir le gouverneur de ce qui était arrivé.

Harry quitta son ouvrage vingt fois dans la journée pour venir rassurer Ellen, sans pouvoir calmer ses inquiétudes ni détruire l'impression des lugubres récits que la peur faisait circuler. Les fugitifs n'étaient point, il est vrai, l'objet de toutes ces frayeurs; car on savait qu'ils ne cherchaient qu'à se procurer des vivres et qu'en général ils évitaient d'en venir aux mains avec ceux qu'ils voyaient sur leurs gardes; mais la guerre avec les naturels du pays inspirait des craintes plus vives. Leur arrivée était subite et imprévue, leur vengeance implacable, leur cruauté révoltante; ils guettaient quelquefois le moment favorable pendant des semaines ou des mois entiers, pour ne tomber sur leurs victimes qu'à l'instant où ils les surprenaient sans défense.

Frank revint le 24 au soir avec dix hommes, pour remplacer ceux qui s'étaient enfuis. Il apportait en outre des armes et des munitions : ce qui rétablit un peu le calme dans la petite colonie ; aussi commença-t-on à s'occuper activement de la fête du lendemain. Jamais aurore plus brillante n'avait éclairé Ellen à son réveil : tout dormait encore dans la ferme, et la jeune fille, que les alarmes des jours précédens avaient empêché de s'occuper de sa toilette, prit un bonnet qu'elle voulait achever, et alla s'asseoir devant la porte pour terminer cet important article de sa parure. Là, en parcourant des yeux le pays qui se déployait devant elle, elle remarqua une colonne de fumée qui s'élevait derrière une colline couverte de bois. « Je ne croyais pas, se dit-elle, qu'il y eût aucune habitation de ce côté ;

c'est peut-être dans cet endroit qu'on a établi le four à chaux dont Harry m'a parlé : je le lui demanderai quand il viendra ; mais je ne suis pas encore près de le voir ; car il m'a dit qu'il ferait tout son ouvrage le matin, pour être libre le reste du jour. Singulier pays, en vérité, que celui où le travail est si pressé et les bras si rares, qu'un homme ne peut pas même se reposer le jour de son mariage ! Mais il faut que je m'occupe aussi de ma basse-cour pour trouver le tems moins long. »

Ellen ne pensa plus à la fumée qu'elle avait aperçue derrière la colline et n'en parla à personne. Le chapelain, que l'on avait demandé à Launceston, arriva et célébra aussitôt le mariage ; cependant il n'avait pas encore terminé ses exhortations lorsque les aboiemens des chiens attirèrent tout le monde hors de la chapelle. Un spectacle étrange frappa la vue des nouveaux arrivés dans la colonie : une troupe d'émus, l'autruche du pays, traversait la plaine presque à portée de fusil.

« Une embûche, une embûche ! s'écria le maître d'Ellen ; je suis certain maintenant que ma ferme est destinée au pillage ; car l'ému n'approche jamais volontairement des endroits habités, et cette troupe a bien sûrement été poussée jusqu'ici à dessein, pour nous engager à la chasser, et pour pouvoir ensuite tomber sur l'habitation laissée sans défense. »

Le fermier, aussi hardi que prudent, laissa quatre hommes pour garder la maison, et emmena le reste à la poursuite des émus, mais avec l'intention réelle de se servir de ce prétexte pour explorer le pays, et surtout la partie où Ellen avait remarqué de la fumée à l'aube du jour. Harry fut chargé spécialement de surveiller les approches de la maison, et de répondre de la sûreté des femmes, que l'on confia à sa garde.

En suivant les émus, le fermier et ses gens parcoururent une grande étendue de terrain et arrivèrent enfin au bois qui couronnait la colline signalée par Ellen ; ils y aperçurent des traces récentes du passage de plusieurs hommes armés ; en pénétrant plus avant, ils trouvèrent Jerry couché sous un superbe *mimosa*, fumant sa pipe, buvant du rhum, et veillant sur un quartier de kangarou qui tournait devant un feu ardent. A l'arrivée des chasseurs, Jerry se leva précipitamment, saisit ses armes et fit entendre un sifflement aigu qui réunit sur les lieux tant de figures sinistres, qu'il devint nécessaire d'entrer en pourparler. Jerry et Frank furent chargés du traité, et se communiquèrent réciproquement des nouvelles fort intéressantes pour les deux partis.

Jerry apprit que les établissemens de la plaine étaient trop bien gardés pour que l'on pût tenter d'y faire une descente ; aussi annonça-t-il à son frère qu'il était prêt à partir, avec ses compagnons, pour les îles du détroit de Bass, afin d'y vivre parmi les aborigènes ou même pour régner sur eux comme cela était déjà arrivé à plus d'un condamné depuis quelques années. Frank apprit à son tour avec plaisir que Bob avait refusé de se joindre aux marronneurs ; son unique ambition était de devenir un homme considérable dans la colonie ; aussi s'était-il fait un mérite de ses refus, et avait-il obtenu un emploi dans lequel il pouvait facilement amasser l'argent nécessaire à l'exécution de ses projets pour l'avenir.

Le départ des marronneurs, qui s'effectua quelques jours après cette rencontre, tranquillisa la colonie. Harry et Ellen s'établirent dans leur maison, et Castle finit par avouer que, malgré les inconvéniens de sa situation présente, elle était cependant bien préférable au sort qu'il aurait eu à subir en Angleterre. Ainsi, le bonheur et l'espérance

commençaient déjà à pénétrer dans le sein de la pauvre famille ; désormais plus d'orages, plus d'inquiétudes pour elle : une habitation confortable, quelques bonnes pièces de terre, un petit troupeau, assuraient à tous une honnête aisance.

Frank, que des intérêts bien chers attachaient encore à la mère-patrie, avait eu soin d'écrire de tems en tems à M. Jackson pour le tenir au courant de la situation des émigrans. Une lettre qu'il écrivit quatre ans après son arrivée à la terre de Van-Diemen, fera mieux connaître quelle était la position de la famille à cette époque. Je la rapporte ici, parce qu'elle fut le prélude de l'ère nouvelle qui allait s'ouvrir pour la colonie de *Dairy-Plain*, époque où je terminerai mon récit.

Monsieur,

La bonté avec laquelle vous avez toujours répondu à mes lettres m'encourage aujourd'hui à vous faire deux demandes que vous trouverez peut-être bien hardies ; mais je veux auparavant vous expliquer notre situation actuelle.

Le tems de mon engagement avec M. Stapleton est terminé, et je suis sur le point de le quitter, quoiqu'il m'ait fait des offres bien avantageuses pour aller avec lui former un établissement dans une nouvelle colonie à environ cinquante milles plus avant dans les terres. M. Stapleton est un homme entreprenant, qui quittera la ferme qu'il va créer aussitôt qu'elle sera bien en rapport, pour aller plus loin encore. Cette vie errante ne peut me convenir ; aussi n'ai-je pas hésité un instant à refuser ses offres, car je mets tout mon bonheur à vivre près de ma famille. Ce qui vous surprendra, sans doute, c'est que mon frère Bob vient d'acheter l'établissement de M. Stapleton. C'est aujourd'hui un fort bon sujet, qui, à force de travail, s'est acquis une petite fortune. Quant à Jerry, nous avons tout lieu de croire qu'il a été englouti dans les flots, en se rendant dans les îles du détroit de Bass.

Je bâtis maintenant, avec l'aide de mon beau-frère, une maison assez spacieuse au milieu d'une bonne pièce de terre qui m'appartient. Une partie de cette maison est pour moi et l'autre pour mon père, qui est aussi libéré de son engagement. Vous seriez heureux, monsieur, de voir combien toute la famille a un air d'aisance, quoique mon père se plaigne encore quelquefois. Ma belle-mère a fait une superbe récolte de fruits ; tous les ménages de la colonie sont fournis d'excellent cidre de sa façon, et notre maison, ornée de belles fleurs qu'elle cultive, aura l'air d'un vrai paradis

La petite Suzanne est une excellente fille, bien raisonnable et bien laborieuse. Ellen est heureuse au-delà même de ce que ses rêves lui avaient promis ; vous avez sans doute lu les détails qu'elle a donnés à notre vieille grand'mère sur sa maison, son mari, ses deux enfans, ses vaches et ses poules, je ne vous les répéterai donc pas ; mais je vais, au nom de ma sœur et au mien, vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, complétera notre bonheur à tous.

Vous m'avez dit souvent, monsieur, qu'il vous était bien difficile de vivre avec votre famille du produit d'une cure aussi médiocre que la vôtre, et vous m'avez même parlé du désir de voir vos fils quitter l'Angleterre aussitôt qu'ils seraient en âge d'entreprendre un long voyage. Si vous vouliez les envoyer près de nous, soyez assuré qu'ils seraient accueillis, aidés et chéris comme des frères par ceux qui doivent tout à leur père. Mais ce qui vaudrait bien mieux encore, monsieur, ce serait de venir vous-même nous rejoindre avec toute votre famille.

Notre colonie consiste en onze corps de fermes et environ le double d'habitations répandues sur une étendue de trois milles ; ce nombre augmente tous les ans, car les colons sont attirés dans la *Dairy-Plain* par la fertilité du sol et par le voisinage de Launceston, qui offre un débouché avantageux aux productions du pays.

Les colons témoignent unanimement le désir d'avoir un pasteur, une maison d'école et une petite bibliothèque ; les fonds pour subvenir à cette dépense sont prêts, et vous trouveriez en

arrivant, si vous accédez à notre proposition, une bonne maison, une étable, un cheval, un joli jardin et deux ou trois champs. L'école serait fréquentée par à peu près vingt-cinq écoliers, dont vous fixeriez la rétribution. Des détails plus circonstanciés sont joints à la lettre que les principaux fermiers vous écrivent pour hâter votre détermination.

Vous vous rappelez sans doute, monsieur, qu'en causant ensemble sur la difficulté de trouver une femme dans ce pays, je vous ai dit que cette considération ne m'occupait nullement, puisque je laissais en Angleterre la seule femme que je désirasse épouser : je n'ai pas cessé de penser à elle pendant les quatre longues années qui viennent de s'écouler, et maintenant que j'ai une maison à moi, tout mon désir est qu'elle en prenne possession le plus tôt possible, tel est l'objet de la seconde demande que j'ose vous faire. Permettez-lui, monsieur, de vous accompagner, si vous vous décidez à venir; ou si, contre mon espoir, vous ne vous rendiez pas à nos instances, veuillez, je vous prie, la faire partir d'une manière sûre et convenable.

Le lecteur appréciera toute l'importance qu'attachaient à cette lettre le pauvre Frank, la famille Castle et la colonie tout entière; aussi les mois qui s'écoulèrent avant qu'on pût raisonnablement espérer une réponse, parurent bien longs à tout le monde. On avait calculé qu'on pouvait recevoir une lettre de M. Jackson avant le jour anniversaire de la fondation de la colonie; véritable fête des habitans de la *Dairy-Plain*. Quelle joie, quel bonheur pour eux si la réponse attendue était favorable! Mais le soleil du 15 juin se leva et rien n'était arrivé. Les préparatifs de la fête étaient beaucoup plus considérables que ceux des années précédentes; car la colonie avait prospéré de toutes les manières : de nombreux mariages avaient été célébrés, de nouveaux émigrans avaient apporté le tribut de leur travail et de leur industrie; les tables placées sous de beaux arbres étaient agrandies, les provisions augmentées; tous

les convives montraient une vive gaîté; Frank restait triste et oisif; seul, de tous les hommes de son âge, il n'avait point de compagne à conduire à la fête, et il comparait son isolement au bonheur d'Ellen qui arrivait au rendez-vous, avec son mari et entourée d'enfans frais et joyeux. Il réfléchissait à sa position, lorsqu'il vit tout-à-coup sur la route un homme à cheval; c'était le messager, il s'élance à sa rencontre et lui demande s'il n'apporte pas quelques lettres d'Europe : « Il n'y a rien pour la *Dairy-Plain.* » Telle fut la réponse accablante qu'il en reçut; et il revenait tristement sur ses pas, lorsque le bruit inusité d'une voiture frappe son oreille. Il attend son approche; elle est remplie d'émigrans, toutes les figures lui sont inconnues, le découragement s'empare de lui; il va les laisser passer sans s'informer d'où ils viennent, quand eux-mêmes lui demandent s'ils sont près des habitations? La conversation s'engage, et Frank apprend bientôt que les voyageurs sont du comté de Kent, et qu'ils ont des nouvelles à donner, beaucoup de lettres à remettre à leurs compatriotes. L'arrivée du chariot augmenta le bruit et la joie de la fête; chacun parlait à la fois, tout le monde demandait des nouvelles de la terre natale; les lettres furent distribuées et Frank monta sur une table pour faire la lecture de celle de M. Jackson.

« J'arriverai parmi vous presque aussitôt que ma lettre, disait le pasteur; plus d'une fois déjà l'idée d'aller vous rejoindre s'était offerte à mon esprit; votre invitation, celle du reste de la colonie, les avantages qu'on me propose m'ont décidés à l'instant. Les préparatifs de mon départ sont bien avancés, et dans quelques jours je m'embarque avec mes enfans et votre fiancée dont la société fera le bonheur de mes filles pendant notre longue traversée. »

Les cris de joie, les félicitations réciproques interrom-

pirent cette lecture : on sentait, on se répétait que l'arrivée de M. Jackson promettait une nouvelle ère de prospérité à la colonie ; ses sages conseils, ses lumières surmonteraient facilement les difficultés que les colons avaient rencontrées jusqu'ici dans leurs plans d'amélioration. Quand la première expansion de joie fut un peu calmée, on pria Frank de continuer sa lecture. M. Jackson donnait de grands détails sur ce qu'il apportait avec lui : les livres avaient surtout attiré son attention, et on allait enfin voir commencer cette bibliothèque, objet de l'ambition et des désirs de presque tous les hommes de la colonie.

« Vous aurez sans doute appris, ajoutait-il ensuite, que M. Fellowes trouve son plan beaucoup plus difficile à exécuter qu'il ne le croyait d'abord, par le nombre toujours croissant des laboureurs qui arrivent sur ses terres : il persiste cependant à dire que, s'il y avait plusieurs colonies territoriales, cet inconvénient disparaîtrait. Je crois au fond qu'il n'est pas fâché de voir émigrer quelques-uns de ses fermiers, ce sont eux qui vous portent ma lettre ; depuis que ma détermination est connue, plusieurs personnes se sont présentées pour m'accompagner, et j'espère que j'emmènerai une partie des artisans que vous me dites manquer encore à la colonie. Soyez tous bien sûrs d'ailleurs que je n'épargnerai ni soins ni peines, pour travailler au bonheur et à la prospérité du troupeau qui vient de lui-même se confier à mes soins. »

(*Foreign and Continental Review.*)

Voyages.

EXPÉDITION COMMERCIALE

SUR LES COTES DE LA CHINE.

Macao, ce 26 janvier 1833.

Sans doute, à l'heure qu'il est, vous me croyez bien paisible sur les rives du Gange, mollement couché dans un kiosque élégant, d'où mes regards embrassent à la fois les vastes degrés d'un *ghaut* (1) magnifique, les plaines immenses que le fleuve sacré baigne dans son cours, et les nombreux minarets dont les flèches dorées percent l'épaisse verdure des sycomores. Tel serait mon destin, sans cette clause de rigueur que l'honorable Compagnie, à laquelle vous et moi nous appartenons, a pris la peine de faire insérer dans mon engagement : *Partout où le bien du service l'exigera.* Ces huit mots vous expliqueront pourquoi, depuis bientôt un an, ont succédé pour moi, à la molle sinécure des stations hindoues, les fatigues de la vie de marin et les vicissitudes d'un voyage d'exploration.

A ce début, vous qui me connaissez pour l'apprenti nabab le plus paresseux que le soleil du Bengale ait jamais brûlé de ses rayons, vous vous attendez à voir ma

(1) On appelle ainsi dans l'Inde un endroit affecté et approprié au débarquement. On attache beaucoup d'importance à ces sortes de monumens. Chaque ville, chaque village, a son *ghaut*, toujours très-propre, quelquefois magnifique. Ils sont ordinairement construits en granit poli avec le plus grand soin.

mauvaise humeur s'exhaler en invectives contre l'injustice de la fortune. Détrompez-vous : j'ai pris mon mal en patience, que dis-je ? je me trouve heureux d'enrichir d'un épisode intéressant les souvenirs de ma vieillesse. Vous concevez sans peine que, dans le cours d'une navigation lente et périlleuse, j'ai éprouvé des fatigues cruelles, des privations plus cruelles encore; eh bien ! je vous proteste que l'année qui vient de s'écouler est l'époque de ma vie que je regrette le moins, et que je regarde comme la plus utilement employée. J'ai vu ce puissant empire chinois que la nature semble avoir placé sur les confins à demi barbares de l'Asie, comme un contrepoids à la civilisation européenne. J'ai vu ce peuple, dont on connaît si bien les usages et si mal le véritable caractère! J'ai parcouru, dans presque toute leur étendue, ces côtes d'où semble déborder une population surabondante, forcée, en quelque sorte, à chercher un asile sur des milliers de vaisseaux dont la masse compacte assiége l'embouchure des fleuves, et ferme l'entrée des ports. J'ai retrouvé dans ces climats ces émotions indéfinissables de plaisir, que me causaient, à mon arrivée dans l'Inde, les scènes les plus simples de la vie. Tel est, je crois, l'effet que tous les objets nouveaux produisent sur l'esprit, en rafraîchissant et renouvelant nos idées.

Je ne vous fatiguerai pas de la description de villes qui ont été décrites cent fois; le gouvernement, l'organisation civile et militaire de ce pays n'ont plus rien qui puisse piquer votre curiosité. La Chine, explorée depuis des siècles par un prosélytisme ambitieux, n'a rien pu dérober à l'œil pénétrant d'hommes habitués par état et par caractère à tout scruter et à tout découvrir. Que vous dirais-je de nouveau sur la topographie, sur l'architecture chinoise ? Quant aux costumes et aux cérémonies, vous

en avez lu des descriptions détaillées dans la relation de ces ambassades solennelles où l'orgueil britannique dut se trouver assez mal à l'aise.

Je me bornerai donc à de simples récits de faits. Ceux dont j'ai été le témoin dans le cours de ce voyage ont un intérêt que vous apprécierez facilement. Attaché par le devoir de ma place et par les liens de l'amitié à l'honorable chef de l'expédition, je l'ai constamment accompagné dans toutes les circonstances où les intérêts de la Compagnie l'ont mis en rapport avec le peuple que nous visitions. J'hésitais d'abord à vous transmettre ce récit, quoique très-abrégé, d'une expédition qui avait un caractère mystérieux; mais le secret n'a point été exigé de l'équipage. Au reste, avant peu, vous en lirez sans doute le rapport officiel. Je vous ferai grâce des détails nautiques; ce serait, de ma part, une érudition d'emprunt. Quant aux observations que j'ai consignées dans mon journal, elles m'appartiennent moins qu'aux hommes distingués chargés de la conduite de l'entreprise. D'ailleurs, elles se présenteront d'elles-mêmes à votre esprit. Vous remarquerez que, dans la Chine, où tout a été étudié, le peuple est la seule chose qu'on ait négligé d'approfondir. Vous verrez que les explorateurs qui en ont parlé ne l'ont aperçu qu'à travers le prisme des institutions gouvernementales, c'est-à-dire sous le jour le plus faux. Vous éprouverez quelque plaisir à le contempler dégagé des mailles de ce filet de plomb que tient appesanti sur lui un gouvernement ombrageux et inquiet, et vous conclurez que l'espèce humaine est la même d'un bout de l'univers à l'autre, quelles que soient les teintes dont la colorent les usages et les préjugés locaux.

J'étais depuis trois ans dans la station de Bénarès, lorsqu'au mois de janvier 1832, je reçus, des bureaux de l'a-

mirauté, un ordre de départ. J'étais nommé pour commander un détachement de soldats de marine, qui devait former la garnison du *Amherst*, vaisseau de la Compagnie, alors en chargement pour la Chine. Cette nouvelle ne me causa pas la moindre contrariété; un militaire accueille assez bien les distractions, de quelque côté qu'elles lui viennent. Mes dispositions furent bientôt faites, et je me rendis à Calcutta. J'y appris que l'expédition à laquelle j'étais attaché devait avoir pour chef l'honorable M. Lindsay, employé supérieur de la Compagnie. Je me félicitai alors d'avoir, pendant mon premier séjour à Calcutta, cultivé la connaissance de cet homme distingué. Ce fut encore avec une véritable satisfaction que je vis figurer sur les contrôles de l'expédition le nom du docteur Gutzlaff, médecin habile, dont tous nos compatriotes apprécient le caractère et le talent.

Les préparatifs avancèrent rapidement, et, le 15 février, nous mîmes à la voile. L'objet de notre voyage était un secret pour tout le monde sur le vaisseau. Nous vîmes seulement par la nature du chargement qu'il s'agissait de quelque opération commerciale. Il consistait en draps, en calicots, mousselines, et autres marchandises. Lorsque nous eûmes perdu la terre de vue, M. Lindsay ouvrit, selon ses ordres, les dépêches cachetées qu'il avait reçues du gouverneur, et qui contenaient ses instructions. Elles portaient que nous nous rendrions le plus directement possible à Macao; que de là, après nous être pourvus de vivres et des objets de rechange dont nous pourrions avoir besoin, nous côtoierions la partie septentrionale de la Chine aussi loin que les circonstances nous le permettraient. Notre tâche, dans cette exploration, était de reconnaitre l'état du pays; de nous assurer si le peuple chinois sympathisait avec le gouvernement dans les ob-

stacles que celui-ci apporte, depuis si long-tems, aux relations de ses sujets avec les nations étrangères; et si, dans le cas contraire, on pouvait trouver le moyen d'établir des rapports interlopes avec quelques points du littoral.

La tâche, vous le voyez, était délicate et difficile. Nous allions braver, dans ses ports, une nation puissante et jalouse de ses droits. Nous devions nous tenir sans cesse entre le double danger, ou d'amener violemment une rupture dont les suites étaient incalculables, ou de laisser insulter notre pavillon, dont la gloire était le seul garant de nos succès futurs. Vous verrez comment le chef de l'expédition sut, par un heureux mélange d'adresse et de fermeté, conduire à fin une entreprise jusque-là sans exemple.

Après une navigation de peu de durée, et qui ne fut marquée par aucun événement important, nous mouillâmes en rade de Macao. M. Lindsay fit prévenir sur-le-champ la loge anglaise de son arrivée; et, à notre grand désappointement, il annonça aux officiers que le vaisseau ne quitterait pas son mouillage, et que personne ne descendrait à terre pendant tout le tems de notre relâche. Le lendemain le résident anglais vint à bord; et, après une longue conversation avec M. Lindsay, il retourna à terre chercher les divers objets qui nous étaient nécessaires pour continuer notre navigation. Ces dispositions demandèrent deux jours, pendant lesquels nos longues-vues ne demeurèrent pas oisives.

Nous étions continuellement environnés de jonques de toutes grandeurs. Ceux qui les montaient nous faisaient à l'envi, par signes, l'offre de leurs services intéressés. A leur grande surprise, le commandant et le docteur Gulzlaff les refusèrent en parlant chinois très-purement. Ces deux messieurs, et surtout le docteur, s'exprimaient dans

cette langue avec une facilité que possèdent peu d'Européens, ce qui contribua beaucoup au succès de l'expédition. Enfin, lorsque nous eûmes terminé toutes nos dispositions, et pris à bord cinq hommes de la *loge,* dont les connaissances locales pouvaient nous être utiles, nous mîmes à la voile, en nous dirigeant vers la partie septentrionale de la province de Canton. L'intention du commandant était de ne s'arrêter qu'à l'île de Namo, mais les vents contraires qui s'élevèrent le soir même de notre départ, et qui continuèrent à souffler presque sans interruption pendant près d'un mois, nous contraignirent à louvoyer, et à mouiller toutes les fois que nous pouvions le faire sans danger. Cette manœuvre, ordinairement si fastidieuse, ne fut pour nous qu'une source continuelle d'observations intéressantes. Il était bien rare que, près de l'endroit où nous nous arrêtions, il ne se trouvât pas une ville, ou un village populeux. Le rivage se couvrait aussitôt d'un nombre immense de spectateurs dont la figure annonçait la surprise et la curiosité, mais sans aucun mélange de sentimens hostiles. Souvent le commandant, le docteur et moi, nous descendions à terre, suivis de quelques soldats. Alors cette foule s'ouvrait devant nous, et nous accompagnait en manifestant par les signes les plus expressifs l'étonnement que lui causait notre présence. Nous nous rendions alors, soit par terre, soit en remontant les rivières dans notre chaloupe, aux villes et aux villages que nous apercevions. Nous y entrions tranquillement, et nous nous faisions indiquer la demeure du mandarin, pour lui faire connaître de quel pays nous venions. Dans toutes ces excursions, nous nous aperçûmes que notre présence causait beaucoup de mécontentement et d'inquiétude aux mandarins et aux autres fonctionnaires chinois. Ils ne manquaient jamais de nous intimer l'ordre de nous retirer et

de partir sur-le-champ. Mais les remontrances à la fois fermes et adroites de MM. Lindsay et Gutzlaff finissaient toujours par adoucir les sévères délégués du pouvoir. Du reste, nous trouvions un dédommagement à la dureté de leur accueil dans celui que nous recevions en général de la part du peuple. Souvent les habitans d'un village se disputaient à qui nous recevrait dans sa chaumière, et partagerait avec nous son modeste repas. De notre côté, nous reconnaissions de tous nos moyens cette amicale réception. A Shin-Tseun, ville bâtie sur la rive gauche du fleuve du même nom, nous exprimâmes aux habitans un vif désir de les traiter à bord. Un grand nombre d'entre eux se rendirent à notre invitation, et nous ne les renvoyâmes que chargés de fruits et de friandises. M. Gutzlaff, sachant que les Chinois ont beaucoup de confiance dans les médecins étrangers, leur avait offert gratuitement ses soins et ses remèdes. Beaucoup de ces braves gens s'empressèrent de profiter de son offre bienveillante; et lorsque nous partîmes, plusieurs d'entre eux en éprouvaient déjà d'heureux effets.

Enfin le vent devint favorable, et nous arrivâmes à Namo. Cette île est divisée géographiquement en deux parties. L'une est dans les limites de la province de Canton, et l'autre dans celle de la province de Fo Kien. En approchant de la ville principale qui porte le même nom que l'île, ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous parvînmes à percer la masse compacte de navires, grands et petits, qui tenaient pour ainsi dire bloquées toutes les avenues du port. M. Lindsay ayant désiré monter à bord d'une jonque de guerre qui se trouvait en station dans le port, essuya un refus positif; mais, pour adoucir son impolitesse, le capitaine dit qu'il avait reçu des ordres très sévères d'empêcher toute communication avec nous. Nous

ne jugeâmes pas convenable d'insister ; mais un instant après notre curiosité fut amplement satisfaite. Il se trouvait dans le port plusieurs gros navires marchands qui n'attendaient pour partir qu'un vent favorable. Au moment où nous passions auprès de l'un d'eux, le capitaine nous invita formellement à monter sur son bord. C'était un homme d'un certain âge, et d'une figure respectable. Il nous reçut avec beaucoup de bienveillance et de cordialité. Tandis que nous étions à causer avec lui, nous vîmes trois jonques de guerre envoyer vers le navire qui nous avait accueillis, leurs chaloupes commandées par des mandarins. Ceux-ci firent à notre bon capitaine les reproches les plus vifs de ce qu'il s'était permis de communiquer avec des *barbares* (ce fut le terme dont il voulut bien nous honorer). La réponse du capitaine amena une explication fort longue, à laquelle prirent part MM. Lindsay et Gulzlaff ; j'écoutais, et je remarquai que le ton des mandarins s'adoucissait à mesure que celui de leurs interlocuteurs prenait de l'indépendance et de la fermeté. Ils finirent par nous adresser en quelque sorte des excuses sur l'impolitesse de leur procédé, et en rejetèrent le blâme sur leurs supérieurs. Une fois d'accord, nous causâmes pendant une demi-heure d'une manière très-amicale. Ce qui semblait les surprendre et les contrarier le plus, c'était d'entendre des étrangers s'exprimer dans leur langue, et de voir que nous possédions une connaissance assez étendue de leurs institutions et de leur pays. Ils pensèrent d'abord que M. Gulzlaff était Chinois, et l'un d'eux me pressa même de lui avouer qu'il avait deviné juste. J'eus assez de peine à le faire revenir de son erreur, et à lui persuader que la personne qu'il prenait pour un compatriote n'avait quitté l'Europe que depuis six ans, et qu'avant son départ, elle n'avait aucune teinture de la langue chinoise. Lorsque

nous eûmes fourni à ces mandarins tous les renseignemens qu'ils désirèrent pour rédiger leur rapport, nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Le plus considérable d'entre eux eut l'honnêteté de nous dire qu'il ne manquerait pas de consigner que nous étions des gens animés des meilleures intentions, et parfaitement instruits des convenances sociales.

Pendant tout le tems que nous passâmes encore sur les côtes de la province de Canton, nous n'eûmes qu'à nous louer de l'accueil bienveillant de ses habitans. Nous fîmes à diverses reprises des tentatives d'échanges commerciaux; l'article qu'on nous demandait le plus était l'opium. Les calicots plaisent beaucoup aux classes pauvres: quant à nos autres marchandises, elles ne paraissent pas être généralement en grande faveur.

En quittant les côtes de Canton, nous nous trouvâmes sur celles de Fo-Kien. Nous mouillâmes à un mille de la ville d'Amoy, qui est le centre d'un commerce très-étendu. Le pays où est située cette ville industrieuse, est l'un des plus stériles de la Chine. Il tire tous les objets de consommation de l'île Formose, qu'on a surnommée à juste titre le grenier des côtes septentrionales de la Chine. Notre vaisseau causa la plus grande sensation dans toute la ville. Nous vîmes à trois reprises différentes arriver des mandarins qui venaient s'informer des motifs qui nous amenaient dans le port. M. Lindsay leur répondit, comme il l'avait fait souvent, que nous étions sujets d'un roi puissant, ami de l'empereur de la Chine, et que nous avions relâché dans ce port, afin d'y acheter divers objets indispensables que nous avions consommés dans le cours d'une longue navigation. Pour toute réponse, la défense positive de mettre pied à terre nous fut intimée; défense qu'un grand nombre de jonques de guerre semblaient destinées

à appuyer. M. Lindsay, loin de montrer de la frayeur, leur fit envisager tout l'odieux de leur conduite envers des étrangers paisibles, venus chez eux sous la foi des traités. Il termina en leur disant que son intention positive était de descendre à terre, et que s'ils usaient de violence envers lui, il les rendait responsables de tout ce qui pouvait en résulter. Cette fermeté produisit sur les mandarins d'Amoy le même effet que sur ceux de Namo. Ils s'excusèrent en disant qu'ils n'étaient que les envoyés de mandarins d'un ordre supérieur, et qu'ils désapprouvaient eux-mêmes la dureté des ordres dont ils étaient porteurs. Lorsqu'ils se furent retirés, M. Lindsay fit tout disposer pour une visite à terre qui fut fixée au lendemain. Pendant la nuit, de nouvelles jonques de guerre vinrent mouiller à côté de celles qui nous observaient déjà, et des bateaux armés descendirent la rivière et se placèrent entre nous et le rivage, dans l'intention évidente de s'opposer à notre débarquement. Nous en étions venus à un point où toute hésitation de notre part pouvait avoir pour le succès de notre expédition les conséquences les plus funestes. Dès que le jour parut, M. Lindsay fit mettre en mer la chaloupe du vaisseau, et y descendit ainsi que M. Gulzlaff. Je les accompagnai avec six soldats de marine et six matelots bien armés. Nous eûmes la satisfaction de voir qu'aucune des jonques ne cherchait à s'opposer à notre débarquement, et nous l'effectuâmes sans difficulté. A notre descente sur le rivage, nous trouvâmes rangé en bataille un corps de troupes qui semblait vouloir nous empêcher de passer; mais voyant que nous paraissions décidés à ne pas reculer, il s'ouvrit devant nous, et nous accompagna en se repliant, jusqu'à la ville. Les circonstances qui avaient précédé notre visite lui avaient donné une importance particulière; aussi les rues que nous traversâmes étaient

encombrées de spectateurs ; mais nous n'aperçûmes dans toute cette foule aucun indice qui annonçât l'aversion ou le mépris : au contraire, ceux qui nous approchaient nous témoignaient par leur gestes une vive sympathie.

Ce fut au milieu de ce cortége que nous arrivâmes au palais du *Tehu*. Mais au lieu de ce haut fonctionnaire, nous ne trouvâmes qu'un de ses principaux officiers, qui nous donna lecture d'une proclamation par laquelle le gouvernement nous intimait l'ordre de sortir de la ville et de quitter le pays dans le plus bref délai. M. Lindsay répondit que, puisque sa visite ne paraissait pas être agréable à Son Excellence le Tehu, il allait sortir de la ville; mais qu'ainsi qu'il l'avait déclaré, il ne quitterait ni la côte, ni même son mouillage, avant de s'être procuré les objets qui lui étaient nécessaires pour continuer sa navigation. Nous retournâmes ensuite à bord, bien décidés à persister dans cette résolution. Mais dans la soirée, M. Lindsay reçut une dépêche du Tehu : Son Excellence voulait bien consentir à nous accorder l'entrevue que nous désirions, avoir et l'officier porteur de la dépêche était chargé d'en fixer l'heure et le lieu. M. Lindsay arrêta avec lui ces préliminaires, et lui fit connaître la nature et l'objet de sa mission.

Le lendemain, à l'heure convenue, un mandarin vint nous inviter, de la part du Tehu, à descendre à terre; nous débarquâmes dans le même ordre que la première fois. Il y avait encore sur le rivage un corps de troupes d'environ cinq cents hommes qu'on avait cherché à faire paraître le plus nombreux possible; car, en plusieurs endroits, les hommes n'étaient rangés que sur une seule file. La plage et les dunes environnantes étaient couvertes de spectateurs, et offraient un coup d'œil intéressant et animé. Le lieu choisi pour l'entrevue était un temple situé sur le

quai, en face de notre navire. Nous fûmes reçus à l'entrée par le *Laouyay* et par plusieurs autres mandarins qui portaient des boutons blanc et or, et qui nous firent traverser, entre deux haies de soldats, plusieurs salles remplies d'officiers en grand costume et armés d'arcs et de flèches. Dans la dernière de ces salles, nous trouvâmes une douzaine de mandarins assis en demi-cercle, qui paraissaient nous attendre; c'étaient le Tehu et le Tsung-Ping, tous deux mandarins militaires, et portant des boutons rouges; le Funfou, mandarin civil de sixième classe, et plusieurs autres mandarins militaires portaient aussi les boutons rouges.

Le Tehu était un vieillard encore vert, dont la physionomie, quoique mâle, avait une expression de douceur et de bienveillance. M. Lindsay lui remit sa lettre; le Tehu l'ouvrit gravement et la lut avec le Funfou qui était assis près de lui. Nous nous retirâmes à quelques pas; mais M. Lindsay, voyant qu'on n'avait pas placé de siéges pour nous, déclara que nous ne devions pas rester debout durant la conférence. On nous pria alors de passer dans un autre appartement où l'on nous servit du thé; mais bientôt après, un officier vint nous inviter à rentrer. Le Tehu, s'adressant à M. Lindsay, lui dit que son intention était de nous traiter avec bonté, puisqu'il paraissait constant que nous appartenions à une nation alliée et amie de la Chine: mais que notre vaisseau ne pouvait rester où il était, parce que les lois du pays s'y opposaient. Que si nous consentions à lever l'ancre et à aller nous placer à quelque distance, on nous fournirait gratuitement tout ce dont nous aurions besoin. M. Lindsay répondit que les vaisseaux anglais ne recevaient rien à titre gratuit; que nous croirions nous avilir en nous laissant traiter comme des mendians; que nous ne demandions qu'à nous procurer des vivres

pour notre argent ; et qu'il était loin de croire qu'une permission semblable nous fût refusée par une nation qui se disait notre alliée et notre amie.

Le Tehu paraissait bien disposé; mais le Tsung-Ping, qui était originaire de Canton, manifesta à notre égard des sentimens tout-à-fait hostiles, et déclara qu'il était convaincu que notre demande n'était qu'un prétexte sous lequel nous cachions des projets dangereux. M. Gulzlaff, à qui cette apostrophe paraissait s'adresser, n'était pas homme à se laisser intimider. Il répondit à cette accusation avec tant de justesse et de fermeté, que le fonctionnaire chinois, poussé à bout, et presque interdit, se livra à des emportemens que le Tehu lui-même jugea convenable de réprimer. Ce triomphe de notre compatriote nous fut d'autant plus agréable, que nous nous apercevions que tous les Chinois qui se trouvaient présens n'étaient pas fâchés de la confusion du Tsung-Ping. Quoi qu'il en soit, le Tehu, voyant que nous persistions à refuser ses offres, consentit enfin à notre demande, et il fut convenu que nous achèterions dans le pays tout ce dont nous avions besoin.

La conférence terminée, nous retournâmes à bord avec le cérémonial qui nous avait accueillis à notre arrivée, et depuis ce moment jusqu'à notre départ d'Amoy, qui eut lieu six jours après, nous fîmes sans obstacles de longues excursions dans l'intérieur des terres. Cependant nous étions toujours accompagnés de mandarins et de soldats qui furent constamment avec nous d'une extrême politesse. Ils avaient soin de nous faire entendre qu'ils ne nous escortaient que pour nous mettre à l'abri des insultes d'une populace brutale : mais nous ne fûmes point dupes de cette finesse ; nous savions parfaitement que nous n'avions rien à craindre de la part du peuple ; car plusieurs de nos of-

ficiers avaient parcouru la ville et ses environs sans que personne cherchât à les inquiéter. Nous crûmes toutefois devoir souffrir, sans nous plaindre, une gêne qu'il ne dépendait que de nous de regarder comme une marque d'attention. Enfin, nos approvisionnemens étant terminés, nous quittâmes Amoy à la grande satisfaction des autorités, et au déplaisir de la population tout entière.

Le tems, qui avait été fort beau depuis notre arrivée à Namo, changea alors tout-à-coup; et, par le travers de l'île de Kectan, nous reçûmes un coup de vent dont nous souffrîmes beaucoup, ce qui nous contraignit à relâcher près de cette île. Nous y trouvâmes une flotte nombreuse composée de jonques de guerre que le même coup de vent avait contraintes d'y chercher un abri. L'amiral de cette flotte se nommait Wan-Tajin. Il était né à Keung-Shan, et avait demeuré long-tems à Macao, où il avait eu souvent occasion de voir des étrangers. Ce haut personnage conçut le désir de visiter notre vaisseau, et daigna nous le faire exprimer par un de ses officiers.

Le commandant fit tout préparer pour recevoir, selon son rang, le dignitaire chinois, qui vint à bord le lendemain avec une suite nombreuse. Nous le saluâmes de trois coups de canon, et lui rendîmes tous les honneurs militaires. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il ne se croyait pas obligé à une réciprocité de politesse envers des gens si fort au-dessous de lui. Il ouvrit la conversation, ou plutôt il entama un soliloque, en nous adressant une série de questions, auxquelles il ne nous donnait pas le tems de répondre. Il nous demanda d'où nous venions, qui nous étions, ce que nous étions venus faire à Kectan, si nous avions l'intention d'y rester, etc., etc., et il conclut en nous disant qu'il fallait que nous partissions sur-le-champ. Au moment où M. Gulzlaff ouvrait la

bouche pour lui répondre, il lui dit avec aigreur : « Vous êtes Chinois ? » M. Gulzlaff ayant répondu négativement, l'amiral lui dit d'ôter son chapeau, pour voir s'il portait une queue. Lorsqu'il se fut assuré du contraire, il dit à M. Gulzlaff : « Maintenant je vois que vous êtes Portugais. »

A ces mots, M. Lindsay prit la parole, et lui répondit que notre navire venait d'Angleterre. Mais le Tsung-Ping répliqua qu'il était resté long-tems à Macao, qu'il connaissait les usages des barbares, et que notre vaisseau était de Macao. M. Lindsay lui fit observer qu'il trouvait très-étonnant qu'on nous accusât aussi légèrement de mensonge; que le bâtiment était anglais; que nous étions tous du même pays; et pour éviter qu'il y eût aucun mal-entendu, il écrivit ces mots sur un morceau de papier : « *Ta-ying-Kwo* (la Grande-Bretagne) est notre patrie. » Il les fit lire à son excellence, qui s'écria en riant : « Quelle pitié ! la Grande-Bretagne ! c'est la Petite-Bretagne que vous voulez dire. Vous m'en imposez ! »

Jusqu'à ce moment, notre commandant n'avait opposé que des paroles polies aux sorties inconvenantes de l'amiral; mais il perdit patience à cette grossière apostrophe. Il lui arracha le papier des mains, et le saisissant par le bras : « Écoutez, lui dit-il, puisque vous n'êtes venu ici que pour m'insulter, moi et ma nation (*Ta-ying-Kwo*), vous allez quitter mon vaisseau sur-le-champ ! » Et, joignant le geste aux paroles, il se disposait à le pousser hors de la chambre, mais l'amiral s'aperçut alors qu'il était allé trop loin, et recourut aux excuses.

Il nous assura qu'il n'avait pas eu l'intention de nous offenser : « Vous n'ignorez pas, dit-il, qu'il y a le *Ta-se-Yang* et le *Leaon-se-Yang*, c'est-à-dire le Grand-Portugal

et le Petit-Portugal (les Chinois désignent Goa par ce dernier nom) ; il pourrait bien y avoir aussi la *Ta-ying-Kwo* et la *Leaon-ying-Kwo* (la Grande-Bretagne et la Petite-Bretagne); j'avoue mes torts, et vous prie de les excuser. » Il accompagna cette excuse ingénieuse de plusieurs révérences, et fut, pendant tout le reste de sa visite, aussi rampant qu'il s'était montré insolent d'abord. Il resta long-tems sur le vaisseau; mais sa conduite et ses manières étaient tellement bizarres, que nous pensâmes qu'il n'avait pas l'esprit bien sain; quelques-uns des officiers de sa suite nous confirmèrent dans cette opinion, et nous témoignèrent beaucoup de regrets de la conduite indécente de leur commandant.

Après cette singulière visite, nous restâmes encore quelques jours à Keetan, parfaitement bien vus des insulaires, qui nous avaient d'abord montré quelque froideur; ce qui ne nous surprit pas, puisque nous étions les premiers Européens qu'ils voyaient.

En quittant cette île, nous rencontrâmes une rivière, qui conduisait à Fuh-chow-fou, ville de second ordre, et résidence du gouverneur des deux provinces de Fo-Kien et de Che-keang. M. Lindsay rédigea pour ce dignitaire une requête dans laquelle il lui annonçait qu'un vaisseau anglais était arrivé richement chargé. Après avoir fait l'énumération des articles qui composaient le chargement, il lui exprimait son désir d'ouvrir des relations commerciales avec la ville, et l'intention où il était de prendre indifféremment en retour, soit de l'argent, soit du thé. Tandis qu'on portait cette pétition au gouverneur, nous continuâmes à remonter la rivière, et nous mouillâmes auprès d'une île appelée Kou-keang. Dès que les habitans nous eurent aperçus, ils accoururent en foule de toutes parts; et, dans les premiers momens, leur curio-

sité fut si indiscrète, que nous ne pouvions plus manœuvrer.

Le premier soin du docteur Gulzlaff fut, comme dans toutes nos autres stations, de placer dans l'endroit le plus apparent du vaisseau une pancarte contenant l'offre gratuite de ses services aux habitans du pays. Cette proposition ne fut pas reçue avec moins de reconnaissance que partout ailleurs. Dès l'après-midi de notre arrivée, deux personnages respectables vinrent à bord, et invitèrent quelques-uns d'entre nous à descendre à terre, et à les accompagner à leur village. M. Lindsay, M. Gulzlaff et moi, nous nous rendîmes à leur invitation, et nous débarquâmes dans l'île.

Arrivés chez nos hôtes, nous prîmes d'excellent thé, et après nous être promenés quelque tems, nous nous disposions à retourner à bord, lorsque nos deux amis nous supplièrent de rentrer dans le village pour assister à une petite fête qu'ils venaient d'improviser. Nous n'eûmes pas la force de leur refuser, quoiqu'il fît déjà nuit. Ils nous conduisirent dans la plus belle maison du village, où nous trouvâmes un excellent repas chinois auquel nous fîmes honneur de grand appétit. Nos hôtes refusèrent absolument de s'asseoir; ils voulurent nous servir et eurent soin d'écarter de nous la foule qui avait envahi la salle où nous mangions. Les jeunes gens montaient sur les meubles pour nous voir; et malgré cet empressement rien ne troubla l'harmonie qui régnait entre nous, rien n'altéra la bienveillance dont la population entière semblait animée à notre égard.

Enhardi par cet essai, M. Lindsay résolut de visiter Fuh-chow-fou, capitale de la province, et de présenter sa requête en personne. En conséquence, nous continuâmes à remonter la rivière; nous avions à peine filé deux nœuds,

que nous vîmes arriver à nous un bateau monté par un mandarin; cet officier nous était envoyé par le gouverneur, pour nous intimer l'ordre de retourner sur nos pas au plus vite. Nous n'y eûmes aucun égard, et nous continuâmes notre route. Après un trajet de vingt-cinq milles, nous arrivâmes en vue d'un pont qui partage la ville en deux parties. Ce pont était couvert d'habitans attirés par la nouveauté du spectacle, et, à notre débarquement, nous nous vîmes entourés d'une foule prodigieuse. Le faubourg qui mène à la ville peut avoir un mille de long, et c'est par une voûte spacieuse, mais qui n'est point fermée, que l'on entre dans la ville.

Nous demandâmes où se trouvait le palais du gouverneur, et plusieurs personnes s'offrirent aussitôt pour nous y conduire. Après nous avoir fait encore parcourir au-delà de cette voûte la distance d'un demi-mille, on nous introduisit dans un grand bâtiment dont on referma les portes sur nous pour empêcher la foule d'entrer. C'était le bureau de police. Les officiers qui nous reçurent manifestèrent le plus grand étonnement à notre approche. Ils ne concevaient rien à notre apparition, et eurent beaucoup de peine à se persuader que nous fussions réellement des êtres vivans. Nous vîmes bientôt arriver un mandarin chargé de prendre nos noms et prénoms; M. Lindsay lui montra sa requête, en lui exprimant le désir de la remettre au gouverneur. Le mandarin lui dit qu'on arrangerait tout cela le lendemain, et qu'on allait nous conduire, pour passer la nuit, dans une maison respectable placée à peu de distance du vaisseau, où nous serions traités avec les plus grands égards. Comptant sur cette promesse, nous revînmes sur nos pas, et, arrivés au bord de la rivière, à l'endroit où nous avions débarqué, nous demandâmes quelle était la maison où l'on avait l'intention de nous

faire passer la nuit. On nous montra alors un grand bateau couvert, qu'on nous dit avoir été disposé tout exprès pour nous.

Après quelque hésitation, nous consentîmes à y descendre; mais, en y entrant, nous nous aperçûmes que ce n'était qu'un vaisseau marchand ordinaire, et qu'il était déjà rempli de gens de la dernière classe du peuple. M. Lindsay nous ordonna aussitôt de le suivre, et nous allâmes droit au bureau de la douane, en déclarant que c'était là que nous passerions la nuit. Les employés, qui ne s'attendaient point à cette irruption, ne firent rien pour s'y opposer, et nous nous installions déjà dans la pièce principale, lorsqu'un mandarin, nommé Wang, le même qui nous avait conduits au bateau, revint. Il nous conjura de sortir, en nous disant que cette maison appartenait au gouvernement, et que, pour rien au monde, Son Excellence ne nous y laisserait passer la nuit. Je ne sais trop comment notre commandant eût accueilli ce message, si, au même instant, un autre mandarin, qui déjà nous avait montré quelque bienveillance, ne s'était offert pour nous conduire dans une maison appartenant à un général tartare, et où, disait-il, nous ne manquerions de rien.

M. Lindsay consentit à suivre l'officieux mandarin. La maison où il nous mena répondait assez à l'idée qu'il nous en avait donnée; mais, à peine nous y étions-nous établis, que nous reçûmes une nouvelle visite de Wang, qui eut l'insolence de nous dire qu'on ne pouvait décidément permettre à des barbares de passer la nuit à terre, et qu'il fallait sur-le-champ retourner à notre chaloupe. A ces mots, notre indignation ne connut plus de bornes; nous accablâmes le malencontreux Chinois d'un torrent d'invectives; et, pour lui prouver que notre ferme intention était de rester où nous étions, nous déballâmes nos provisions,

et nous nous mîmes à manger sans écouter ses observations. Étonné de notre assurance, Wang sortit sans proférer un seul mot. Le vieux mandarin qui nous avait amenés chez le général tartare, et qui lui-même était tartare mantchou, semblait pétrifié. Il nous répéta millefois qu'il n'avait pris aucune part à tout ce qui venait de se passer, et que Wang était son supérieur. Les autres mandarins qui se trouvaient là, n'étaient pas moins honteux que lui du manque d'hospitalité qu'on montrait à notre égard. Enfin minuit sonna, ces messieurs se retirèrent, et il nous fut permis d'achever tranquillement une nuit si tumultueusement commencée.

Le lendemain, nous nous aperçûmes que notre fermeté de la veille avait opéré un effet merveilleux. Les mandarins les plus récalcitrans s'étaient dépouillés de leurs formes acerbes, et le fougueux Wang lui-même était devenu le plus doux des hommes. Il ne tarda pas à arriver avec une dépêche du gouverneur. Son Excellence daignait nous dire que c'était par suite d'un mal-entendu qu'on nous avait offert, pour passer la nuit, le bateau dont l'aspect nous avait choqués; qu'à la vérité, obligée d'obéir aux lois sévères établies par le gouvernement, elle s'était trouvée dans la nécessité de nous faire inviter à passer la nuit sur la rivière; mais qu'elle avait entendu que ce fût d'une manière digne d'étrangers venus de si loin pour ouvrir des relations amicales avec le pays. Son Excellence ajoutait que, si nous le désirions, une jonque de l'état serait mise dès ce moment à notre disposition pendant tout le tems que nos affaires nous retiendraient devant la ville; mais que, dans le cas où nous consentirions à retourner à bord de notre vaisseau, nous pouvions être sûrs que cette marque de déférence de notre part déterminerait le conseil à nous accorder un traité de commerce très-favorable.

M. Lindsay adopta avec empressement la proposition qu'on lui faisait. Il répondit sur-le-champ au gouverneur qu'il avait reçu sa lettre avec plaisir et reconnaissance; que, pour donner à Son Excellence la mesure du désir qu'il avait de lui être agréable, il allait immédiatement se rembarquer, et que notre vaisseau resterait à l'endroit où il se trouvait, sans entrer dans le port, jusqu'à ce que les conditions du traité eussent été réglées. En conséquence de cet arrangement, nous retournâmes le même jour à bord du *Amherst*, et nous ne laissâmes à terre que M. Simpson, avec deux matelots chargés de l'achat des approvisionnemens qui nous étaient indispensables.

Nous restâmes trois jours dans cette position, pendant lesquels nous fîmes plusieurs excursions aux environs de Fuh-chow-fou, en évitant toutefois d'entrer dans la ville, pour ne donner aux autorités aucun sujet de mécontentement. Le quatrième jour, nous vîmes paraître une flotte de jonques de guerre, qui vint mouiller précisément entre le port et nous. L'arrivée d'un nombre aussi considérable de vaisseaux armés donnait beaucoup d'inquiétude à notre commandant; lorsque M. Simpson vint nous annoncer que l'amiral avait fait publier dans la ville une proclamation défendant à tous les habitans de venir à notre bord sous quelque prétexte que ce fût. A cette nouvelle, M. Lindsay écrivit de suite au gouverneur, pour se plaindre de la lenteur qu'il mettait à exécuter ses promesses, et de l'attitude hostile que les jonques nouvellement arrivées prenaient à l'égard du vaisseau anglais. Le gouverneur répondit que nous n'avions rien à craindre, et que dans peu de jours notre traité serait terminé.

Malgré cette déclaration le tems s'écoulait : et M. Lindsay, voyant qu'il était dupe de la mauvaise foi du gouverneur, résolut d'employer un moyen qu'il avait toujours

réservé pour les dernières extrémités. Nous levâmes l'ancre, et, après avoir traversé la flotte chinoise, nous allâmes mouiller devant les bureaux de la douane. De là M. Lindsay fit déclarer au vice-roi qu'il fallait absolument qu'il remplit le but de son voyage, en se débarrassant de ses marchandises, et qu'il ne partirait que lorsqu'il en aurait vendu pour une somme qu'il détermina. L'effet de cette mesure vigoureuse ne se fit pas long-tems attendre. Un des principaux négocians de la ville vint à bord de la part de Son Excellence, et demanda au commandant une note des articles composant notre cargaison. Lorsqu'on la lui eut donnée, il retourna à terre, nous promettant de nous amener bientôt des acheteurs. En effet, il revint dans la soirée, accompagné de plusieurs marchands qui firent des achats équivalens à la somme que M. Lindsay avait fixée. Dès lors, rien ne légitimait notre séjour en cet endroit. Nous sortimes du port, et reprîmes notre ancien mouillage, où les marchands chinois vinrent régler leurs comptes. Tous ceux qui ne connaissent pas par quelle complication de rouages se meut la machine du gouvernement chinois, et par quel système de déceptions il soutient sa politique, ne pourront croire ce que je viens de dire; mais il n'en est pas moins vrai qu'au moment où des édits sévères défendaient toute communication avec un vaisseau barbare, deux jonques portant pavillon impérial vinrent en plein jour trafiquer avec lui, en présence d'une ville tout entière; et que, pendant tout ce tems, le mandarin civil du district demeura à bord de ce vaisseau, pour examiner les marchandises et faciliter les transactions.

Après avoir réalisé la vente de nos marchandises, rien ne nous retenait à Fu-chow-fou; nous levâmes l'ancre et redescendimes la rivière. Ce fut avec un plaisir bien vif que nous revîmes en passant nos bons amis de Kou-keang,

Ils nous forcèrent à recevoir divers objets à titre de souvenir en échange desquels nous eûmes bien de la peine à leur en faire accepter nous-mêmes, et nous quittâmes cette île hospitalière le cœur plein de douces émotions, d'autant plus agréables pour nous, qu'elles furent très-rares durant le cours de cette expédition.

A Ning-po, ville populeuse que nous visitâmes ensuite, nous reçûmes l'accueil le plus favorable, non seulement de la part des habitans, mais même des autorités. Le gouverneur nous invita à prendre le thé; et pendant tout le tems que dura notre visite, il ne cessa de nous combler de marques d'attention. Si jamais nous avions dû concevoir l'espérance d'atteindre le but de notre expédition, c'était à coup sûr en présence de préliminaires aussi favorables. Mais nous ne tardâmes pas à voir que ces politesses n'étaient, de la part du fonctionnaire chinois, qu'un moyen d'obtenir de nous ce que nous ne paraissions pas disposés à accorder à la violence. Lorsque M. Lindsay voulut aborder la question commerciale, le gouverneur le supplia de ne point lui parler d'une chose à laquelle son devoir l'empêchait de consentir; il lui fit observer que nous devions reconnaître, par sa réception, qu'il était pénétré pour nous de la plus haute estime, mais qu'en raison même de ces égards il avait lieu d'espérer que nous ne voudrions pas violer les lois du pays. Ce langage mit notre commandant plus mal à l'aise que ne l'avaient fait les grossièretés dont jusque-là nous avions été abreuvés. Il fit pourtant envisager au gouverneur les avantages que le pays, et la ville en particulier, retireraient du commerce des Européens. L'opiniâtre Chinois répondit qu'il ne contestait point ces avantages, mais que, fussent-ils plus grands encore, il ne pouvait se résoudre à violer les lois fondamentales de son pays, prérogative qui n'ap-

partenait, disait-il, qu'au souverain du céleste empire. Du reste, il nous accorda avec empressement l'autorisation de nous procurer dans la ville les objets qui nous étaient nécessaires, mais il exigea de nous la promesse de les payer en argent, et non en marchandises.

En quittant Ning-po et son politique gouverneur, nous nous rendîmes devant Shanghae, dans la province de Keang-Sou. Cette ville est l'un des comptoirs les plus considérables de la Chine. Nous mouillâmes en rade, à portée du canon des forts, car notre intention était d'entrer dans le port à la marée montante. Mais environ une heure après notre arrivée, nous vîmes venir une barque commandée par un mandarin, qui monta à bord et écrivit avec soin sur un registre nos noms et celui de notre vaisseau. Dès qu'il eut rempli ces formalités, il nous dit qu'il allait communiquer nos désirs au gouverneur, et qu'il nous ferait connaître sa réponse. Plusieurs heures s'écoulèrent, et la réponse ne venait point. Tandis que nous étions occupés à observer ce qui se passait, le mandarin que nous avions déjà vu revint et nous apporta une lettre du gouverneur. C'était une défense expresse d'entrer dans le port, parce que l'empereur, disait-il, en interdisait l'accès aux vaisseaux de guerre de toutes les nations. M. Lindsay crut lever cette difficulté en faisant observer au messager que notre navire n'était point un vaisseau de guerre, et, pour ne lui laisser aucun doute à cet égard, il offrit de lui montrer les marchandises que nous portions. Le mandarin répondit qu'il n'était pas du tout disposé à croire que nous fussions venus en Chine pour vendre les canons qu'il voyait sur notre pont. « Le gouverneur, ajouta-t-il, ne veut pas approfondir les motifs qui vous ont amenés dans ces mers, il désire même demeurer entièrement étranger à tout ce qui vous concerne. » Il termina en nous préve-

nant que des mesures énergiques étaient prises pour nous repousser dans le cas où nous aurions l'audace de transgresser les ordres du gouverneur.

M. Lindsay répliqua au mandarin qu'il ne consentirait jamais à passer la nuit dans une rade ouverte à tous les vents, et sur une mer si dangereuse, tandis qu'il était à l'entrée d'un port excellent, qui appartenait à une nation amie; qu'il espérait que Son Excellence ne mettrait point ses menaces à exécution, et qu'elle n'exercerait aucun acte d'hostilité envers un navire appartenant à une puissance qui n'avait point pour habitude de laisser impunis les outrages faits à son pavillon.

Nous connaissions si bien la distance qu'il y a chez les Chinois de la menace à l'exécution, que nous ne fîmes pas grand cas de l'avis du mandarin. Dès qu'il se fut retiré, le commandant, sans perdre une minute, fit appareiller, et nous nous dirigeâmes vers le port, bien convaincus que nous n'avions rien à craindre. Nous fûmes cependant trompés dans notre attente. Au moment où nous nous trouvions à demi-portée de canon des forts dont j'ai parlé, l'un d'eux, celui de droite, nous salua d'une bordée dont les boulets, heureusement mal dirigés, ne nous firent aucun mal : un seul donna dans nos œuvres mortes; et nous pénétrâmes dans le port, sans avoir la moindre perte à déplorer (1).

Il était naturel de penser qu'après ces démonstrations hos-

(1) On fit subir en notre présence un supplice ignominieux au commandant de celui des forts qui nous avait laissé passer sans faire de résistance. On lui banda les yeux; on lui plaça dans chaque oreille un petit drapeau; puis on le fit promener autour des quais, précédé d'un homme qui criait : « Par l'ordre du général de Sou et de Sung, le mandarin que voici a les oreilles percées. Que son exemple serve de leçon à tout le monde. »

tiles, les autorités chinoises déploieraient quelque énergie à les soutenir. De notre côté, nous nous étions mis en état de repousser la force par la force. Le commandant avait fait placer sur le pont trois pièces de réserve que nous avions à fond de cale, et avait fait ouvrir les coffres d'armes. Mais ces dispositions furent inutiles. En entrant dans le port, nous vîmes tous les quais remplis d'une foule immense, accourue pour nous contempler. Nous nous mîmes, M. Lindsay et moi, dans une chaloupe, avec une vingtaine d'hommes bien armés, et nous nous fîmes descendre vis-à-vis d'un temple où l'on célébrait une cérémonie religieuse qui fut interrompue à notre approche, parce que tous les assistans sortirent pour nous voir passer. Nous demandâmes le palais du gouverneur, et après qu'on nous l'eût indiqué, nous nous y rendîmes d'un pas rapide. A notre arrivée, les gardiens se disposaient à fermer les portes; mais nous les rouvrîmes de force, et nous entrâmes dans la cour du palais où se trouvaient seulement quelques officiers subalternes. Toutes les portes étaient fermées et barricadées à l'intérieur; fatigués d'attendre et de frapper en vain, nous allâmes droit à la porte principale; et sur l'ordre du commandant, deux des matelots les plus robustes se mirent à l'enfoncer à coups d'épaules. Ils en vinrent bientôt à bout; et nous nous trouvâmes dans la salle d'audience, au fond de laquelle était le gouverneur lui-même, entouré des principaux habitans de la ville. Son Excellence feignit de tout ignorer, nous reçut avec beaucoup de politesse, nous fit asseoir, et nous offrit du thé et des pipes.

M. Lindsay s'était trop bien trouvé jusque-là de sa manière de procéder, pour ne pas continuer jusqu'au bout. Il exigea plutôt qu'il ne demanda le droit de commerce, libre et sans entraves, avec les habitans du pays; ainsi que

la jouissance d'une maison commode pour loger ses marchandises jusqu'à leur écoulement. Ces demandes, ainsi que d'autres, nous furent accordées avec la plus grande facilité; nous débarquâmes le reste de la cargaison, et en général tout ce qui, sur le vaisseau, pouvait être de la moindre défaite. Au bout de trois jours, tout fut enlevé, et à des prix tellement avantageux, qu'il nous fut impossible de ne pas voir que les autorités avaient acheté par quelques sacrifices, le plaisir de se débarrasser de nous. Pendant tout le tems que durèrent ces transactions, nous fûmes l'objet des marques d'amitié les plus empressées de la part des habitans de la ville et des environs. Dans tous les villages que nous visitâmes, là où le peuple n'était point gêné par la présence des mandarins, nous étions accueillis comme des frères. Lorsque nous quittions ces bonnes gens, non contens de nous avoir traités de leur mieux, il nous forçaient à emporter leurs plus beaux fruits. Quelques habitans nous révélèrent même, sous le sceau du secret, que le gouvernement faisait des préparatifs imposans pour forcer le vaisseau barbare à s'éloigner. Il n'était question de rien moins que de l'approche d'une flotte considérable, tandis que des corps de troupes nombreux, réunis des provinces environnantes, devaient appuyer les opérations maritimes dirigées contre nous. Notre commandant jugea dès-lors qu'un plus long séjour dans le port de Shanghae ne serait plus qu'une bravade inutile et imprudente, et nous disposâmes tout pour le départ.

Nous avions rempli, autant qu'il était possible de l'espérer, l'objet que les directeurs de la Compagnie s'étaient proposé. Notre voyage a ouvert la voie et indique la marche à suivre pour toutes les expéditions du même genre qu'on jugera convenable d'entreprendre par la suite. On ne doit point s'attendre à ce que le gouverne-

ment chinois renonce ouvertement en notre faveur à sa politique préventive ni à sa morgue insolente ; à chaque tentative nouvelle que feront nos vaisseaux, il fulminera des édits sévère contres nous. Mais, si les capitaines anglais savent unir à beaucoup de tact le degré de fermeté nécessaire, ils parviendront facilement à intimider des mandarins lâches par caractère et irrésolus par habitude, jusqu'au moment où le tems qui sanctionne tout, à la Chine comme partout, rendra indispensable pour ce pays un commerce sur lequel les agens du pouvoir finiront par fermer les yeux.

(*Naval and Military Magazine.*)

Tableau de Moeurs.

PHYSIONOMIE
DES DIVERS QUARTIERS DE LONDRES.

Vous pouvez avoir vécu dans une capitale pendant cinquante ans, et ne pas savoir combien de nations diverses vous ont coudoyé tous les jours. Ce sont des races aussi distinctes qu'il est possible; ce ne sont plus les mêmes mœurs, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes physionomies : vous pourriez passer d'Italie en Espagne et d'Espagne en Flandre, sans trouver des différences aussi tranchées entre l'habitant de la Sierra-Morena et l'indigène de Venise, entre le pâtre des Abruzzes et le citadin de Bruxelles. Mais qui observe attentivement l'humanité? qui la juge digne de ses regards et de son examen? On a trop d'intérêts à discuter, trop de petites passions à faire réussir, trop de petits succès à poursuivre. Cet Océan d'hommes qui vous presse de ses vagues roule autour de vous sans être même aperçu.

J'avais, pendant trente ans, habité les environs de Hyde-Park, et durant cet espace de tems je n'avais jamais mis le pied dans les environs de Spitalfield (1). Il me prit envie de voyager dans ces terres australes et inconnues. C'était un jour de fête. Certes, si j'étais tombé des nues au milieu d'une ville étrangère, je n'aurais pas eu plus de sujets

(1) Quartier habité par des artisans et des pauvres.

d'étonnement. Tout était nouveau : rien ne me rappelait la partie septentrionale de Londres et les êtres qui l'habitent. Ce qui me frappa d'abord, ce furent les proportions diminutives de tous ceux qui m'entouraient ; je ne voyais que petits hommes, chétifs, étiolés, malades, difformes ; aussi peu semblables aux Londoniens de l'autre côté de la ville, que le Lapon, haut de quatre pieds, ne ressemble à l'Américain géant. L'excès du travail et de la misère courbe sous une vieillesse prématurée le jeune homme de vingt ans, qui paraît en avoir quarante. Vous ne rencontrez pas un vieillard qui ne soit mutilé, contourné, qui ne réunisse à la décrépitude de l'âge quelque difformité repoussante ; ce ne sont que bossus à épaules rondes, monstres aux jambes arquées et aux longs bras, hommes dont la tête long-tems ployée sur leur poitrine a conservé cette position oblique, tel est le résultat d'une vie de labeur : ces malheureux sont restés courbés sur le métier à tisser la soie, véritable instrument de supplice qui leur donne à peine du pain et les flétrit dès le premier âge. Là une épine dorsale droite est une merveille, un homme qui a plus de cinq pieds est un géant ; si vous le rencontrez par hasard dans le pays dont nous parlons, soyez sûr que ce n'est pas un indigène.

La ville de Londres se souviendra long-tems de cette procession solennelle des tisserands de Spitalfield qui, il y a peu d'années, quitta sa région natale et s'achemina vers la Chambre des Communes pour lui demander justice, c'est-à-dire du pain. Cette armée de pauvres pygmées en haillons, ces figures d'inanition et de décrépitude prématurée, cette maigreur générale, ces teints hâves et plombés, étaient bien plus éloquens que ne pourront l'être jamais tous les discours de nos faiseurs de phrases.

Comment s'étonner de cet amoindrissement de l'espèce

humaine? Long-tems les malheureux auxquels nous devons nos habits de luxe n'ont gagné que quatre schellings et demi (5 fr. 60) par semaine, et encore ce misérable salaire qui, sextuplé, aurait à peine suffi aux besoins matériels de leur vie, s'interrompait-il tout-à-coup, la sixième ou septième semaine, pour reprendre après une interruption de huit jours. Ils ne gagnaient réellement que la somme nécessaire pour acheter du pain et de l'eau. Ils croyaient cependant à leurs droits politiques et ne négligeaient pas de les faire valoir. J'assistai aux débats d'un comité formé par eux et dont les séances avaient lieu dans une taverne; mais, attendu leur pauvreté, de l'eau, placée dans un grand tonneau où l'on puisait avec des écuelles de bois, était le seul rafraîchissement sur lequel les assistans pussent compter.

Que les philosophes et les hommes politiques y pensent donc, qu'ils aillent comme moi examiner de près cette misère à laquelle notre luxe insulte, qu'ils aillent comme moi s'asseoir sur ces misérables escabeaux, seuls meubles qui ornent les petites cellules des maisons à huit étages que cette population habite. C'est surtout le dimanche qu'il faut la voir et qu'elle fait pitié! elle est couverte de lambeaux et de haillons qu'elle a blanchis avec soin. Elle va, pour deux sous, s'asseoir dans un petit jardin large de huit pieds, avec sa muraille noire de suie et de fumée et sa table de bois blanc. Suivez-les de leurs maisons à l'église et de l'église à l'atelier, jamais, sur ces figures pâles et flétries, un rayon de joie ni d'espérance. Leurs amusemens sont misérables comme leur vie : attablés chez le maître d'auberge, ils fument et boivent, mais sans sourire. Leurs intelligences sont rachitiques comme leurs corps : j'ai vu un aubergiste, pour leur offrir un sujet de curiosité et d'intérêt, condamner un petit enfant à ramasser sur la

terre cent cailloux en deux minutes. Ainsi leur ame et leur esprit ont également cédé à l'influence pestilentielle de la misère.

Sortez de Spitalfield, entrez dans le quartier de White-Chapel. Tout change; au lieu de ces hommes nains et rabougris, qui se glissent le long des maisons comme des fantômes, vous ne trouvez plus que de grands drôles, vigoureux et bien bâtis, escrocs héréditaires, soutiens et bourreaux de la plus abjecte race de femmes, amoureux du plaisir, versés dans la jurisprudence, braves, audacieux et fiers d'une dépravation qui circulait déjà dans les veines de leurs pères et dont la tradition ne s'est pas perdue.

De tout tems White-Chapel a servi de repaire aux plus mauvais sujets de la capitale. C'est un Botany-Bay volontaire où viennent affluer toutes les espèces de brigands de premier et de second ordre qui vivraient mal à l'aise dans un autre quartier. Là se fait l'éducation des jeunes voleurs: là se conserve dans sa pureté le langage spécial qu'on nomme *argot*. Ne croyez pas que le filou de White-Chapel ressemble à l'escroc de Paris, ou au picaro de Séville. C'est un homme d'une nature si spéciale que vous chercheriez vainement son analogue dans les quatre parties du monde. Il est fort, vigoureux, marche la tête haute avec un certain air d'aristocratie indépendante; cependant il est fin, rusé, matois, prêt à tout, plein de complaisance pour l'étranger dont il veut faire sa dupe, de facilité dans le discours et de ressources dans le danger. Il a ses jurons, ses modes d'expression tout particuliers, son bon ton qui n'est que le raffinement du vulgarisme. Il est profondément versé dans tous les mystères de cette industrie magnétique qui attire dans la poche de l'escroc l'argent du public; il est parieur, boxeur, connaisseur en fait de chiens et de

chevaux, amateur de combats de coqs, habile de ses doigts, profondément instruit des divers genres de punitions que la loi réserve aux diverses nuances de crime : aussi sait-il toujours à quoi il s'expose, et pas un de ses méfaits n'est commis sans que les résultats du délit soient d'avance calculés.

En sa qualité de gentilhomme de White-Chapel, l'homme dont nous parlons a aussi ses fantaisies, ses plaisirs et ses penchans. Ce qui étonnera le lecteur, c'est que le plus prononcé de ses goûts est innocent et a même je ne sais quoi de poétique et de gracieux. La manie des pigeons est pour lui ce que la tulipomanie était pour le Hollandais du dix-septième siècle : tel escroc de White-Chapel à qui vous seriez tenté de faire l'aumône, et qui s'expose à l'exportation en dérobant un gigot de mouton sur l'étal d'un boucher, est possesseur d'une volière complète où se trouvent réunies toutes les différentes espèces de pigeons et qui peut valoir de quatre-vingts à cent livres sterling : car ce goût est fort cher, surtout quand on est curieux de belles espèces et qu'on s'y livre en amateur. Notre homme sacrifie à ses pigeons chéris tout ce qu'il gagne ou ce qu'il vole, le pain de ses enfans, ses vêtemens, le *comfort* de sa vie privée. Le dimanche, on voit souvent douze ou quinze individus de cette race sortir ensemble de Londres, et s'acheminer du côté d'une des collines qui l'avoisinent. Chacun d'eux porte une cage d'osier qui contient un grand nombre de pigeons. Parvenus à l'élévation qu'ils ont cherchée, ils ouvrent leur cage et tous les oiseaux prennent l'essor. C'est un assez beau spectacle que de voir tous ces oiseaux, dont la forme est gracieuse et le plumage chatoyant, décrire dans l'air plusieurs spirales, reconnaître çà et là les objets qui leur sont familiers, puis s'élever en ligne droite et voler d'un seul trait vers le lieu de leur résidence habituelle. Comment ce

goût a-t-il pu se développer parmi les habitans de White-Chapel, dont toutes les idées se dirigent ordinairement vers le désir du gain, vers le besoin d'exploiter et d'amasser? C'est une de ces mille anomalies qu'on rencontre dans toutes les classes de la société, et qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer.

Le boucher de White-Chapel est le beau idéal de son état, c'est le type du boucher; jamais dans aucun autre quartier de Londres vous ne trouverez rien de semblable à lui; c'est encore le boucher du seizième siècle, tel que Ben-Jonson l'a placé dans ses drames comiques. Le tablier de cuir ne le quitte jamais, ses bras sont toujours nus, il ne connaît pas de dimanche. En général, il y a cinquante années de distance entre les habitans de ce quartier et les autres habitans de Londres. Les maisons sont vieilles et à pignon; les portes sont basses et étroites; les toits sont hauts et pointus; les rues petites et tortueuses. Cependant qui le croirait? Shakspeare dont les pièces ne se jouent à Drury-Lane et à Covent-Garden qu'en faveur de quelques nouvelles actrices ou de quelques acteurs aimés du public, Shakspeare est encore l'idole des White-Chapeliens; ils ont conservé pour lui l'antique vénération du peuple anglais pour le roi de son théâtre, et cette vénération n'est pas une admiration sur parole, ni le résultat d'une analyse littéraire. C'est de bonne foi et dans toute la sincérité de leur esprit qu'ils croient au génie du grand homme, et qu'ils applaudissent à ses œuvres. Plus ils sont arriérés dans la civilisation, plus il leur est facile de comprendre le géant du seizième siècle. S'ils ne soumettent pas ses beautés à une critique subtile, ils le sentent et le comprennent par instinct. C'est le petit théâtre nommé *le Pavillon* qui retentit chaque soir des applaudissemens les plus sincères et les plus bruyans

en l'honneur du vieux poète. Ainsi la poésie ne meurt pas. Quand les hautes classes la répudient, le bas peuple recueille sa douce rosée et s'en nourrit avec délices.

Passons à une région non moins spéciale et examinons les champs de Saint-George (*St-George's Fields*). C'est le pays des petits garçons et des petites filles. Je ne saurais dire pourquoi tout ce qui entre dans la puberté, tout ce qui sort de l'adolescence, tout ce qui manie une paume, une balle, une raquette, afflue des divers quartiers de Londres dans les champs de Saint-Georges. Observez ce groupe oisif qui occupe le coin de la route de Londres; le plus âgé n'a pas dix-neuf ans. Pourquoi cette foule de petits garçons couverts de haillons se presse-t-elle autour de cet adolescent dont le chapeau bien brossé, dont l'habit noir et le pantalon noir semblent indiquer qu'il appartient à une famille aisée et honorable? c'est une troupe d'apprentis-voleurs qui dans quelques années fera retentir Londres de ses exploits; ces enfans de quatorze ans, couverts de boue, sans souliers, sans chapeau, se laissent conduire à la potence ou à la déportation par leurs guides; on ne sait par qui le quartier est dévalisé; la police fait de vaines recherches, les perruques poudrées de la magistrature s'ébranlent avec indignation, et personne ne sait quel est ce nid de dépravation et de vol où toute une génération de petits brigands est couvée par d'autres brigands plus avancés. C'est de ce quartier que sont sorties les célèbres bandes des *quarante voleurs* et des *pattes noires* qui ont mis toute la police en désarroi. Qu'est-ce en effet qu'une police qui ne surveille même pas ces colléges, où l'éducation du vice s'accomplit presque sous ses yeux?

L'*Obélisque* est entourée de tavernes où l'incubation du vol, de la fraude et du meurtre s'opère tous les jours. Pénétrez dans l'un de ces repaires, vous le trouverez

rempli de dames élégamment et richement parées et de *messieurs* qu'elles ont choisis. Les mœurs de ce monde vous sont inconnues. Surmontez un moment votre dégoût, soyez philosophe, et pensez que plus d'un cinquième de la population de Londres se compose de ces gens-là; que toutes ces allées tortueuses en sont remplies, et que plus d'un valet de chambre, plus d'une femme de service, sortent de leurs rangs et s'introduisent dans nos familles. L'histoire de Thomas Smith peut servir de modèle et d'échantillon : il était garçon de boutique; quelques-uns des écus jetés dans le comptoir par son maître ont passé dans sa poche d'une manière assez illicite, et Thomas s'est trouvé sans place. L'argent du maître avait servi à gagner le cœur de miss Molly Peggs, et il était bien juste que son chevalier, si généreux envers elle, reçût à son tour quelques marques de sa bienveillance. Thomas, à qui la besogne de la boutique ne plaisait que médiocrement, se trouve donc l'ami de cœur et l'obligé de miss Molly. La société qu'elle fréquente devient la sienne, il marche de pair avec Jones et Johnson, jeunes gens du grand monde, à ce qu'ils prétendent, et de fort bonne compagnie, qui ont un cabriolet, des montres d'or, des maîtresses, qui vivent largement, mais aux dépens du public. Initié bientôt dans leurs mystères, Thomas devient leur aide et leur complice. Il apprend l'argot, il se lie avec ces officiers de police qui, au moyen d'une rétribution assez forte, ferment les yeux sur toutes les peccadilles dont ils sont témoins et dont ils partagent le bénéfice. La carrière ainsi ouverte, le voilà lancé; sa première entreprise réussit; bientôt il vit comme un sultan. Miss Molly n'est plus le seul objet de sa préférence, son sérail se forme, il brille parmi ses associés, et les tavernes de l'Obélisque sont témoins de plus d'un combat entre les belles qui se disputent son cœur. Vous

pouvez le voir se promener dans Bond-Street, le cigarre à la bouche, l'air conquérant, vêtu d'habits que le meilleur tailleur de Londres ne désavouerait pas. Hélas! le dénouement de ce beau drame a lieu sur la place publique, et après tout le nom de Thomas Smith ne résonne pas mal sur un échafaud. Son éloquence n'est pas moins énergique que celle de ses compagnons de malheur et de danger, et l'histoire de son procès, la gravure sur bois qui représente ses derniers momens, toute cette gloire que la publicité anglaise accorde au filou et à l'escroc, ne lui vont pas plus mal qu'à un autre.

Qui le croirait? dans la salle voisine, de petits Thomas Smith s'exercent et préludent; eux aussi boivent, jouent, commettent de petits vols dignes des galères, s'enivrent de gin, ont leurs maîtresses et jouent les Lovelaces. Ces apprentis du vice ont de quatorze à quinze ans, leur seule lecture est celle du calendrier de Newgate, journal dans lequel les faits et gestes des héros de galère sont relatés avec une exactitude déplorable. Je sais deux ou trois tavernes qui n'ont pour habitans que ces petits messieurs, tous connus de la police, qui se contente de savoir qu'ils existent, et qui ne s'avise pas de leur chercher querelle. Tous, ils sont destinés tôt ou tard à sentir *l'odeur de la rue*, c'est-à-dire à paraître en cour d'assises: telle est l'expression consacrée. Pour chasser la mauvaise odeur, on a soin de couvrir de rue, de serpolet et de quelques autres herbes odoriférantes les tables et les bancs sur lesquels viennent s'asseoir les accusés.

La police active se fait plus ou moins bien dans toutes les capitales: on oublie seulement la police préventive; on sait que les voleurs existent; on sait où ils se trouvent, mais tant qu'ils n'ont pas commis de crimes palpables, tant qu'on ne peut pas prouver par de bons et valables témoi-

gnages le vol avec ou sans effraction, la filouterie de telle ou telle nature, on les laisse en paix et en liberté; permis à eux de grandir, de s'exercer, de parcourir tous les degrés de leur profession; on les surveille dans leurs momens de repos, on les perd de vue quand ils travaillent. Si le filou est bon artiste et homme de talent, il peut, de quinze à cinquante ans, vivre du fruit de ses rapines sans que jamais la main crochue du squelette qu'on nomme *Justice* vienne le saisir et l'arrêter. On voit circuler dans Londres des gens qui pendant quarante ans n'ont pas eu d'autre profession que celle d'escroc, et qui, grâce à leur adresse et peut-être aussi aux conseils de quelques avoués discrets et bien payés, ne se sont jamais laissé prendre dans les filets d'une condamnation légale. Cités quelquefois devant le juge, ils ont toujours trouvé des moyens évasifs qui les arrachaient aux serres de la loi; avertis, mais non corrigés, ils rentraient dans le monde, reprenaient le cours de leurs habitudes et profitaient de leur expérience pour être plus circonspects à l'avenir. On peut regarder notre police, telle qu'elle est faite, comme une bonne nourrice des crimes et des vices publics. Elle commence par jouer avec eux, par les caresser avec tendresse et avec bonté, par leur passer les premiers caprices et les premières erreurs de leur jeune âge; indulgente jusqu'au moment où le meurtre et la rapine deviennent des fléaux pour la société. Alors seulement elle punit, elle châtie vigoureusement ce qu'elle a toléré avec trop de complaisance; alors le gibet, l'échafaud, le carcan, punissent les fautes qu'elle n'a que trop favorisées. Comment se fait-il que, parmi tant d'associations instituées par la philantropie moderne, il ne s'en trouve pas une seule qui ait pour but l'amélioration morale de l'adolescence dans les grandes villes? C'est pitié pour le philosophe de voir tant de jeunes ames perdues de si bonne

heure, égarées sans espoir de retour, et plongées par la négligence des institutions dans un abîme d'où elles ne peuvent plus sortir.

La rue nommée *New-Cut* a aussi une physionomie bien remarquable et offre un caractère si pittoresque et si singulier, que je ne puis la passer sous silence; c'est une foire perpétuelle. Là sont exposés en vente tous les objets volés d'un bout de l'année à l'autre: livres, gravures, instrumens, débris de ménage, portraits de toutes les époques, de tous les âges et de tous les sexes, mouchoirs de poche dont la marque est soigneusement détruite; comestibles de toutes les espèces, poissons qui depuis long-tems ont quitté la mer et qui doivent avoir perdu tout souvenir de leur pays natal, plum-puddings plus riches en pâte qu'en sucre, côtelettes à la minute, pommes de terre qui frémissent en tombant dans la friture où les jette une main exercée; un amalgame incroyable d'objets, d'odeurs, de saveurs, de ruines, de nouveautés. A ne juger les habitans de New-Cut que sur l'apparence, on croirait que leur vie entière est consacrée à l'art culinaire, et qu'ils ne s'occupent que de boire et de manger. Leur pays est un pays de Cocagne; tout ce qui vous entoure vous rappelle le principe de Rabelais, qui dit que la panse est le grand centre de l'univers. Ne croyez pas cependant que l'oisiveté règne sans partage dans cette région bienheureuse: voyez le long des murs, revêtus de leurs jaquettes bleues que l'eau de la mer n'a jamais mouillées, ces faux matelots pour qui ce costume n'est qu'un déguisement et une protection; qu'attendent-ils là? l'occasion d'exercer leur industrie, des dupes à faire, quelques mouchoirs à voler, ou l'arrivée d'un camarade qui va leur apprendre qu'une entreprise de brigandage nocturne doit avoir lieu dans tel endroit. Quand les philosophes parlent si haut de

la grandeur et de la beauté des capitales, la seule chose qu'ils oublient, c'est d'en visiter leurs recoins et leurs tanières.

Prenez maintenant l'Omnibus, machine perfectionnée par les Anglais, et qui réduira votre corps en une espèce de bouillie ou de pâte dont vous ne saurez que faire en descendant de la voiture infernale. Dans ce bel équipage vous arriverez à Paddington. Voyez cet étrange monsieur qui, suspendu à la portière, étale aux regards des passans son uniforme de fantaisie : une toque à la polonaise, une veste à boutons d'argent, de grandes bottes de hussard. Le personnage, revêtu de ce costume mélodramatique et de mauvais goût, doit vous demander six pences ou douze sous pour votre voyage, rien de plus; donnez-les lui. Vous ne trouverez dans l'intérieur de la voiture que douze ou treize commis expéditionnaires ou employés de bureau, tous harassés d'une journée passée au milieu des paperasses et des écritures, êtres fort innocens et fort ennuyés, vêtus de noir comme des gentilshommes, et qui vont demander à leur ménagère le thé toujours prêt à cinq heures et demi. Islington, que vous traversez, est un pays de gravité, de religion et de paix; vous n'y voyez que faces rubicondes, figures dévotes, jeunes filles sages au maintien grave et posé. Le seul péché national des habitans d'Islington est de tirer vanité de leurs beaux livres de prière, péché véniel après tout bien pardonnable. De petites pièces de gazon assez vert et bien soigné, de petits arbres qui verdoient aussi, de petites boutiques bien propres et toutes étincelantes de cuivre et d'acier poli, complètent l'aspect bizarre, mais agréable de ce faubourg de Londres. C'est là que, le soir, on voit débarquer toutes ces colonies d'Anglais septentrionaux qui viennent du fond de

l'Yorkshire, de Manchester et même des extrémités de l'Écosse. Vous reconnaissez les uns à leurs plaids bariolés, les autres à leurs bas de laine grise dont le tissu a plus d'un pouce d'épaisseur.

Laissez-vous emporter par ce léviathan de la grande route, l'Omnibus. Si la chaleur, le nombre de vos cohabitans et les autres inconvéniens de cette manière de voyager ne vous rebutent pas, traversez Pentonville. En 1812, ce faubourg était encore couvert d'arbres et de gazon, il rafraîchissait la vue, il plaisait au voyageur fatigué de son Odyssée à travers une capitale fumeuse et poudreuse; on y trouvait des champs pittoresques, des sentiers verdoyans, quelques ormeaux qui se balançaient sous la brise. Aujourd'hui ce même espace est occupé par des rues inachevées, des édifices de briques qui n'ont ni toit, ni comble, des maisons qui n'ont jamais été habitées et qui tombent en ruines, vestiges de cette manie architecturale qui avait saisi à la fois l'Angleterre et la France, et qui a englouti tant de fortunes il y a peu d'années. Cette grande taverne peinte en vert que nous apercevons là-bas et où l'on fait tant de bruit, c'est le Palais-Royal de ce quartier, le paradis de tous les apprentis de Londres, *White-Cundik-House*. L'établissement de cette taverne a révolutionné le quartier, c'est elle qui a fait de Pentonville un rendez-vous de plaisir et de débauche.

Les habitués des bals qui s'y donnent tous les dimanches ont renversé l'ordre de la politesse ordinaire. Leur coutume, dans les jours d'été, est de danser sans habit, et le chapeau sur la tête. Ma curiosité naturelle m'a fait assister plusieurs fois aux fêtes champêtres de Pentonville, et je me suis plu à observer de quelle manière les beaux de l'endroit liaient connaissance avec leurs

dames : ordinairement c'est en accrochant une robe, en déchirant un gigot que l'on débute ; il faut s'excuser, et, d'apologie en apologie, on arrive à une invitation en forme que la belle accepte ou refuse. Pentonville est devenu le rendez-vous général de toute la canaille de Londres qui cherche le plaisir. Dieu sait quelles étranges orgies, quelles révoltantes voluptés, quelles scènes de joie turbulente ont pour théâtre la taverne de Cundick. Pendant que l'industrie, l'intelligence et les arts s'avancent à marches forcées, les basses classes comme vous voyez ont aussi leurs plaisir et ne négligent pas les progrès ; elles se sont fait un Tivoli et un Vauxhall au petit pied, de la taverne de Cundick.

Descendons jusqu'à Battlebridge, c'est une population encore nouvelle : maçons, menuisiers, charpentiers, balayeurs, marchands de chiens et maquignons, faiseurs de briques, tous les rouages les plus humbles de la société se trouvent là réunis. Ce n'est pas une nation folâtre et licencieuse, comme celle que nous observions tout à l'heure, mais un peuple pauvre, souffreteux, vivant dans la poussière et dans la mauvaise odeur.

On lit avec intérêt dans Walter Scott une description piquante de l'Alsace, rendez-vous et lieu d'asile de tous les mauvais sujets du tems. La faible esquisse que je viens de tracer prouve que Londres moderne a encore son Alsace, ou plutôt qu'il renferme plusieurs régions très-distinctes et très-singulières qui ne méritent pas moins d'être étudiées. Dans le centre même de notre richesse, de notre puissance, de notre orgueil, des rues, des cours, des allées, rivalisent avec les lieux privilégiés que le grand romancier a dépeints. Près du pont de Waterloo, dans le Strand, est une taverne dont l'enseigne porte ces mots : *The Shades* (les ombres) : là se réunissent,

toutes les nuits, les escrocs de Londres ; c'est là qu'ils partagent leurs dépouilles. Cette taverne unique ne ressemble à aucune autre. Elle n'a pas d'enseigne : rien n'annonce la destination de la maison, consacrée à cet usage. Vous apercevez une barrière peinte en rouge, vous la poussez, vous descendez plusieurs marches qui conduisent à une cave : des lampes fumeuses éclairent les degrés de distance en distance ; vous arrivez à une espèce de rotonde où l'on danse, où l'on boit, où l'on joue aux dominos et aux cartes. Des groupes de filles publiques et d'hommes qui leur sont attachés parodient les valses et les galops à la mode ; d'heure en heure on voit descendre dans ces repaires des hommes et des femmes qui reviennent de leurs expéditions et qui racontent à leurs associés les bénéfices de la journée, les dangers qu'ils ont courus ; quelques-uns ont gagné de neuf à dix liv. st. ; la répartition a lieu : tout est dit.

Du côté de Saint-Gile, la population voleuse est tellement confondue et mêlée avec celle des ouvriers industrieux et honnêtes, qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre. Là on est voleur comme on est charron, comme on est menuisier ; personne ne méprise ou ne hait celui qui a le malheur d'être appréhendé au corps par la justice. Le porteur d'eau, le conducteur de cabriolet, le réparateur de chaussures ne sont pas voleurs, parce qu'ils ont de l'ouvrage. On ne connaît qu'une distinction, que deux classes d'hommes, le pauvre et le riche. Il est convenu tacitement que le pauvre peut tout voler au riche, et que le riche, ayant la force, peut se venger sur le pauvre comme il lui plaît. Peut-être, et cette réflexion est effrayante, les doctrinaires de cette espèce sont-ils à Londres au nombre de deux cent cinquante mille ! Tant que la ville est en repos, tout va très-bien, ils se traînent dans leur fange.

La police fait bien ou mal son devoir, le bourreau fait le sien, Botany-Bay se peuple. Mais supposez une époque de violences et de troubles : aussitôt une population monstrueuse s'élance et surgit de ces profondeurs; c'est alors que la société apprend avec effroi ce qu'elle renfermait dans son sein; c'est alors que le faubourg Saint-Antoine s'arme, et que l'on voit ce qu'il en coûte d'abandonner le peuple à une mauvaise et immorale éducation. Sortez de ce faubourg, remontez jusqu'au centre de Londres, atteignez Oxford-Street, le revers de la médaille va s'offrir à vous. Regent-Street, Piccadilly, Bond-Street, sont les grands canaux, les artères circulatoires du monstre qu'on appelle Londres : ces trois rues, qui toutes trois appartiennent au monde fashionable, ne se ressemblent que sous ce rapport; leurs différences sont marquées et je vais essayer de les analyser rapidement.

Il y a dix ans, Bond-Street était un rendez-vous fashionable, la promenade habituelle des gens comme il faut. Sa gloire est passée, on n'y voit plus aujourd'hui cette procession de dandys de toutes les couleurs et de tous les âges qui rendait cette promenade si intéressante à observer. Les clubs, les hôtels, les athénées, les assemblées littéraires bordent Bond-Street des deux côtés; c'est une rue où personne ne demeure et par laquelle passent tous les gens qui n'ont rien à faire ailleurs. Le négoce, la jurisprudence, la Bourse, la Banque, n'ont absolument aucun rapport avec Bond-Street. Autrefois on y voyait l'oisiveté promeneuse; maintenant c'est l'oisiveté qui entre dans une taverne à la mode, dans une maison de jeu accréditée, dans un club littéraire, mais c'est toujours l'oisiveté. De distance en distance, de beaux chevaux stationnent, des voitures élégantes attendent leur maître; le tilbury est gardé par de jeunes grooms en habits noirs.

Le dandy qui descend si lestement de cette petite maison si jolie et si brillante, vient de commander le menu d'un repas délicat pour six heures précises. Le vieux membre de la chambre haute qui marche à pas comptés sur le trottoir, se rend à une assemblée demi-littéraire et demi-musicale. Je ne sais quel air de repos, quelle atmosphère de quiétude opulente respire dans Bond-Street. Il semble que toutes les passions actives de la vie aient jeté l'ancre dans ces parages et que l'on n'y songe qu'à être heureux gravement, systématiquement, avec une certaine volupté modérée qui convient à la richesse. Qui a jamais vu le pauvre Italien maître de langues, l'Allemand à l'habit râpé et à la figure blafarde, s'arrêter sur les trottoirs de Bond-Street ? Qui jamais a vu non seulement les ignobles pygmées de la justice, mais un avoué et un notaire circuler dans ce quartier de la ville ?

Regent-Street, au contraire, a dans sa physionomie spéciale quelque chose de luxueux, de vicieux, d'ignoble et de brillant qui me rappelle le Palais-Royal de Paris. Je m'attends toujours à voir Méphistophélès venir y fumer son cigarre. L'étranger affamé, le chevalier d'industrie qui cherche fortune, le joueur, la femme entretenue, l'homme qui s'ennuie, le provincial, affluent dans Regent-Street ; vous y trouvez force mendians ; et beaucoup de ces figures hâves, décolorées, ridées, aux yeux qui étincellent, aux cheveux prétentieusement frisés, à la démarche languissante et irrégulière, enfin tous les enfans du vice dans les capitales. Regent-Street est le marché de nos femmes esclaves. Un artiste étranger serait surpris de la rare beauté qui les distingue ; un moraliste serait effrayé du nombre de cette population infortunée. Six maisons de jeux sont établies dans Regent-Street ; l'étalage des magasins est assez brillant, mais les boutiques sont mal assorties. Les bijoux frivoles

de la mode, les articles de lingerie et de toilette y abondent. C'est dans Bond-Street que l'on va chercher les objets que l'on veut payer chèrement en raison de leur excellente qualité; c'est dans Regent-Street que l'on se procure ces inutilités coûteuses qui ne plaisent qu'un moment.

Remontez au contraire jusqu'à Oxford-Street : quel mouvement, quel tapage, quelle confusion! la charrette et la diligence, le cabriolet et le landau, le grand seigneur à cheval, et le fermier sur son âne ; tout cela se mêle, se croise, va et vient dans toutes les directions; on voit qu'ils ont tous quelque chose à faire. Les passans de Regent-Street semblent représenter l'oisiveté du vice, ceux de Bond-Street l'oisiveté de l'opulence, et ceux d'Oxford-Street l'activité. Si l'on entre dans une boutique d'Oxford-Street, ce n'est pas seulement pour déplacer des cartons, faire dérouler des étoffes et déployer des échantillons, mais dans l'intention bien formelle d'acheter et de payer le fournisseur. Le caractère d'Oxford-Street est tout-à-fait commercial: ce serait l'aspect d'une ville américaine, si une forte nuance d'aristocratie ne venait s'y mêler.

On voit combien de nations différentes se trouvent incorporées dans la population de Londres, et combien les observateurs qui l'ont présentée comme une nation unique, facile à décrire et à observer, ont menti à la vérité.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

LE LÉGATAIRE.

ESQUISSE D'APRÈS NATURE.

Richardet Larmivore est un homme type, un personnage qui résume dix romans, et qui représente une partie de son siècle, comme Bonaparte en représente une autre. Je dois au capitaine Filwel le plaisir de le connaître un peu. Le capitaine était employé dans la marine royale, et le père de Richardet, son homme d'affaires, se chargeait, lorsque le marin luttait contre les vents et contre les ennemis, du soin de ses revenus, de faire profiter ses capitaux, et de surveiller quelques propriétés que le fils de Neptune avait acquises sur la terre-ferme. Larmivore père s'était si bien acquitté de son devoir, avait rempli si honnêtement et si exactement les intentions du capitaine, avait si bien grossi le pécule et ménagé les intérêts du client, que Filwel, dans sa retraite, permit au fils de son homme d'affaires de le visiter presque tous les jours, et de se regarder comme l'ami de la maison. Rien n'est reconnaissant comme un vieux marin. C'était là un sacrifice véritable que le capitaine faisait à ses sentimens de gratitude. Toutes les fois que Richardet restait un peu trop long-tems au coin de son feu, on voyait le capitaine s'agiter sur sa chaise, introduire dans sa bouche une nouvelle chique de tabac, frotter son front, déboutonner et reboutonner son habit, avoir des inquiétudes dans les jambes, et tra-

hir, par mille signes non équivoques, la lutte d'un homme qui s'ennuie, et qui veut se résigner bravement à son sort. Au surplus, les simples connaissances de Richardet pensaient comme le capitaine, et avouaient, en secouant la tête, qu'il y avait plus d'un reproche à lui faire. Ses intimes allaient un peu plus loin, et faisaient des aveux qui ne lui étaient nullement favorables: quant à ses parens, espèce d'ennemis plus intimes encore, ils pouvaient à peine le souffrir. Qu'avait donc fait ce pauvre Richardet? avait-il tué sa mère, empoisonné son père, imité le meurtre raffiné des Burkers, ou empoisonné son jeune enfant? Vraiment, je ne le crois pas. Il a seulement le malheur d'être ennuyeux, et de l'être systématiquement, méthodiquement, philosophiquement, avec mélange de poésie, de mysticisme, de prétention, de byronisme. Il s'est fait un métier de cette manière d'être anomale; le monde est un cimetière; la société est un chaos; rien n'a de valeur dans ce monde. Richardet vous prouvera, non seulement par ses discours, mais par sa seule présence, qu'il s'ennuie, que vous vous ennuyez, que tout le monde s'ennuie, que c'est la seule façon possible d'exister. Il est le vivant symbole de sa propre théorie; aussi, dès qu'il paraît, on n'y tient plus, les nerfs se crispent, on a la migraine, on voudrait fuir.

C'est ce qu'a éprouvé, pour son malheur, le pauvre capitaine Filwel dont je viens de vous parler, le plus honnête homme du monde. Ses amis croient qu'il est mort de la goutte, et que ses anciens services maritimes ont causé sa fin prématurée. C'est une erreur : il est mort d'ennui, sous l'influence terrible de Larmivore. Vous ne pouvez vous faire une idée de cette influence qu'en parcourant, si vous en avez le courage, certains romans modernes : même égoïsme, même sécheresse, même perpétuelle lamentation, même déclinaison éternelle du verbe *je m'ennuie*;

même pathos solennel. Larmivore a presque toujours dans sa poche un exemplaire du *Jeune Werther*, des *Lettres d'Yorick à Élisa*, un de ces ouvrages enfin qui, semblables à certaines bulbes de nos vergers, font jaillir, malgré nous, les larmes de nos yeux, et nous prédisposent à toutes les sensations désagréables.

Dès que je vis le capitaine faiblir, je redoutai pour lui la présence de cette élégie ambulante. J'avais éprouvé moi-même combien il était difficile de s'approcher de Richardet sans ressentir un dégoût mortel, une envie de dormir, des pandiculations, des bâillemens, des maux de nerfs, une migraine, enfin tous les symptômes les moins favorables à un malade goutteux et blasé. Non seulement Richardet causait une inquiétude générale dans toute l'habitude du corps, mais la fadeur de sa conversation, ses phrases lentes et baignées de pleurs, sa diction mélancolique et traînante, ses pensées de cimetière et de cercueil, l'air de compassion même qu'il affectait pour prouver la sensibilité de son ame, exerçaient sur les auditeurs une influence narcotique, que je ne puis bien comparer qu'à celle de la torpille. Quand le capitaine allait mieux et qu'il avait la force de plaisanter, il le nommait son épicacuanha moral.

« Mais, lui disais-je, s'il vous ennuie tant, que ne lui donnez-vous son congé? pourquoi ne pas lui laisser voir que sa présence vous pèse?

— Lui laisser voir! Est-ce que les gens de cette espèce voient quelque chose? Richardet ne me démontre-t-il pas tous les jours que son père a été mon bienfaiteur, et que l'attachement qu'il me porte est de la nature la plus désintéressée et la plus généreuse? Moi, qui n'ai jamais eu peur ni d'un boulet de canon ni d'une sainte-barbe qui saute, la seule approche de ce gaillard-là me fait trembler! si j'avais assez

d'influence sur le gouvernement pour lui procurer quelque bonne situation aux Indes-Orientales ou Occidentales, au Pérou ou à la Chine, je ne prendrais pas de repos jusqu'à ce que les ministres m'eussent délivré de mon ennemi. Au surplus, si je n'ose pas me venger de Richardet, je veux, du moins, me défaire de tout ce qu'il a introduit dans ma maison, de tous ces livres dont il a infecté ma bibliothèque, et qui ne font que prêcher les doctrines qu'il met en œuvre. Allons, qu'un auto-da-fé général enveloppe et détruise toute cette misérable littérature de larmoyeurs ! Qu'on les empile ensemble, et que je me réjouisse de les voir brûler ! »

En effet, sans pitié pour les reliures, sans faire acception du mérite des auteurs. Young, Byron, les petits romanciers et les poètes médiocres qui les imitèrent, et la tourbe de ces mauvais philosophes qui nous engagent à nous pendre, à moins que nous ne préférions tuer nos pères, et donner de la saveur à la vie par quelque crime inattendu, tout ce fatras fut jeté dans les flammes Le capitaine, assis sur son fauteuil, riait comme un bienheureux.

« Enfin, disait-il, ils auront donné une fois de la lumière et de la chaleur. Croiriez-vous que, par complaisance pour ce damné de Richardet, j'ai eu la bêtise de les lire? » Et soulevant sa jambe goutteuse, posée sur un petit escabeau, il repoussait et rejetait dans le bûcher fatal ceux des volumes que les flammes n'avaient pas atteints.

» Celui-ci, disait-il, nous enseigne que l'on peut être très-honnête homme, et transformer en une espèce de bifteck improvisé le bras ou la cuisse de sa maîtresse; il s'appelle, je crois, Maturin. A tous les mille diables

d'enfer, Maturin! Cet autre rêveur voudrait bien nous persuader que nous n'existons pas. « Vous croyez, dit-il, que vous parlez, que vous mangez, que vous vous promenez; erreur, opinion fausse et frivole! Tout ce dont vous êtes sûr, c'est que vous croyez vous promener, vivre et marcher. Qui vous a dit que la vie n'est pas un rêve? qui vous prouve que nous ne sommes pas tous des somnambules? » En voici un troisième qui démontre savamment que la nature a très-mal fait de nous rendre les femmes nécessaires, et de les faire servir à la régénération de l'espèce; il voudrait que nos amours ressemblassent à ceux des palmiers, et que les zéphirs servissent d'émissaires à nos messages érotiques. Mais voilà une femme, mistriss Godwin, qui nous offre un moyen sentimental et facile de créer un homme avec une cornue et un alambic. Tous ces messieurs et toutes ces dames s'accordent pour se plaindre très-haut, pour crier comme des aigles contre la société; Dieu et les hommes, tout est noir. En proposant leurs belles modifications au plan général de l'univers, ils pleurent, ils pleurent!... c'est un déluge! »

Le bon capitaine avait à peine fini sa critique, lorsque Richardet entra en personne. Son pied glissait sur la terre; il avait un mouchoir à la main. Vous eussiez dit un pleureur des pompes funèbres tout prêt à jouer son rôle. Le bruit de ses souliers qui craquaient semblait le gêner et l'embarrasser. Il commença par nous en demander pardon; sa montre à répétition sonna, nouvelles excuses; il s'approcha du capitaine, lui serra le bout des doigts, comme s'il avait eu peur de briser le vieux marin en le touchant: et d'une voix faible, attendrie, qui eût convenu à l'oraison funèbre d'un ange:

« Ah! mon pauvre capitaine, comment vous portez-

vous aujourd'hui ? Vous n'avez pas dormi, sans doute ; il est facile de s'en apercevoir. La saison est si mauvaise ! les médecins sont si ignorans ! au lieu de nous guérir, ils tuent ! Pauvre capitaine ! Pauvre capitaine ! »

Il se fit une pause ; Filwel me regarda douloureusement. Richardet s'assit, parla de la goutte, qui est une maladie incurable, quoi qu'en disent les charlatans ; du suicide, qui est la meilleure chose du monde, lorsque la vie fatigue, lorsque des souffrances trop amères nous la font prendre en aversion. Cette belle éloquence dura près d'un quart-d'heure, de manière à me jeter moi-même dans une espèce de demi-léthargie, dont je ne savais aucun gré à ce détestable Richardet. Après avoir bien péroré, il reconnut les débris de ses livres favoris (ces grands livres du siècle), et, au lieu de se formaliser, comme je l'aurais cru, il enveloppa dans un anathème général toute la littérature, tous les livres, et tous les écrivains. Je vis qu'il y avait dans cet homme deux besoins impérieux et invincibles : dénigrer et pleurer. J'observai quelque tems ce phénomène avec un mélange de compassion et de mépris. Enfin il se retira, et les premières paroles que prononça le capitaine furent :

« Hélas ! hélas ! vous l'avez vu, vous l'avez entendu ; est-il possible d'y résister ? toutes les fois qu'il s'approche de moi pour me dire : *Comment vous portez-vous ?* il me semble qu'il me crie : Quoi ! vous n'êtes pas mort, que faites-vous encore ici ? Et ces larmes, et cette physionomie d'enterrement et ces discours qui sentent le cercueil ! Mille sabords, continua-t-il, en assénant sur une table de sapin un coup violent qui brisa trois verres et une carafe, je ne suis pas un homme nerveux, je ne suis pas poète, et je me moque des romanciers ; mais sur l'ame de ma mère, toutes les fois que ce coquin-là entre chez moi, il me

semble que j'assiste à mes propres funérailles, et que je suis ma bière. Je ne mourrai pas de la goutte, c'est de lui que je mourrai.

— Sa conversation et sa présence ne valent rien pour un malade, mon cher capitaine; il vous faudrait un homme gai, aimable, un bon compagnon, un causeur; Larmivore est précisément tout le contraire.

— Oh! certes, et je crois que tout vaisseau qui le prendrait à bord coulerait à fond. Quelle figure, quels traits évidés, longs et larmoyans! Avec ses cheveux droits et plats qui retombent sur ses joues, n'est-il pas digne de figurer sur la poupe d'une mauvaise frégate qu'on appellerait la *Pleureuse*.

— Je vous l'ai dit cent fois, puisqu'il vous fatigue, chassez-le.

—Impossible; il y a toujours là, chez moi, ce maudit sentiment de reconnaissance pour le père, et de pitié pour le fils, qui me retient quand j'ai envie de le jeter par la fenêtre.

— Richardet m'en a parlé, répondis-je, sans vouloir entrer dans des explications plus longues, qui n'auraient pu qu'affecter désagréablement le capitaine.

— Oui, oui, je sais très-bien qu'il en parle à tout le monde, et que, s'il faut l'en croire, je suis son obligé; c'est encore là un épouvantable ennui, ce que nous appelons *bore*; ce que les Italiens appellent *seccatura*; ce que le peuple de Paris, avec une énergique trivialité, compare à l'action d'une *scie*.

Je détournai un moment son attention par une dissertation moitié comique et moitié philologique sur ces expressions singulières, et nous cherchâmes ensemble comment il se faisait que les Italiens regardassent l'ennui comme une chose qui dessèche, les Français comme les dents

d'une scie, et les Anglais comme l'action d'un vilebrequin que le menuisier fait agir contre la muraille; il me sembla que l'expression française était après tout la plus significative, et que la scie mordante était le meilleur symbole de notre ennuyeux Richardet. Cette digression fit sourire le capitaine qui ne se souvenait pas d'avoir ri depuis que Larmivore et ses romans funèbres étaient entrés dans la maison. A peine nous avions fini notre dissertation, que Richardet, que nous croyions parti pour la journée, rentra; il apportait une ordonnance du médecin chez lequel il avait été en consultation, et qui prescrivait au pauvre Filwel je ne sais quelles abominables pilules. Il fallait voir la physionomie du capitaine, lorsque son lacrymal et persévérant ami lui présenta le papier du docteur et la boîte de pilules. J'étais tenté de croire qu'il allait expirer sur le coup. Je pris sur moi d'avertir M. Richardet que le capitaine désirait être seul; il murmura quelques paroles sur la folie des malades qui avaient si grand besoin d'avoir auprès d'eux des amis dévoués et qui se privaient volontairement de leurs services. Cependant il fallait partir, mon injonction était expresse, et Richardet se retira.

— Des pilules et Richardet! n'est-ce pas assez de l'un ou de l'autre? s'écria le capitaine. S'il devinait combien l'intérêt qu'il me porte me fatigue? Je ne sais ce que je lui donnerais si je pouvais le décider à ne pas faire la plus légère attention à ma santé. Quand ce roi des ennuyeux m'a bien persécuté de ses sermons misantropiques et de ses rêveries funèbres, il faut encore qu'il m'atteigne et me persécute, une médecine à la main! Au diable toutes les sensibilités gémissantes! Il me rend mes pilules mille fois plus amères, et, grâce à lui, je ne puis me résigner à avaler une seule des potions que l'on

m'ordonne. Ma foi, la plus robuste constitution n'y résisterait pas.

Je pris pitié de ce malheureux capitaine, et j'allai chez le sensible jeune homme, à qui j'essayai de faire comprendre que les soins dont il accablait Filwel équivalaient à un meurtre. Je n'en pus venir à bout. Toujours il me parlait de ses devoirs envers l'ami de son père, de sa vive sensibilité, de son dévouement aux autres, de sa générosité, de ses vertus peu communes et presque surhumaines, entremêlant le tout de maximes philosophiques et philantropiques, et ne m'offrant pas un verre d'eau, bien que je fusse extrêmement fatigué. Je sortis en le maudissant, et je me rendis tour à tour chez le médecin qui soignait, ou, si l'on veut, qui perpétuait la goutte du capitaine, et chez le chirurgien qui avait pansé ses blessures. Tous deux furent du même avis à propos de Larmivore, et pensèrent qu'une suppression totale de ses visites dangereuses pouvait seule offrir quelques chances de guérison ; quand je vis que leur opinion à ce sujet était aussi prononcée que la mienne, je les conduisis tous deux chez Richardet.

— Vous venez sans doute, me dit-il, dès qu'il me vit, pour déplorer avec moi la malheureuse situation de notre pauvre ami.

— Non pas, lui dis-je d'un ton résolu, mais pour vous déclarer, monsieur Richardet, que si vous continuez à rendre à notre ami, comme vous l'appelez, des visites aussi fréquentes, ces messieurs et moi vous regarderons comme son bourreau.

— Au nom du ciel, me dit-il, mais vous n'y pensez pas ; c'est un devoir forcé que je remplis, c'est l'héritage de mon père, et vous ne pouvez me l'arracher. Je sais que ce monde se compose d'ames sèches et d'esprits mal

faits. Livrerons-nous ce bon capitaine, cet excellent homme, aux soins mercenaires des gardes et des domestiques? qui pourra le veiller si ce n'est moi? Il faut, monsieur, que je me sacrifie, il faut que j'imite l'exemple de mon pauvre père, dont la vie a été consacrée au capitaine. Oui, messieurs, continua-t-il en se levant avec une espèce d'enthousiasme larmoyant, il le faut, et vous ne m'en empêcherez pas; comment le capitaine serait-il assez aveugle pour ne pas être touché d'un attachement si constant, pour ne pas reconnaitre en moi le véritable fils d'un père qui lui était si dévoué? Oh! messieurs, je ne partage pas les maximes du monde; je ne suis pas égoïste, moi, je veux accomplir généreusement tout le sacrifice: quel intérêt pourrait-on me supposer? ce n'est pas l'héritage du capitaine que je recherche!

A ces mots, « ce n'est pas l'héritage du capitaine que je recherche, » un trait de lumière vint m'éclairer. Jusqu'alors j'avais pensé que Richardet était tout simplement le plus ennuyeux des mortels, mais voilà tout. Je le vis sous un autre aspect. Cet homme si profondément sentimental ne serait-il pas, me demandai-je un de ces égoïstes larmoyans, qui ne sont pas rares par le temps qui court, et qui, à force de parler de leur douleur et de leur sensibilité, se dispensent de toute sensibilité véritable, de toute générosité réelle; tartufes d'espèce nouvelle, enfantés par l'esprit romanesque et philosophique. Pauvre capitaine, m'écriai-je à mon tour, c'est lui qui, sans se vanter à personne de son exquise sensibilité, sera la dupe de sa bonté d'ame!

Quoi qu'il en soit, aucune remontrance ne fit renoncer Richardet aux devoirs sacrés qu'il remplissait en tourmentant son ami. Le capitaine devint de plus en plus languissant. Trois mois se passèrent; il tomba tout-

à-coup, et les trois visites par jour que Richardet lui infligeait régulièrement ne furent jamais ni abrégées, ni suspendues. Une semaine avant sa mort, le capitaine, qui n'avait pu ni surmonter son dégoût pour Richardet, ni se décider à le consigner à sa porte, prit une résolution violente et se fit transporter à la campagne. Il allait un peu mieux; son neveu et sa nièce, qu'il avait appelés auprès de lui, le soignaient, et il reprenait quelque gaîté. Mais une lettre de Richardet, qui avait découvert le lieu de sa retraite, lui arriva. L'effet en fut prompt et sensible; le capitaine se mit au lit. Il y était depuis deux jours, lorsqu'un homme éploré et luttant contre les domestiques se précipita dans la chambre à coucher; l'ouverture de la porte éveilla en sursaut le capitaine qui venait de s'endormir. Il aperçut Richardet, le reconnut et laissa échapper un faible soupir. A son ordinaire, le sentimental et nerveux Larmivore s'avança sur la pointe des pieds, retenant son haleine, la paupière humide comme toujours; il pressa de son index et de son pouce le bout du petit doigt du patient; les paroles sacramentelles, toujours prononcées avec la même gravité funèbre et douloureuse, s'échappèrent de ses lèvres.

« Comment vous portez-vous maintenant, capitaine ?

Le moribond se retourna.

—Richardet, Richardet! lui dit-il, d'un ton de voix à peine perceptible, enfin vous en êtes venu à bout! »

Sa tête retomba sur l'oreiller, et il mourut.

Le même jour, vers midi, Richardet, couvert de noir de la tête aux pieds, entra chez moi; un crêpe d'un pouce d'épaisseur couvrait son chapeau; ses traits semblaient encore s'être allongés; il s'assit en silence, posa mélancoliquement sa tête dans la paume de sa main, et ne dit que les paroles suivantes :

« Le cher défunt !

— Eh bien ! monsieur Larmivore, lui dis-je, tout est dit, tout est fini pour notre ami.

Là dessus Richardet entra dans une de ses magnifiques oraisons sur la vie et sur la mort, sur l'autre monde et le monde actuel, sur l'insensibilité des hommes qui oublient si rapidement leurs meilleurs amis décédés, sur le génie des tombeaux, sur l'ame, sur le néant et sur l'immortalité. J'étais tenté de lui conseiller de porter tout cela au libraire à la mode et de lui en demander le meilleur prix possible. Pour moi, qui avais réellement aimé le capitaine, toutes ces paroles me faisaient mal. Je sortis, et M. Richardet me suivit. Deux heures après, aux environs de Hyde-Park je le rencontrai : plus de crêpe à son chapeau, sa figure n'exprimait plus la douleur, mais la colère ; il fit, quand il m'aperçut, une grimace épouvantable. Je l'abordai, fort étonné de ce changement de physionomie.

— Ah ! s'écria-t-il, quand il me vit, je n'en reviendrai pas : quelle leçon ! qui l'aurait cru ?

— Remettez-vous, lui répondis-je ; nous sommes tous condamnés par la nature à perdre les êtres que nous aimons. Je sais combien vous étiez attaché au défunt.

— Que le défunt aille à tous les diables. L'ingrat, le sot, l'imbécile.

Et Larmivore bondissait de rage.

— C'est ainsi que vous parlez du capitaine ! lui dis-je.

— Grâce à Dieu, je suis un homme désintéressé ; tous mes amis me connaissent ; mais enfin vous savez ce que je lui ai sacrifié, avec quel dévouement je lui ai donné mes nuits et mes jours, avec quel courage j'ai résisté aux prières de tous ses amis, aux vôtres même ! Eh bien ! pas un souvenir de lui. Que croyez-vous qu'il m'ait légué ?

— Peut-être, répondis-je en souriant de voir cet égoïste à découvert, une centaine de livres sterling ?

— Sans doute, sans doute ; je ne suis pas un homme intéressé, cette marque de reconnaissance m'eût suffi !

— Combien donc vous a-t-il légué ?

— Devinez, devinez ?

— Cinquante livres sterling !

— J'eusse été sensible à cette marque d'affection, non pour la somme en elle-même, mais par amitié pour le défunt.

—Peut-être cinq livres sterling pour acheter une bague ; peut-être un livre, un écrin, un souvenir !

— Le croiriez-vous ? il ne m'a rien légué, le vil avare, le misérable, l'égoïste !

— Croyez-moi, Richardet, repris-je alors ; le plus égoïste des deux n'est pas celui que vous inculpez. Qu'est devenue votre belle sensibilité romanesque ? où sont vos paroles trempées de larmes ? où est votre amour désintéressé pour le capitaine, pour sa santé, pour son bien-être ? Voulez-vous que je vous apprenne le secret de votre héritage manqué ? Le premier testament de Filwel vous donnait cent livres sterling comptant. Après un an de cette campagne sentimentale que vous avez fait subir au pauvre homme, il a réduit par un codicille cette somme à la moitié, et de codicille en codicille, à mesure que vous lassiez sa patience et que vous l'assommiez de vos pleurs, il est descendu par degré jusqu'à vingt-cinq, vingt, quinze, dix livres sterling, et enfin jusqu'à zéro. Permettez-moi de vous dire que ce legs eût été d'ailleurs assez mal placé, puisque vous pensez tant de mal de notre pauvre défunt, comme vous l'appeliez naguère.

Richardet me tourna le dos en murmurant. Depuis cette époque je me suis toujours défié des pleureurs, des

hommes que le sentiment entraîne, qui surabondent de larmes, et qui vivent dans une atmosphère de sensibilité si mystique et si exaltée, qu'ils n'ont plus dans leurs actions, ni véritable sensibilité, ni générosité à dépenser. C'est aussi depuis cette époque que j'ai banni de ma bibliothèque les écrivains de la même trempe, les proclamateurs du dégoût et de l'ennui; ceux qui nous étalent avec plaisir, avec délices, toutes les plaies de l'humanité, qui ne sont heureux que lorsqu'ils ont en sondé tous les ulcères et envenimé toutes les douleurs. Dans la vie sociale, comme en littérature, mieux vaut encore l'égoïsme franc et qui se montre à nu; mieux valent la légèreté de l'ame et la gaîté qui ne prétend pas aux honneurs de la vertu, que ce vide de l'ame caché sous de grands mots, que cette tartuferie révoltante qui se pare des dehors de la sensibilité.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

L'araignée aquatique. — Que de ressources nouvelles l'homme parviendrait à se créer en observant attentivement les nombreux phénomènes qui s'opèrent dans la nature par le concours de ces myriades d'insectes jetés à la surface de la terre. Mais il méprise ces ingénieux et utiles artisans; dans son orgueil il les écrase sans s'occuper des merveilleux travaux qu'ils accomplissent. Le savant spéculatif admire plutôt leur intérêt et leur délicate structure, qu'il ne cherche à faire tourner au profit de l'économie sociale les secrets qu'il découvre. Cependant à une époque où toutes les sciences doivent converger vers un but commun : l'amélioration et le bien-être des sociétés; il faudrait enfin que l'étude de ces monades fût dirigée sous ce point de vue. Que de choses utiles et ignorées ne révélerait-elle pas! On y puiserait l'idée première de nouveaux enduits, de nouveaux tissus, de nouvelles combinaisons chimiques, de nouveaux principes colorans, de mille indications enfin, qui, fécondées ensuite par le génie de l'homme, deviendraient la base de nouvelles industries. Il ne faudrait qu'énumérer les diverses découvertes dont nous sommes déjà redevables à ce monde d'infiniment petits, pour apprécier tout ce qu'il pourrait encore nous li-

vrer, si ses lois, ses élaborations étaient plus profondément étudiées.

Voici l'araignée aquatique qui vous donnera une idée d'un appareil de sauvetage parfait. Tandis qu'une de ses sœurs, voyageuse aérienne, livre ses minces réseaux au gré des vents pour parcourir l'espace, celle-ci plonge au sein des eaux ou flotte à leur surfoce, enfermée dans un globe élastique et imperméable. Rien de plus ingénieux, de plus délicat que cet appareil flotteur : c'est une bulle d'air emprisonnée dans uue gaze transparente, qui devient pour le petit animal une habitation sûre et confortable. D'abord, ce sont des fils déliés attachés aux feuilles des plantes aquatiques, qui servent d'amarres à son domicile flottant. A l'extrémité de ces fils, l'insecte soude une espèce de poche assez semblable à la bulle de savon que souffle l'enfant au bout de son chalumeau; et cette poche, très-souple de sa nature s'enfle ou se contracte au gré de l'animal. Une couche visqueuse répandue avec soin sur ses parois extérieures la rend imperméable, tandis qu'un duvet cotonneux en garnit l'intérieur. La voyez-vous flotter, cette pellicule légère, chatoyante : l'animal est à la recherche de sa proie ; mais le voici, il arrive triomphant ! matelot intrépide, il brave la brise, se cramponne à ses cordages, se glisse dans sa mystérieuse retraite, et s'ensevelit dans les flots. La proie est dévorée; mais l'insecte n'est pas encore satisfait : il dilate ses poumons, et le globe flotteur apparaît aussitôt à la surface de l'eau. Mais remarquez comme notre insecte il est soucieux ! comme il est inquiet ! Une avarie vient de se déclarer, son bateau sous-marin fait eau. Il ne se découragera pas : la nature l'a pourvu de tous les instrumens nécessaires pour le réparer : en ingénieur consommé il songe d'abord au radoubage, puis ensuite à l'aide de sa trompe, il étanchera l'eau et la rejetera au dehors. En-

fin voilà sa demeure sauvée; et tandis qu'elle flotte plus légère que jamais, l'insecte court à de nouveaux exploits.

Souvent l'araignée aquatique reste des journées entières ensevelie sous l'eau, et n'en sort que pour fondre sur la proie qu'elle a aperçue à travers les parois diaphanes de sa demeure.

Du mécanisme vocal chez les oiseaux. — Dupont de Nemours, qui a publié de curieuses observations sur le chant des oiseaux et sur les diverses modulations qu'ils savent imprimer à l'émission de leur voix, n'était pas assez profond naturaliste pour remonter jusqu'aux causes qui leur donnent la puissance d'émettre des sons aussi accentués et aussi sonores que ceux qui sortent de leur gosier. Deux naturalistes allemands, après des recherches très-minutieuses sur ce sujet, attribuent cette faculté au même phénomène qui permet aux oiseaux de se déplacer avec tant de facilité. Voici quelle est leur théorie :

« Ce n'est pas tant à la flexibilité et à la disposition de leur gosier, disent-ils, qu'à la conformation spéciale de leurs poumons, qu'il faut attribuer la propriété qu'ont les oiseaux de faire parcourir à leur voix un grand espace, et, par conséquent, de déplacer un volume d'air considérable. Sans contredit, l'appareil vocal chez l'homme est bien supérieur à celui dont la nature a doté les oiseaux, et cependant le chant du rossignol, malgré la petitesse de l'animal, s'étend à une bien plus grande distance que la voix de l'homme. C'est que les poumons, chez les oiseaux, sont armés d'une multitude de tubes capillaires, qui se ramifient non seulement dans toutes les cavités de leur corps, mais qui pénètrent même dans les chairs et s'étendent jusqu'à la naissance des plumes. Chacun de ces tubes cor-

respond à une ou deux petites vésicules remplies d'air qui se dégagent au gré de l'animal. Cette masse d'air, véhicule des sons, raréfiée par la chaleur du corps, lorsqu'elle est chassée avec force, pénètre à travers les milieux sans éprouver une grande résistance, et parcourt ainsi, presque sans obstacle, de grandes distances. »

Des insectes qui ravagent les plantions de cannes à sucre. — De même que nos récoltes, en Europe, sont exposées à être ravagées par des insectes dont la faiblesse est compensée par le nombre, de même les plantes tropicales sont quelquefois entièrement détruites par des ennemis non moins actifs et persévérans dans leurs attaques, quoique peu redoutables par leur propre force physique.

La *calandra palmarum* s'attache de préférence aux cannes fraichement plantées, à cause du suc qui en découle; quelquefois elle fait dans les jeunes plants des ravages si considérables, qu'on est obligé de les arracher.

La *calandra sacchari* ne se loge que dans les cannes déjà endommagées. Cependant elle attaque aussi quelquefois les cannes saines et les excave jusqu'au sol. A mesure qu'elle avance, les excrémens qu'elle rend et qui sont de la même couleur que la pulpe de la canne, comblent le vide qu'elle a formé.

Mais l'ennemi le plus redoutable pour la canne à sucre, c'est la petite espèce des pyralides (*diathræa sacchari*). Dans les colonies qui sont exposées à la sécheresse, on a vu souvent ces insectes détruire l'espérance de l'année, et ruiner les malheureux planteurs. La Société des Arts a plusieurs fois proposé des prix pour l'expulsion de ces hôtes incommodes; mais quels que soient les moyens qu'on emploie, il est à craindre qu'ils ne soient encore plus fu-

nestes à la canne que l'insecte lui-même ; d'ailleurs il serait toujours difficile de les appliquer à des plantations entières. Le meilleur parti à prendre, c'est d'empêcher ces dangereux insectes de déposer leurs œufs dans la plante ; cela vaudra mille fois fois mieux que de tuer ceux qui ont fait leur ponte. Des expériences réitérées m'ont fait connaître qu'il était possible de les chasser en détachant les feuilles sèches et inutiles sous lesquelles la femelle dépose ses œufs. C'est aussi ce moyen que je propose, comme le plus simple et le plus efficace de tous.

On sait que les feuilles qui composent le fourreau de la canne retiennent pendant un certain tems l'eau pluviale qu'elles ont reçue. Il est évident qu'elles servent ainsi à rafraîchir la plante pendant la sécheresse. Dans les îles dont le climat est sec, le planteur reculera devant le danger d'exposer ses cannes aux rayons brûlans du soleil. Aussi mon intention n'est-elle pas de conseiller l'enlèvement d'une seule feuille vivante ; mais il est facile de se convaincre que toutes celles qui commencent à se faner ne peuvent conserver l'eau nécessaire au rafraîchissement de la canne. Dès lors étant inutiles, il convient de les enlever, puisque plus tard elles serviront de repaire à l'ennemi.

Archéologie.

Découvertes récentes d'antiquités romaines. — On ne sait trop ce qu'il faut admirer le plus dans cette multitude de débris de l'antiquité, qu'on exhume de toutes parts, ou la propriété anti-septique de notre sol, qui, après un si long tems nous transmet dans un état de conservation parfait ces précieuses reliques, ou la profusion avec laquelle les

anciens semaient de monumens durables les lieux qu'ils habitaient.

Les constructions antiques qu'on vient récemment de découvrir, dans le comté de Cumberland, sont plutôt remarquables par l'élégance des formes, le bon goût des sculptures, le fini des ornemens, que par leurs grandes proportions. C'est un petit temple d'architecture romaine, entouré de colonnes, qui a quarante pieds de haut tout au plus. Sa forme est celle d'un parallélogramme dont les grands côtés ont soixante pieds et petits trente seulement.

Un élégant propylée décore l'entrée de ce temple dont l'intérieur est divisé en trois compartimens auxquels on peut assigner leur destination de la manière suivante. D'abord le vestibule, puis l'espace destiné au peuple, et enfin le sanctuaire qui occupe la partie orientale du temple. Une ouverture en hémicycle, pratiquée dans le milieu de la voûte, éclairait seulement les deux derniers compartimens ; car le vestibule s'en trouve séparé par un mur. Dans le sanctuaire, on voit un petit autel chargé d'attributs champêtres parfaitement bien conservés. Les sculptures qui décorent les frises de ce temple, sont d'un fini achevé : elles représentent des têtes de renard et de loup, entremêlées de branches de chênes et d'instrumens de chasse. En avant du temple, on a reconnu l'emplacement de quatre petits pavillons dont l'ordonnance architecturale correspond parfaitement à celle du temple que nous venons de décrire. Les archéologues qui ont visité ces fouilles, pensent que c'est en l'honneur des divinités champêtres que ce temple a dû être érigé. Comme toutes ses parties sont d'une conservation parfaite, et se composent de matériaux très-solides, quelques personnes ont proposé de le démolir pour le transporter dans la capitale du comté et le faire servir à l'ornement d'une de ses places ou promenades.

Économie Sociale.

Des postes aux lettres, en France et en Angleterre. — Maintenant que, grâce à la sollicitude de l'administration française des postes, nos moyens de correspondance avec la Grande-Bretagne sont devenus à la fois plus rapides, plus sûrs et plus faciles, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter ici un aperçu de la situation respective des deux administrations en France et en Angleterre, que nous ferons précéder de quelques considérations sur l'époque de leur premier établissement dans l'un et l'autre pays.

C'est à l'empereur Auguste que l'on attribue le premier établissement des postes en Europe; on assure qu'en Chine et au Japon elles existent depuis un tems immémorial, et qu'en Amérique les Espagnols trouvèrent à leur arrivée les relais de Cusco et de Lima en pleine activité. Mais le premier des Césars n'institua les postes que pour transmettre avec sécurité et rapidité les ordres du gouvernement sur les différens points de l'empire romain. Au moyen âge, les papes, et, à la renaissance, Charlemagne, les firent servir au même objet. Louis XI, par son ordonnance de 1464, leur donna un peu plus d'extension, mais ce n'est que sous Charles VIII seulement que les postes furent appropriées au service du commerce et des particuliers.

De la France, ce système s'étendit bientôt dans les autres parties de l'Europe; Ferdinand et Isabelle, après le siége de Grenade, l'introduisirent dans leurs états, et il paraît qu'Édouard IV, malgré les tracasseries des barons, s'empressa de l'adopter, quoique les historiens anglais ne fassent mention de la charge du *post-master general*

qu'en 1581. On sait très-peu de choses sur la première époque de ces établissemens, tant en France qu'en Angleterre; car ce ne fut que vers le milieu du dix-septième siècle que les postes furent administrées, dans ces deux pays, d'une manière un peu régulière. Au mois de mai 1630, on créa, en France, des maîtres, des courriers, charges héréditaires dont la vente fut le premier et le seul produit de cette partie du domaine royal pendant quarante-deux ans. En avril 1676, Louvois fit rembourser ces offices, et réunit en une seule administration les divers départemens qui percevaient les ports de lettres à leur profit. M. Lazare Petit fit le remboursement exigé, et Louis XIV lui donna la ferme des postes moyennant 1,220,000 livres. Depuis, le bail en régie s'éleva successivement, et, à la révolution, il donnait au gouvernement 12,000,000 fr. par an.

Ce fut seulement en 1660 que le Parlement institua l'administration des postes de l'Angleterre; on trouve dans les archives de la Chambre haute que les postes produisirent, en 1664, 21,000 liv. st. (525,000 fr.); en 1723, 201,000 liv. st. (5,040,000 fr.). En 1793, les produits s'élevèrent à 607,000 liv. st. (15,175,000 fr.); depuis cette époque leur accroissement a été très-considérable. Ainsi, ce n'est qu'à dater du milieu du dix-septième siècle que cette entreprise commença à devenir une branche de contribution productive en France et en Angleterre. La *petite poste*, qui, dans les deux capitales, rend de si grands services et abrége tant de courses, ne fut établie à Paris qu'en 1759, par les soins du conseiller-d'état Chamousset, quoiqu'elle existât à Londres depuis 1683, sous la dénomination de *two-penny post* (poste à deux sous). La petite poste de Londres n'est pas desservie par des facteurs à cheval comme celle de Paris, mais des voitures-omnibus transportent dans les faubourgs les fac-

teurs chargés de la distribution des lettres dans les quartiers éloignés du centre.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la situation actuelle de ces deux établissemens ; cet examen nous offrira des rapprochemens curieux. Nous ne nous occuperons pas des détails de leurs manipulations intérieures ; nous dirons seulement que tout s'y fait avec une rapidité qui tient du prodige : ainsi, en moins de trois heures, on ouvre 4,000 dépêches qui contiennent 30 ou 36,000 lettres, qui sont aussitôt reconnues, tarifées, estampillées et mises en distribution : ces diverses opérations ne réclament qu'une seconde par lettre. Cependant, soit que l'entretien des routes, l'espèce des chevaux, la construction des malles, soit plus perfectionnée en Angleterre qu'en France, soit aussi que le caractère national rende les employés plus aptes à accélérer les diverses opérations que nécessite le service des postes, soit enfin que la division du travail y soit mieux entendue, toujours est-il que le service des postes, en Angleterre, est plus rapide et occupe un personnel moins nombreux qu'en France : ainsi les malles-postes d'Angleterre parcourent 6 milles à l'heure, tandis que celles de France ne parcourent qu'une poste en 46 minutes. Ainsi, à Londres, l'administration centrale opère avec 5 employés supérieurs et 260 employés ordinaires, tandis que celle de Paris opère avec 3 employés supérieurs et 519 employés ordinaires. Cette différence est d'autant plus remarquable que le mouvement est à peu près le même dans les deux offices, et qu'à tous les égards le siége de l'administration centrale à Paris, a été beaucoup mieux approprié à l'exploitation de la poste aux lettres, que le local construit récemment à Londres sur l'emplacement de l'ancien couvent de Saint-Martin.

Voici quelle est la moyenne du mouvement journalier

de l'administration centrale des postes de Londres et de Paris.

	PARIS.	LONDRES
Lettres venant de l'intérieur ou de l'étranger..	32,000	35,000
Lettres de la petite poste.	15,000	40,000
Expédition des lettres pour l'intérieur ou l'étranger	70,000	45,000
Journaux	85,000	90,000
Mouvement de la journée	202,000	210,000

Si maintenant nous considérons l'ensemble des deux administrations, nous trouverons encore que celle d'Angleterre a une grande supériorité sur l'administration française, c'est-à-dire qu'elle opère avec un moins grand nombre d'employés et qu'elle présente des résultats financiers plus avantageux. Mais c'est ici le cas de faire observer que la France a une superficie de 10,086 milles carrés géographiques, et que la densité moyenne de la population est de 3,038 individus par mille carré; tandis que le Royaume-Uni n'offre qu'une surface de 5,544 milles carrés avec une densité de 3,721 habitans par mille. Le service des postes françaises embrasse donc une étendue double de celle qu'ont à parcourir les postes de la Grande-Bretagne, et dans cette étendue, en outre, il se trouve relativement une population moindre d'un cinquième. Il faut aussi faire remarquer que le service des communes rurales, en Angleterre, n'est pas quotidien, tandis qu'en France le plus petit hameau peut recevoir ou expédier chaque jour ses lettres et ses journaux.

Ces considérations sont de la plus haute importance, et doivent atténuer en partie la différence énorme qui existe entre le personnel des deux administrations. Le personnel de l'administration des postes du Royaume-Uni est de 1,710 employés, et leur traitement général s'élève à

107,932 liv. st. (2,198,300 fr.), soit une moyenne de 1,250 fr. par individu. Le personnel de l'administration des postes en France était, en 1831, de 3,450 employés, dont le traitement général s'élevait à 4,134,000 fr., soit une moyenne de 1,110 fr. par individu. Mais ce n'est pas seulement une différence de 140 fr. qui existe entre la moyenne du traitement des employés des deux administrations. Pour que les élémens fussent tout-à-fait comparables, il eût fallu ajouter au traitement de l'administration anglaise : 1° le montant du supplément perçu sur les lettres présentées à l'affranchissement après l'heure ; supplément qui n'est pas versé dans les caisses de l'échiquier ; 2° le montant d'une partie du prix des places dans les malles et les paquebots alloué à l'administration, à titre d'indemnité ; 3° le montant des franchises accordées à tous les employés, etc., ce qui, réuni, doit au moins doubler le traitement des employés des postes de la Grande-Bretagne.

Le document anglais n'indiquant pas le nombre de facteurs employés dans les postes de la Grande-Bretagne, nous ne ferons mention que de ceux attachés au service des postes de France. Voici quel en était le nombre en 1831.

A Paris	390
Dans les départemens	681
Dans les communes rurales	7,000
Total	8,071

Il nous reste à présent à faire connaître le chiffre du produit brut, des dépenses et du revenu net de ces deux administrations. Ici encore nous trouverons que la comparaison est favorable à l'Angleterre ; mais nous ferons remarquer aussi qu'elle provient en grande partie de la dif-

férence du tarif, beaucoup plus élevé en Angleterre, ainsi que le démontre le tableau suivant :

Échelle comparée de la taxe des lettres en France et en Angleterre suivant leurs parcours.

DISTANCES PARCOURUES.	TARIF EN France.	TARIF EN Angleterre.	
	cent.	den.	cent.
15 milles ou 3 lieues......	20	4 ou	40
20 *Id.* ou 6 lieues ⅔....	20	5 ou	50
30 *Id.* ou 10 lieues......	30	6 ou	60
50 *Id.* ou 16 lieues ⅔....	30	7 ou	80
80 *Id.* ou 26 lieues ⅔....	40	8 ou	80
120 *Id.* ou 40 lieues......	40	9 ou	90
170 *Id.* ou 56 lieues ⅔....	50	10 ou 1 fr.	»
230 *Id.* ou 76 lieues ⅔....	60	11 ou 1	10
300 *Id.* ou 100 lieues......	70	12 ou 1	25

D'après cet aperçu, il n'est pas surprenant que les comptes des deux administrations présentent une si grande différence dans leur revenu net; car, en France, le personnel est double, et la taxe est moitié moins élevée. Voici quels ont été les résultats financiers offerts par les deux administrations durant ces dernières années.

Produit brut et revenu net des postes de France.

ANNÉES.	PRODUIT BRUT.	DÉPENSES.	REVENU NET.
	Fr.	Fr.	Fr.
1815.....	19,364,724	11,676,639	7,688,085
1819.....	22,969,740	11,050,000	11,919,740
1820.....	23,156,780	11,528,992	11,527,788
1824.....	26,487,040	13,674,764	12,812,276
1825.....	27,372,247	12,892,942	14,479,305
1829.....	31,000,000	16,471,677	14,528,323
1830.....	33,698,000	18,719,000	14,979,000
1831.....	33,889,000	18,718,000	15,171,000

Produit brut et revenu net des postes de la Grande-Bretagne.

ANNÉES.	PRODUIT BRUT.	DÉPENSES.	REVENU NET.
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
1820.....	2,068,061	588,514	1,479,547
	(51,701,525 fr.)	(14,762,850 fr.)	(36,938,675 fr.)
1824.....	2,183,547	594,874	1,588,672
	(54,588,675 fr.)	(14,871,850 fr.)	(39,716,800 fr.)
1825.....	2,276,207	605,988	1,670,219
	(56,905,175 fr.)	(15,149,750 fr.)	(41,755,425 fr.)
1827.....	2,194,749	693,692	1,501,056
	(54,888,725 fr.)	(17,342,300 fr.)	(37,546,425 fr.)
1828.....	2,207,998	663,774	1,544,223
	(55,199,850 fr.)	(16,594,850 fr.)	(38,605,500 fr.)
1829.....	2,184,667	675,319	1,509,347
	(54,616,675 fr.)	(16,883,975 fr.)	(37,733,425 fr.)
1830.....	2,212,206	694,254	1,517,952
	(55,305,150 fr.)	(17,356,350 fr.)	(37,948,800 fr.)
1831.....	2,227,364	658,325	1,569,038
	(55,684,100 fr.)	(16,458,125 fr.)	(39,225,950 fr.)

Ainsi, comme on le voit, le rapport des dépenses au produit brut est de 50 p. % 39′ dans l'administration française, et de 32 8′ dans l'administration anglaise; en d'autres termes, l'administration française dépense plus de moitié de ses recettes, et l'administration anglaise un peu plus du tiers seulement.

Au premier coup d'œil, ce résultat est tout-à-fait défavorable à l'administration française; mais nous ferons remarquer que le *Post-Office* jouit, sur tous les points des Trois-Royaumes, de l'avantage de la concurrence, pour l'adjudication de ses relais, tandis que la loi de juillet 1793 oblige l'administration française à se servir exclusivement des maîtres de poste pour le transport de ses dépêches, partout où le gouvernement les a institués. Par suite de cette disposition, on peut donc dire que les postes françaises sont grevées d'un impôt de 5,000,000 fr.; car si

l'administration était libre de mettre sur tous les points du royaume ses relais en adjudication, son budget se trouverait pour le moins dégrevé de cette somme, puisque le service des maîtres de poste est huit fois plus cher que celui des adjudicataires. En déduisant donc ces 5,000,000 du chiffre des dépenses, le rapport du revenu net au produit brut de l'administration française serait presque égal à celui des postes anglaises, quoique le tarif de celles-ci soit beaucoup plus élevé que celui des postes de France.

Voyages.

Sienne et ses Mosaïques.—C'est du sein des *maremme* que s'élève la jolie ville de Sienne, bien déchue aujourd'hui du rang qu'elle occupa jadis comme ville républicaine. Ses maisons à plusieurs étages d'un style gothique, et garnies de jalousies à l'espagnole; ses rues étroites, sinueuses et dallées, lui donnent l'aspect d'une ville mauresque. Les femmes y sont d'une beauté ravissante, et les hommes ont un extérieur doux et affable qui séduit. On voudrait toujours demeurer au milieu de cette population accorte et polie, qui s'acquitte si bien envers les étrangers des devoirs de l'hospitalité.

Parcourant l'Italie en artiste, j'avais été attiré à Sienne par le désir de voir les belles mosaïques qui décorent sa cathédrale. Après avoir visité les principaux monumens de cette ville, je me rendis au *Duomo* (c'est la cathédrale). Son architecture est d'un gothique épuré, et ses murs, revêtus de marbre blanc et noir, produisent par leur disposition symétrique un agréable effet. On ose à peine mar-

cher sur les incrustations précieuses et sur les mosaïques dont cette église est pavée. Ce sont autant de tableaux de dimensions différentes, enchâssés les uns à la suite des autres, éclairés en gris de plusieurs nuances, et ombrés de noir. Pour prévenir les dégradations, on les a couverts d'un faux parquet qui se divise et s'enlève par feuilles au gré des amateurs. Vous y voyez des demi-figures d'expression où se peignent les divers mouvemens de l'ame, les passions, le trouble des sens: Le Poussin, Le Sueur ne les désavoueraient pas. Une *Ève* après le péché attira surtout mon attention. Elle est seule à genoux dans l'attitude du repentir et de la prière; mais ses yeux ont gardé l'impression d'un reste de plaisir. Qui oserait, en la voyant si belle, lui reprocher de n'avoir pas résisté à la tentation? Une copie de la *fuite en Égypte,* d'après Carle Maratti, mérite aussi d'arrêter les regards des visiteurs. On ne peut se défendre d'un sentiment de surprise à la vue de ces admirables chefs-d'œuvre. Comment l'artiste a-t-il pu parvenir, avec des moyens si bornés, à donner aux figures tant d'expression, aux vêtemens tant de souplesse, aux ornemens tant de légèreté.

Ce qui fait le principal mérite des mosaïques de la cathédrale de Sienne, c'est qu'elles ne sont composées que de pierres dures naturelles; aussi ce n'est qu'à force de patience que l'artiste a pu parvenir à fondre toutes les nuances, à marier tous les tons, à conserver aux lignes et aux contours toute leur pureté constitutive. Lorsque le cadre est achevé, on donne à la surface, qui est inégale, le poli du marbre, et après cette dernière opération, l'ouvrage semble être d'un seul jet et d'une seule pièce : on croirait que ce sont des tableaux peints à l'huile, tant le vernis en est pur et brillant.

Abbotsford. — Époque bizarre que celle où nous vivons; tout le monde se dit artiste, et cependant voyez avec quelle indifférence on traite les arts; voyez quel peu d'empressement on met à sauver de la destruction de nobles débris dont l'ensemble offre un résumé complet de tout ce que les artistes du moyen âge et des temps modernes ont créé de plus parfait. La souscription ouverte en Angleterre et en Europe pour conserver intacte la demeure où Walter Scott trouva de si nobles inspirations, et qu'il se plut à embellir de toutes les merveilles de l'art, est loin encore d'être remplie. Les créanciers impatiens menacent de faire vendre, par parcelles, le domaine d'Abbotsford et tout ce qu'il renferme de curieux, si l'on ne se hâte de les désintéresser; personne ne répond à cet appel, et bientôt tous ces trésors laborieusement recueillis par la main du poète seront dispersés. Ce nouvel acte de vandalisme s'accomplira sans provoquer un seul murmure, et peut-être à une époque peu éloignée de nous, le voyageur, en parcourant l'Écosse, apprendra de la bouche d'un pâtre écossais que, sur les bords de la Tweed, s'élevait naguère la demeure de celui dont il répète les ballades. D'où vient donc cette indifférence pour un génie qui jeta tant d'éclat sur notre patrie, et qui surtout environna l'Écosse d'une auréole si poétique? Rien ne la justifie; on n'en trouve la source que dans cette individualité exclusive qui caractérise notre siècle. Quant à nous, si nos faibles efforts ont été impuissans pour entraîner nos compatriotes à s'acquitter d'une dette envers un poète éminemment national, dont les chants ont popularisé notre histoire, nous consacrerons du moins encore quelques pages à la description de sa résidence, avant qu'elle ne tombe sous le marteau des Vandales.

Lorsqu'on a traversé la chaîne des monts Cochraw, qui séparent l'Angleterre de l'Écosse, on trouve le lit sinueux de la Tweed, rivière impétueuse qui, après avoir parcouru le comté de Peeble, traverse celui de Roxburgh pour se jeter ensuite dans la mer du Nord. C'est en suivant le cours de cette rivière que, non loin de Melross, on aperçoit les murs d'Abbotsford : bizarre château, flanqué de tourelles, plein d'irrégularités piquantes, mélange curieux de toutes les espèces d'architecture ; labyrinthe inouï aux mille portes secrètes, que Walter Scott avait fait élever sur les ruines de quelque antique résidence de chef de clans. « C'était mon joujou, dit-il dans une de ses préfaces; une jeune fille n'habille pas sa poupée avec plus de soin et de plaisir. Je savais qu'il me fallait attendre long-temps l'accomplissement de mes grands desseins; mais j'avais de la patience, et cette longue attente, ces progressifs embellissemens de ma maison, avaient pour moi un charme extrême. »

On entre dans ce château par une petite tour octogone qui mène dans le vestibule. Lorsque vous êtes dans cette pièce, vous vous croiriez tout-à-coup transporté aux jours de la chevalerie. Les murs et les plafonds sont revêtus en chêne; à chaque extrémité est placé, sur un piédestal, un chevalier couvert d'une cotte de maille, avec la visière baissée et la lance en arrêt, comme pour défier ceux qui entrent. Ces statues sont formées d'un assortiment complet d'anciennes armures. L'une d'elles est d'acier incrusté d'or ; c'est celle qui fut empruntée par le champion de l'Angleterre, lors du couronnement de Georges IV ; elle a coûté 6,000 liv. st. (150,000 fr.). Au milieu de l'appartement, sur une large table se trouvent pêle-mêle les armes offensives et défensives dont se ser-

vaient les anciens guerriers écossais : à côté de cette longue *claymore*, voici un *target*, large bouclier qui faisait partie de l'armure des Highlanders ; plus loin vous apercevez le *dirk*, petite dague qui se plaçait dans la ceinture, au côté droit. Voilà le fusil de Mac Grégor, et la hache d'armes de l'un des Scott. Tout le long des murs sont suspendus des boucliers, des lances et des pertuisanes, mêlés à des cornes de bisons et d'élans, et à des peaux de bêtes sauvages. C'est cette pièce que Walter Scott appelait son *arsenal*.

Les fenêtres y répandent un jour riche et varié, car elles sont garnies de vitraux peints sur lesquels sont représentés les écussons armoriés de tout le clan des Scott, à la tête desquels on distingue celui du lord de Buccleuch ; tout autour des murs, dans la partie la plus élevée et touchant au plafond, sont sculptées, en chêne, les armoiries des familles de la frontière écossaise ; et au-dessous on lit cette légende :

CES ARMES SONT CELLES DE CEUX QUI AUTREFOIS ONT COMBATTU
POUR LES MARCHES D'ÉCOSSE ; ILS ÉTAIENT DES HOMMES
PUISSANS, ET SE SONT BATTUS AVEC VAILLANCE.
DIEU LES A DÉFENDUS.

De tous les appartemens d'Abbotsford, le plus curieux sans contredit, c'est celui qui était consacré à la bibliothèque et au cabinet de travail de sir Walter Scott. La grande dimension de ces deux pièces, leur ameublement somptueux, les rayons et les armoires de bois de cèdre qui les décorent, les tablettes couvertes de livres rares, les magnifiques croisées qui les éclairent et d'où la vue s'étend sur la Tweed, le grand nombre d'objets utiles, élégans ou

curieux qu'elles renferment, les recommandent à l'attention des visiteurs.

Plusieurs des meubles qu'on y voit, sont des présens offerts au romancier ; voici une chaise chargée de ciselures, incrustée d'or et de nacre : elle a appartenu à un cardinal et fut envoyée de Rome à sir Walter, par un de nos ambassadeurs près le Saint-Siége. Vous voyez ici la canne du doyen Swift, le Rabelais de la Grande-Bretagne ; ce sarcophage d'argent que vous apercevez sur cette console de marbre, fut trouvé sous les murs du Pirée, et c'est Byron qui l'a offert à son ami Scott. Si vous ouvrez les armoires, vous y admirerez des bagues, des cachets, des tabatières, des miniatures sans nombre, riches présens de princes qui témoignaient ainsi à Walter Scott leur gratitude pour les momens agréables que la lecture de ses ouvrages leur avait procurés. Le courtisan dévorera des yeux la belle tabatière d'or émaillé, sur le couvercle de laquelle est placé le portrait de Georges IV, entouré de diamans ; mais l'Écossais plein du souvenir des traditions de son pays préférera sans doute l'anneau de *pierre du serpent*, précieux talisman, auquel la superstition populaire attribue de rares vertus. Il n'existe en Écosse que trois anneaux de cette espèce, et Walter Scott attachait un grand prix à celui qu'il possédait.

Ouvrez cette porte, et vous serez dans le cabinet de travail de sir Walter Scott ; c'est là que son génie trouvait ces magiques inspirations qui animèrent d'une nouvelle vie le cadavre des antiques légendes de l'Écosse ; c'est là que sont la table, le fauteuil et les manuscrits du grand homme, précieux objets qui réveillent le souvenir de ses nombreux ouvrages. Autour de cette pièce, à la hauteur d'environ dix pieds (car le plafond est très-élevé),

a été pratiquée une galerie étroite, qui conduisait par une porte secrète à la chambre à coucher. Une petite bibliothèque destinée aux livres dont Walter Scott se servait le plus habituellement, des portraits et des tableaux relatifs à l'histoire de l'Écosse et des districts des frontières, et quelques meubles antiques très-bien conservés, ornent ce cabinet.

Deux artistes français, MM. Monthelier et Tirpenne, viennent d'enrichir les beaux-arts d'une excellente lithographie représentant la demeure de sir Walter Scott. Comme dans celle de Newstead, ils ont jeté sur le paysage une teinte idéale, qui s'harmonise parfaitement avec l'aspect du pays et le caractère de celui qui y faisait sa résidence. C'est bien là le ciel nuageux de l'Écosse; c'est bien là son horizon brumeux, surchargé des épaisses vapeurs de la houille. Des sapins et des mélèzes indiquent la région montagneuse où est situé Abbotsford; et sur le premier plan un berger avec son plaid bariolé et quelques chèvres qui paissent autour de lui, vous disent assez que c'est en Écosse que vous vous trouvez. En avant de l'édifice principal s'élève la petite tour qui commande l'entrée du château et d'où l'œil découvre une perspective enchantée. Voici les donjons et les tourelles qui s'élèvent çà et là, et qui marient leurs flèches hardies aux cheminées élancées, qui se perdent dans les nues. Quelques rayons d'un soleil blafard, qui s'échappent à travers les arbres, éclairent cette scène, et lui donnent ce caractère local que les artistes ont trop souvent négligé. C'est bien là Abbotsford, triste et silencieux, tel qu'il apparaît aujourd'hui aux yeux du voyageur, qui cherche en vain celui dont les chants ont donné à cette résidence tant de célébrité!

Statistique.

TABLEAU comparatif des navires de toutes les nations qui ont passé le Sund venant tant de la mer Baltique que de la mer du Nord, pendant le premier semestre des années 1831, 1832 *et* 1833.

	1831	1832	1883
Janvier	30	66	46
Février	10	43	60
Mars	384	552	316
Avril	2,001	1,479	1,154
Mai	2,283	1,592	1,300
Juin	2,486	1,840	1,597
TOTAUX	7,195	5,572	4,473

La différence de 1,099 qu'on remarque en moins en 1833, comparée à 1832, peut se répartir ainsi :

Nations.	En plus.
Prussiens	116
Hambourgeois	7
Espagnols	6
Suédois	6
Portugais	3
Autrichiens	2
Belges	3
Sardes	1
En plus	144
En moins	1,243
Différence égale	1,099

Nations.	En moins.
Hollandais	691
Hanovriens	134
Anglais	112
Norvégiens	93
Mecklenbourgeois	69
Français	57
Danois	34
Brémois	15
Russes	15
Américains	14
Napolitains	3
Oldenbourgeois	1
Lubeckois	4
Grecs	1
TOTAL	1,243

Industrie.

De la formation naturelle et artificielle des perles. — Pendant long-tems, les naturalistes ont pensé que les perles n'étaient autre chose que les œufs avortés de l'huître *meleagrina margaritifera.* C'est une erreur que l'observation a tout-à-fait détruite. Le docteur Baer, après un grand nombre d'expériences, a reconnu que les perles ne se trouvaient ni dans le foie, ni dans les ovaires, ni dans les organes internes de l'huître. « Les perles, dit-il, sont toujours placées au-dedans ou au-dessous de la membrane de la valve supérieure, à l'endroit où cette membrane se joint à la coquille : en effet, on observe dans cette partie de petites masses coagulées qui, quoique n'offrant aucune trace d'organisation, peuvent avec le temps subir cette transformation. » Il pense cependant qu'il n'y a que celles qui sont les plus rapprochées de la surface externe des tégumens qui finissent par être enveloppées d'une couche de matière calcaire.

« Il est probable, ajoute le docteur Baer, que ces petites masses amorphes se revêtent extérieurement d'une matière calcaire, et que c'est ainsi que se forme la cavité que l'on observe dans plusieurs perles, tandis que, dans d'autre cas, ces masses sont pénétrées et saturées de la même matière et produisent alors des perles solides. » Enfin l'auteur reconnaît une autre variété qui doit sa naissance à la présence des corps étrangers, tel que des grains de sable, etc., entre la coquille et les membranes, corps qui avec le tems se recouvrent aussi d'une couche de matière perlée. Voilà le procédé de la nature. Nous allons

maintenant, à l'aide de l'ouvrage de M. Cordiner sur l'île de Ceylan, faire connaître par quel procédé l'homme parvient à augmenter les produits de l'huître à perle.

« Durant mon séjour à Aripo, dit-il, je fus fort surpris de voir les Chinois, qui exploitent les pêcheries de perles de ce district, percer légèrement la coquille des huîtres qu'ils venaient de prendre et puis les rejeter au fond de la mer. Ces industrieux pêcheurs m'apprirent que l'huître, sans doute incommodée de l'ouverture qu'ils venaient de pratiquer, se hâtait de la boucher au moyen de la sécrétion perlée dont les parois internes des deux valves sont revêtues, et qu'après cette opération ils étaient sûrs au bout d'un an de trouver une demi-perle très-bien formée, sans compter celles qui pouvaient exister déjà. En effet, ces braves gens ne se trompaient pas, et ils me donnèrent de nombreuses preuves de l'infaillibilité de leur méthode. L'instrument dont ils se servent a la forme d'un poinçon ordinaire, et ne pénètre jamais assez profondément pour blesser l'huître. »

REVUE

BRITANNIQUE.

Littérature.

JUGEMENT DE LA REVUE D'ÉDINBOURG

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE (1).

C'est quelque chose de bien remarquable que la situation de la littérature française depuis trois ans. Tous les

(1) Note du Tr. La critique dont on va lire la traduction, et qui se fait remarquer par une si haute portée philosophique, par une connaissance si profonde de la situation morale de la France, pourra sembler sévère à quelques-uns de nos lecteurs. Quoiqu'elle nous ait paru à nous-même quelquefois injuste, nous n'avons pas cru cependant devoir adoucir cette rigueur ni affaiblir cette sévérité : il est bon de connaître le jugement que portent sur les œuvres en vogue parmi nous les étrangers, dont le point de vue est, sans aucun doute, très-favorable à l'impartialité de l'appréciation ; nous avons donc conservé, dans toute leur crudité, les accusations et les reproches que le critique d'Édinbourg adresse à nos écrivains. Nous nous sommes

écrivains distingués de ce pays conviennent du chaos d'idées, de l'extravagance ridicule du style qui déshonorent la plupart des productions nouvelles. Ils s'accordent pour flétrir l'égoïsme frivole, le cynisme dégoûtant dont ces ouvrages offrent de si tristes exemples. C'est un concert de plaintes et d'anathèmes contre ce défaut de conviction religieuse, de moralité, de goût et de conscience. Le génie du peuple se corrompt, disent-ils : rien de profond, rien de vrai, rien de senti ; mais, ce qui est merveilleux, c'est que les hommes mêmes qui prêchent le plus hautement cette théorie, qui trouvent les paroles les plus éloquentes pour livrer au mépris l'état intellectuel de la France, sont précisément ceux qui creusent l'abîme, qui enveniment la plaie, qui ajoutent des semences de corruption nouvelle à cette corruption dont ils se plaignent. Romans sur romans, drames sur drames, ne font qu'ajouter encore aux élémens de discorde et au chaos d'opinions auquel ce pays est en proie. Toujours des scènes de licence ou d'atrocité, toujours des paroles tantôt furibondes, tantôt ivres de débauche : rien qui console le

contenté de corriger quelques erreurs matérielles, facilement pardonnables à qui n'a pas vu de près le mouvement de la littérature présente. C'est ainsi qu'il attribue à un seul homme les romans si remarquables composés en société par MM. Brucker, Léon Gozlan et Masson ; qu'il ignore le véritable nom et le sexe de M. Sand, auteur pseudonyme comme chacun sait ; qu'il attribue à Mme de Girardin un des romans de Mme Sophie Gay, sa mère ; qu'il place au nombre des écrivains fantastiques M. Ph. Chasles, qui n'a jamais prétendu à ce titre ; et qu'il cite le drame de Raymond au nombre des pièces jouées du vivant du malheureux Escousse. Nous avons dû réparer ces erreurs matérielles fort légères en elles-mêmes ; mais nous nous sommes fait un devoir de ne rien ajouter aux jugemens de l'aristarque écossais et de n'en rien supprimer ; car ce n'était pas notre sentiment particulier que nous avions à faire connaître.

cœur, rien qui resserre les liens sociaux : pas une œuvre vraiment morale qui tende à raffermir sur sa base cette foi chrétienne à laquelle cependant se rattachent toutes les habitudes, tous les sentimens, toutes les mœurs modernes, et qui a survécu à tant de révolutions.

A voir la littérature de nos voisins telle qu'ils l'ont faite depuis quelque tems, vous diriez que le génie du mal, celui de la confusion et du chaos, est le seul Dieu qu'ils admettent, la seule muse à laquelle ils sacrifient. En l'examinant de près, il semble que vous vous penchez au-dessus d'un gouffre dans lequel tourbillonnent et luttent toutes les incohérences, toutes les contradictions; espèce de puits sans fond comme les cercles du Dante. De là sortent à la fois *des idiomes différens, d'humbles paroles, des gémissemens de douleur, des voix tonnantes et faibles tour à tour et de longs battemens de mains :*

Diverse lingue, orribile favelle,
Gemiti di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche e suon di man con elle!

Au-dessus de l'abîme s'élèvent incessamment des formes grotesques ou sanglantes ; quelques satyres cyniques ; quelque ange échevelé, au sourire funeste : mais rien n'annonce que l'ordre, le repos et la grandeur doivent succéder bientôt à ces apparitions révoltantes ou absurdes, à ce chaos fantastique.

Heureusement on ne peut douter que cette situation malheureuse ne soit purement transitoire. Aujourd'hui, à ne considérer la littérature de la France qu'en elle-même, elle apparaît bien misérable et bien nulle : elle manque à la fois de cette dignité, de cette grandeur et de cette fécondité qui n'appartiennent qu'aux époques de croyance, et

de cette vigueur destructive qui signale les époques de révolution.

La littérature du dix-huitième siècle, par exemple, n'avait qu'un but : détruire; mais comme elle se montrait forte, comme elle était puissante! comme elle était convaincue! Elle avait foi, elle, dans l'énergie humaine, dans la perfectibilité de notre nature. Tout en lançant l'anathème, elle ouvrait au monde une perspective de gloire, un avenir de force. D'une main elle anéantissait l'autorité des siècles, de l'autre elle ouvrait le livre de cette révélation moderne, de cette apocalypse philosophique qui devait rendre tous les hommes heureux, toutes les lois sages et tous les peuples florissans. Elle faisait tomber l'ancien ciment des institutions sociales; mais elle prétendait les régénérer pour les faire plus belles, plus fortes, plus solides. Les Voltaire, les Helvétius, les Diderot, savaient bien ce qu'ils voulaient : c'était leur bonheur, c'était leur joie quand les murs du vieil édifice se crevassaient et croulaient autour d'eux; quand les idoles et les trônes, les sanctuaires et les tourelles féodales jonchaient le sol et tombaient sous leur puissant marteau. Ces hommes avaient de la vie : l'avenir les regardera comme des géans. Ils s'aidaient, ils s'encourageaient à l'œuvre commune. L'Europe tremblait à chaque nouvelle ruine qui venait attester leur puissance : c'étaient les grands-prêtres d'une ère nouvelle, les apôtres dévoués et fanatiques d'une destruction devenue nécessaire.

Aussi, voyez quel ensemble dans leurs efforts! que d'éloquence, que d'esprit, que de puissance intellectuelle dans leurs élans! Quelle fertilité d'imagination, quel accord majestueux et hardi! On les lira plus tard comme on lit aujourd'hui les Pères de l'Église, sans admettre la vérité de tous leurs axiomes, sans croire à tous leurs argumens. On

condamnera leur violence, leur ironique et âpre polémique, leurs déclamations devenues, pour les Anacharsis Clootz et les Robespierre, des brandons de guerre civile: mais on admirera leur courage et leurs puissantes facultés.

Si l'on essaie de leur comparer les écrivains aujourd'hui à la mode en France, ces derniers sembleront bien petits, bien vagues, bien faux, bien dénués de but et de plan, bien stériles en idées, bien prodigues d'un ridicule éclat de paroles. C'est que le tems de l'ennui, du marasme et du désespoir est venu. L'expérience, terrible conseillère, a refroidi l'ardeur des enthousiastes. Plus on s'était jeté aveuglément dans des espérances insensées, plus le découragement qui suivait le paroxysme a été amer et profond. Chacun doute de tout aujourd'hui : nul système ne trouve des prosélytes sincères; on reconnaît que l'ancien édifice est en ruines, et que nul monument durable ne s'est élevé sur ses cendres. On n'a plus foi dans la bonté, dans la force, dans la noblesse de l'espèce humaine. Terrible réaction qui ne suffit pas pour ramener l'intelligence et l'ame des hommes à leur ancienne foi détruite, mais d'où résultent cette nullité extravagante, cette littérature sans point central, sans vérité, sans force intime, qui ferait la honte d'un peuple si toutes les nations n'étaient pas forcées tour à tour de subir le même opprobre.

Pénétrons dans ces limbes de tendances opposées, de spéculations vagues, de divagations plus ou moins brillantes et de talens perdus; essayons d'examiner de plus près la littérature de la France : nous reconnaîtrons toutefois, dans cette situation qui paraît désespérée, la promesse d'un meilleur avenir. Aujourd'hui deux courans s'entrechoquent, deux fleuves puissans luttent l'un contre l'autre : d'une part, la philosophie matérialiste de 1760; et, d'une autre, la philosophie morale et spiritualiste qui,

long-tems vaincue, essaie de reconquérir sa place. Toutes les nacelles lancées sur le vortex formé par la collision de ces flots contraires, bondissent et s'entrechoquent avec violence, et la plupart sont destinées à disparaître dans le gouffre qui va s'ouvrir, condamnées à se perdre et à s'évanouir à jamais aux yeux de la postérité. Plus tard sans doute cette agitation se calmera; le fleuve reprendra son cours paisible; des rivages plus heureux, plus fertiles, se découvriront aux regards; mais jusqu'ici rien n'est fixe, aucun lit durable n'est creusé : nous ne voyons encore qu'un orage et un combat.

Que l'on ne dise pas que la tendance spiritualiste dont nous parlons soit une chimère de notre esprit : elle se révèle de tous côtés; la nécessité d'une croyance se retrouve au fond des systèmes les plus bizarres que l'on ait inventés récemment. Théophilantropes, mystiques, swedenborgiens, templiers, saint-simoniens, tous avouent que la sécurité sociale n'a pas d'autres bases, et la résignation pas d'autre appui que la religion. Laissons-les encore quelque tems essayer de refondre dans leur creuset philosophique les anciens préceptes chrétiens; permettons-leur de lancer ces bulles de savon, qui, diaprées un moment de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se brisent bientôt et s'évaporent. Quand tous ces puériles caprices de la pensée humaine seront réduits en impalpables atomes, quand l'homme, instruit par les convulsions de la révolution française et l'apathie morale des tems où nous sommes, reconnaîtra qu'il ne se suffit pas à lui-même, et que ses chimères ne sont pas des idoles, on verra s'apaiser, se calmer et disparaître toute cette fermentation, toute cette écume de la littérature française.

Les écrivains dont elle s'honore maintenant et dont les œuvres étonneront singulièrement leurs petits-fils en les

faisant sourire de dédain, sont des talens de second ordre, auxquels une impulsion fatale pour leur gloire a été donnée par la révolution de juillet. Depuis cette époque on dirait que toutes les digues ont été rompues, que le sceau de Salomon a été brisé, qu'un passeport général a été donné à la licence, à l'immoralité, à la frénésie. Mais que l'on n'aille pas croire que les trois journées de 1830 aient causé cette véhémente éruption; elles n'ont fait qu'éveiller les élémens mauvais, depuis long-tems endormis dans le sein de la société. Sous la restauration, je trouve les mêmes principes ou plutôt le même défaut de principes, le même goût ou plutôt le même défaut de goût. Il faut bien le dire, les Bourbons, depuis 1815, n'ont rien fait pour l'amélioration morale et sociale de la France; pendant seize ans ils ont essayé de s'affermir et rien de plus. Nous ne savons s'il leur eût été possible d'épurer et de régénérer l'esprit du peuple qu'ils étaient appelés à gouverner; mais certes ce n'était pas en relevant avec pompe un vain simulacre de catholicisme décrépit; ce n'était pas en enrôlant une armée de jésuites et de capucins qu'ils pouvaient rendre un peu d'énergie et de virilité, de probité et de foi à cette masse sur laquelle plus de dix révolutions avaient passé en un quart de siècle. Sous le règne de Charles X, on donna des primes à l'hypocrisie; l'éducation de l'enfance ne cessa pas d'être livrée à la même routine ridicule; on ne fit rien pour accomplir cette grande alliance de la moralité et des lumières sans laquelle il n'y a pas de vertus nationales. Au contraire, des hommes sincères sans doute, mais profondément ignorans de tous les mobiles de l'humanité, et d'une maladresse sans exemple, essayèrent de faire revivre ces mêmes abus, ces mêmes folies, ces mêmes excès, contre lesquels la philo-

phie du dix-huitième siècle s'était armée de sa puissante massue. On sait le dénouement.

La littérature de la restauration était quelque chose d'incomplet, de vague, de suspendu entre deux opinions contraires; quelques essais remarquables, des esquisses de Vitet, les drames de Mérimée, annoncèrent un changement grave et total dans le goût du public et dans la tendance des esprits. Après la révolution de juillet, la carrière ouverte par ces deux écrivains, qui n'ont épargné ni la terreur ni le crime, se creusa sous les mains de Balzac, de Sue et de Janin; c'est de cette nouvelle époque que date leur réputation. Alors furent publiés tous ces cauchemars littéraires, toutes ces orgies féroces qui remplissent *la Confession, la Salamandre, la Peau de Chagrin;* l'apologie du meurtre et de la débauche s'y trouve à toutes les pages, et c'est à peu près le seul but philosophique que l'on puisse remarquer dans ces ouvrages. Mérimée et Vitet étaient encore retenus par quelque idée de l'art, par quelques principes arrêtés. Depuis les trois grandes journées on a vu naître une littérature éphémère, copiste trop attentive et trop flatteuse des mauvaises passions et des préjugés de chaque jour, portant l'empreinte visible de sa fragilité et celle de l'intérêt personnel mêlé à l'esprit de parti, soulevant toutes les idées, insultant toutes les opinions, mêlant tous les styles, jetant toutes les couleurs au hasard, empruntant des costumes et des paroles à tous les tems et à tous les âges, lubrique comme l'Arétin, stoïque comme Zénon, courant à l'aventure et riant comme une folle d'un vrai rire de désespoir; proclamant elle-même avec impudence son néant, sa folie, son impuissance; se lamentant sur ses vices sans se corriger, et doublant ainsi la dose du mépris qu'elle mérite; triste littérature dont le

mot d'ordre semblait être : n'espérer rien, ne croire à rien et ne rien craindre.

A quoi donc serviront toutes ces élucubrations? quel sera le résultat de cette sève si mal dépensée? de forcer l'avenir à jeter un regard étonné sur cette désorganisation complète dont elle est l'expression. Dans l'époque où nous sommes, elle aggrave malheureusement, par la contagion de l'exemple, le mal qu'elle révèle. Il faut voir une myriade d'auteurs, tous doués de cette médiocrité de talent qui réussit à copier le talent véritable, et tous profitant de ce chaos pour se faire à la fois une fraction de fortune et de renommée, pour pêcher en eau trouble, si l'on me passe cette expression populaire, un peu de gloire et un peu d'argent. Petits traficans de la littérature, qui ont pullulé prodigieusement depuis que toutes les écluses ont été lâchées, depuis qu'un public bénévole a reçu, sans y regarder de près, tout ce qu'on voulait écrire ou imprimer. Ce sont gens qui, sans avoir le mérite d'être sincères, sont toujours prêts à s'emparer de la vogue, à la suivre, à l'exploiter et à pousser au dernier degré du ridicule et de l'absurdité les engouemens passagers de la foule. Doués d'assez d'adresse et de facilité pour devenir dangereux, ils ne cherchent qu'à se faire acheter par l'un des partis qui divisent l'état ; et ce métier qui les nourrit contribue à avilir encore la littérature nationale. A eux sont dues les diatribes contradictoires des journaux, les romans obscènes et atroces qui souillent la presse, les éloges et les critiques de complaisance ou de vénalité qui remplissent les revues. Dans quel autre tems aurait-on pu voir un homme d'imagination et de talent, M. de Balzac, jeter à la tête d'une société qui prétend à la pruderie et à l'élégance, un volume tout entier d'obscénités en style suranné (*les Contes drôlatiques*)? Dans quel autre tems

aurait-on vu le premier auteur dramatique de l'époque choisir pour héroïne de son drame l'infâme Lucrèce Borgia, s'attachant, soit d'amour ou d'amitié, l'auteur n'en dit rien, au fils incestueux qu'elle a eu de son propre frère? Il suffirait, pour peindre l'état de désordre et d'anarchie morale où se trouve la littérature de la France, de rappeler le suicide étrange d'Escousse et de Lebras, deux jeunes gens qui, pour avoir composé de fort mauvais drames accueillis avec trop de bienveillance, et pour n'avoir pas reçu des journalistes tous les éloges qu'ils croyaient avoir mérités, se sont asphyxiés ensemble?

La littérature née sous ces influences désastreuses se compose de deux parties: l'une qui a la prétention d'être fantastique; l'autre qui s'empare, dit-elle, des réalités, mais qui, par la révoltante absurdité de ses mensonges, excite en nous bien plus de mépris que la première.

Fantastique! la France fantastique! On ne l'aurait jamais cru vers le commencement de ce siècle; cependant aujourd'hui que le présent offre peu de consolation et l'avenir peu d'espérance, on n'a pas de peine à comprendre comment la nation la plus spirituelle, la plus gaie, la plus ironique, s'est laissé entraîner comme malgré elle vers un monde idéal, libre de toutes les entraves de la vie actuelle, vaste et amusant comme l'infini. Voici bientôt cinq ans que les Français se sont épris d'une passion bizarre pour Hoffmann et ont essayé de l'imiter; disons mieux, de le parodier. De tous les écrivains, Hoffmann est celui qui souffre le moins l'imitation. Son genre, traité par lui-même, est quelquefois insoutenable. Quand il réussit, on ne peut attribuer ce succès qu'à une idiosyncrasie qui le rendait propre à exceller dans ce style, précisément parce qu'il n'était bon à rien autre chose.

Chez Hoffmann, un tempérament naturellement ner-

veux et irritable, poussé jusqu'aux limites de la folie par l'habitude de l'ivresse et par des maladies chroniques ; la conscience d'une haute capacité flétrie par des excès et changée en impuissance; une imagination malade ; une intelligence hantée de pressentimens et croyant apercevoir la griffe du démon au pied du lit, dans l'âtre de la cheminée, dans les moindres événemens de la vie; un cerveau rempli de spectres qu'il créait lui-même et qui le faisaient trembler : tels étaient les élémens indispensables d'un génie, original sans doute, mais aussi inimitable qu'original. A qui aurait-il pu communiquer cette croyance profonde dans le monde invisible, cet effroi que lui inspiraient les fantômes conçus par son esprit malade et engendrés dans la tabagie? Hoffmann était un phénomène physique et intellectuel : seul il pouvait analyser et décrire la fièvre mentale qui le dévorait. Seul, il pouvait trouver le lien imperceptible qui rattachait aux choses de la vie réelle cette fantasmagorie immense. Quand une multitude d'écrivains français ont cru faire de l'Hoffmann en inventant des figures grotesques, en nous montrant un petit démon à cheval sur le marteau des portes, des serpens et des anges aux ailes bleues tournoyant au-dessus de la flamme du punch, ils ont en vain emprunté au fou allemand le matériel de son théâtre. Pour en saisir le génie, il aurait fallu que, comme lui, ils fussent suspendus entre l'ivresse de la taverne et celle des petites maisons. Nous avons lu plus de cent contes fantastiques français où les brouillards et l'éclat vaporeux des *Fantaisies-Stücke* sont copiées avec une niaiserie laborieuse : le véritable élixir d'Hoffmann, fût-ce l'élixir du diable, n'appartiendra jamais à personne et restera toujours un secret pour ses maladroits imitateurs. Du moins les écrivains fantastiques prétendent mentir, et mentent bien ou

mal. C'est le monde invisible dont ils ouvrent les portes. Si ce monde vous déplaît, si leur baguette magique ne vous découvre aucun trésor, vous ne devez accuser que leur maladresse : mais ils ne vous trompent pas. Que dire de ceux qui se donnent pour peintres des réalités, et dans les écrits desquels pas une réalité ne se rencontre, pas une vérité, pas un caractère, ne sont saisis sur place ? Leurs acteurs seraient tout aussi bien placés dans les immenses domaines de l'espace ou dans les régions préadamites d'un globe antédiluvien, qu'en Chine ou au Monomotapa. Imaginez des personnages qui n'ont jamais dû exister et qui font des actions sans rapport avec le caractère même qu'on leur prête. Tout est inconséquence, inconvenance ; la logique est partout blessée : si l'héroïne est douce et vertueuse, blonde et blanche comme le disent ces auteurs, soyez sûrs qu'avant la fin du premier volume, quelque crime inconciliable avec son premier caractère va lui être attribué ; si tel homme est un monstre, on lui prêtera de grandes vertus. Cahoté rudement d'invraisemblance en invraisemblance, de contraste en contraste, de bizarrerie en bizarrerie, le lecteur, dont la curiosité est d'abord stimulée, finit par s'irriter ; et quand cette irritation se prolonge par la multiplicité des secousses qu'on lui imprime, elle devient ennui et se transforme en dégoût. J'ai vu un sauteur grotesque, dont le premier tour de force commençait par me surprendre, dont la troisième gambade me fatiguait, et dont le troisième saut périlleux me forçait de quitter la place.

Ce n'est pas que chez ces écrivains, comme chez quelques-uns de nos anciens auteurs, on ne trouve de tems en tems un rayon de lumière, une phrase brillante, une pensée hardie, un trait d'observation ; mais à peine le jet lumineux s'est-il échappé du nuage, ce nuage se referme, et vous voilà lancé de nouveau dans le tourbillon nébu-

leux et sanglant qui vous environnait. Ils ont cru renouveler ainsi leur littérature et prouver par ces moyens la fertilité de leur génie ; rien ne prouve au contraire la stérilité et la pauvreté des ressources, comme le besoin d'avoir recours sans cesse à l'extraordinaire et à l'horrible. Les hommes d'un vrai talent produisent de l'effet avec des élémens ordinaires : inventer un caractère d'homme, créer une chaîne d'incidens qui intéressent l'imagination, suspendre la curiosité sans faire violence à la raison, c'est une tâche qui demande du tems, de la réflexion, ainsi que du génie. Mais n'attirer l'attention et ne la soutenir que par des scènes de licence, d'ivresse, d'inceste, d'adultère et de meurtre ; fouiller dans les dégoûtans mystères de la Morgue, de la Salpêtrière, ou de la place de Grève, c'est un triste et facile métier que l'on peut exercer sans peine, pourvu qu'on ait la plume hardie et peu scrupuleuse.

Ce n'est pas ainsi que procédait Voltaire lui-même, écrivain auquel le titre d'auteur satanique convient assez. Dans *Candide,* il n'esquisse pas un personnage, il ne jette pas un seul incident à l'aventure. Quelle que soit la verve ironique de son génie, tout est combiné, tout concourt à l'effet général, tout sert à prouver un axiome et à soutenir un système. Une seule pensée, douloureuse, il est vrai, domine tout l'ouvrage et se développe énergiquement au milieu de toutes les saillies de l'imagination et de la satire. Voyez, au contraire, comment les écrivains maintenant à la mode en France essaient de prouver leur système et d'étayer leurs théories. « J'ai voulu ici, dit M. Janin dans sa préface de *la Confession*, montrer quelque peu la gêne morale d'un homme qui sent le besoin d'une croyance, et qui ne trouve plus cette croyance dans le sanctuaire, parce qu'elle n'est nulle part. » Ce qui a frappé l'auteur ; ce que, d'après son propre aveu, il a es-

sayé de peindre, c'est le point le plus saillant de la physionomie morale de la France. Il n'avait qu'à regarder autour de lui : chaque individu, chaque famille, pourvu qu'il les eût soigneusement observés et attentivement reproduits, lui auraient offert des exemples de cette maladie qu'il déplore. Un récit aussi fantastique que toutes les diableries d'Hoffmann lui sert à soutenir sa thèse. Anatole, son héros, un homme de la Jeune France, portant moustache, gilet de satin noir boutonné jusqu'au menton, et point de linge, étrangle de ses propres mains sa femme, la première nuit de ses noces, pour plusieurs raisons que vous allez savoir. D'abord, elle a dansé avec plaisir ; ensuite il a réfléchi qu'en vieillissant, sa belle fiancée deviendrait aussi ridée et aussi laide que la duègne de quatre-vingts ans qui l'accompagnait ; enfin, elle a oublié son nom de baptême en se mettant au lit, et elle s'est endormie beaucoup trop tôt, à ce qu'il a pensé. Tous ces motifs si valables poussent notre homme d'esprit et notre homme de bon ton à devenir l'assassin de la jeune fille : ébullition de folie, que suit bientôt une ébullition de remords. Anatole veut se confesser ; il cherche un prêtre digne de l'absoudre : l'un est trop gras, l'autre est trop maigre ; celui-ci est trop indifférent en matière religieuse, celui-là est trop sévère et n'ose pas lui conférer l'absolution. Il passe en revue une douzaine de ministres ; entre autres, un prêtre espagnol qu'il surprend dans un tête-à-tête inconvenant avec une fort jolie personne, et qui ne paraît pas disposé à étrangler la jeune fille. Ce n'est qu'après une assez longue odyssée qu'Anatole découvre son prêtre, le bon prêtre qui le console, l'absout et le renvoie à peu près guéri. Après une folie de six mois, le héros se fait tonsurer, devient prêtre aussi, dit la messe, et acquiert tant d'embonpoint que ses amis ne le reconnaissent plus.

Tout ceci est destiné à vous prouver qu'il n'y a pas de religion en France. Voilà en effet des incidens bien probables et qui caractérisent merveilleusement la société moderne! Admirez un peu la logique de l'auteur, qui, pour prouver que la religion consolatrice n'existe plus, s'avise de nous montrer à son dénouement un homme religieux et consolateur. Il est impossible de trouver dans aucune littérature rien qui ressemble à la déraison et à l'absurdité de cette conclusion. M. Janin a bien raison de dire dans sa préface qu'il a écrit sans plan et au hasard; mais il a tort de se comparer à Crébillon fils, peintre d'un siècle fort immoral, auteur de portraits qui nous révoltent souvent, mais qui du moins ressemblaient aux originaux.

C'est donc la philosophie, c'est un but, un plan, une idée mère qui manquent à tous les écrivains français de notre époque. Le talent des détails ne peut compenser cette misérable incohérence, ni tenir lieu de cet ensemble et de cette cohésion qu'ils méprisent si insolemment. Chez Janin, se trouvent toutefois des qualités peu communes; beaucoup d'éclat dans le style; des épisodes étincelans de verve; une certaine gaîté maligne et naïve qui se mêle aux passages les plus pathétiques et qui les fait ressortir : enfin des rayons lumineux et pénétrans, qui, sans avoir jamais une vaste portée, sans embrasser l'ensemble de la société actuelle, en pénètrent quelquefois les profondeurs. Vous diriez ces illuminations subites de l'ivresse qui brillent comme un éclair au milieu du chaos et des ténèbres de l'intelligence. Jamais, il est vrai, l'auteur ne sait être chaste et simple pendant long-tems. Il y a en lui un génie d'affectation intime, fatale à tout grand ouvrage, et qui contraste étrangement avec des chapitres d'une naïveté ravissante et d'une grande verve de style. Telle est la description du passage d'un bac villageois dans *la Confession*. L'histoire

des sacrifices faits par la batelière pour donner à son fils l'éducation ecclésiastique, est une des plus belles pages que l'on ait écrites depuis long-tems.

Non seulement *la Confession*, mais tous les ouvrages de M. Janin, attestent une imagination ardente et passionnée, un jugement et un goût faux, et une inaptitude complète à construire et à mûrir un grand ensemble. On y trouve surtout la trace profonde du défaut contre lequel il déclame avec tant de véhémence, défaut de principes en morale, en politique, en religion, en littérature. On voit un homme prêt à écrire, pour ou contre toutes les questions, dans tous les journaux imaginables, non peut-être par des motifs d'intérêt, mais parce que rien n'est vrai, rien n'est faux à ses yeux. Son premier ouvrage, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, est un de ces imbroglio hideux, un de ces mélanges de sang, de maladie et de volupté, qu'un boucher détenu à Bedlam pour cause de folie aurait très-bien pu concevoir. A *la Confession* dont nous venons de parler, succéda *Barnave*, esquisse inachevée et défectueuse, mais frappante et hardie, de cette époque où la vieille monarchie et le vieux peuple se séparaient pour ne plus se rencontrer ou se reconnaître jamais; tant ils doivent changer, elle dans l'émigration, lui dans les conquêtes. Quant à ses deux dernières productions : *les Contes Fantastiques* et *les Contes Nouveaux*, nous n'en parlerons pas. Un conte intitulé *Rosette*, et un Essai sur Crébillon jeune, nous semblent seuls dignes de la réputation de M. Janin.

Si nous avions pensé à classer d'après leur mérite respectif les écrivains français, nous n'aurions assurément pas donné la première place à M. Janin, mais bien à M. Victor Hugo, auteur dramatique original, poète lyrique du premier ordre, et romancier très-distingué. Son imagi-

nation est créatrice, son aspiration est haute et pure; il voit clairement le but qu'il se propose, il y marche d'un pas ferme et avec vigueur; il sait couver long-tems et mûrir avec persévérance le sujet qu'il veut traiter; enfin cette faculté que possèdent ses rivaux, celle de créer des peintures énergiques et de les colorer brillamment, est encore plus remarquable dans ses ouvrages que dans les leurs. Malheureusement ce levain de corruption et de désordre qu'on remarque dans tous les livres contemporains, se retrouve aussi dans ses ouvrages, et plus il avance, plus cette maladie intellectuelle semble empirer. Comparez ses premières à ses dernières productions. Dans *Bug Jargal* et *Han d'Islande*, l'esprit se repose du moins sur quelques scènes douces et consolantes, sur quelques caractères vertueux, qui font oublier tant d'horreurs accumulées; on voit que l'ame de l'auteur est sensible et douée d'élévation. Mais qu'est-ce que *Lucrèce Borgia* et *le Roi s'amuse?* Une masse incohérente de meurtres, d'incestes et de débauches. Là, pas une émotion humaine ou généreuse; les influences délétères de l'époque semblent avoir fait descendre le baromètre moral de son génie. Dans tous les tems, le défaut spécial de M. Hugo a été l'exagération; ses meilleurs ouvrages en sont empreints; comme notre *Maturin*, il a, dans son *Han d'Islande*, usé, et même abusé des terreurs de la Scandinavie. Son *Bug Jargal*, récit emprunté à l'histoire de l'insurrection de Saint-Domingue, manque entièrement de vraisemblance. Le héros est un nègre, espèce de Grandisson qui conçoit un amour platonique pour la femme blanche, et sacrifie sa vie au bonheur de celle qu'il aime et à celui de son mari. Plusieurs épisodes de cette narration sont très-remarquables par la vigueur du pinceau; entre autres, la description de la lutte que se livrent au-dessus du précipice

Habibrah et D'Auverney. Cette dernière scène est peinte avec une énergie si minutieuse, que le lecteur, qui suit toutes les chances d'un combat à mort, respire à peine jusqu'au moment fatal.

Le seul ouvrage parfait que M. Hugo ait produit, a pour titre : *le Dernier Jour d'un Condamné*. Ce n'est point un roman, c'est l'analyse d'une situation : une autopsie morale et psychologique, la chronique des pensées d'un homme, le registre exact de ses sensations, pendant l'espace de tems qui sépare la condamnation à mort du supplice. Je n'ignore pas que, depuis cette époque, M. Victor Hugo s'est représenté lui-même comme ayant voulu fonder une doctrine, abolir la peine de mort en France, et changer la législation. C'est là une des mille prétentions, une des mille affectations que les écrivains français croient devoir choisir pour bannière. Mais ce qu'il faut admirer en dépit de toutes les affectations, c'est le drame intérieur et métaphysique, créé par M. Hugo ; le cœur d'un homme dans une circonstance terrible, minutieusement et habilement écrit ; toute une tragédie intime que l'auteur nous révèle, sans se servir d'aucun moyen accessoire, sans même nous apprendre pourquoi son héros est condamné.

Il semble que, dans toutes les productions françaises de ce jour, une maladie intime, une tache empoisonnée et corruptrice, doivent inévitablement se cacher, comme la pourriture dans certains fruits. Le défaut fondamental de l'ouvrage, d'ailleurs plein de vigueur et de talent, c'est que le condamné qui s'exprime si bien, qui s'analyse lui-même avec tant de philosophie, qui a une ame si douce, un esprit si puissant, un style si beau et si ferme, nous paraît tout-à-fait hors des conditions de la cour d'assises. Qui se souvient d'avoir vu sur les bancs de ce tribunal, au milieu des gen-

darmes et des ignobles suppôts de la loi, un homme capable d'écrire un seul des paragraphes de M. Victor Hugo, et cependant, accusé de meurtre, convaincu de meurtre, et ne recevant pas même sa grâce ou une commutation de peine? Ces crimes violens appartiennent quelquefois à des êtres nobles par leur nature, et égarés par la passion; mais ils sont, si je puis le dire, anti-littéraires, incompatibles avec la réflexion philosophique et le calme du travail intellectuel. Un jeune Espagnol tuera sa maîtresse; jamais ni Rousseau, ni même lord Byron, n'en feront autant: ils se contenteront de déclamer; la pensée, chez eux si violente, paralyse l'action.

Notre-Dame de Paris, qui a été fort admirée, contient des traits de génie; une belle peinture de l'architecture du moyen âge, un grand fracas d'hommes et de mœurs, que l'on dit appartenir aux temps anciens, et qui en réalité ne sont d'aucun tems. Ici, comme dans tous les ouvrages de M. Hugo, les beautés de détail tournent autour d'une impossibilité; un centre absurde et illogique sert de pivot à une fable qui ne manque pas d'intérêt. *Han d'Islande* vous offrait un monstre moitié ours, moitié homme, avec des bras comme une araignée, et une gueule comme un sanglier; *Bug Jargal,* un Africain céladon, se battant comme les anciens preux, et se dévouant à l'amour pur. *Notre-Dame de Paris* est animée par la présence d'une héroïne du moyen âge, la Esmeralda, telle que jamais, sans aucun doute, les carrefours de Paris, en 1400, n'ont rien offert de pareil. Cette imitation de la *Mignon* de Goethe et de la *Fenella* de Walter Scott a eu beaucoup de partisans. En effet, il y a de la beauté dramatique dans la plupart des scènes où elle se trouve placée; mais cette haute civilisation dans une Bohémienne, mais cette douceur et cette élégance de mœurs dans un

tel siècle, mais cette Taglioni transportée dans une époque barbare, sont, selon nous, le comble de l'invraisemblance et de l'absurdité. Peintre énergique et exact des scènes violentes, M. Hugo a semé *Notre-Dame de Paris* de pages et de tableaux admirables. Tel est celui qui représente un des héros du conte contemplant du haut de la tour de Notre-Dame l'exécution de sa victime que l'on fait brûler sur la place, saisi ensuite par Quasimodo, et lancé sur le pavé, à deux cents pieds de distance, par cette main vengeresse. C'est quelque chose de très-beau que cette description qui ressemble beaucoup à celle du combat de D'Auverney et d'Habibrah, dont nous avons déjà parlé. Tout y est exact, chaque mouvement du misérable prêtre, chaque soupir échappé de sa poitrine, chaque étreinte de ses doigts qui se resserrent. Une gouttière de plomb l'arrête dans sa chute; il s'y cramponne; la gouttière plie lentement sous son poids; au-dessous de lui la foule hurle; au-dessus, Quasimodo pleure sur la victime qu'il vient de faire. Le prêtre se balance long-tems au dessus du gouffre, son désespoir tente un dernier effort; il lâche prise : son corps en descendant tourne plusieurs fois sur lui-même; il tombe, il se fracasse enfin sur un toit, d'où il glisse et va s'écraser sur le pavé. Dans ces descriptions vous retrouvez M. Victor Hugo tout entier; mais ce sont des fragmens : et l'ensemble de ses ouvrages est loin d'offrir cette unité et cette harmonie qui caractérisent les chefs-d'œuvre.

Au reste, on peut nommer *fragmentaires*, comme disent les Allemands, toutes les littératures de France. Un auteur entreprend-il un grand ouvrage, ce n'est en général qu'un recueil d'épisodes; quelques lambeaux brillans le satisfont. D'autres, plus sincères, avouent leur impuissance à composer de grands ouvrages, en ne publiant

que des morceaux détachés, des recueils et des mélanges. Souvent aussi trois ou quatre écrivains se cotisent pour écrire un livre. Hélas! tous ces symptômes désignent une faiblesse et une stérilité malheureuse! et ce ne sera que par de profondes études, par un changement de situation sociale, que les écrivains français rendront à leur patrie son ancienne supériorité intellectuelle.

Lisez les romans de M. Sue, qui ont obtenu un si brillant succès. Il veut être le *Cooper* de la France. Déjà, il faut l'avouer, on peut reprocher bien de la diffusion, de la froideur et quelquefois de la niaiserie au célèbre romancier américain. Il ne vous fait pas grâce d'une feuille d'arbre, d'un clou de navire, d'une boutonnière d'habit, ni de la maille d'un bas. Il écrit un conte comme l'on fait un inventaire; il a des personnages qui sont de bois, de fer et de cuivre, comme les bateaux de ses lacs, et auxquels manquent seulement le cœur, la sensibilité et la vie. Mais chez M. Sue, c'est bien mieux encore. Si ses peintures sont fidèles, il n'y a pas de vaisseau français qui ne soit un pandémonium flottant, commandé par le diable en personne, et monté par ses mauvais anges. À l'entendre, la vie du vaisseau ne se compose que de massacres et de pirateries, de vol et de viol, d'assassinats et d'imprécations: tous les ponts des frégates sont jonchés de cadavres; une atmosphère de mort, de soufre, de fumée, de vin, pèse sur chaque navire; l'incendie de la sainte-barbe est un événement de tous les jours; la plupart des capitaines sont pendus à leurs grandes vergues, et tous les matelots mangent de la chair humaine, comme nous mangeons du beefsteack. Il faut toujours en revenir à notre prédication habituelle: exagération, mensonge, défaut de logique; ces énormes défauts de la littérature française en étouffent les

qualités, entravent le développement de la plupart des hommes de talent.

Atar Gull (tel est le nom du meilleur ouvrage de M. Sue) est un héros à la mode moderne, à la façon de M. Victor Hugo et de M. Janin; contrariant toutes les lois ordinaires pour le seul plaisir de surprendre et d'inquiéter le lecteur. Dans cette littérature à rebours, où il semble que l'on n'ait peur que du bon sens et de la vérité, où l'on n'a quitté la platitude classique que pour se précipiter dans la logique des Petites-Maisons, il est convenu que toute vertu sera crime, et tout crime vertu. Atar Gull est donc un nègre, un bon nègre, qui pendant soixante ans a veillé son maître, l'a soigné, l'a servi, lui a sacrifié sa santé, sa fortune, ses veilles. L'académie française finit par lui donner un prix de vertu qu'il ne mérite guère, comme vous allez voir : car Atar Gull, profond hypocrite, s'est couvert de ce masque de dévouement pour ruiner son maître, assassiner toute sa famille et l'assassiner lui-même, comme il lui en fait l'aveu quand ce pauvre colon, le meilleur des hommes, est gisant sur son lit de mort.

Nous pourrions bien encore vous parler des *Contes philosophiques* de M. Balzac, de ses *Contes drolatiques*, de sa *Peau de Chagrin*. C'est un homme d'un esprit vigoureux et fécond, qui ne manque pas de la faculté conteuse et qui souvent conte bien. Il est illogique comme Janin, sans portée dans l'esprit, sans philosophie réelle, et surtout d'un cynisme affecté qui répugne et que rien dans un homme de talent ne peut excuser; mais il abonde en détails heureux, en choses finement senties, agréablement narrées. C'est encore un homme de talent incomplet, qui n'a rien mûri, rien pensé, qui jette au ha-

sard une multitude de contes plutôt ébauchés qu'achevés, toujours intéressans au début, toujours défectueux au dénouement, faits au courant de la plume, bavards, discursifs, invraisemblables. Pour M. Sue, M. Janin et souvent pour M. Victor Hugo, le crime, le meurtre, le viol, l'inceste, sont les points cardinaux de la moralité du roman. M. Balzac se contente de la débauche, il pousse la gaudriole gauloise à son dernier degré d'indécence et d'audace. Il y a tel conte de cet auteur qui ferait rougir un dragon et qui étonnerait un roulier (1).

Tous ces écrivains ont-ils établi un principe, fondé une doctrine, consolé une seule ame, donné une seule leçon utile? Non certes. Ils ont jeté, dans ce tourbillon orageux d'égoïsme et de dégoût qui s'est emparé de la société française, leurs pensées qui n'ont fait qu'augmenter le mal; ils ont creusé et envenimé la plaie sociale. Irez-vous chercher dans leurs pages, comme dans celles de Montaigne, l'expérience sincère, philosophique et un peu nonchalante de la vie humaine telle qu'elle est? Inspireront-elles des pensées enthousiastes? Remueront-elles les ames énergiques comme les pages de Rousseau? Con-

(1) Note du Tr. Il serait cependant fort injuste de faire peser cet anathème sur *les Célibataires*, l'une des Nouvelles les plus vraies, dans son ensemble comme dans ses accessoires, que l'imagination d'un observateur ait jamais conçues. Grâce à cette vérité, quel intérêt profond M. de Balzac n'a-t-il pas su répandre sur l'action et les personnages de son roman! Et cependant c'est un vieux prêtre, aussi médiocre par l'ame que par l'esprit, qui en est le héros; mais sa médiocrité même est un moyen d'intérêt, parce qu'elle contraste avec la situation trop forte où il se trouve. Donnez-lui un caractère au niveau de cette situation, et cet intérêt disparaîtra. C'est ainsi que Walter Scott s'est bien gardé de prêter une ame héroïque à Amy Robsart. C'est avec un caractère étourdi et léger qu'il l'engage dans tous les embarras du château de Kenilworth.

tribueront-elles à relever ce culte de dévouement qui fait place à une individualité mercantile et vraiment hideuse? L'avenir y trouvera-t-il la trace d'une pensée honnête et généreuse, d'une noble émotion? Non certes. Dans les ouvrages mêmes qui sont écrits avec plus de calme et une douceur apparente, dans *Indiana* et *Valentine*, par Georges Sand (1), la révolte contre les institutions humaines et spécialement contre le mariage, c'est-à-dire l'apologie secrète de l'adultère se retrouve à toutes les pages; ou plutôt c'est le but même et le fond de ces divers romans. Le dernier auteur que nous venons de citer l'emporte beaucoup sur la plupart des romanciers français quant au talent de mettre ses personnages en scène, de nous intéresser à eux, de peindre l'intérieur des familles et de reproduire les réalités. On peut citer les premières pages d'*Indiana* comme un chef-d'œuvre, comme un tableau d'intérieur vraiment achevé. Vous trouverez d'ailleurs dans ce livre une jeune femme en proie à une sensibilité nerveuse tellement prononcée, qu'elle essaie de deux amans sans compter son mari, et finit par reconnaître que le plus calme et le moins brillant des trois est précisément le plus digne de son amour.

Un des écrivains qui ont produit le plus de romans depuis quinze années s'est caché sous le nom du bibliophile Jacob. M. Paul Lacroix, c'est ainsi qu'il s'appelle, ne nous semble manquer ni de fécondité, ni de facilité de style; mais chez lui la pensée principale est presque toujours faible et vieille; une érudition acquise d'hier et lourdement entassée écrase la fable principale. La *Danse Macabre*, par exemple, se compose de peste, de sortilége, de licence, de détails empruntés aux antiquaires et de

(1) Mme Dudevant.

massacre sans trève et sans fin. Récemment dans *le Divorce* et dans *Vertu et Tempérament*, cet écrivain a essayé de quitter la sphère du moyen âge dans laquelle il s'était renfermé jusqu'alors, et d'étendre son champ d'observations sur la société moderne et vivante. Nous n'avons pas lu ces ouvrages, et nous ne saurions dire jusqu'à quel point il a réussi.

Parlerons-nous de Paul de Kock, le peintre des grisettes et des badauds de Paris, le successeur de Pigault-Lebrun ? et d'une tourbe d'inconnus prétentieux qui vivent de cette perversion de sentimens et d'idées qui règne en France, et qui manufacturent le roman avec tous les crimes de la cour d'assises ? Leur foule est innombrable. Nous compterions à peu près cinquante romans nouveaux par mois. Dans ce nombre, les romans qui portent le nom de Michel Raymond, et qui sont le fruit d'une association d'hommes de talent, méritent d'être remarqués. Ce sont de puissantes peintures de la vie parisienne. Nous voudrions qu'à cette vigueur sarcastique et sombre qui saisit et écrase les vices contemporains, se joignît une sympathie réelle pour le bien et la vertu. Nous voudrions aussi que leur sensibilité, sans cesser d'être ardente et vive, fût dirigée souvent par un jugement plus droit ; qu'ils ne regardassent pas le peuple comme incapable de fautes, les vices comme inhérens à une civilisation élégante, et que toute la vigueur de leur haine ne tombât pas exclusivement sur les classes moyennes et supérieures (1).

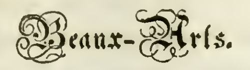
Arrêtons-nous ici, et cherchons à résumer quelques-unes

(1) Note du Tr. Ce reproche nous paraît dépourvu d'exactitude. Voyez si, dans *la Fabrique*, les auteurs des Contes de l'Atelier ont ménagé les vices des classes inférieures ! Une haute, une puissante moralité ressort souvent de ces contes ; on ne peut reprocher à

des idées qui se sont offertes à nous dans le cours de cet examen. Entachée d'exagération, de recherche et de mensonge; voulant faire de l'effet, en dépit de tout; dédaigneuse de la vérité, prêchant une sotte et insociale misantropie, affectant de ne rien croire et se lamentant de ne pas croire; sensuelle, mais sans abandon; dogmatisant, mais sans logique; athée sans conviction; regrettant la chute des croyances, mais sans être sincère dans son regret; n'offrant aucun appui, aucune doctrine, même dans le mal; rien de parfait, rien d'achevé, rien de complet : la littérature française contemporaine est évidemment une littérature de transition. Quelques-uns des noms qui se sont attachés à sa gloire surnageront à peine dans un tems meilleur. Quant aux productions dont nous venons de parler, destinées à un oubli rapide et qui déjà les envahit, elles ne seront consultées par ceux qui nous succéderont que comme les étranges souvenirs d'une maladie sociale qui aura duré trop long-tems.

(*Edinburgh Review.*)

leurs auteurs que les angoisses trop douloureuses et trop prolongées qu'ils infligent au lecteur, comme dans *Annah l'hébêtée* et dans l'*Inévitable*.



DE LA PEINTURE SUR VERRE

ET

DES PRODUCTIONS RÉCENTES DE CET ART EN BAVIÈRE.

Plusieurs nations se disputent l'invention de la peinture sur verre. Nous ne nous proposons point d'examiner ici la valeur respective de leurs réclamations, nous nous bornerons seulement à donner quelques détails sur l'histoire de cet art, et à déterminer la suite de ses progrès; nous parlerons ensuite des essais qui sont tentés en ce moment à Munich, et qui doivent contribuer non seulement à tirer ce genre de peinture de l'oubli où il est tombé, mais encore à lui donner un degré de perfection qu'il n'avait pas encore atteint.

La peinture sur verre florissait pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles. Dès son origine elle prit un caractère exclusivement religieux; on s'en servit, comme l'observe Boisserée, pour retracer à l'imagination des fidèles la magnificence de la Jérusalem céleste. Ce genre de peinture se rapprochait assez dans le principe de la mosaïque : c'était un assemblage de différens morceaux teints chacun d'une seule couleur. Les contours extérieurs étaient formés par le plomb dans lequel le verre se trouvait enchâssé, les ombres étaient seulement indiquées par quelques lignes noires tracées après coup sur la surface, et la composition n'embrassait généralement qu'une seule

figure, ou deux ou trois tout au plus; mais l'éclat du tableau compensait amplement cette simplicité de dessin.

Au quinzième siècle, époque où les arts commencèrent à prendre un grand développement, la peinture sur verre fit aussi de rapides progrès. C'est alors que John Van Eyck, l'un de ceux qui travaillèrent le plus à son avancement, découvrit le moyen d'émailler sur verre, c'est-à-dire de fixer avec le secours du feu des couleurs minérales sur la surface du verre; les ombres et les demi-teintes étaient ensuite appliquées par derrière. Ce perfectionnement eut pour résultat de donner aux figures de la vie et un relief qu'elles n'avaient pas auparavant. Alors aussi on commença à traiter des sujets plus étendus, auxquels le contraste de la lumière et des ombres communiquait encore un effet plus puissant; mais on se borna à ne déposer qu'une seule couleur sur chaque morceau de verre, car l'artiste n'avait d'autre but que de donner à ses tableaux de riches reflets bien nuancés. Les peintures sur verre exécutées en France d'après ce système, au tems de Primaticcio et sous la direction de Jean Cousin, de Pinaigrier et de quelques autres célèbres artistes du seizième siècle, ne sont pas inférieures pour la composition à celles de l'école italienne, et ont en outre plus de vivacité dans le coloris.

A la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, quand les occasions d'exécuter de grands travaux d'église devinrent de plus en plus rares, les artistes s'adonnèrent aux petites compositions; et c'est alors que se produisit en France et dans les Pays-Bas la troisième méthode appelée, dans le langage technique, *peinture en apprêt*. Elle consistait à peindre tout un sujet, avec ses différentes masses de couleurs et leurs demi-teintes, sur un seul morceau de verre que l'on cuisait ensuite. Quoique cette

nouvelle méthode parût un grand progrès, elle avait néanmoins de graves inconvéniens; le procédé exigeait les plus grands soins et la plus grande dextérité, et il arrivait rarement que les teintes fussent parfaites. L'ensemble des compositions devint moins harmonieux, les couleurs moins durables; ainsi l'art déchut à chaque invention nouvelle. Sa décadence, à cette époque, ne se fit pas sentir seulement dans les petites compositions dont nous avons parlé, elle se manifesta aussi dans les grands travaux; nous en citerons pour preuve les peintures exécutées dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles par Diepenbecke, et celles exécutées dans la chapelle du collége d'Oxford par Abraham Van Linge. Dans la première, les couleurs ont presque toutes disparu; dans la seconde, les couleurs vertes sont les seules qui aient conservé leur éclat, et à la fenêtre orientale de cette même chapelle, exécutée par Henry Giles, en 1687, les couleurs sont entièrement effacées. Tous ces exemples concourent à démontrer d'une manière évidente la décadence de l'art au dix-septième siècle.

L'Angleterre se distingua au dix-huitième siècle par les soins qu'elle donna à ce genre de peinture; mais le résultat ne se rapprocha point du but que les anciens artistes avaient voulu atteindre, et l'on donna même dans un système diamétralement opposé. On ne se proposa plus exclusivement de reproduire un coloris brillant, pur et original; tous les efforts se dirigèrent vers l'imitation aussi exacte que possible des tons de la peinture à l'huile; les compositions sur verre n'étaient plus que des copies transparentes des tableaux des grands maîtres. On peut comparer dans la chapelle du nouveau collége d'Oxford les modernes travaux d'Eginton et de Jarvis avec ceux du plus jeune des Price et de Peckitt, appartenant l'un et l'autre à une plus ancienne école. Eginton et Jarvis contribuèrent puissamment,

comme on sait, à changer le genre de la peinture sur verre, et à la réduire à une imitation servile de la peinture à l'huile. La fenêtre occidentale de la chapelle que Jarvis exécuta de 1777 à 1789, représente la *Nativité*, d'après les cartons de Reynolds. Suivant l'idée poétique du Corrége, la lumière semble jaillir de l'enfant. Dans l'œuvre de Jarvis, les sept figures allégoriques du bas sont peintes en clair-obscur, mais elles sont si lumineuses qu'elles éclipsent le coloris sombre du sujet principal. Un ouvrage plus considérable de Jarvis et de Forrest, la *Résurrection*, d'après West, représenté sur la grande fenêtre du chœur de la chapelle Saint-Georges, à Windsor, est d'un effet encore moins satisfaisant. A peine s'il perce quelque jour à travers les parties sombres du tableau, tandis que les lumières elles-mêmes sont entièrement affaiblies par des teintes mal déterminées. Parmi les ouvrages d'Eginton, ceux qu'il fit tout entiers en clair-obscur produisent un meilleur effet que les autres. Nous ne savons pas précisément quel était son procédé, mais il semble ne pas s'éloigner beaucoup de la peinture *en apprêt*; car ses figures ne sont pas un assemblage de différens morceaux; elles sont exécutées sur des vitraux à large dimension qui s'ajustent dans la fenêtre selon la manière ordinaire.

Cet art, après avoir été cultivé avec ardeur en France et dans les Pays-Bas, finit par y tomber dans un tel discrédit vers le milieu du siècle passé, que Levieil, le dernier qui le pratiqua, crut nécessaire de le recommander à l'attention publique dans un ouvrage de quelque étendue, où il en retraça l'histoire. Mais, malgré les recommandations de l'historiographe, la peinture sur verre n'a fait que décliner jusqu'à nos jours. Dans ces derniers tems on a fait en France de nouvelles applications sur porcelaine à la manufacture de Sèvres; mais les essais qui furent ex-

posés à Paris en 1830 ne paraissent nullement avoir satisfait le public (1).

En Allemagne, l'art fut aussi abandonné depuis la fin du dix-septième siècle, et ce n'est qu'au commencement de celui-ci qu'il reconquit enfin la considération et l'importance qu'il mérite. On le remit alors en pratique avec plus ou moins de succès sur divers points.

Speth nous a donné un traité historique de la peinture sur verre, où, après avoir retracé ses périodes successives de progrès et de décadence, il cite avec estime M. Franck de Nuremberg, qui fut appelé en 1818 à diriger les travaux de ce genre dans la manufacture de porcelaine de Munich. A cette époque, la renaissance de l'art qu'on supposait entièrement perdu préoccupa vivement la curiosité publique; mais quoique le secret en eût été con-

(1) Note du Tr. Cette indifférence du public peut être attribuée en grande partie à l'affaiblissement des idées religieuses. Jusqu'à présent la peinture sur verre n'a été employée qu'à la décoration des églises il n'est donc pas surprenant qu'à une époque où la religion ne tient plus qu'une place secondaire dans les préoccupations publiques, l'art qui concourt à en rehausser les pompes retombe aussi à un rang secondaire. Il serait injuste pourtant de ne pas citer avec distinction quelques peintures sur verre qui ont paru dans les dernières expositions faites en France.

En 1830, nous citerons une fenêtre destinée à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, représentant l'Assomption de la Vierge d'après un dessin de Delorme. Cet ouvrage remarquable est dû à M. Vatinelle. Nous mentionnerons aussi un saint Marc composé et peint avec beaucoup de talent par M. Béranger. Ces deux peintures sont formées de verres teints dans la masse. On remarquait aussi dans le même salon un petit tableau peint entièrement sur verre blanc avec des couleurs de moufle, représentant une sainte Thérèse; il est dû à M. Béranger.

Dans le salon suivant parurent avec distinction deux figures: l'une de la Foi, l'autre de l'Espérance, commandées toutes deux par Mme Adélaïde, sœur du roi, pour le château de Randon. Elles fu-

servé dans plusieurs traités, très-peu d'expériences réussirent, et c'est Frank qui obtint le plus grand succès. Ses productions, dans le principe, étaient pourtant loin d'égaler celles des anciens artistes pour la force du coloris. Ce n'était que des peintures en apprêt, cuites sur un seul morceau, de petite dimension par conséquent, et ne produisant pas un meilleur effet que les transparens exécutés à la manière ordinaire. Les plus grandes difficultés consistaient à reproduire à la fois les avantages des deux méthodes : éviter d'une part l'inconvénient du *joint* dans les figures, et cependant obtenir cette puissance de coloris qui constitue toute l'excellence du style primitif.

La protection et l'encouragement que les gouvernemens accordèrent à cet art, furent en réalité bien moins efficaces qu'on le pense généralement. Il est vrai que les rois de France, Charles VII en 1430, et Charles IX en 1563, accordèrent des priviléges à ceux qui le cultivaient,

rent exécutées par M. Vatinelle. Il parut aussi à cette exposition un bouquet de fleurs parfaitement bien peint par M. Schilt.

Enfin, dans l'exposition de janvier 1833, nous devons citer une grande fenêtre commandée par le roi pour son château d'Eu, dont le sujet principal était une sainte Amélie, d'après Paul de la Roche; on la doit à M. Vatinelle. M. Béranger exposa aussi un tableau représentant une Vierge et un Enfant Jésus. Ces deux ouvrages ont été traités par le procédé des verres teints dans la masse.

Ainsi nos artistes rivalisent noblement avec les artistes étrangers; et les encouragemens de la protection royale ne manquent pas à leurs efforts. Toutefois cette protection ne suffit pas pour le succès des arts; elle peut ouvrir la route, déterminer le premier mouvement; mais il faut que ce mouvement lui-même soit secondé par le goût du public, qui seul est en possession de lui assurer persistance et vitalité. Espérons que le tems approche où l'on comprendra enfin l'importance que l'art de la peinture sur verre peut avoir dans les œuvres d'architecture.

ainsi que le prouvent les documens fournis par Levieil; mais il n'est guère probable qu'à aucune époque un établissement spécial ait été institué par l'état. Toutefois, nous ferons remarquer que les admirables croisées peintes par Roger Vander Weyde, dans le chœur de l'église collégiale de Bruxelles, sont des présens offerts par des têtes couronnées : ce furent Jean III de Portugal, Marie de Hongrie, François I[er] de France, et Ferdinand, frère de l'empereur Charles V, qui les firent exécuter à leurs frais. En Angleterre aussi, vers la fin du dix-huitième siècle, la peinture sur verre obtint quelques encouragemens de la part de la cour et de l'aristocratie, mais cette protection n'était pas assez puissante pour lui assurer un succès durable. Ainsi, les dépenses de la grande croisée de la chapelle Saint-Georges dont nous avons déjà fait mention, furent couvertes par une souscription publique à laquelle le roi contribua pour 1,200 liv. st., le prince de Galles pour 200, et les ducs d'York et de Clarence pour 100 liv. chacun.

Rendons hommage à la Bavière, qui, la première dans toute l'Allemagne, a encouragé, sous la direction d'un souverain libéral et éclairé, la renaissance de l'art, et lui a même imprimé une impulsion nouvelle. Dès l'année 1827, le roi Louis lui a consacré une administration particulière qui, pour répondre aux vœux de ce monarque et pour obtenir de plus prompts résultats, s'est empressée de faire un appel aux artistes les plus célèbres en tout genre.

Dès que les travaux furent distribués, on décida que les croisées de la cathédrale de Regensbourg, dont le chœur possédait déjà de très-beaux ouvrages des anciens maîtres, seraient ornées de peintures sur verre. Peu d'années ont suffi pour prouver que l'on doit à cette grande entreprise, comme au choix judicieux des artistes distin-

gués qui y ont travaillé, le degré de perfection que l'art a déjà atteint. Aujourd'hui il n'est point au-dessous de ce qu'il était dans les quinzième et seizième siècles, et, sous plusieurs rapports, il est même en progrès.

Cette entreprise a ramené l'art à son but primitif. Elle a empêché ceux auxquels son exécution a été confiée, de tomber dans la même erreur que les artistes anglais, faibles imitateurs des peintures à l'huile; elle lui a conservé par conséquent le caractère particulier qui doit toujours distinguer les productions de ce genre. Comme les dessins des premières croisées s'accordaient avec le caractère gothique de l'architecture, on désira vivement imiter la richesse du coloris des vitraux peints aux meilleures époques, et dans cette vue on adopta le même mode d'exécution : on ne brûla sur le même morceau de verre qu'une seule couleur, ou deux tout au plus, et les jointures des vitraux furent faites de manière à suivre les contours des diverses parties. Ainsi, l'art doit les rapides progrès qu'il a déjà faits à l'observation de ce principe judicieux et à l'occasion qui se présenta d'en essayer les effets sur une grande échelle, dans un édifice où se trouvaient réunis des modèles du même genre.

Les dessins des premières croisées étaient de Hess, et le travail en partie fut exécuté à la manufacture de porcelaine de Munich, et en partie à celle de Nuremberg. En les comparant, on trouva que les peintures dirigées d'après le procédé de Frank étaient plus durables que les autres (1). Ce fut donc à lui que l'on confia le reste du travail. Les deux croisées dont nous parlons maintenant représentent les quatre évangélistes, de cinq pieds de haut, et une série de bustes des premiers pères de l'église et des

(1) Frank dirigeait la manufacture de Nuremberg.

premiers martyrs. Elles ont été placées sur le fronton de la cathédrale de Regensbourg. On fut très-satisfait de ces peintures, comme premiers essais, mais en les comparant aux anciens ouvrages, on trouva qu'elles leur étaient inférieures pour la puissance du coloris, et à cause de leur trop grande transparence. Ce dernier défaut provenait de ce que le côté extérieur du verre n'avait pas été dépoli; aussi les deux croisées étaient-elles trop éblouissantes et sans harmonie avec les anciennes. Les artistes se décidèrent en conséquence à modifier leurs travaux d'après ces diverses observations.

Depuis, une suite d'expériences dirigées avec le plus grand soin a permis à M. Frank d'égaler et de surpasser même quelquefois les anciens maîtres, sous le rapport de la pureté et de la richesse des couleurs. C'est ainsi que son industrieuse activité se trouva récompensée par un succès complet dans le cours de très-peu d'années.

On entreprit ensuite les trois croisées étroites, hautes de vingt pieds, qui, après avoir été exposées à l'académie de Munich en 1829, furent placées la même année sur la façade de la cathédrale. Elles représentent l'*Annonciation*, l'*Adoration des Rois* et la *Présentation au Temple*, et au-dessus de ces sujets, les figures de différens prophètes et apôtres. Cette fois, l'éclat plus brillant et l'harmonie plus complète des couleurs, une plus grande précision apportée dans la jointure des morceaux de verre, la variété infinie et la gradation parfaitement ménagée des teintes, contribuèrent à donner à ces tableaux un aspect ravissant.

Néanmoins, lorsque les croisées furent mises en place, on découvrit qu'elles ne produisaient pas autant d'effet que dans les salles de l'académie. Malgré l'épaisseur des couleurs, elles parurent trop légères et trop transparentes.

On convint donc que dorénavant on chargerait davantage les teintes, et qu'on diminuerait la lumière en dépolissant le côté extérieur du verre.

A l'automne de l'année suivante (1830), on acheva deux nouvelles croisées d'après les dessins de Christophe Ruben, jeune artiste rempli de talent. Ces dessins représentaient la naissance, ou plutôt le baptême de saint Jean-Baptiste, et sa prédication dans le désert, avec les figures de quatre pères de l'Église. Le dernier auquel se trouvent jointes les figures de saint Ambroise et de saint Jérôme est surtout admirable. Il y a, en vérité, une puissance immense d'imagination répandue dans ces compositions; ce sont des œuvres d'art sincères, profondes, toutes sublimes; exemptes d'afféterie mesquine, et portant ce noble caractère antique, si opposé à ce que l'on cherche maintenant. On y découvre la simplicité du premier style, jointe à une exactitude de dessin et à une délicatesse de touche, telle que nous avons droit de l'attendre d'un pinceau moderne. Ainsi, non seulement ces peintures s'harmonisent parfaitement dans leur effet général avec les plus anciennes de l'église, mais elles les surpassent de beaucoup par le fini de l'exécution. Il faut avouer, cependant, qu'elles ne sont pas avantageusement placées pour le coup d'œil, à moins que le soleil ne les éclaire; car, en tout autre tems, la force excessive des demi-teintes en diminue l'éclat. Pour un tableau peint sur verre, on doit considérer avant tout quelle est la situation de la croisée, car, si elle ne doit pas être très-éclairée par le soleil, il faut que les couleurs en soient plus légères que dans le cas opposé. Cette précaution a été prise par l'artiste, pour les croisées dont l'exécution lui est confiée en ce moment.

La plus grande de celles-ci (haute d'environ quinze pieds et large de vingt-quatre), que l'on doit placer dans

un des côtés, est déjà achevée. Elle a été exécutée sur les dessins de Carl Schorn. Son principal compartiment contient la conversion des Bavarois au christianisme par saint Benno; à droite et à gauche, les autres compartimens représentent les figures de quatre saints : Emmeranus, Wolfgang, Ludwig et Thérèse. Le fond du sujet principal est un paysage; celui des tableaux qui représentent les figures est de brocart brodé en or; quelques autres ornemens de tapisserie complètent le reste de la croisée. Ces décorations sont pour la plupart dues au pinceau d'Ainmiller, qui a donné des preuves de goût et de talent. On ne peut s'empêcher de reconnaître que les figures isolées produisent un meilleur effet que les grandes compositions. Celles-ci sont trop remplies, trop chargées, et ressemblent beaucoup trop à un simple tableau placé dans une croisée; puis elles ne se rapprochent pas assez du style architectonique qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la composition d'une croisée peinte, enfin elles donnent à la croisée l'apparence d'un *tout* absolu, tandis qu'on ne doit y reconnaître qu'une *partie* se rapportant au monument entier. Le professeur Hess, convaincu par l'expérience des erreurs du système premièrement adopté, a posé en principe qu'il fallait autant que possible éviter les paysages comme fonds de tableau, et se rapprocher d'un style plus simple de composition.

Dans la croisée que nous venons de décrire, le coloris est sans contredit supérieur à celui des premiers essais, et la figure de saint Wolfgang est surtout admirable. L'harmonie de l'ensemble ressort bien plus de la force des couleurs et de leur choix, que des efforts multipliés pour reproduire l'effet des demi-teintes, effet fort nécessaire, il est vrai, dans la peinture à l'huile, mais peu utile dans un genre dont le but et les moyens sont si différens.

Les deux croisées auxquelles on travaille maintenant, sont destinées pour le côté gauche de la cathédrale, où cinq autres croisées seront successivement placées. Quatre d'entre elles contiendront des sujets choisis dans la vie de saint Stephen. Ruben a été désigné par le professeur Hess, pour préparer les dessins. Les compositions sont excessivement simples en elles-mêmes, et parfaitement liées à l'ensemble; les figures en sont conçues avec expression et sentiment. Les ornemens en tapisserie de toutes ces nouvelles croisées avaient d'abord quelque chose d'un peu étrange; aussi a-t-on modifié ce système d'après les remarques de Boisserée, consignées dans sa description de la cathédrale de Cologne, où il observe que les anciens artistes se faisaient une loi d'entourer les couleurs les plus sombres d'une bordure blanche pour les faire ressortir et pour prévenir la confusion. L'avantage de cette méthode est évident lorsqu'on examine les croisées exécutées en dernier lieu. Cependant il a été nécessaire de modifier le ton des blancs pour qu'ils fussent en rapport avec les couleurs nouvellement introduites.

On voit d'après cet exposé que les artistes auxquels est confiée l'exécution de cette série de travaux, s'appliquent avec activité à atteindre toute la perfection possible. Ils font chaque jour des progrès dans cet art que l'on croyait perdu; et quoique leurs productions, loin de rester de simples copies des anciens, se distinguent au contraire par un mérite qui leur est propre, quoiqu'elles surpassent même sous le rapport du coloris les tableaux des premiers maîtres, ils ne considèrent nullement leur tâche comme accomplie, et ils espèrent même aller au-delà, à l'aide de l'observation et de la persévérance. Le progrès qu'ils ont atteint dans le court espace de quatre ans est si frappant, qu'à peine leurs premières productions

peuvent supporter la comparaison de celles qui succèdent. Aussi se propose-t-on de remplacer les premières croisées, qui occupent une place importante, par des croisées nouvelles d'un travail supérieur.

L'influence des grandes entreprises se borne rarement à un seul résultat ; elle s'étend, elle agit indirectement, et tout ce qui s'y rattache se trouve vivifié par elles. Nous ne devons donc pas nous étonner que l'exemple donné par le gouvernement bavarois, et le succès qui a suivi l'entreprise, aient engagé plusieurs particuliers à porter leur attention vers cette branche de l'art. Entre autres exemples, nous pouvons citer M. Bertram, qui fut si frappé de la beauté des croisées placées à Regensbourg en 1829, qu'il demanda à MM. Ainmiller et Wehrstoffer la copie sur verre du saint Christophe, peint par Huneling, et celle du saint Luc de John van Eyck. Le premier est de la même hauteur que l'original, sur quatre morceaux de verre réunis sans le secours du plomb. L'autre est de la même dimension que le dessin lithographique qui fut tiré de la peinture, et sur un seul morceau de verre. Non seulement ces copies sont très remarquables sous le rapport des couleurs et de l'harmonie, mais elles reproduisent aussi le fini si admirable des originaux ; on y retrouve ces effets magiques, ces délicieux contrastes d'ombre et de lumière que la peinture à l'huile est bien loin de pouvoir produire avec la même puissance. Dans le portrait de saint Christophe, voici les rayons du soleil levant qui éclairent de leurs tons chauds et la cime des rochers et la surface des eaux ; tableau ravissant qui ne peut être bien rendu qu'à l'aide d'un corps diaphane et de la lumière du jour qui, passant à travers, rehausse l'éclat des couleurs et donne au tableau de la vie et presque du mouvement. Sans contredit, aucun autre genre de peinture n'est aussi pro-

pre à représenter les surfaces légères et lumineuses, la clarté du soleil, l'air et l'eau, l'éclat des riches soieries, des pierres précieuses et des métaux. Les anciens praticiens semblent n'avoir que faiblement profité du pouvoir tout particulier inhérent à la peinture sur verre. Appliqué ainsi, l'art se montre sous une face toute nouvelle, et l'on pourrait en tirer les plus admirables résultats, non seulement pour les églises, mais encore pour l'ornement de divers monumens publics et même des habitations de simples particuliers.

M. Vortel de Dresde s'est distingué aussi par plusieurs essais extrêmement remarquables. Il a exécuté pour M. Bertram quatre tableaux qui représentent huit figures d'apôtres, d'après les originaux de Wilhem, de Cologne, et de la même hauteur que les lithographies qui les représentent dans l'ouvrage de Boisserée. Elles sont sur un fond uni, d'une nuance grisâtre, enrichi d'une bordure de mosaïque. Des figures détachées, de cette dimension, produiraient un excellent effet sur des croisées de forme ordinaire. Leur exécution ne laisse rien à désirer; le coloris a de la chaleur et de la délicatesse, et la touche en est parfaitement nette.

Dans d'autres parties de l'Allemagne, le goût de ce genre de peinture s'est aussi réveillé durant le cours de ces dernières années. Nous devons signaler les efforts tentés au château de Marienbourg, lorsqu'on a entrepris de restaurer ce monument remarquable de l'ancienne architecture germaine. Depuis lors, Sauterlente de Nuremberg s'est fait remarquer par plusieurs productions heureuses, parmi lesquelles on distingue les portraits d'Érasme et d'Albert Durer, et une suite de peintures tirées de l'histoire de la vierge Marie. Cette collection fait partie maintenant de la galerie de M. Hertel, riche ama-

teur de cette ville. Nous ne devons pas passer sous silence les travaux des frères Hemle, de Freybourg, qui ont été occupés pendant plusieurs années à décorer le temple de cette ville. Mais sans vouloir leur disputer le mérite de leurs ouvrages, nous devons avouer que l'effet général en est faible, comparé à ceux des artistes de Munich. Il y a entre eux la même différence que celle qui existe entre un dessin colorié et une vigoureuse peinture à l'huile.

Ainsi, quoique l'art soit pratiqué avec soin dans plusieurs villes d'Allemagne, nous devons considérer Munich comme sa patrie actuelle. C'est là que nous devons tourner nos regards si nous voulons apprécier ce qu'il est en état d'accomplir. Partout ailleurs les efforts sont isolés, partiels, et sans continuité. A Munich, toute l'activité des artistes se trouve encore vivifiée, soutenue et organisée par la protection du gouvernement. C'est là seulement qu'ont été produits des ouvrages empreints de force et d'originalité; c'est là que s'est accompli un progrès immense qui mérite d'être consigné dans l'histoire moderne des arts.

(*Magazine of the fine Arts.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° IV.

LE RAJAH RAMMOHUN-ROY.

« Vous êtes bien fiers de vos conversions au christianisme (me disait un jour un docteur musulman qui m'avait admis dans son intimité, et qui, en fumant son narghilet, daignait s'entretenir sur divers points du dogme chrétien et musulman avec un chien d'infidèle tel que moi); mais je vous ferai observer que nos mahométans ont toujours résisté à vos missionnaires. Je vous citerai, si vous voulez, plus d'un chrétien devenu musulman. Citez-moi des musulmans devenus chrétiens? »

En effet, tous mes efforts de mémoire ne parvinrent pas à me fournir un seul nom que je pusse opposer à mon antagoniste. C'est la foule des renégats chrétiens qui a, pendant six siècles, alimenté l'armée de l'empire ottoman; on voit encore s'élever à Constantinople un beau sépulcre surmonté d'un turban; c'est celui du comte de Bonneval qui, après s'être querellé avec le prince Eugène, prit du service chez les Turcs et mourut pacha de Caramanie.

Plusieurs années après ma conversation avec le docteur islamique, le hasard me fit rencontrer à l'université de Dublin le seul musulman qui ait peut-être jamais quitté la religion d'Allah pour le culte de la croix; encore n'était-

(1) Voyez les Numéros 4, 5 et 10 de la troisième série.

ce pas un musulman de souche véritablement ottomane ; mais un fils du Caucase, nommé Krim Gery. Son père, descendant des anciens khans de la Crimée, avait vendu à la Russie sa souveraineté et l'avait bue tout entière. Krim Gery, l'héritier des rois, n'avait pour patrimoine que la protection intéressée de l'autocrate. On lui faisait une petite pension, et, accompagné d'un précepteur, il venait en Europe s'instruire sur les bancs de nos colléges. Je me liai avec le précepteur que j'interrogeai sur l'étrange destinée de son élève, et qui m'apprit que le gouvernement russe avait sur Krim Gery des vues aussi éloignées que singulières. Si la race actuelle des empereurs ottomans vient à s'éteindre, c'est Krim Gery que le cabinet de Saint-Pétersbourg compte mettre en avant et porter au trône, comme descendant des souverains de la contrée qui a donné à la Porte-Ottomane ses empereurs actuels.

Krim Gery, avec son imagination orientale, son éducation sauvage, ses études classiques et son jargon mêlé de russe, de tcherkesse et d'arabe, avait la conversation la plus curieuse du monde. Il s'enivrait comme un chrétien, et fumait comme un Asiatique ; ses politesses étaient mêlées d'invocations au soleil et à la lune, de *serviteurs* et de *j'ai l'honneur d'être :* tout cela faisait le plus drôle d'effet : d'ailleurs fort bon diable, d'une grande simplicité de caractère, très-attentif à ses études, et assez accessible aux sentimens tendres pour résister aux conseils de tous ses amis, aux injonctions de la cour de Russie, aux malédictions de sa famille caucasienne, et pour épouser, en dépit de tout le monde, une petite villageoise écossaise qui sera peut-être sultane quelque jour si la providence le permet, si Constantinople redevient chrétienne, et si un vassal de Saint-Pétersbourg remplace les fils d'Othman.

Tel est le seul exemple de conversion au christianisme

que j'aie jamais pu découvrir chez les Orientaux ; on voit qu'il n'a rien de très-édifiant, et que la politique mondaine a concouru à l'opérer bien plus que la conviction religieuse. L'exemple du célèbre brahmane Rammohun-Roy, qui vient de mourir en Angleterre, aurait beaucoup de poids si Rammohun était devenu chrétien ; mais cet homme remarquable, qui avait abandonné la religion des Védas, était devenu théiste et non chrétien, dans l'acception rigide de ce mot.

Son nom fera époque dans l'histoire de la civilisation moderne chez les Orientaux. C'est le premier qui ait consacré des études sérieuses et approfondies à la philosophie de l'Occident : il marque une époque, il est le symbole d'un changement dans les destinées de l'humanité. La critique orientale renaît avec lui ; il a vu le monde, observé les hommes et discuté les théories, du même point de vue que Voltaire et d'Alembert ; comme eux il a été anathématisé dans son pays. Il a voyagé par amour de la science dans les contrées occidentales que ses compatriotes méprisent. On l'a banni de sa caste, et toutes ses espérances dans la vie ont été détruites par la franchise avec laquelle il a professé ses opinions, et attaqué la vieille idolâtrie de l'Inde. C'est un caractère assez remarquable, un personnage assez singulier, pour que nous lui accordions quelque attention.

Une lettre écrite par lui à M. Sandford-Arnot, et que nous allons transcrire, contient l'analyse succincte de sa vie. Nous la traduisons littéralement ; on n'y trouvera rien qui rappelle l'emphase orientale ; on n'y remarquera rien aussi qui se rapproche de la vanité européenne.

Mon cher ami,

Conformément au désir que vous m'avez témoigné, je vous donnerai une analyse rapide de ma vie, analyse fidèlement tracée.

Mes ancêtres étaient des brahmanes d'ordre supérieur, dévoués, de tems immémorial, aux devoirs religieux de leur race. Il y a cent quarante ans que mon cinquième bisaïeul quitta les exercices de la piété dans l'espoir d'agrandir sa famille et de relever sa fortune. Ses descendans suivirent son exemple ; et on les vit, à la cour des princes, tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt célèbres, tantôt obscurs ; quelquefois fiers de leur triomphe, souvent désappointés dans leurs espérances. Quant à mes ancêtres maternels, ils appartiennent à la première classe des brahmanes, et jamais ils n'ont quitté la vie sacerdotale ; préférant jusqu'à ce jour une vie de dévotion et de pureté, la tranquillité de l'esprit et le repos du cœur, à toutes les séductions de la grandeur mondaine, à toutes les promesses de l'ambition.

Selon le vœu de mes pères et l'usage de mes aïeux paternels, j'étudiai dans ma jeunesse les langues persane et arabe. Sans connaître ces langues, on ne peut occuper aucune place à la cour des princes mahométans. Selon la coutume de mes ancêtres maternels, je me livrai aussi à l'étude du sanscrit et à celle des ouvrages théologiques écrits dans cette langue, ouvrages qui renferment toute la littérature, toute la législation et tout le code religieux des Hindous.

J'avais seize ans lorsque je conçus des doutes sur le système d'idolâtrie adopté par les Hindous ; je composai sur cette matière un traité manuscrit qui était l'expression de mes sentimens à ce sujet et qui m'aliéna mes plus proches parens.

Alors je me mis à voyager : je traversai une partie de l'Hindoustan et quelques régions situées au-delà de cette contrée. J'avais une vive aversion et un sentiment de répugnance très-prononcé contre l'établissement de la puissance anglaise dans l'Inde. Cependant, lorsque j'eus vingt ans, mon père me rappela près de lui et me rendit ses bonnes grâces. J'eus l'occasion de voir plusieurs Européens, de causer avec eux, d'observer leurs mœurs et les formes de leurs gouvernemens. Je reconnus qu'en général ils étaient plus intelligens, plus actifs, plus modérés dans leur conduite et plus réservés dans leurs

opinions que mes compatriotes ; et j'abdiquai les préjugés que j'avais long-tems nourris contre eux. Bientôt mon aversion se changea en un sentiment de prédilection ; et je crus que ce joug étranger, tout pesant qu'il pût être, concourrait efficacement à l'amélioration de mes compatriotes. Plusieurs Européens, qui exerçaient des fonctions supérieures, m'honorèrent de leur confiance. Je ne cessai pas d'attaquer les brahmanes sur plusieurs points de doctrine, de leur reprocher leur idolâtrie, leur superstition et l'affreuse coutume de brûler les veuves, coutume que rien n'autorise dans les Védas. Leur animosité redoubla ; mon père fut obligé de feindre un grand mécontentement contre moi, quoiqu'en secret il me continuât la modique pension qu'il m'avait assurée.

Après la mort de mon père, j'attaquai avec encore plus d'audace les partisans de l'idolâtrie. Je me servis de l'art de l'impression qui venait d'être introduit dans l'Inde, et je publiai plusieurs ouvrages tant en anglais qu'en sanscrit, ouvrages dans lesquels je renouvelai mes attaques avec plus de force et de violence que jamais. Mes ennemis étaient si nombreux et avaient tant de crédit, que je me trouvai abandonné de tout le monde, même des chrétiens, à l'exception d'un ou deux Écossais qui ne cessèrent pas de me voir et de me protéger : aussi leur dois-je, ainsi qu'à leur nation, une éternelle reconnaissance. La thèse que je soutenais, le but et le fondement de mon argumentation, n'était pas que la religion brahmanique fût fausse en elle-même, mais qu'on l'avait pervertie. Je cherchais à prouver que l'idolâtrie des brahmanes actuels était contraire à la doctrine et à la pratique de leurs ancêtres, et que ces livres anciens qu'ils affectent de vénérer renferment la condamnation complète et la réfutation des dogmes qu'ils enseignent aujourd'hui. On éleva contre moi des réclamations furieuses : cependant, au milieu de cette violence, quelques personnes très-respectables me rendirent justice, et, parmi mes parens eux-mêmes, mes sentimens et mes doctrines trouvèrent des apologistes et des sectateurs.

Alors je sentis le désir de voir l'Europe, de l'observer par moi-même et de connaître à fond ses mœurs, ses coutumes, sa religion et ses institutions politiques. J'attendis, pour exécuter ce dessein, que mes opinions fussent plus répandues, et qu'un certain nombre de personnes bien intentionnées pussent s'opposer, en mon absence, aux calomnies de mes adversaires. En novembre 1830, mes espérances étaient exaucées, et je fis voile pour l'Angleterre. J'espérais arriver à tems pour prendre part à la discussion du Parlement sur la charte de la Compagnie des Indes-Orientales, discussion qui devait décider du sort de mes compatriotes et du mode de gouvernement auquel ils allaient être soumis pendant un grand nombre d'années. On devait présenter aussi au conseil privé de Sa Majesté une pétition pour l'abolition des sacrifices humains; et l'empereur de Delhi m'avait chargé de plusieurs réclamations personnelles. Ces divers motifs justifiaient et autorisaient mon voyage. Je débarquai en Angleterre, le 5 avril 1831.

J'ai bien peu de tems à moi maintenant, et j'espère que ce motif vous fera excuser la brièveté de cette lettre et le peu de détails que j'ai joints à cette rapide analyse.

Signé RAMMOHUN-ROY.

Dans la lettre de cet Oriental devenu Européen, il n'y a pas de vestige de l'imagination asiatique; tout y est net, clair, parfaitement simple; tout s'y fait remarquer aussi par une certaine grandeur naïve qui n'est pas commune dans nos climats. C'est la vie d'un homme dévoué à une idée; études, travaux, écrits, observations, voyages : tout se rapporte au même but.

Au commencement de l'automne 1832, Rammohun-Roy partit pour la France. Il venait d'écrire à M. Sandford-Arnot la lettre que nous avons citée. En janvier 1833, il quitta la France qu'il avait parcourue rapidement et dont il avait visité surtout les provinces méridionales. De retour en Angleterre, il alla résider à Bristol où il trouva,

dans la famille de M. Hare, une hospitalité généreuse, délicate et désintéressée. Un jeune brahmane, son parent, qui l'avait accompagné dans ses voyages, reçut son dernier soupir. Il mourut paisiblement, le 17 septembre 1833, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

La maxime favorite de Rammohun-Roy était celle-ci :

« La véritable manière de servir Dieu, c'est de faire du bien aux hommes. »

C'était la devise de toute sa vie, l'explication de tous ses actes. Souvent les jeunes Anglaises dans la société desquelles il se trouvait, lui offraient leur album où il inscrivait quelques vers du poète arabe Anwari Soheili, dont voici le sens :

« On doit à ses amis des services, on ne doit à ses ennemis que des égards. Le bonheur de l'homme, dans ce monde et dans l'autre, repose sur ces deux maximes. »

Il répétait aussi fort souvent la sentence arabe :

« Les bienfaits nous font esclaves. »

Ces maximes n'étaient pas seulement des dictons et des aphorismes philosophiques que le sage Indien se plaisait à répéter, c'étaient les règles de sa conduite. Personne ne se montra jamais plus reconnaissant, plus juste, plus modéré dans la discussion, plus attaché à ses amis, plus exempt de cette passion si commune aux controversistes, et qui, sous le nom de haine théologique, a ensanglanté l'Europe. Le réformateur de l'Inde devait, par la beauté et la simplicité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par le noble exemple d'une existence toute consacrée à la recherche de la vérité, faire des disciples et fonder une secte. Il y est parvenu. Les amis et les sectateurs de Rammohun-Roy ont conservé avec son souvenir les dogmes principaux qu'il leur a inculqués.

On se tromperait si l'on regardait cette religion de Ram-

mohun comme un christianisme pur : c'est bien plutôt un théisme mitigé. Selon lui, les doctrines de Manou, de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet étaient identiques. Toutes, elles reposaient sur la croyance d'un seul Dieu tout-puissant, rémunérateur et vengeur. C'était cette doctrine de l'unité qu'il essayait de répandre et qu'il opposait à l'idolâtrie bizarre et farouche des mille sectes indiennes : les unes athées, les autres matérialistes, quelques-unes spiritualistes jusqu'au mysticisme le plus exalté ; mais toutes venant se résoudre en une espèce de panthéisme poétique et bizarre, qui permettait tous les crimes et absolvait tous les caprices. La dégradation superstitieuse et l'infirmité morale dans lesquelles languissent aujourd'hui les populations de l'Hindoustan, pénétraient de douleur Rammohun. Il regardait sa mission comme politique et religieuse à la fois : et ce qui prouve la puissance de son esprit, c'est qu'il a bien jugé l'époque dans laquelle il vivait, c'est qu'il n'a tenté aucun effort stérile ou ridicule pour hâter la régénération qu'il désirait. Convaincu de la grande supériorité des Européens, oppresseurs de son pays, il a senti que pour se soustraire à leur joug il fallait d'abord les égaler en force et en lumières. Il a vu leurs immenses vaisseaux, leurs gigantesques ports, leur industrie merveilleuse, leurs armées foudroyantes et dociles. Là était le secret de cette tyrannie sous laquelle des milliers d'hommes aussi généreux peut-être, doués de facultés aussi hautes que leurs conquérans, mais dénués de leurs ressources, devaient gémir et se courber. Afin de mieux pénétrer ce mystère inconnu à tous les Orientaux, Rammohun, au lieu de se contenter de maudire les Européens, apprit leur langue, fréquenta leurs salons et leurs clubs, s'initia à toutes leurs coutumes, et enfin alla habiter les régions les plus civilisées de l'Occident.

Cet homme extraordinaire savait dix langues qu'il lisait et parlait avec facilité : le sanscrit et l'arabe qu'il connaissait à fond comme un critique habile ; le persan, l'hindoustani, le bengali et l'anglais, qui lui étaient également familiers ; l'hébreu qu'il savait assez bien pour traduire la Bible couramment. Enfin le grec, le latin et le français qu'il comprenait, mais qu'il parlait avec moins de facilité. Auprès d'une intelligence de cette capacité, auprès de cet homme qui commença modestement la réforme nécessaire à son pays, et dont l'érudition dépassait de beaucoup celle que l'on attribue aux célébrités les plus renommées de notre âge, qu'est-ce, je le demande, que notre gloire d'académie et notre science européenne, si pédantesquement enregistrées, pour que personne ne l'ignore, dans les *Revues* et les *Magasins* de chaque mois?

Rammohun avait compris la science comme Pythagore : comme une puissance sur le monde, comme une force divine. Semblable au philosophe grec à plus d'un égard, il avait voyagé, comme lui, pour accomplir sa noble tâche ; il avait tenté, comme lui, une régénération difficile. Peut-être y a-t-il plus d'héroïsme et de talent à tenter la résurrection morale d'un peuple endormi dans l'abrutissement d'une superstition vieillie, qu'à civiliser des peuplades barbares et sauvages. L'Inde actuelle est plongée dans une apathie profonde et une grande indifférence pour tout ce qui n'est pas coutume ; ses habitans vivent accroupis, pour ainsi dire, dans la position où leurs ancêtres ont vécu : esclaves de cette habitude, inféodés à cette posture, n'ayant de respect que pour elle, et ne faisant dépendre leur bonheur que de l'immobilité séculaire de leurs maximes. Grâce à leur vénération pour les pratiques matérielles, ils ont oublié ce qui devrait être la base de toute religion et de tout code de loi morale.

Il s'agit seulement pour eux de faire tel ou tel geste, d'accomplir tel ou tel rite, de se lever en tournant la tête vers l'Orient et en prononçant une prière rigoureusement formulée. Avec ces observances, le dévot hindou peut tout se permettre; il n'a rien à craindre de la colère céleste; il interprètera les préceptes des Védas selon la métaphysique de Capila ou celle de Védanta. Il pourra nier Dieu si tel est son bon plaisir, adorer Siva, le destructeur, ou la déesse Pouroucha, célébrer leurs fêtes dans ces abominables orgies mêlées de sang et de débauche que certains brahmanes conservent : tout sera innocent, pourvu que le formulaire soit respecté.

Le savans de l'Europe les plus versés dans la langue sanscrite ne semblent avoir compris qu'à moitié la théorie du paganisme indien. Selon nous, le polythéisme romain et grec s'y trouve tout entier, mais n'en constitue qu'une partie. Vous y trouverez en outre tout ce qu'il y a de spiritualisme, de mysticisme et de théurgie bizarre dans les sectes chrétiennes. C'est une déification de toutes les forces, non seulement des forces physiques, comme dans le polythéisme ancien, mais encore des forces morales et intellectuelles. C'est l'apothéose de tout, depuis Dieu jusqu'au cadavre, depuis l'astre rayonnant jusqu'au grain de poussière : la plus immense, la plus magnifique, la plus dépravée, la plus sublime de toutes les religions fausses. Une religion où tout entre, où tout est admis : le monde invisible et le monde visible, les élans de l'ame et les frénésies du corps. Les sectes hindoues sont innombrables comme les passions, comme les fantaisies humaines. Ascétisme sévère, fanatisme violent, quiétisme paisible, abnégation, culte du meurtre, de l'inceste et du vol; tout s'y trouve, depuis les plus hautes vertus jusqu'aux vices les plus infâmes. Le phansegar n'étrangle le voyageur

qu'en vertu d'une loi religieuse et d'après un code de piété reconnu et respecté (1). Le paria ne se réfugie dans les forêts poursuivi de la haine de ses compatriotes, et ne vit de cadavres et de débris immondes que d'après la même loi; tout est réglé, jusqu'à la barbarie, jusqu'au meurtre, jusqu'au crime : c'est bien plus que le fatalisme.

La poésie de l'Inde, si originale et si mal comprise, peut servir de commentaire à ce système qui n'a de bornes que l'univers. Chez les poètes sanscrits, une élégie toute patriarcale, des fragmens d'une sublime douceur sont suivis d'une description pleine de frénésie et baignée de sang. Les extrêmes s'y touchent : c'est l'idylle la plus suave à côté d'un passage tragique de Shakspeare, quand ce poète est triste et déchirant; c'est la course gigantesque d'une foule d'éléphans qui traversent la forêt, à côté des jeux d'une troupe d'enfans innocens qui cueillent des fleurs et dressent des couronnes. Poétiquement ces mœurs ont de la beauté et de la grâce; mais, après qu'une longue suite de siècles a dépravé ces coutumes et arraché à cette foi bizarre tout principe de moralité, en face d'un peuple conquérant et civilisé, il est impossible que la loi de Manou, si étrangement interprétée, parvienne à se soutenir long-tems. Elle donne trop peu de force aux ames : enchaînant l'homme à quelque mode d'action arbitraire et puérile, elle offre aux passions une trop grande latitude, une trop grande facilité d'énerver le cœur et de transformer le citoyen, le guerrier, l'homme de loi, le père de famille en un esclave indifférent, apathique, des volontés et des caprices, sous les bannières desquels il veut marcher.

Parmi les belles gravures que les artistes anglais ont pu-

(1) Voyez les curieux détails sur cette secte consignés dans notre 7e Numéro (5e série).

bliées sur l'Inde et ses monumens, il en est plusieurs qui représentent les temples du pays; c'est une architecture bizarre, gigantesque, imposante, immense. Le génie primitif de tous les styles semble se trouver là. Tous les types de la laideur y sont déifiés, on brûle de l'encens, on suspend des chapelets de fleurs devant un monstre hideux, accroupi sur un autel. Ailleurs sont des figures divines, dont la beauté rappelle l'idéale beauté de la Grèce. Plus loin des têtes de buffles et d'énormes lézards de bronze reçoivent les mêmes hommages. Un Dieu, aussi beau que l'Apollon hellénique, est orné de quinze bras et repose sur un triple corps, c'est la perfection des formes unie à la monstruosité horrible. Le soleil brille et éclate dans de vastes cours découvertes et resplendissantes de marbre. Une porte basse que soutiennent deux lions, sentinelles immobiles et éternelles, vous introduit dans une caverne obscure où vous apercevez une longue avenue de colonnes basses et écrasées, travaillées merveilleusement et riches de toutes les imitations du ciseau le plus délicat et le plus capricieux. Au fond est une source qui jaillit dans le temple et qui alimente un grand lac intérieur et qu'environnent des figures épouvantables à voir. C'est là, dans ces profondeurs, dans ce sanctuaire, sous ces portiques, symboles à la fois de terreur et de beauté, que les bayadères ont formé leurs danses; que les sacrifices humains se sont accomplis; que les sages ont rêvé; que les brahmanes, les premiers métaphysiciens du globe, les maîtres de la Grèce, ont médité sur le divin Pouroush, sur l'être et le non-être, que les folies sanglantes des Sivaïtes ont eu lieu à la lueur des flambeaux. Volupté, sagesse, philosophie, barbarie, tout était consacré, tout était divin. Le peuple, attaché par sa naissance et la loi de sa caste à telle ou telle doctrine héréditaire, s'y croyait éternellement enchaîné : il accomplissait le meur-

tre ou versait son propre sang sur l'autel, sans regret et sans scrupule.

Telle est la religion pervertie par les mœurs du tems, et aujourd'hui réduite à son cadavre, à son squelette, que Rammohun-Roy a voulu réformer. Les premiers essais de cette entreprise difficile n'ont pas été sans succès, mais Rammohun lui a sacrifié sa fortune et sa position, son père l'a déshérité. Le gouvernement anglais, toujours jaloux de l'influence que peuvent obtenir les indigènes de l'Inde, ne lui a donné qu'une faible rémunération et une place très-peu importante; il a été nommé *dewan,* c'est-à-dire receveur des taxes dans le district de Roungpour. Dans cette situation, il a fourni au gouvernement anglais des documens précieux et inconnus sur l'état de finances dans l'Inde, et sur les moyens à employer pour améliorer le système des contributions et celui de la jurisprudence hindoustanique. M. Digby, employé par la Compagnie des Indes-Orientales, et qui se trouvait alors dans le district de Roungpour, devint l'ami du rajah. Ils étudièrent ensemble les langues orientales et européennes. C'est cette intimité qui a servi de base aux connaissances profondes acquises dans la suite par Rammohun : nul Asiatique n'a dépassé ou atteint, dans cette carrière, le philosophe dont nous parlons.

Plusieurs de ses parens éloignés moururent, et recueillant quelques faibles débris d'héritage, le fils des brahmanes alla s'établir à Calcutta où il se dévoua tout entier à l'étude. Dès sa première jeunesse il était profondément versé dans le sanscrit et l'arabe, dont les subtilités métaphysiques avaient été le fondement de ses travaux. Le persan, la langue élégante et ornée de la civilisation orientale, lui était aussi familier que sa langue maternelle. Personne n'eût pu écrire une histoire plus complète et plus philoso-

phique de cette poésie de l'Orient, si mal comprise par les Occidentaux.

Je l'ai connu à Calcutta. Le soir, lorsque la lune commençait à se montrer au ciel, nous montions ensemble dans un léger *tandem* qu'il conduisait lui-même, et pendant que le cheval, qui marchait au pas, faisait le tour de la ville, Rammohun se plaisait à répéter les inspirations mystiques de Hafiz et les maximes morales de Sadi. J'aimais à entendre cet homme si grave, d'une vie si pure, dont toutes les études étaient sévères et les pensées dirigées vers un but de réformation religieuse, réciter avec enthousiasme ces vers harmonieux et tendres. Il publiait alors à Calcutta un journal écrit en langue persane. Quand la Compagnie des Indes-Orientales écrasa la liberté de la presse dans l'Inde, il fut obligé de discontinuer son journal. Je fus le confident de ses plaintes et de sa douleur, je l'engageai à réclamer auprès des membres de l'opposition anglaise dans le Parlement; mais Rammohun avait été élevé dans l'Inde, et, malgré son amour de la liberté et son courage réfléchi, obéissance au pouvoir était pour lui une religion : il se contenta d'une remontrance qui ne fut pas écoutée, et il se tut.

C'était, comme on l'a vu, vers la forme religieuse qu'il dirigeait toute l'énergie de son intelligence. C'était dans cette sphère que se déployait toute la vigueur, toute la fécondité de ses ressources. Dès les premières années de sa jeunesse, il avait rejeté les systèmes corrompus des brahmanes, il avait démontré le mensonge des prétendues révélations de Mahomet, et avait appelé au combat théologique les sectateurs de Manou et les partisans de l'islamisme. Ses recherches profondes dans l'origine des Védas et dans les Pouranas sacrés lui avaient offert la preuve évidente que les doctrines primitives de l'Inde antique étaient le

théisme pur : il reconnaissait dans le mahométisme le même fondement. Mahomet, auteur du Coran, destructeur de l'ancienne idolâtrie des Arabes, lui semblait un des plus grands hommes dont l'histoire eût conservé le souvenir. Après s'être livré à cette double étude, il apprit l'hébreu et le latin, pour pouvoir lire les textes de la Bible et du Nouveau-Testament. Le révérend William Adams le seconda dans ses efforts, et un rabbin juif lui donna des leçons d'hébreu. Après une investigation longue, patiente et scrupuleuse, Rammohun parvint au même résultat que lui avaient déjà fourni ses précédentes études : le théisme pur est aussi la véritable doctrine chrétienne. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le missionnaire qui aidait Rammohun dans ses recherches et concourait à ses travaux, William Adams, homme de talent, de conscience et de haute instruction, partagea la conviction de son élève, renia la foi qu'il avait adoptée et professée jusqu'alors, et devint membre de l'église unitaire.

Depuis cette époque, le rajah consacra tout son tems et tous ses efforts à la propagation du théisme. Il voyait dans la doctrine de Jésus quelque chose de plus pur, de plus moral et de plus complet que les dogmes symboliques des Védas et de Mahomet. Séparant les miracles de la doctrine morale, il publia un extrait de l'Évangile sous le titre suivant : *Jésus servant de guide vers la paix et vers le bonheur*. Les missionnaires anabaptistes établis à Sérampore s'élevèrent hautement contre le théisme chrétien de Rammohun ; ils prétendirent qu'il voulait fonder un christianisme nouveau : il répliqua et publia tour à tour plusieurs traités dans lesquels il établit que les théories de la Trinité, de l'Esprit-Saint, de la Communion, de la Rédemption et plusieurs autres, n'étaient indiquées ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau-Testament, et que ces dog-

mes symboliques, empruntés au gnosticisme oriental, avaient au contraire leur source éloignée dans la vieille métaphysique de l'Inde et de la Perse.

L'unité de Dieu, tel était le but et le terme de toute la doctrine du rajah. Telle était, disait-il, la seule religion qui devait dominer un jour, et vers laquelle tendait toute la civilisation. Les livres sacrés de l'Inde, de l'Arabie, de la Perse et de l'Europe enseignaient, selon lui, la même doctrine qui, corrompue par les prêtres, mal interprétée par les théologiens, avait fini par se transformer et devenir méconnaissable ; il n'oubliait rien pour la propager et l'établir. Le jour et la nuit, par ses écrits et par ses paroles, avec le zèle d'un apôtre et le dévouement d'un martyr, il poursuivait la tâche qu'il s'était imposée, toujours prêt à soutenir cette cause contre l'athée et l'idolâtre, contre le chrétien catholique et le brahmane. Je l'ai entendu disputer à la fois avec un homme qui croyait à l'existence de Dieu et avec un homme qui niait Dieu. L'un et l'autre sont communs dans l'Inde. Un jour que j'allais le voir dans sa maison de plaisance auprès de Calcutta, je le trouvai engagé dans une controverse vive avec un disciple de Bouddha qui professait l'athéisme. La discussion avait duré tout le jour, et le brahmane ne s'était reposé ni pour prendre de la nourriture, ni pour se rafraîchir. Il aimait mieux, disait-il, triompher d'un athée que de cent idolâtres. L'idolâtrie était pour lui un objet de mépris ; l'athée lui semblait dangereux : car il était profondément convaincu de l'importance de la religion pour le bonheur du genre humain.

En Angleterre, sa conduite a été honorable, modeste et sage : le tact qui le distinguait ne lui a pas laissé ignorer que, dans un pays divisé en mille sectes religieuses et dissidentes, il ne devrait prendre aucune part à la contro-

verse, et que son caractère d'ambassadeur de l'empereur de Delhi s'opposait plus rigoureusement encore aux démêlés théologiques que ses opinions n'auraient pu manquer de susciter. On venait de toutes parts l'inviter à la discussion et le presser de répondre aux argumens des théologiens de toutes les sectes. Il répondait par de vagues paroles, sur la beauté et la grandeur de la foi chrétienne considérée sous le rapport moral, et s'abstenait prudemment d'entrer dans l'arène de la controverse. Il allait entendre tour à tour les plus grands prédicateurs de l'Angleterre, sans permettre aux idées étroites des sectaires d'influer sur sa pensée et de lui imposer le joug d'une opinion étroite et intolérante.

Rammohun était critique sans être sceptique, théologien sans subtilité, littérateur sans vanité, philosophe sans orgueil. Sa conversion au christianisme n'a eu pour mobile aucun motif d'ambition : car il avait embrassé parmi les sectes chrétiennes la moins puissante et la moins répandue. Il estimait que la propagation du christianisme dans sa forme la plus pure pouvait seule contribuer à l'amélioration du genre humain ; son but était de former dans l'Hindoustan un noyau d'hommes attachés à la nouvelle foi, à l'unité de Dieu : foi, qui selon lui, n'était que celle de Manou, de Jésus-Christ et de Mahomet.

En effet, les disciples de Rammohun sont assez nombreux à Bénarès, à Calcutta et à Delhi. L'état de l'Inde actuel les favorise. La civilisation moderne leur prête son appui. Peut-être cette faible source commencera-t-elle pour l'Orient une nouvelle ère. Le temple du brahmanisme s'écroule. Il n'a plus pour lui que l'habitude.

Toutefois, les doctrines occidentales ne pouvaient prendre aucune racine dans l'Orient, à moins qu'un Asiatique ne les soutînt. Qui sait si un jour les livres de Rammohun-

Roy, aujourd'hui peu connus, ne seront pas vénérés et multipliés comme des livres sacrés d'un monde nouveau?

En exprimant notre vœu sincère pour que le christianisme déiste de Rammohun se propage dans l'Inde, nous parlons en hommes amis de l'humanité, plutôt qu'en sujets de l'empire britannique; car du moment où l'Hindoustan aura adopté des doctrines si sages et si favorables à la civilisation, notre puissance sur cette belle contrée s'affaiblira et tombera nécessairement. A mesure que notre supériorité décroîtra, notre autorité sera compromise : sous le rapport de l'énergie, de la moralité, de la patience, la population allanguie et servile qui habite l'Hindoustan ne peut être comparée aux nations européennes; mais la nature ne l'avait pas créée inférieure à nous. Elle était née poétique, ingénieuse, brave, noble, ardente, capable de tout comprendre et de tout acquérir. Il a fallu vingt siècles et une religion pareille à la sienne, pour assoupir toutes ces qualités. Ce que ferait un pareil peuple avec la civilisation européenne est incalculable.

Rammohun l'avait bien compris aussi, lorsqu'il paraissait ne s'occuper que de la régénération religieuse. Aussi n'était-ce en réalité que la régénération morale qu'il tentait. Souvent il causait avec moi : et, dans sa confiance, il m'avouait que le but de ses efforts échappait à tous les yeux.

« Croyez-vous, me disait-il, que j'attache une importance si haute à telle ou telle forme de sacrifice, à telle ou telle manière d'adorer Dieu ? vous vous tromperiez. » Tant que les Hindous seront idolâtres, ils seront incapables de se gouverner par leurs propres lois et de relever la tête ; s'ils adoptaient aveuglément le christianisme de leurs maîtres actuels, ils deviendraient de toute nécessité les vassaux de ces maîtres. Dieu veuille qu'ils puissent échapper à ces

deux malheurs, qui tous deux aboutiraient au même résultat, l'esclavage et la misère! Supposez au contraire une croyance pure jointe aux ressources empruntées à l'industrie des peuples occidentaux. Il est impossible que, dans un espace de tems donné, l'antique Hindoustan ne se relève et ne fleurisse pas. Il serait inutile maintenant de chercher à exciter dans l'Inde une révolution politique. Les idées de gouvernement et de liberté ne sont pas même nées dans le peuple. C'est la réforme religieuse qu'il faut tenter avant tout. La religion est le grand mobile de tout l'Orient.

Rammohun a publié quelques brochures politiques, des traités sur les finances, sur les impôts, sur le monopole du sel, sur la loi des héritages dans l'Inde. Quelle vaste et facile intelligence! Dans tous ses ouvrages, on trouve des idées justes, un ton de discussion remarquable par la politesse, le bon goût, et des documens que l'on chercherait en vain ailleurs sur l'administration que les musulmans conquérans de l'Inde ont établie dans cette contrée.

Moi qui l'ai connu de près (1), je puis affirmer que jamais personne n'a poussé plus loin les qualités sociales, l'aménité, la grâce et la bienveillance; sa politesse, soumise encore aux lois sévères qui la règlent dans l'Orient, passait pour minutieuse et excessive en Angleterre. Mais, sous ce rapport, il faut le dire, nous sommes encore un peu barbares. Les courtisans de Londres étaient loin de l'étiquette orientale, que Rammohun n'a jamais pu abandonner, et qu'il a portée en Europe dans ses relations les plus intimes. Il a été recherché par les plus hauts personnages

(1) L'auteur de cet article est M. Sandford Arnot, secrétaire d'ambassade du rajah.

d'Angleterre et de France qui ont deviné son mérite, sans peut-être l'apprécier à sa juste valeur. C'était un sage, un homme de talent, un réformateur placé par le sort et peut-être par la main de la Providence, sur la limite de deux mondes, entre l'Occident qui vieillit et l'Orient qui marche à de nouvelles destinées.

(*Dublin University Gazette.*)

Auto-Biographie.

MES CAMPAGNES PARLEMENTAIRES (1).

Je suis un gentilhomme écossais dont la famille ancienne, mais pauvre, était surchargée de cousins, cousines, neveux, arrière-neveux et collatéraux de toutes les espèces. Nos parts étaient nécessairement fort petites, et si la mode en Écosse eût été, comme en Espagne, de demander l'aumône, l'escopette à la main et la rapière au côté, quelques-uns d'entre nous eussent trouvé dans la misère de la famille une excuse valable pour en faire autant. On se débarrassa de moi dès qu'on le put, en me faisant partir pour les Grandes-Indes, réceptacle universel fort commode, il faut l'avouer, pour les familles qui veulent placer leurs enfans et leur assurer une existence honorable aux frais du gouvernement. Je revins riche, la figure verdie et bronzée par le soleil de ce redoutable pays, mais la bourse pleine de laques et de roupies, et assez instruit

(1) Note du Tr. Cet article est un tableau fort piquant de la corruption sans pudeur qui s'était glissée dans la gestion des affaires publiques de la Grande-Bretagne, avant la réforme du Parlement. Les roués du régent et les courtisans de Louis XV montraient moins d'impudence que les prétendus élus du peuple qui siégeaient à la seconde Chambre. Félicitons nos voisins de ce que le souvenir de tant de corruption et d'infamies n'ait pas entraîné le Parlement réformé dans des réactions violentes. Il a pu jeter l'ancre sur des pentes et s'y maintenir sans glisser.

des choses de la vie pour n'être jamais dupe de personne, ni même de mes propres désirs. Me voilà donc à Édinbourg, un peu ennuyé dans un pays que j'avais cessé de connaître, et tâchant de vaincre l'ennui de mon mieux. J'achetai un petit domaine sur les limites de l'Angleterre et de l'Écosse, et je crus que la culture et l'amélioration de ma terre suffiraient pour me faire passer agréablement le tems qui me pesait.

Hélas! j'avais compté sans mes cousins et sans mes cousines. A peine leur eut-on dit que M. Archibald Jobbry, leur parent, était revenu nabab (1), les voilà tous d'accourir et de bourdonner autour de moi comme un essaim de guèpes autour des fleurs qui vont leur servir de nourriture. Je ne tardai pas à m'ennuyer de cet éternel et fatigant murmure, de ces réclamations qui ne finissaient pas, de ces plaintes et de ces supplications sur la naissance d'un fils, sur la maladie d'une fille, sur une mauvaise récolte, sur les dévastations causées par la grêle, sur la dureté des tems; ma parenté était si cruellement infortunée, que j'avais à peine assez de sensibilité pour suffire à toutes les larmes qu'elle réclamait de moi.

Je commençai par tirer et serrer de mon mieux les cordons de ma bourse, sur laquelle on prélevait sans façon des impôts si considérables; puis je me demandai s'il n'y aurait pas moyen, en ménageant habilement mes intérêts, de jeter quelques fiches de consolation à toute cette cousinaille affamée et demandeuse, mais sans me grever moi-

(1) Les nababs étaient les hauts vassaux du Grand-Mogol; c'était, dans le principe, une dignité viagère que les possesseurs parvinrent à rendre héréditaire, comme les bénéfices militaires de la première race l'étaient devenus sous la seconde. Nous avons déjà dit que ce sobriquet était donné aux Anglais qui avaient fait fortune dans l'Inde.

même, et sans renoncer à cette aisance que j'avais bien achetée par mes campagnes au Bengale.

J'y pensai quelque tems, et en fin de compte, lorsque mes honorables parens devinrent trop insupportables et trop criards, je fus obligé de m'occuper un peu d'affaires municipales et de politique intérieure, afin d'obtenir deux ou trois places de commis dans les bureaux, et de garçons de caisse, pour les plus jeunes membres de cette armée de parens. Mais cela ne suffisait pas, tout le corps de réserve était là qui agitait les basques de mon habit et me criait de toute sa force : une place, une place, s'il vous plait ! Harassé de leurs clameurs, je commençai à réfléchir que je ferais un membre du Parlement tout aussi distingué que bien d'autres; que j'avais lu assez de journaux en prenant mon thé et mes muffins (1), pour me faire une idée exacte de la politique européenne ; que d'ailleurs, en bon citoyen, je devais mon tems et mes soins à la communauté; et que beaucoup d'orateurs célèbres, qui avaient très-bien placé leurs parens, n'avaient réellement ni plus de bon sens, ni plus de connaissance des intérêts des peuples qu'Archibald Jobbry. Je ne dis rien à personne de mon projet, tous mes voisins se seraient élevés en masse contre mes prétentions et n'auraient rien négligé pour s'opposer à mon élévation future. Je savais déjà que ma fortune était vue d'un œil d'envie dans le voisinage, ce qui me confirma dans ma résolution et me fit songer sérieusement au moyen de partir pour Londres sans que personne ne se doutât de l'entreprise qui m'y amenait. On me trouvera peut-être un peu madré, un peu retors ; mais j'ai fait ce que font tous ceux qui réussissent, surtout en matières politiques.

(2) Espèce de pâtisserie que l'on prend avec le thé.

Mon domaine avait besoin de quelques réparations ; je me mis à l'examiner du haut en bas, à commander des devis, à causer avec des architectes : la toiture surtout était endommagée, il fallut la découvrir. Dès que les ouvriers établis chez moi eurent rendu ma résidence absolument inhabitable, je saisis ce moment ; et dans la grande crise des réparations, je pris la route de Londres sans que personne ne s'en étonnât. Là, je commençai par battre l'eau, par jeter ma carte chez les directeurs de la Compagnie des Indes, par revoir d'anciens amis influens, par préparer tout doucement mes ressorts, et me mettre bien au fait de la situation des choses.

Ce fut à un M. Cury, mon compatriote, et qui comme moi s'était enrichi au service de la Compagnie, que je m'ouvris d'abord ; ou plutôt lorsqu'il me vit à Londres assidu aux débats du Parlement et rendant visite à tous les membres que j'avais connus, sa vieille finesse écossaise le mit sur la voie de la vérité, et un beau jour il me dit :

« Tenez, monsieur Jobbry, vous êtes encore jeune, vous avez beaucoup de tems de reste ; si vous vouliez m'en croire, vous entreriez au Parlement ; la place ne vous coûtera pas extrêmement cher, et ce n'est pas une occupation désagréable.

— Ma foi, lui répondis-je, un siége au Parlement serait assez de mon goût, mais y entrer par la route d'Écosse c'est à peu près chose impossible ; chez nous, vous le savez, les aïeux décident de tout, et milord est ordinairement maître de trois ou quatre bourgs à la fois ; si vous pouviez, mon cher monsieur Cury, m'indiquer un moyen de me ménager une petite place là-bas, je vous serais fort obligé. Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour me diriger seul dans cette route, et vous seriez bien bon de me servir de guide.

— De tout mon cœur. Vous avez sans doute, comme moi, quand je suis revenu du Bengale, une foule de parens à vos trousses, et votre situation est précisément la mienne.

—Mais comment faire?

— Oh ! je vous le dirai : commencez par laisser connaître à ceux qui vous approchent que vous ne seriez pas fâché de devenir membre du Parlement, si quelque bourg voulait vous choisir. Faites-leur entendre que vous donneriez la somme convenable, qu'une élection populaire et tous ses tracas ne vous conviennent qu'à demi, et que si vous pouviez conclure votre marché avec quelque homme accommodant, vous n'hésiteriez pas à faire affaire avec lui. Soyez-en sûr, dès que vos intentions seront connues, vous ne tarderez pas à trouver quelque lord, qui, ayant besoin d'espèces, vous offrira ses services.

—Votre avis est bon, et je le suivrai.

— Mais de quel parti serez-vous?

— Je soutiendrai le gouvernement.

— Ce n'est pas mal pensé; les torys (nous obéissions alors au ministère du duc de Wellington, et la réforme n'était pas opérée), les torys sont maîtres du champ de bataille : d'ici à quelques années la partie est à eux.

— Ma foi, entre les torys et les whigs, je ne sais quelle différence on peut faire. Qu'est-ce qu'un tory? un whig membre du gouvernement : et un whig? un tory sans place. Vous voyez, mon cher monsieur Cury, qu'avec ces idées-là on peut très-bien servir l'administration sans blesser sa conscience.

—Admirable ! répondit-il, et vraiment, si avec des idées aussi justes vous renonciez à servir l'état, ce serait un grand malheur; mais, continua-t-il en s'approchant de moi et en parlant plus bas, notre conversation est tout-à-

fait confidentielle, n'est-il pas vrai ? Je connais un avoué chargé par un de ses cliens de disposer de la vente d'un bourg. La nuance politique du membre que l'on cherche est assez délicate, voyez-vous, et il me semble que ce poste vous conviendrait assez. Si vous le voyiez ? ou plutôt si vous chargiez un de vos amis d'aller s'entendre avec lui ?

— Rendez-moi ce service.

—Non, je suis membre du Parlement, et je ne dois pas paraître dans cette affaire.

— Très-bien ! mais moi qui fais ordinairement tous les arrangemens qui me concernent, je m'en chargerai ; en ayant soin de me donner pour l'ami de celui qui veut traiter.

— Excellent stratagème ! reprit M. Cury en souriant malignement ; demain je vous enverrai M. Probe l'avoué, et vous vous entendrez ensemble. »

Tout cela bien convenu, nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre. Le lendemain, en effet, M. Probe vint chez moi. C'était un petit homme aux dents noires, aux pieds tortus, épais dans sa taille, le teint rubicond, l'œil vif, de gros sourcils, la face à la fois rose et ridée. Je l'invitai à déjeûner : au dessert, nous nous trouvâmes tous deux en face d'une bonne bouteille de claret, tout prêts à commencer notre négociation.

« Monsieur Jobbry, me dit-il, en ouvrant la tranchée, mon client et notre ami commun m'a dit que nous pourrions traiter ensemble d'une affaire qui nous concerne tous deux. »

Ces mots : *mon client,* me frappèrent. Ah ! ah ! me dis-je, M. l'avoué Probe est chargé des affaires de mon ami M. Cury ; est-ce que par hasard ce serait lui-même qui voudrait disposer de sa place ? Silence, et voyons-le venir.

« Oui, monsieur Probe, répondis-je, un de mes amis

a le caprice assez bizarre de vouloir siéger au Parlement, et s'est adressé à moi. J'ai parlé de son désir à notre ami M. Cury, et ce dernier m'a dit que vous pourriez m'aider dans cette circonstance.

— Ah ! je n'ai pas précisément une place au Parlement dont je puisse disposer ; seulement une de mes connaissances éloignées m'a parlé de quelque chose de semblable, et je me souviens maintenant d'en avoir dit un mot à M. Cury.

—Très-bien ! très-bien ! monsieur Probe, et la prudence est chose que j'estime particulièrement, surtout aujourd'hui qu'on ne met pas la moindre réserve dans toutes ces transactions, et que la vente des bourgs parlementaires se fait ouvertement comme celle des moutons au marché. A propos, quel serait, selon vous, le prix raisonnable ?...

— Ne parlons pas de cela, ce sont des détails dont il ne peut être question entre nous. Mon ami est possesseur d'un fort beau domaine, avec chasse, pêche et pâturage, et s'il trouvait à le louer convenablement, je pense qu'on l'obligerait beaucoup. »

Mon index, par un mouvement irréfléchi, alla se poser sur le bout de mon nez, ainsi que nous avons coutume de le faire, nous autres Écossais, lorsque nous croyons avoir pénétré un mystère et deviné un secret.

— Oh ! oh ! monsieur Probe, j'ai toute raison de me féliciter de vous avoir connu ; vous vous entendez en affaires, et je vous comprends parfaitement ; mais dites-moi un peu, je vous prie, est-ce un siége à droite ou à gauche que l'on offrirait à mon ami? Sera-t-il, répondez-moi, brebis noire ou mouton blanc ? Il n'a pas, je vous jure, la moindre envie d'engager le combat avec les hommes puissans.

— Je suis très-satisfait moi-même de votre rondeur en affaires. Je reviens à ma question : que pourriez-vous

donner, ou plutôt quelle somme votre ami jugerait-il convenable d'offrir ?

— Mais à peu près quatre ou cinq cents livres sterling, je crois.

— Impossible ! s'écria l'avoué en se renversant sur son fauteuil, impossible !

— Oh ! cela m'a étonné comme vous. Assurément, une place dans ce Parlement prêt à mourir ne vaut pas quatre ou cinq cents livres sterling. Il a voulu sans doute parler d'un Parlement dans toute sa durée.

— Excusez-moi, monsieur Jobbry, quatre ou cinq cents livres sterling pour un Parlement tout entier ; mais ce serait vraiment trop bon marché.

— Oh ça ! repris-je, le membre pour lequel vous traitez siége-t-il au Parlement ?

— Oui.

— Pourquoi veut-il vendre ?

— Cela l'ennuie : des affaires domestiques le rappellent dans ses foyers.

— Ce sont là des raisons bien vagues.

— Il me semble qu'il n'est obligé d'en donner aucune.

— Cependant votre client est homme raisonnable.

— Ne dites pas mon client, ce serait inexact.

— Oh ! vous avez raison !

— Pour en finir, monsieur Probe, client ou non, à combien estime-t-il le domaine et les charges dont vous avez parlé?

— Environ deux mille livres.

—Quoi! pour deux ans ?

—Non, deux mille pour la première, et deux mille pour la seconde session, en tout quatre mille livres sterling ?

— Pourriez-vous me dire le nom du domaine ? »

M. Probe s'arrêta quelque tems d'un air narquois ; puis il éclata de rire.

« Mauvais plaisant ! s'écria-t-il.

— Sans plaisanterie, mon cher Probe, jamais mon ami ne voudra donner le prix que vous demandez. C'est un homme d'ordre et qui a bien soin de n'acheter les choses que ce qu'elles valent. Il a sa fantaisie comme beaucoup d'honnêtes gens ont la leur ; il veut être membre du Parlement comme d'autres veulent avoir une maîtresse, des chiens, des chevaux ; mais, selon le dicton de notre vieille Écosse, il regarde deux fois un scheling avant de le lâcher, et je peux vous assurer d'avance que vos conditions ne lui conviendront pas.

— Il aura tort. Un siége au Parlement vaut quelque chose.

— Un millier de livres sterling est tout ce que je suis autorisé à vous offrir en son nom, je ne puis mieux faire en vérité. »

Là-dessus, nous nous séparâmes, et j'avoue que pour un novice je ne fus pas mécontent de moi-même. Il était clair à mes yeux que M. Cury avait agi de ruse, et que c'était lui-même qui me vendait sa place. Ma foi, me dis-je, si les affaires du Parlement se traitent ainsi, elles ne sont pas difficiles, et quiconque a maquignoné dans sa vie au marché de chevaux d'Édinbourg, peut s'en tirer à souhait.

Le lendemain j'eus la visite de M. Cury lui-même. Il était Écossais et tout aussi fin que moi.

« Je viens, me dit-il, de rencontrer M. Probe, et j'ai su quelle proposition vous lui avez faite.

— Oh ! je ne crois pas qu'il soit possible que nous nous arrangions ?

— Pourquoi donc ?

— Je ne veux pas donner le prix qu'on me demande.

— Mais mille livres sterling par session, mon cher monsieur Jobbry, ce n'est pas assez, sur ma parole!

—Tenez, ma fantaisie commence à se passer; c'était une de ces idées folles qui vous traversent quelquefois l'esprit; mais plus j'y pense, plus ce caprice me semble déraisonnable. Voilà ce que c'est que l'oisiveté, mon cher monsieur Cury. Lorsqu'on s'occupe, on n'a pas tous ces caprices. Que diable y gagnerai-je, s'il vous plait? M'asseoir près d'une table couverte d'un tapis vert, et prêter l'oreille à d'éternels péroreurs, tous plus fatigans les uns que les autres! J'aurai, il est vrai, l'insigne honneur d'ajouter à ma signature les deux initiales M. P. (membre du Parlement), de passer dans l'orage des discussions politiques, ces nuits que je vois s'écouler si paisiblement au milieu de mes amis, et enfin de jouir de la franchise de mes lettres. Mais payer tout cela mille livres sterling! Si quelqu'un doit se plaindre du marché, c'est moi, je vous assure, et décidément j'y renonce.

— N'avez-vous pas offert mille livres sterling à M. Probe?

—Offert? non; j'ai seulement parlé de cette somme comme d'un prix qu'on pourrait offrir.

—Vous êtes homme d'honneur, et, en affaires parlementaires, vous sentez comme moi la nécessité d'une fidélité complète à sa parole?

— Oui, mais mon cher Cury, l'on ne peut pas s'engager au nom d'un autre, et c'était pour un autre que j'étais censé traiter.

— Dans le fait, c'est pour vous-même que vous agissez.

— Entre nous, je veux bien en convenir; mais, aux yeux de M. Probe, je ne suis que porteur de parole. En y pensant bien, comme une place au Parlement peut être achetée environ cinq mille livres sterling pour sa du-

rée totale, et que cette durée se compose de sept sessions, vous voyez que le prix que j'avais d'abord jeté en avant était beaucoup trop considérable. De cinq à sept cents livres sterling suffisent en vérité.

— Mais votre offre de mille livres sterling?

— Offre préliminaire, et qui ne tire pas à conséquence.

— M. Probe peut insister et vous sommer de tenir votre promesse.

— Allons, allons, ne le prenons pas sur ce ton-là, mon cher M. Cury. Si par hasard je m'avisais de faire une pétition à l'honorable Chambre, d'accuser M. Probe d'avoir trafiqué des places au Parlement et de vous appeler en témoignage des faits, il ne tiendrait qu'à moi d'agir ainsi. »

Je vis ce pauvre M. Cury pâlir, sa lèvre inférieure trembler. J'eus pitié de sa situation, et je repris :

« A quoi bon marchander si long-tems ? Je vais jusqu'à cinq cents guinées (12,500 fr.), mais pas plus loin; et c'est, vous l'avouerez, une offre assez belle encore pour un homme d'honneur qui, s'il a quelque sujet de mécontentement, peut très-bien se venger, comme je vous l'ai dit.

— Certainement M. Probe n'acceptera pas votre offre.

— Comme il lui plaira; je sais aussi ce que j'aurai à faire.

— Que voulez-vous dire?

— Ne vous ai-je pas parlé de porter plainte à la Chambre?

— Monsieur Jobbry, ce serait-là un procédé tout-à-fait anti-parlementaire.

— Non, mon cher ami. Il est clair que la vente des places au Parlement est contraire à la loi, et réprouvée par elle; si c'est un usage ou plutôt un abus, il est nécessaire

de le détruire. Cependant, par considération pour vous, je me tairai en donnant mes cinq cents guinées comme je vous l'ai dit.

— Jamais vous ne serez membre du Parlement pour ce prix-là.

— C'est possible ; mais l'honorable Chambre, comme les juges de Sparte, ne pardonne qu'aux criminels assez adroits pour se cacher ; elle est terrible pour les fautes reconnues. Croyez-moi, mon cher monsieur Cury, si vous prenez part à cette affaire, conseillez à M. Probe d'accepter ma proposition. »

M. Cury, trop habile pour convenir que cette transaction le regardait personnellement, m'écoutait avec angoisse et me quitta, fort douloureusement affecté. Il me semblait que, pour un commençant, je ne m'étais pas mal tiré d'affaire, et je riais sous cape en pensant aux mauvais rêves qui pourraient, cette nuit, troubler le sommeil de mon vendeur. J'aurais parié que le lendemain même je recevrais la visite de M. Probe. Cela ne manqua pas. Après avoir devisé de choses et autres, d'un ton tout-à-fait indifférent, M. Probe lui-même entama la grande question.

« Eh bien ! me dit-il, j'ai vu mon client, je lui ai parlé.

— Oh ! mon cher monsieur Probe, mon ami a réfléchi sur sa proposition ou plutôt sur sa folie, car c'est une folie que de donner une telle somme pour si peu de chose.

— Admirablement vrai ! passer son tems à écouter des jeunes gens tout frais émoulus du collége et qui pérorent au hasard, ce n'est pas, je l'avoue, un fort utile emploi de ses heures ; mais il ne s'agit pas de cela entre nous. Je ne suis que rapporteur ; mon client, à qui j'ai communiqué votre offre...

— Une offre ? permettez-moi de vous faire observer que ce n'était pas une offre, et que je ne pouvais pas m'en-

gager au nom d'un autre ; c'était une ouverture préliminaire et rien de plus. J'ai dit qu'il était bien possible que la place valût mille liv. st., je n'ai jamais dit qu'on fût dans l'intention de les donner. Vous sentez que ce sont deux choses fort différentes.

— Je croyais avoir traité une affaire sérieuse avec vous, monsieur Jobbry ; vous m'avez fait une offre, je l'ai communiquée, et je viens vous apporter la réponse.

— Très-bien, très-bien. Je sais que vous êtes un homme d'affaires très-entendu, monsieur Probe, et j'aime à traiter avec les gens qui, comme vous, ont de la rondeur; mais si vous vous êtes imaginé que mon offre était définitive et sérieuse, vous étiezdans une grande erreur. Il ne s'agissait que d'une offre préliminaire, une espèce de ballon d'essai. Je ne suis, voyez-vous, qu'un novice très-peu versé dans la diplomatie des ventes et des achats parlementaires : mais comment diable auriez-vous voulu que je m'engageasse au nom d'un tiers ? et cela sans connaître même le bourg que je suis appelé à représenter, ni les intentions de mes constituans.

— Vous m'étonnez!... Quoi qu'il en soit, je dois vous dire que votre offre n'a pas eu l'air de déplaire à mon client.

— Ne pas déplaire? remarquez bien ce mot, monsieur Probe. Assurément si vous aviez regardé mon offre comme définitive, vous me donneriez aujourd'hui une réponse définitive ?

— N'attachez-vous pas aux mots un peu trop d'importance ?

— Mon ami est un homme prudent.

— Je m'en aperçois ; mais après tout, quel serait le prix que vous croiriez pouvoir sacrifier ?

— Je l'ai déjà dit à M. Cury, cinq cents guinées ; c'est le dernier mot.

— J'en rendrai compte, mais c'est trop peu.

— Si vous le croyez, que tout soit fini; je ne demande pas mieux. Et ma conviction est que, dans certaines circonstances, on peut à meilleur marché devenir membre du Parlement.

— Voyons, sept cents guinées, et signons un petit traité?

— Non, toujours cinq cents.

— Vous êtes bien entêté. Disons six cents guinées, et que tout soit fini.

— Oh! je n'y consens pas. Si vous me taquinez, je réduirai les guinées en livres sterling, et vous n'y gagnerez absolument rien. »

En somme, nous arrivâmes à signer un joli petit engagement bien clair et bien net. J'avais gagné la victoire et débuté en homme de talent dans la carrière politique. Lorsque M. Probe fut obligé de convenir que M. Cury l'avait chargé de cette négociation et que c'était lui qui me cédait sa place, nous ne pûmes pas nous empêcher de rire l'un et l'autre. Alors, au beau milieu de la session, je fis mon entrée, prêtai serment, et m'assis, comme disent les anciennes chartres, « parmi les seigneurs et bourgeois assemblés en cour de Parlement. » C'était chose assez bien vue que de prendre possession de ma place, à cette époque. Toute la meute des journaux se serait mise à mes trousses si je m'étais présenté dans un autre moment; mais on ne prit pas garde à moi, et je me glissai inaperçu dans la législature. J'eus soin de ne pas me mêler aux premiers débats, et surtout de témoigner mon indépendance et de la faire valoir en changeant de banc tous les jours, et ne disant à personne quel pouvait être mon opinion définitive sur chaque question. Quand un orateur se levait, j'allais me placer près de lui comme pour mieux

l'entendre, je prêtais une oreille attentive à ses argumens. On venait m'interroger et je répondais :

« Sur mon honneur, il y a beaucoup à dire d'un côté et de l'autre : mais il me faut un argument convaincant pour entraîner mon vote. »

L'*argument convaincant* passa de bouche en bouche; et un samedi matin, après une nuit de débats très-orageux, le plus jeune des ministres, garçon spirituel à ce que l'on dit, mais dont la tête ne me semble pas bien forte, s'empara de mon bras dans le corridor, et me souriant :

« L'avez-vous trouvé, me dit-il, cet argument convaincant?

— Pas encore, lui répliquai-je en répondant à son sourire par un coup d'œil significatif; mais j'espère avoir l'honneur de me présenter chez vous un de ces matins, et je sortirai convaincu.

— Avec grand plaisir : nous nous connaîtrons mieux, j'espère, et nous serons satisfaits l'un de l'autre. »

Il me serra cordialement la main et me quitta, bien persuadé qu'il avait fait une conquête du premier ordre par sa condescendance. C'était un de ces apprentis premiers ministres, dont toute l'occupation est de jeter une amorce aux membres du Parlement, et de recruter la troupe : rejetons imberbes des grandes familles, qui travaillent sous les ordres de quatre ou cinq vieux ministres, chargés (si l'on me passe cette expression commune) du tran-tran des affaires. On sait qu'en entrant au Parlement, mon but était d'acquérir du pouvoir et de servir ma famille. Je n'ignorais pas qu'il fallait, pour atteindre ce but, se mettre bien avec les ministres secondaires qui disposent ordinairement des places. Mon second cousin James Gled venait de m'écrire qu'un bureau de papier timbré lui serait avantageux et agréable. C'était sur ce pivot que j'étais résolu de

faire rouler ma conversation avec le jeune ministre. Le lendemain j'étais chez lui ; je le trouvai un peu plus empesé, un peu moins jovial qu'il n'avait été à la Chambre des Communes.

« Milord, lui dis-je sans me troubler, vous voyez un homme qui ne demande qu'à être convaincu, et qui aujourd'hui n'a pas besoin d'un argument bien puissant. Mais enfin il m'en faut un : le ministère, sans doute, n'a pas tout-à-fait tort, mais je suis également porté à croire que l'opposition pourrait avoir raison. »

Puis, j'insinuai doucement que la place réclamée par mon cousin Gled, quelque peu importante qu'elle fût, lui serait agréable et que je ne serais pas fâché de voir le gouvernement la lui confier. Sur la réponse du ministre, que, si la place n'était pas promise, il ferait nommer mon cousin, je continuai :

— Je vous suis fort obligé, milord ; ce témoignage de votre bonne volonté me flatte, et si j'avais su que vous fussiez si bien disposé pour moi, j'aurais pu vous demander un argument plus convaincant. Il se mit à rire, et nous nous séparâmes. Deux jours après, nous nous rencontrâmes dans les couloirs et il me serra la main.

« Oh ! me dit-il d'un air malin, vous êtes un homme bien difficile à convaincre, et vous avez besoin d'un argument spécieux.

— Milord, je ne croyais pas qu'en m'adressant à Votre Seigneurie pour obtenir une place de si peu d'importance, je mériterais vos sarcasmes.

— Mais la place est belle ; il s'agit de mille livres sterling par an.

— Eh bien ! milord, mon cousin la mérite tout comme un autre, et si vous croyez que de si minces faveurs doi-

vent être comptées comme de grands services, ma route parlementaire est tracée. »

Alors Sa Seigneurie devint humble et timide : en vérité, sa douceur m'étonna. J'avais pris sur le ministre un avantage dont je me promis bien de tirer parti, et revenant à la politesse et aux égards, je le quittai de bonne amitié.

Cependant je me reprochais à moi-même mon ignorance et la facilité avec laquelle j'avais jeté mille livres sterling entre les mains de James Gled, qui aurait dû s'estimer fort heureux de recevoir le dixième de cette somme. Après y avoir bien réfléchi, j'écrivis à mon cousin que le bureau de timbre lui appartenait, mais que, sur la somme de mille livres sterling, il n'en toucherait que deux cent cinquante du gouvernement et cinquante dues à ma libéralité. Avec ces trois cents liv. st. mon cousin James devait être le plus heureux des hommes. En vrai parent et en administrateur économe, je distribuai le reste de la somme entre un fils de ma jeunesse que la nature m'avait envoyé sans le consentement des lois, et qui se trouvait au service, et ma vieille tante, mistriss Mayning, qui vivait fort pauvre à Édinbourg. Le capitaine Jobbry toucha deux cents livres sterling; ma tante deux cents liv. pour sa part, et avec les trois cents liv. qui restaient, j'achetai des fonds publics. Les intérêts de ces trois cents livres me servirent à placer mon nom sur la liste des souscripteurs, toutes les fois qu'il s'agissait d'un acte de bienfaisance. Aussi, tant que mon cousin vécut et jouit de sa place, fus-je un des philantropes les plus actifs de toute l'Angleterre. Les orphelins, les veuves, les invalides, me durent une partie de leur bien-être. J'ose proposer pour modèle aux ames bienfaisantes et aux membres du Parlement qui veulent

se faire un nom, cette répartition de mes revenus dont je fus, je l'avoue, extrêmement satisfait.

Le bourg que j'étais censé représenter se nommait Frailtown. J'ignorais absolument dans quel canton se trouvait situé le vénérable asile de mes constituans. Un beau jour, un monsieur Spicer, domicilié à Frailtown, me rendit sa visite. Il s'agissait d'une place pour son gendre, qui réclamait le bureau de poste du village de Physick-Spring, situé à deux milles de Frailtown. Je lui demandai quelques jours de réflexion : retard qui ne lui plut qu'à demi. Pendant ce tems, j'appris que le village nouveau de Physick-Spring, fréquenté par la bonne compagnie, devenait à la mode et menaçait d'éclipser l'ancien bourg de Frailtown; que M. Spicer avait l'intention secrète de monopoliser non seulement les profits du bureau de poste, mais le débit de nouveautés et la vente des merceries et des rubans dans le village de Physick-Spring. Je sus aussi que M. Édouard Dawner, bourgeois assez influent de Frailtown et chargé du bureau de poste dans ce dernier village, ainsi que les demoiselles Stiches, qui faisaient le commerce de bonneterie et de mercerie, éprouveraient un grand dommage si le plan de M. Spicer se réalisait. C'étaient des considérations importantes : aussi, quand j'eus balancé soigneusement le pour et le contre, je me résolus à partager le différend, et, sans repousser la demande de M. Spicer, je m'arrangeai pour satisfaire ses ennemis, mes constituans, dont je pouvais avoir besoin un jour. Tout cela s'arrangea moyennant une indemnité que ce dernier paya, mais à son grand regret, à M. Dawner et aux demoiselles Stiches. On verra plus tard que toute ma prudence ne me fit pas échapper aux dangers de ma position; ce sont là de ces malheurs inhérens à la fortune et

à la puissance, et mon devoir était d'apprendre à m'en garantir avec dextérité.

C'était le bon tems alors; nous étions assis, comme dit la Bible, sous la vigne et le figuier du ministère. Les prétendues améliorations et les douloureuses économies que l'on nous a forcés de subir n'étaient pas même rêvées par l'opposition. Les membres du Parlement jouissaient de leurs droits naturels, et distribuaient les places entre leurs amis et les membres de leurs familles, sans que personne vînt les troubler dans l'exercice de cette fonction attachée à leur office. Depuis l'époque heureuse dont je parle, toutes les idées ont changé; la doctrine utilitaire nous a envahis, et la sinécure est devenue un objet d'horreur et de mépris; je ne sais, en vérité, pourquoi. Il faut bien qu'un gouvernement se concilie les différentes classes d'hommes: aux uns les titres, aux autres la gestion des affaires, à quelques-uns de l'argent; rien n'est plus innocent. Toutes les fois que l'opposition se forme, on dirait que son désir est de balayer toutes les places et de dégrever d'autant les impôts. Une fois parvenue au ministère, qu'arrive-t-il? elle met ces mêmes places à la disposition de ses créatures; souvent, au lieu de diminuer le nombre des sinécuristes, elle l'augmente; car, pour ne pas se faire trop d'ennemis, elle est obligée d'indemniser les gens qu'elle renvoie. C'est ainsi que la masse des sinécuristes s'est considérablement accrue, et personne ne doit s'en étonner.

On voit que peu à peu j'examinais et étudiais avec plus d'attention les ressorts du gouvernement. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, de la sagacité pour jouer avec succès le rôle de membre indépendant; l'expérience est encore nécessaire. Le Parlement est une espèce de république

spéciale, parquée dans de certaines limites, empreinte d'un signe caractéristique et distinct. Le membre du Parlement parle beaucoup et parle avec solennité; il rapporte des faits, soit réels, soit mensongers; il s'écoute lui-même, et quelle que soit son incapacité dans le monde, il ne tarde pas à devenir homme d'importance et de poids. Les plus silencieux de tous les membres, ceux qui se contentent de donner leur voix par assis et levé, si vous les rencontrez ailleurs que dans la Chambre des Communes, vous émerveillent par la fluidité de leurs discours, et la pompeuse formalité de leurs sentences. Ce sont de petits Démosthènes loin de la tribune. Toutes leurs manières sont parlementaires, et toutes leurs phrases sentent l'homme d'état. Ce ridicule me frappa chez les autres, et je résolus d'y échapper. Je me consultai sur la portée de mes talens oratoires, et quand je fus bien convaincu que je n'étais qu'un bon gentilhomme d'Écosse, assez avisé, demi-rustique et demi-marchand, je sus à quoi m'en tenir; je résolus de n'être jamais, à la Chambre des Communes, qu'une voix assez importante en elle-même, mais peu brillante.:... Non pas un orateur, mais un vote.

Grâce à Dieu, ces réflexions me conduisirent à bon port, et je finis par conquérir, à force de prudence et de sagesse, une position fort respectable. Toutes les fois que la question débattue était importante, je votais avec le gouvernement : souvent aussi, quand les orateurs soulevaient des questions épisodiques, et escarmouchaient pour faire briller leur talent, je me retirais avant la fin de la discussion, ménageant mon crédit et conservant mon indépendance avec une habileté qui me réussit beaucoup. Lorsque les ministres s'avisaient de me demander pourquoi j'en agissais ainsi, je leur répondais que ma loyauté et mon dévouement pour eux ne me permettaient

pas d'attendre que les répliques de l'opposition ébranlassent ma conviction préalable, et que j'aimais mieux partir avant d'être tenté de donner un vote contraire à leurs désirs. C'était, je crois, une conduite humble et sage ; je ne souffrais jamais que l'on me regardât comme un esclave inféodé : aussi, la peur qu'on avait de me perdre obligeait ces messieurs à me ménager et à compter avec moi.

Talent, génie, facilité d'élocution, imagination brillante, adresse même et connaissance du monde, qu'êtes-vous auprès de ce tact et de cette sagacité dans les affaires, qui transforment un pauvre en homme riche, doublent les capitaux, augmentent le crédit, font valoir la stérilité d'esprit, forcent les hommes à vous considérer, la fortune à vous sourire et les femmes à vous aimer? Je le savais si bien que je ne perdis jamais, pendant tout le cours de ma vie, un seul pouce de mes avantages; assidu aux comités, le premier à la séance, bien avec tout le monde, exact dans mes réponses, souriant aux ministres, ayant de suaves paroles pour les membres de l'opposition, je faisais mon chemin tout doucement, et la considération générale m'entourait. Les ports francs que mon titre de membre du Parlement m'assurait, étaient régulièrement exploités par moi, et j'aurais plutôt écrit à un être imaginaire une lettre en blanc, que de laisser se perdre une fraction de ma prérogative. D'ailleurs, cela me donnait l'occasion de voir de près les autres membres qui visitaient la salle où se fait cette opération. Quelques-uns, entre autres M. Gabblon, très-jeune homme, écrivait une quantité considérable de lettres, et comme ses *ports francs* ne lui suffisaient pas, il en demandait à droite et à gauche (1) : je remarquai qu'il ne s'adressait jamais à moi, ce

(1) Note du Tr. Les membres du Parlement peuvent affranchir leurs lettres sans rétribution ; mais le nombre de ces affranchissemens est limité.

qui me donna à penser. Un jour que j'étais seul dans le bureau des ports, il entra, une lettre à la main, sans doute pour demander une enveloppe à quelques-uns des membres qu'il supposait présens : il m'aperçut et se retira sans m'adresser sa requête. Diable ! me dis-je aussitôt, il doit y avoir quelque chose là-dessous. Est-ce que M. Gabblon s'amuserait à me disputer le bourg de Frailtown ? Une fois sur la voie, je ne perdis pas de tems : et après avoir questionné plusieurs de mes collègues, je reconnus que tout le monde, excepté moi, savait les desseins de mon antagoniste. En effet, M. Spicer, mécontent de n'avoir pas pu l'emporter sur ses adversaires, s'était entendu avec M. Gabblon, et tous deux, du fond de leurs sapes, travaillaient à me renverser.

« Très-bien ! très-bien ! m'écriai-je : guerre contre guerre, ruse contre ruse. » Dix minutes après, j'étais dans le cabinet de M. Probe l'avoué : tout échauffé encore de la nouvelle que je venais de recevoir, je fis peu de réflexion sur la singularité de ma démarche et l'effet qu'elle pouvait produire sur l'avoué.

— Qu'est-ce que cela signifie donc, monsieur Probe, je vous prie ?

— Je n'en sais rien, répondit le petit homme rubicond ; j'ignore ce que vous voulez dire.

— Allons, allons, un peu de bonne foi : comment se fait-il que ce mince orateur du Parlement, M. Gabblon, entretienne une correspondance.... une correspondance vraiment infâme, avec cet autre mauvais sujet de Spicer ?

— Vous croyez, répliqua fort paisiblement M. Probe ?

— Comment, je crois ? j'en suis sûr ; et je viens vous demander ici de plus amples détails.

— J'espère que vous ne me soupçonnez pas d'avoir la moindre part à cette correspondance.

— Soixante lettres par semaine adressées au bourg de Frailtown par ce M. Gabblon ! mais c'est indigne !

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

—J'ai payé, j'espère : ce bourg m'appartient, et je ne souffrirai pas.....

— Vous êtes membre du Parlement ; vous n'avez point à vous plaindre.

— Mais j'ai acheté en même tems le privilége de siéger au Parlement prochain.

—Il n'a pas été question de cela le moins du monde, si vous voulez bien vous le rappeler. La corporation de Frailtown est maîtresse de ses actions et de ses choix.

— Il fallait m'avertir que ce Gabblon voulait me couper l'herbe sous le pied. Vous m'avez volé mon argent ! »

Mon petit homme devint rouge comme l'écarlate, et bondissant sur son fauteuil :

« Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Vous le savez ; mais pour en finir, est-ce M. Gabblon qui est le nouveau candidat ? »

L'avoué ne se démonta pas, et me répondit :

« Oui ! et comme je suis chargé de ses intérêts, vous me permettrez de ne plus vous répondre. »

Ma colère était extrême. Je partis d'un seul élan, et ne m'arrêtai que lorsque je fus dans le cabinet d'un autre avoué, M. Tough. Je l'avais vu se débattre dans un comité avec une admirable persévérance de taquinerie et de chicane. C'était là mon homme : il me reçut bien, et quand je lui eus expliqué toute l'affaire, le tour de jarnac joué par M. Probe, la vengeance de Spicer, l'intrigue de Gabblon ; il rêva quelque tems, l'index appuyé sur l'une de ses bosses frontales, et finit par me dire :

« Vous avez raison d'y songer : savez-vous qu'il est plus que tems, et que nous devons partir ensemble dans la

soirée, si nous ne voulons pas perdre toutes les chances? Préparez-vous : nous présenterons demain nos respects à l'honorable corporation de Frailtown, M. Spicer excepté, qui n'a aucun titre à vos politesses. »

Je reconnus la justesse de ces observations et l'excellence de cet avis. Le soir même à cinq heures, ma chaise de poste était prête, et personne au monde ne se doutait que j'allais partir pour Frailtown. J'avais observé mon adversaire, pimpant, riant, beau parleur et tout rayonnant d'avance du plaisir qu'il se promettait, et du bonheur de me voir sa dupe. Je luttai avec lui de gaîté et de sang-froid. Mes amis me demandèrent quel heureux événement m'avait donné tant de bonne humeur. Je leur répondis, d'un air de nonchalance, que je voyais la fin de la session approcher, et que le loisir dont je comptais jouir bientôt me charmait d'avance. A huit heures, je m'esquivai sans mot dire, pendant que les affaires du comité occupaient tous les esprits, et je montai dans ma chaise de poste, accompagné de M. Tough. Nous allions sortir de Londres, lorsqu'une pompe à incendie, traînée par quelques hommes qui portaient des torches, roula bruyamment sur le pavé, et força ma chaise de poste de s'arrêter. Je mis la tête à la portière, et la première personne que j'aperçus, ce fut précisément ce vilain petit M. Probe, dont les yeux sataniques s'arrêtaient sur moi, et qui paraissait rire intérieurement de notre départ et de nos menées.

« Postillon! à Clapham! » m'écriai-je de manière à ce que M. Probe pût m'entendre. Clapham est dans une direction absolument opposée à celle de Frailtown, et je m'applaudis avec mon avoué de cet excellent stratagème. Une fois sur la route de Clapham, je forçai le postillon

de rebrousser chemin, et le pont de Black-Friars, que nous traversâmes, nous jeta sur la route du nord.

J'avais bonne espérance. Les moyens que me proposait M. Tough me semblaient certains, et comme j'étais fatigué, je m'arrêtai quelque tems à Beverington, petit village situé à trois lieues de Frailtown. Je serais bien descendu à Physick Spring, dont l'hôtel est excellent; mais la rivalité de ces deux bourgs et la haine mutuelle qu'ils se portent l'un l'autre, étaient des raisons suffisantes pour que le représentant de Frailtown ne versât pas son argent dans la poche de l'aubergiste de Physick-Spring.

Le lendemain matin nous fîmes notre entrée solennelle à Frailtown; hélas! quelle réception nous attendait! Du sein même de la ville, s'élevaient des cris vraiment frénétiques: « vive Gabblon! Gabblon pour toujours! » Chapeaux, bonnets et casquettes portaient la cocarde orange et pourpre, symbole de mon adversaire. Les éclats de rire de M. Tough ne faisaient que m'irriter, et j'avoue que tout ce fracas n'avait rien d'agréable pour moi. Arrivés sur la grande place, nous vîmes une armée de polissons et de paysans qui portaient en triomphe M. Gabblon lui-même, et ce scélérat de Probe. Le coquin! il avait deviné mon intention et mon voyage; il m'avait devancé, et pendant que, semblables aux vierges folles de l'Évangile, nous reposions à Beverington, nos ennemis profitaient du tems, et éveillaient dans le paisible bourg de Frailtown ces anarchiques transports.

Mais ce n'était pas tout. A peine Probe nous eut-il reconnu, il nous montra au doigt en riant et en nous nommant. Ce ne fut plus qu'un hourra universel de la canaille, un déluge de boue, une grêle de cailloux. Notre chaise de poste fut flétrie, lacérée, brisée. Il nous fallut baisser

les stores et nous tenir cois au fond de la voiture, pendant que ce peuple hurlait, pendant que notre ennemi triomphait. Humiliés, l'oreille basse, nous nous réfugiâmes à l'auberge du *Chêne royal*, et nous dévorâmes notre affront en silence, laissant Gabblon et Probe maîtres du champ de bataille.

Il s'agissait de trouver un moyen de parer aux inconvéniens cruels de notre situation. Tough, qui ne perdait jamais la tête, questionna l'aubergiste, homme neutre et de tous les partis, comme le lui ordonne la charte éternelle de son état, et voulut savoir de lui si M. Spicer, acharné à nous persécuter, n'avait pas quelque antagoniste personnel dans le bourg. L'aubergiste, après s'être fait tirer l'oreille, nous apprit qu'un M. Isaac Gleaning, parent des demoiselles Stiches que j'avais servies, était fort opposé au parti de Spicer. On nous l'amena ; c'était un petit vieillard taciturne, qui, sous le petit nombre de paroles qu'il prononçait, cachait la ruse, l'audace et l'esprit de Figaro.

« Diable! s'écria-t-il, quand il sut où nous en étions : ce séjour à Beverington vous a fait du tort. Vos adversaires se sont emparés de l'esprit du peuple, et je ne vous conseillerais pas moi, maintenant, de sortir de votre coque.

— Mais que me conseillez-vous ?

— Un moment! je vous le dirai tout à l'heure. Une troupe d'acteurs et de charlatans se trouvent maintenant campés à Physick-Spring. Le paillasse est admirable, le docteur qui commande la troupe ne manque pas de mérite. Si vous les payiez bien et les chargiez de venir donner ce soir une représentation ici, en leur recommandant de ne pas épargner les calembourgs et les plaisanteries contre M. Gabblon, je crois que ce serait là un coup de maître. »

M. Tough se frotta les mains joyeusement; et sans même répondre à notre conseiller, il envoya chercher le crieur public. Cinq ou six minutes s'écoulèrent à peine, et toutes les rues de Fraiłtown retentirent de l'avertissement suivant :

« Le célèbre docteur Merry Andrew, long-tems domicilié dans l'Athènes du Nord, et célèbre dans toute l'Europe par ses cures miraculeuses, doit arriver ce soir à Frailtown, accompagné de son confrère Bigbottom, professeur également fameux. La troupe des acteurs qui, depuis plusieurs semaines, fait l'admiration de la province, réunie à ces glorieux esculapes, et s'associant à leurs desseins généreux, donnera une grande représentation gratis, sur la place publique de cette ville. »

A peine cette proclamation eut-elle été faite, M. Gabblon et M. Probe se virent abandonnés de la multitude qui les escortait. Honteux de leur nouvel isolement, ils rentrèrent tristes et déconfits dans l'auberge où ils étaient descendus. Alors, d'arriver aux cris de joie de la populace, les acteurs et les actrices, le docteur et son compère, Hamlet roi de Danemarck et Macbeth roi d'Écosse; on élève au milieu du marché, en face de la fontaine, un théâtre provisoire, et chacun s'empresse de retenir la place la plus voisine de l'échafaudage. On oublie ce pauvre Gabblon; et moi, content d'avoir remplacé un charlatan ennuyeux par un charlatan qui amuse le peuple, je commande un grand repas auquel je convie tous les notables de la ville. Ma générosité fait du bruit, je couronne l'œuvre en louant assez cher la loge des francs-maçons du bourg, où mes acteurs vont représenter quelques-unes de leurs farces les plus nouvelles, à la grande satisfaction des habitans. En moins d'une demi-journée, le vent change, et mon bateau qui allait faire naufrage,

vogue paisiblement, comme disent les poètes, sur l'océan de la faveur populaire.

J'avais encore plus d'un obstacle à vaincre. Le lecteur, pour être au fait, a besoin de savoir quelques-unes des particularités relatives à la corporation des bourgeois de Frailtown. Ce bourg est situé au milieu des propriétés de lord Dilldam, patron du bourg, mais qui ne se mêle guère de l'élection et qui n'y regarde pas de fort près, pourvu que les représentans de Frailtown votent avec le gouvernement. Peu lui importait que ce fût M. Gabblon ou moi qui fussions élus. Gabblon, avec toute son éloquence, n'était qu'un whig d'une nuance très-faible et qui n'attendait, pour rentrer dans le giron gouvernemental, que la nomination de ses amis au ministère, et son propre avancement.

Une singulière coutume se trouvait faire partie de la charte du bourg. La corporation à laquelle lord Dilldam abandonnait le soin de l'élection, se composait de six bourgeois patentés et du maire qui leur servait de président. Si l'un des bourgeois venait à manquer, et que par conséquent le nombre des votans se réduisit à six, le maire était obligé d'aller sur la place publique, auprès de la fontaine, convoquer cinq nouveaux bourgeois qu'il nommait, et qui venaient siéger avec les cinq autres membres de la corporation. Ces onze électeurs accomplissaient l'élection du membre. Grâce à cette coutume barbare, une ruse singulière avait été mise en usage à Frailtown, les deux ou trois dernières années. Le maire, pour faire réussir le candidat qu'il favorisait, s'entendait avec l'un des bourgeois-électeurs qui consentait à se cacher, de manière à réduire le nombre de ses confrères à cinq; tandis que cinq autres créatures du maire se trouvaient d'avance réunies sur la place. Grâce à l'absence de l'un des électeurs, le maire allait chercher ses amis, et tout réussissait au gré de ses désirs.

Il y avait tout à parier que M. Spicer, qui depuis long-tems ourdissait sa trame, serait nommé maire le soir même, et ne manquerait pas de nous jouer le mauvais tour que les maires précédens avaient exploité.

« Pour rendre cette ruse inutile, me dit Tough, si nous songions à l'imiter de notre côté! Pendant que le parti de Gabblon cachera son bourgeois, si nous en gagnions un autre, et que nous parvinssions à lui persuader de ne pas paraître, les six électeurs seraient réduits à quatre, et nous viendrions bien à bout de nous procurer les trois voix nécessaires! »

Nous consultâmes là-dessus notre vieil Isaac Gleaning qui n'approuvait qu'à moitié notre plan, et qui nous dit, toutefois, que, moyennant trois cents livres sterling comptant, un de ses cousins, parent des demoiselles Stiches, pourrait bien séduire le barbier du village, homme influent, comme on doit le penser, et l'un des six bourgeois de la corporation. Qui l'aurait deviné! cette tentative fut vaine; le barbier était patriote et incorruptible. Il repoussa les trois cents livres sterling, et notre honte nous resta. Nous n'avions plus qu'une ressource; c'était de chercher à savoir quel pouvait être l'électeur qui devait se dissimuler lui-même, de découvrir sa retraite, et de le mener de force à la maison de ville. Nos soupçons tombèrent sur Aaron Worsted, bonnetier, qui avait fait récemment de mauvaises affaires, et qui était aussi pauvre qu'avide. Comme nous devisions ensemble à ce sujet, les coudes appuyés sur la fenêtre de l'auberge, nous vîmes sortir de la boutique d'Aaron lui-même deux porteurs chargés d'un étui de contre-basse; peu de tems après, ce qui nous surprit beaucoup, un homme sortit de la même boutique, une contre-basse sur l'épaule, et s'achemina du côté de la maison de ville.

« Ah! ah! s'écria Tough, l'étui va d'un côté et l'instrument de l'autre : c'est singulier!

— Singulier, reprit Gleaning en riant : oh! je les ai devinés; le bonnetier est de très-petite taille, on l'aura placé dans l'étui de la contre-basse, et pendant que l'instrument va faire partie de l'orchestre de la maison de ville, notre petit homme restera caché dans celle du maire où vous voyez qu'on le transporte. »

La sagacité d'Isaac ne le trompait pas. Mais comment faire pour ramener au bercail le fugitif emprisonné dans son étui? Nous y réussîmes, grâce à l'adresse du vieil Isaac. Un valet de chambre de lord Dilldam et un homme de la campagne nous servirent moyennant quelques guinées. Tous deux, pendant que le conseil était assemblé, et que le maire siégeait à l'Hôtel-de-Ville, se présentèrent chez madame Spicer, et lui dirent qu'ils venaient chercher l'instrument qui, depuis le matin, devait être chez elle. La bonne femme reconnaissant la livrée de milord, donna l'étui, qui fut rapporté en triomphe et déposé au beau milieu de la salle des délibérations. Ce dut être une scène comique, et je regrette de ne pas avoir été présent. Le bourgeois-électeur étouffait dans l'espèce de cercueil qui l'ensevelissait vivant, et comme on avait eu la malice de placer contre terre la seule ouverture par laquelle il pût respirer, il sentit que sa fin était prochaine s'il n'appelait pas au secours. Alors on entendit sortir de cette caisse à laquelle on n'avait fait aucune attention, des hurlemens lamentables. On l'ouvrit, et l'ami Worsted, obligé de donner son vote, dispensa M. Spicer d'aller remplir son office de maire, et d'avertir les cinq bourgeois qui se trouvaient déjà rassemblés sur la place de Frailtown. Tous mes plans réussirent, et je restai victorieux de mes ennemis.

L'usage est que tous les membres nouvellement élus,

remercient par une harangue ceux qui viennent de les nommer. M. Gabblon, heureux de donner un essor à son mécontentement, se mit à la fenêtre de l'auberge et pérora pendant plus d'une demi-heure. « Le gouvernement était exécrable; la révolution était à nos portes; cet état ne pouvait durer, disait-il, la réforme parlementaire devenait chaque jour d'une nécessité plus urgente. » Tout cela n'avançait pas ses affaires d'un iota! On l'écoutait sans l'applaudir, mais enfin on l'écoutait, ce qui me déplaisait un peu. Le beau discours de mon adversaire me mettait dans la nécessité d'en faire un à mon tour; nécessité fort dure, car mon élection m'avait coûté assez d'argent pour que l'on me permît d'économiser au moins mes paroles. D'ailleurs, que leur dire à ces bonnes gens attroupés sous ma fenêtre et qui avaient pris aussi peu de part à mon élection que le pape ou l'antechrist? M. Tough vit que je n'avais pas grande envie de jouer l'orateur; mais il me poussa par le coude, et me dit qu'il le fallait absolument. Je me résignai et m'approchai de la fenêtre. Dans ce troupeau de têtes humaines qui levaient leurs idiotes figures et leurs yeux ébahis, les trois quarts n'appartenaient pas à la ville de Frailtown. C'étaient les vagabonds du comté, pauvres diables en haillons, qui avaient crié *vive Gabblon!* et *vive Jobbry!* une centaine de fois depuis deux jours.

« Messieurs, dis-je à ces honorables gentilshommes, en les saluant et penchant mon corps de leur côté, je vous suis fort obligé de l'honneur que vous m'avez fait en me nommant votre représentant pour cette honorable ville de Frailtown. Vous avez glorieusement assuré vos anciens privilèges. Chacun de vous, messieurs, en plaçant sa main sur son cœur, peut dire à haute voix que son vote a été conforme au cri de sa conscience! Recevez donc mes félicitations, de

ce que vous avez si noblement protégé l'indépendance de votre représentant, et défendu la vieille liberté des élections ! Mais, messieurs, je ne suis pas homme de beaucoup de paroles ; je suis l'un de vous, un homme simple, et dont tout l'orgueil est de vous ressembler ; je me contente donc de remercier individuellement chacun de vous du fond de mon cœur, et de vous témoigner l'éternelle reconnaissance que je vous conserverai tant que je vivrai ! »

Une tempête d'applaudissemens, un orage de *vivat,* un tumulte d'enthousiasme, succédèrent à ce beau discours. J'entendis un petit vieillard placé sous le balcon, qui disait à son voisin :

« Jamais, ma foi, discours n'a été plus juste ni plus clair. »

J'achevai de me couvrir de gloire en invitant à déjeûner, pour le lendemain matin, M. Gabblon et ses amis. Je lui tendis la main fort noblement, dans la salle même où je venais d'être élu, au milieu des bourgeois saisis d'admiration pour cet acte héroïque. J'étais un César à leurs yeux ; mais je jouissais modestement de la conscience de ma grandeur. Lord Dilldam arriva, me félicita cordialement de mon succès et me pria de venir dîner chez lui le lendemain. J'avais déjà répondu affirmativement et avec tout le respect dû à ce seigneur, lorsque M. Tough, mon conseiller fidèle, me dit tout bas : « Refusez poliment. » Il était difficile de me rétracter : d'ailleurs, j'étais de fort bonne humeur et je ne voyais pas la portée que pouvait avoir mon acceptation ou mon refus. J'acceptai donc. Quand nous fûmes de retour chez nous, M. Tough me gronda.

« Que diable ! me dit-il, ne voyez-vous pas que lord Dilldam qui soutient le ministère, va vous regarder comme sa créature, et que le gouvernement, au lieu de voir en vous un membre indépendant, vous traitera en esclave ? il fallait refuser. »

Il avait raison, ce bon M. Tough, plus versé que je ne l'étais encore dans les us et coutumes parlementaires. Une circulaire émanée de la Trésorerie, et dans laquelle on me priait avec une impérative politesse de ne pas manquer de me trouver à l'ouverture des Chambres, m'apprit que je me trouvais en effet parqué dans le troupeau sur lequel on comptait. Moi, qui ne voulais pas perdre mon indépendance, je partis pour Londres. Je descendis à la Trésorerie, et parlant fort légèrement au ministre de la circulaire que l'on avait cru devoir m'envoyer, je le suppliai de croire que, d'une part, sans doute, je ne nourrissais aucune hostilité secrète contre le gouvernement, mais que, d'un autre côté, je ne dépendais pas le moins du monde de lord Dilldam, envers qui je n'avais pas contracté la plus légère obligation. J'allai plus loin; à la première question qui se présenta, je tournai bride et votai contre le ministère. Des foudres de colère et d'étonnement jaillirent à la fois des yeux du secrétaire-d'état de l'intérieur, du chancelier de l'échiquier, et de deux jeunes maîtres du trésor. Me voilà donc classé dans les rangs patriotiques d'une minorité courageuse; ainsi s'expriment les journaux. Deux jours après cet exploit, Tom Bray, jeune homme qui m'avait bien servi dans mon élection de Frailtown, m'écrivit que lord Dilldam lui refusait une place qu'il désirait beaucoup, et réclama mes bons offices pour la lui faire obtenir. Je m'acheminai vers la Trésorerie, et, sans plus de détours, je pénétrai dans le cabinet du ministre à qui je demandai la place.

« Avec le plus grand plaisir; mais permettez-moi de vous dire que votre dernier vote m'a fort étonné, et que les membres attachés à lord Dilldam ont toujours passé pour les plus fermes soutiens du gouvernement.

— Je n'en disconviens pas; mais je travaille pour moi-

même et ne suis l'homme de personne. Jamais je n'ai promis à lord Dilldam de m'enrôler sous sa bannière, et quelque bien disposé que je sois en faveur du ministère, la liberté de ma conscience me reste. Si vous consentez à donner à Tom Bray le petit poste dont il est question, nous verrons alors. »

L'œil du ministre se tourna obliquement vers moi, avec je ne sais quelle expression de raillerie et de gaîté; ce fut la seule réponse que j'obtins.

« Eh bien! cette place! repris-je.

— Il faut que j'y pense, et vous me permettrez.....

— C'est bien peu de chose, et je ne m'attendais pas à tant de difficultés.

— Tenez! franchement, monsieur Jobbry, une seule difficulté se présente; pensez-vous que lord Dilldam soit très-satisfait d'apprendre que la place vous a été donnée?

— Non, assurément; je suis honnête homme et ne vous dirai pas que lord Dilldam et moi nous soyons du même avis : mais milord, je me suis engagé à procurer cette place à mon ami Tom Bray, je la lui ai promise, et il me semble juste et naturel qu'un membre du Parlement attende d'un ministre quelques politesses et quelques égards.

— Je serais désolé d'y avoir manqué; mais, vous le savez, un système de conciliation et de fermeté est le seul qui convienne au ministère.

— Ainsi disait lord Sidmouth, au moment où il allait livrer la guerre à la France. Je ne sais si votre conciliation et votre fermeté veulent me livrer la guerre, mais je sais aussi que de tems en tems il se présente des questions passablement harcelantes pour le ministère... et que...

— En vérité, vous êtes un homme étonnant, monsieur Jobbry!

— Je suis un honnête membre du Parlement.

— Je m'en aperçois.

— Eh bien ! monsieur le secrétaire-d'état, si vous vous en apercevez, il faut me donner la place. »

Ce fut ainsi que je vengeai mon indépendance blessée, et que je forçai l'homme d'état à la respecter désormais. Grâce à Dieu, personne ne pensa plus à mettre en question cette indépendance. A peine huit jours s'étaient-ils écoulés, qu'un grand événement vint changer la face des choses. Le ministère tomba. Je vis tous mes orgueilleux descendre de leur rang, et prendre place au nombre des simples membres parlementaires. Pour moi, fidèle à mes habitudes, je restai à mon poste. Le plus jeune des ci-devant secrétaires-d'état s'approcha de moi d'un air goguenard, et me dit :

« Vous ne paraissez pas disposé à quitter la place que vous occupez depuis si long-tems ? Elle vous semble commode ?...

— Monsieur le ci-devant secrétaire, répondis-je d'un air sec et digne, vous savez que je suis sourd d'une oreille, et que j'ai soin de me tourner du côté des ministres pour bien saisir ce qu'on dit de ce côté-là, et voter en conséquence. Le passé aurait dû vous apprendre que je suis un vieux membre indépendant, et que jamais on ne me comptera au nombre de ceux que toutes les doctrines opposées, toutes les opinions contraires font tourner à droite et à gauche ; le plan que j'ai adopté m'a réussi, je m'y tiens.

— Vous êtes un homme étrange, dit l'ancien ministre. »

— Mais, non : je suis à ma place, et si par hasard un acte d'accusation était lancé contre le ci-devant ministère, j'y serais encore ferme et immobile comme un roc. »

Oh ! pour le coup, le ci-devant secrétaire fut incapable de rien répondre. Il y a une singulière différence, voyez-vous,

entre le courage et l'arrogance d'un ministre maître de son portefeuille et d'un ministre défunt. J'eus pitié de lui ainsi que de ces pauvres misérables créatures, qui, jadis fières de leur position, et maintenant éparses sur les bancs des proscrits, essayaient de faire bonne contenance au milieu de l'isolement qui les frappait. Cependant les nouveaux ministres étaient d'une aménité sans égale. A les entendre, les faveurs allaient tomber avec profusion sur leurs nouveaux partisans ; les discours prononcés par ces acquéreurs récens du pouvoir, discours flatteurs et caressans pour tous les partis, exhalaient un doux parfum qui pénétrait dans tous les rangs de l'assemblée. Mais hélas! nous avions à peine savouré ces délicieuses odeurs, quand la dissolution du Parlement vint nous atteindre. Me voilà donc obligé de courir chez M. Tough, et de partir en poste avec lui pour le bourg de Frailtown, où je savais que lord Dilldam, furieux contre moi de ce que je ne m'étais pas inféodé à son service, devait ne rien épargner pour s'opposer à ma nouvelle élection.

Cette fois nous ne perdons pas de tems ; nous nous rendons droit à l'unique hôtel de la ville, et nous le louons tout entier pour huit jours. C'était forcer notre adversaire d'aller chercher asile à Physick-Spring, et de s'exposer ainsi à cette petite haine des habitans jaloux, haine d'autant plus dangereuse qu'elle est plus niaise. Notre antagoniste était un monsieur Gates, parent de lord Dilldam, dandy de profession, recherché dans sa parure, et qui, pour tout au monde, n'aurait pas logé dans l'une des maisons de plâtre et de vieux bois qui composaient la cité antique de Frailtown. Cette démarche politique ne manquait pas d'adresse; mais quand nous arrivâmes, nos affaires étaient en assez mauvais train : mon vieil ennemi Spicer était maire pour la seconde fois. Isaac Gleaning se por-

tait assez mal, et lord Dilldam avait pris parti contre moi. Je crus cependant devoir lui rendre une visite de politesse, et après que les premières civilités furent accomplies de part et d'autre, je lui dis :

« Quoique M. Gates et moi nous devions, selon toute apparence, nous disputer la prochaine élection, je ne vois là, milord, aucun motif valable pour que je cesse d'avoir avec vous des rapports convenables!

—Vraiment, monsieur Jobbry, répondit-il d'un air sérieux et presque consterné, après avoir aplani pour vous les voies de la dernière élection, je ne m'attendais pas à ce que vous oublieriez si tôt les services que j'ai pu vous rendre !

— Ah ! milord, répliquai-je (bien convaincu par ces paroles que, de tous les sentimens de Sa Seigneurie, le plus développé c'était l'orgueil), j'étais loin de comprendre alors la haute et souveraine importance de Votre Seigneurie sur le bourg de Frailtown. En siégeant au Parlement, je m'occupe surtout de l'intérêt des localités; je ne suis pas un homme politique, encore moins un homme de parti. On ne m'a jamais vu changer de position, ni suivre les mouvemens de la politique quotidienne; mon seul désir et mon seul but ont été de remplir fidèlement mes obligations envers mes commettans. »

L'amour-propre du lord était flatté de cette déférence, et dans le reste de la conversation sa voix s'adoucit peu à peu, son ton devint plus complaisant et plus aimable, sa politesse fut plus amène, je m'aperçus aisément que j'avais gagné du terrain.

« Je vous avoue, dit-il à la fin, mon cher monsieur Jobbry, que mon intention est de ne rien négliger pour faire élire mon parent, M. Gates; j'en suis fâché; sans les circonstances que vous savez, je n'aurais pas agi ainsi. Gates est un jeune

homme de talent, qui a fait d'excellentes études ; mais peut-être une personne plus versée dans les affaires me conviendrait-elle encore mieux comme dépositaire de mon influence et de mon pouvoir. »

Le lendemain je reçus à mon tour la visite de lord Dilldam, plus pompeux, plus important qu'il n'avait jamais été, et tout prêt, par cela même, à se laisser prendre à l'hameçon de mes flatteries, de ma douceur et de mon humilité.

Pendant que je caressais milord, mon avoué M. Tough, qui s'était concerté avec Tom Bray, mon ancien protégé, répandait l'argent à pleines mains parmi la canaille du village. Invité à dîner par Sa Seigneurie, j'acceptai, mais sous la condition expresse que M. Gates, mon compétiteur et ses amis seraient présens. Cette proposition le flatta, il me serra la main très-cordialement, et je le reconduisis jusqu'à sa voiture. Toute la troupe en haillons, dont M. Tough avait acheté les services, était déjà réunie à ma porte ; et Tom Bray, mon fidèle et dévoué serviteur, se trouvait mêlé dans les rangs de cette cohue. A peine la portière de la voiture fut-elle refermée, un signe de Tom Bray éveilla l'enthousiasme de sa troupe. *Vive à jamais lord Dilldam !* s'écrièrent-ils en chœur ; le puissant seigneur releva la tête et s'éloigna fier comme un paon. Trois minutes après, le jeune candidat vint à passer, et tout changea de face. L'armée de Tom Bray fit voler sur sa voiture les cailloux et la fange ; mais comme il fallait conserver aux yeux de Sa Seigneurie le caractère de générosité altière et de loyauté chevaleresque dont nous nous étions parés, M. Tough et moi, nous dépêchâmes vers Sa Seigneurie un ambassadeur chargé de lui témoigner combien nous regrettions ce qui venait de se passer, et combien il était malheureusement impossible d'arrêter, dans ses écarts, l'effervescence populaire.

Et qui croyez-vous que nous choisîmes pour notre messager? le même mauvais sujet, Tom Bray, qui, sous un déguisement pauvreteux, avait commandé tous les mouvemens de notre armée. Milord le reçut sur son perron, comme un monarque reçoit un ambassadeur des puissances voisines, et le renvoya chargé de complimens et de bonnes paroles. A cinq heures j'étais sur la route du château; à peu de distance de la grille, derrière un bouquet d'arbres, j'aperçus une quarantaine d'hommes portant les couleurs de mon adversaire, et dont l'aspect me sembla de mauvaise augure. Toutefois ils nous laissèrent passer sans nous opposer d'obstacle. Derrière nous s'avançait ou plutôt volait le phaéton léger de M. Gates : la troupe qui portait ses couleurs s'approcha de lui, l'entoura en poussant de grands cris de joie, détela les chevaux, s'empara de la caisse de la voiture, ordonna aux domestiques d'aller au château annoncer l'arrivée prochaine de M. Gates, et se mit à porter mon antagoniste en triomphe. J'étais encore sous la grille d'où je contemplais tout ce fracas; à mon grand étonnement, les confédérés prirent une route de traverse, et, courant de toutes leurs forces vers un petit étang limoneux qui se trouvait à un mille du château, ils déposèrent au milieu des roseaux la caisse du phaéton et le triomphateur berné, qui, en essayant d'échapper à ses mystificateurs, tomba dans l'eau la tête la première. Tom Bray, homme de ressource, vrai Figaro de mon élection, se trouva là juste à tems pour le sauver et le ramener mouillé, souillé, confus et furieux, à la taverne d'où il était parti.

Cependant lord Dilldam, très-ponctuel comme tous les hommes d'un esprit étroit, et qui tenait toujours à ce que ses convives ne le fissent jamais attendre, ne cachait pas sa mortification et sa mauvaise humeur.

« Il est étonnant, dis-je à milord, d'un ton grave et triste,

que M. Gates, qui savait nos projets de réconciliation, ne se trouve pas ici. »

Sa Seigneurie ne me répondit pas, mais son mécontentement était visible; le repas fut silencieux. Au second service, M. Gates entra, son protecteur le reçut mal, et quoique mon concurrent eût assez d'esprit pour tourner en plaisanterie sa mésaventure, il lui arriva, comme à beaucoup d'autres, d'exciter peu d'intérêt pour une déconvenue qui avait son côté plaisant.

« C'est à vous, lui dit milord d'un air très-froid, de vous mettre en garde contre toutes les ruses de guerre dont on ne se fait pas faute aux élections. Croyez-vous que lord Wellington eût gagné la bataille de Waterloo, s'il eût pris pour des soldats anglais tous les habits rouges qui pouvaient se trouver sur le champ de bataille?

— Je ne vois pas, reprit Gates, le rapport qu'il peut y avoir entre mon affaire et celle de lord Wellington.

— Tant pis pour vous : votre jeu était bien plus facile à jouer que celui du général. Au fait, mon cher Gates, je ne suis pas content de vous; la tranquillité politique du comté a été troublée. »

Je jetai comme par hasard quelques mots de réconciliation qui achevèrent de les aigrir. Gates voyait bien qu'il jouait un assez triste rôle dans ce drame électoral; milord sentait que sa dignité avait été compromise par la mésaventure de son candidat; seul, j'étais satisfait. En rentrant chez moi, je trouvai la grande porte de l'auberge illuminée en verres de couleur, et au-dessus du fronton l'inscription suivante resplendissait en caractères de feu :

« RÉCONCILIATION! VIVE DILLDAM ET JOBBRY! »

Cette journée avait eu d'excellens résultats; M. Tough et moi, tout en contemplant la flamme brillante d'un bol de punch que nous fîmes apporter, nous nous félicitâmes

du progrès que nous avions fait. Le pauvre Gates, au moment de son immersion, avait laissé échapper quelques paroles irrespectueuses que mon premier ministre avait eu soin de recueillir et de répandre : *Au diable le bourg et tous ses électeurs !* Le lendemain tout le bourg en était informé, ce qui produisit beaucoup d'effet et nous rendit un signalé service. La masse du peuple avait déjà tourné et se déclarait en ma faveur ; M. Spicer, dans son orgueil et son mécontentement, était indisposé et gardait la chambre. Les partisans mêmes de M. Gates accusaient lord Dilldam d'avoir blessé les anciennes coutumes et de s'être éloigné des bons principes en invitant à dîner l'adversaire de son candidat.

L'abattement de M. Spicer fut de courte durée : il se releva bientôt, alla, vint, prit mille peines, et se remua si bien, que moi, qui croyais à notre victoire le lundi, je m'attendais à une défaite le mercredi soir. On s'assembla dans la maison de ville : en désespoir de cause, je m'y rendis. L'aspect des choses, en dépit de tous nos efforts, nous était on ne peut plus défavorable : déjà, selon ma coutume, je me résignais devant la nécessité, lorsque l'huissier annonça qu'un exprès chargé d'un message de lord Dilldam pour M. Spicer attendait à la porte. Il fut impossible de savoir cependant où était cet exprès, la foule qui remplissait la salle ne permettait pas qu'il se glissât dans ses rangs pressés, et la lettre, énorme dépêche ministérielle, passant de main en main par-dessus les têtes, finit par arriver à sa destination.

M. Spicer ouvrit le paquet d'une main tremblante : il contenait un illisible griffonnage sans signature, à la troisième personne, commençant par les complimens de lord Dilldam, puis des pattes de mouches impossibles à déchiffrer ; après quoi on entrevoyait à peu près le mot *espé-*

rance, encore un espace illisible, puis le mot *intérêt*; et enfin les seuls mots bien tracés que contînt la missive étaient ceux-ci : « *Sans doute l'élection de M. Jobbry aura eu lieu.* »

Vous eussiez vu alors ce pauvre M. Spicer changer de figure : c'était un homme excessivement colère; il se trouva mal et laissa échapper la lettre de ses mains. Il fallut que la foule lui livrât passage, il avait besoin d'air, et son indisposition paraissait sérieuse.

« Rien ne doit empêcher, dit alors l'avoué Tough d'une voix émue, que l'élection ne suive son cours. »

Le doyen d'âge qui devait remplacer le maire était de notre parti; nos cinq votans se trouvaient d'avance réunis sur la grande place, l'affaire fut bientôt terminée. Je remarquai que M. Tough, d'une main, et sans que personne le vît, avait ramassé le billet de lord Dilldam, et que, d'un air négligent, il le découpait en mille petits fragmens, qu'il plaçait ensuite d'un air distrait dans la poche de son habit; je sus aussi que lord Dilldam, à qui l'on parla de cet événement, s'en étonna beaucoup et prétendit n'avoir rien écrit de pareil à cette lettre. Quoi qu'il en soit, c'est l'affaire de M. Tough; et je puis jurer, la main sur la Bible, que, s'il y a eu fraude, je ne l'ai pas connue, et me suis contenté de la soupçonner. Mes cinq bourgeois, comme s'ils se fussent donné le mot, votèrent unanimement en ma faveur et je fus de nouveau membre du Parlement pour l'honorable bourg de Frailtown.

Hélas! à quoi me servirent toutes ces belles campagnes électorales? A peine m'apprêtais-je à en recueillir le fruit; à peine, les yeux fixés sur mes cousins, arrière-cousins et neveux, me demandais-je quel serait le meilleur moyen de mettre à profit ma position, que la hache de la réforme vint détruire de fond en comble l'édifice tout entier de

notre espérance. Je n'avais plus rien à faire dans un Parlement réformé : ce fut assez pour moi d'obtenir de lord Wellington et de ses amis, avant leur départ, deux ou trois petites sinécures qu'ils me livrèrent. Je ne pus donc apaiser que la première ardeur et, pour ainsi dire, la grosse faim de ma parenté; puis je m'en allai vivre tranquillement dans ma terre, où, pour l'édification de la postérité, j'ai tracé sur les ruines du Parlement anglais, du seul véritable Parlement, le portrait fidèle d'une institution dont j'ai vu l'agonie et aux derniers actes de laquelle j'ai pris, ce me semble, une part assez glorieuse.

(*New London Journal.*)



SOUVENIRS DU MEXIQUE.

J'ai habité pendant deux ans le Mexique ; j'ai été admis dans les *tertulias* les plus fashionables de Véra-Cruz, de Mexico, de Puebla et de Guanaxuato ; par goût j'ai visité tous les lieux publics où j'espérais saisir quelques nuances du caractère de cette population bizarre qui compose la confédération mexicaine. Eh bien ! le croiriez-vous ? après deux ans d'observations, de recherches les plus minutieuses, il m'a été impossible de formuler un jugement, d'esquisser ce qu'on appelle le caractère national d'un peuple, tant j'ai remarqué d'anomalies, d'incohérences ! Imaginez une teinte républicaine jetée sur des formes aristocratiques ; la liberté, l'égalité pêle-mêle avec le droit d'aînesse et l'esclavage ; une représentation nationale des plus larges, sans Parlement ; et au milieu de tous ces élémens disparates, l'incrédulité religieuse en présence du fanatisme le plus abject. Grâce à ces mille discordances, la société mexicaine échappe à toute espèce d'analyse et d'examen. Ce n'est ni l'arrogance chevaleresque du Castillan, ni la molle nonchalance de l'Italien, ni la spirituelle gaîté du Français, ni la taciturnité de l'Allemand, qui la distingue ; un mélange confus des défauts et des qualités de ces divers peuples la domine : tour à tour elle se présente sous ces divers aspects, et l'immense variété des nuances qu'elle reflète, confond vos idées, bouleverse vos impressions.

Les femmes y sont belles, mais elles sont dépourvues

de cette grâce mélancolique, de cette agacerie piquante qui fait le mérite des Andalouses; plongées dans une continuelle apathie, elles semblent indifférentes pour tout; les hommes, d'une nullité complète, ne sont occupés que d'une seule chose: le jeu. Fort heureusement que les cigares tiennent un grand rôle dans les réunions mexicaines : grâce à cet utile auxiliaire, on est dispensé d'avoir de l'esprit : les conversations ne sont qu'un échange de monosyllabes, de signes de tête, et de bouffées de tabac. Rien d'intellectuel, rien de noble, rien d'élevé ne plane sur cette société blasée ; le matérialisme le plus absolu la régit. Les mœurs chevaleresques des anciens conquérans ont disparu ; les femmes, dont l'ignorance est profonde, sont sans influence, et les hommes n'ont d'autre mobile que la cupidité. Cependant au milieu de cette démoralisation générale on voit jaillir parfois quelques traits de générosité sombre, quelques étincelles de vertu farouche, comme pendant l'orage l'éclair sillonne à de longs intervalles l'atmosphère épaisse et brumeuse. Durant mes nombreux voyages dans cette contrée, j'ai été témoin de plusieurs scènes où respirait une certaine élévation de sentimens, de la noblesse, de la spontanéité, qualités qui contrastaient avec cette vulgarité de mœurs qui constitue la manière d'être habituelle de la société mexicaine. Ce ne sont pas des tableaux de mœurs aux nuances légères, aux contours gracieux, aux aperçus délicats, qu'il faut demander à ces brûlantes contrées, où la civilisation n'est encore qu'ébauchée ; c'est la passion portée à son plus haut degré d'exaltation ; c'est le drame véhément, furieux, atroce, tel qu'il se présente rarement dans nos pays. Parmi les scènes de ce genre, dont j'ai été témoin, une entre autres me frappa vivement ; aussi en ai-je conservé fidèlement tous les détails, la physionomie des personnages, et leur caractère respectif.

Je me trouvais à Véra-Cruz, sur le point de retourner en Europe, et attendant le moment favorable pour m'embarquer, lorsque, par une belle matinée, me promenant sur le port, j'aperçus la chaloupe jaune et rouge de la frégate mexicaine *Libertad* voguer vers *l'île des Sacrifices*, triste et misérable coin de terre dont le nom indique assez la destination. Je demandai à un négociant de la ville qui m'accompagnait, quel était le but de cette expédition.

« Venez, me dit-il, suivez-moi, vous qui désirez connaître, vous serez témoin d'un spectacle qui laissera dans votre esprit de profonds souvenirs; » et disant ces mots, il m'entraîne dans une nacelle qui suivit silencieusement la chaloupe de la frégate.

Le soleil versait une chaleur sous laquelle tous les êtres vivans semblaient devoir succomber. L'onde était ardente et le sable brûlait. Dans quel état se trouve aujourd'hui la petite *île des Sacrifices?* je n'en sais rien; mais à l'époque dont je veux parler, c'était un misérable spectacle que cette petite montagne de sables mouvans, habitée par les lézards, les buses, les canards, les animaux immondes, et une garnison composée de six Mexicains en lambeaux, de trois ou quatre nègres couchés par terre, et d'un ou deux marchands qui, blottis sous des huttes basses, y débitaient de mauvais cigares de Campêche et de l'eau-de-vie plus mauvaise encore. O le bel endroit pour la fièvre jaune! O le glorieux théâtre pour les orgies du choléra! Dans toutes les directions, des ossemens humains blanchissaient le sol.

N'imaginez pas que la chaloupe mexicaine fût taillée sur le patron de nos chaloupes anglaises, ni que l'équipage hispano-américain subit le joug de la discipline à laquelle nous nous astreignons. Un aspirant de marine, le front couvert d'un chapeau de paille, dont les vastes bords retombaient sur son visage, était étendu tout de son long

du côté de la proue, un cigare à la bouche, lançant vers le ciel de longues bouffées de fumée et paraissant s'inquiéter aussi peu de la peste que de son devoir. Sa jaquette bleue était attachée par des boutons de métal qui portaient l'aigle et le serpent du Mexique; un luxe de galons d'or embellissait sa culotte de casimir blanc, sur laquelle tombaient, en la souillant, les cendres du cigare que le vent secouait. Un matelot anglais et trois espèces de sauvages à demi nus composaient le reste de l'équipage; quatre soldats et un sergent, l'arme au bras, gardaient deux prisonniers qui se trouvaient étendus au fond de la chaloupe. L'un de ces prisonniers jouait avec les tresses noires et crépues de ses cheveux en désordre; l'autre était profondément endormi. Ils s'étaient rendus coupables, disait-on, d'insubordination et de révolte contre un officier : on les conduisait donc à terre pour les fusiller ensemble.

Tel était du moins le motif apparent de leur condamnation ; mais la sévérité avec laquelle on les traitait avait une cause secrète et cachée. L'officier qui les envoyait à la mort avait profité de la moralité fort relâchée qui règne dans ce pays, et de l'avidité crédule des paysans, pour s'approprier une jolie petite Mexicaine que ses parens, persuadés et séduits par quelques présens et beaucoup de promesses, avaient confiée à sa tutelle. Il y avait à peu près six mois que la jeune Mexicaine se trouvait sous la loi de ce protecteur, lorsque Pablo, son amant, instruit de ce qui venait de se passer, s'enrôla. Il espérait ainsi ne pas tarder à découvrir la retraite de sa bien-aimée. Pour mieux atteindre son but, il prit du service dans un régiment de marine où il supposait que se trouvait le ravisseur; et immédiatement il fut dirigé sur Véra-Cruz, où ce régiment était en garnison. Véra-Cruz est une petite ville mal peuplée, que les canonnades du fort de Saint-Jean-d'Ulloa et

la fièvre jaune ont concouru à rendre déserte. Aussi Pablo n'eut-il pas de peine à retrouver son ancienne conquête; et inconnu de l'officier qui ne savait ni son nom, ni sa résolution récente, il put avoir de fréquens rendez-vous avec la jeune fille sans éveiller le moindre soupçon.

Don José, capitaine des soldats de marine, devenait amoureux presque tous les huit jours de quelque beauté nouvelle. Sans avoir l'intention de rendre à sa famille la fiancée de Pablo, il lui prit fantaisie d'enlever à un de ses soldats une jeune femme de vingt ans que celui-ci adorait. Pérez, c'était le nom du soldat, avait été long-tems au service, et son vieux sang castillan l'emportait en noblesse sur celui de don José lui-même. Mensonges, cadeaux, importunités, promesses, tout fut inutile, et don José, après avoir subi pendant une quinzaine de jours tous les dédains de la jeune femme, termina ce siége malheureux par un rapt dont le mari était loin de se douter : car son capitaine l'avait envoyé à bord d'un vaisseau stationné loin de la ville.

Cependant Pérez ne tarda pas à être instruit de ce qui s'était passé. Son désir de vengeance ne transpira pas. Il resta calme, silencieux comme un homme qui a un dessein prémédité et profondément gravé dans son ame. Le hasard lui fit rencontrer à bord du *Tampico* le jeune Pablo, malheureux comme lui, et dont les griefs contre le capitaine étaient les mêmes que les siens. Ces deux hommes outragés se comprirent et jurèrent de se venger. Le poignard de Pérez passa bien près de la poitrine du capitaine qui n'échappa que par miracle, et, le lendemain de cet événement, don José, en allant rendre visite à la fiancée de Pablo, trouva le jeune homme à la porte de la maison dans laquelle il l'avait cachée. Pablo avait l'épée à la main et menaça le capitaine de le tuer. Don José appela au se-

cours, fit conduire en prison Pablo, et le traduisit ainsi que Pérez devant une commission militaire qui, sans faire attention à la défense ébauchée et maladroitement prononcée par les deux prévenus, les condamna à mort. Voilà pourquoi ces deux malheureux se rendaient à l'île des Sacrifices, où ils allaient être exécutés. On les débarqua avec leurs gardes sur ce rivage désolé, puis la chaloupe s'éloigna.

L'équipage de la *Libertad* avait pour officiers des Anglais, et pour matelots un mélange singulier de toutes les nations. Des Français, des Mexicains et des Portugais en composaient la plus grande partie. Le matin même, quelques mousses et quelques matelots anglais avaient échappé à la surveillance de leurs chefs et s'étaient rendus à l'île des Sacrifices, dont ils occupaient maintenant les huttes basses et enfumées, versant de l'eau-de-vie aux Mexicains et aux nègres, et jetant la confusion dans cette petite population misérable. Le nom de Georges IV retentissait au milieu des chansons folles, prononcées dans tous les langages du monde. La garnison ivre ne tarda pas à jeter ses mousquets et ses épées, et nous la vîmes courir tout autour de l'île en criant en chœur : *Vive Sa Majesté Britannique!* Alors débarquèrent les coupables et leurs gardes. Ces derniers, qui n'étaient pas ivres, se prévalurent de l'espèce de supériorité que leur donnait leur sobriété actuelle; mais ils furent battus par leurs camarades. Il y eut émeute dans l'île des Sacrifices; et Pablo et Pérez, profitant du tumulte, s'échappèrent tous les deux.

Il leur était difficile de rester dans cette île sans être découverts et bien plus difficile encore de parvenir à la quitter. Pablo et Pérez ne trouvèrent rien de mieux que de se tapir dans un trou à sable. Là, ils causaient ensemble à voix basse et parlaient du sort qui leur était réservé, avec cette solennité et cette concision que l'approche de la

mort imprime aux discours. Voici quelle détermination ils prirent :

Le conseil de guerre les avait condamnés à périr tous deux, mais on avait laissé à don José le droit de leur accorder leur grâce. Ils calculaient que, si l'un d'eux parvenait à tuer don José au moment où il viendrait savoir si ses ordres étaient exécutés, et que l'autre se rendît prisonnier volontaire avant l'accomplissement du meurtre, on pardonnerait à ce dernier pour ne frapper que l'assassin. Ce n'était pas un plan dénué de vraisemblance; les condamnés y trouvaient l'avantage, inappréciable pour eux, de se venger enfin de leur ennemi, et une chance de salut pour l'un ou pour l'autre.

Mais quel sera l'assassin? lequel des deux mourra après avoir accompli la vengeance? Ce point important fut réglé d'une manière tout-à-fait caractéristique. Les Mexicains sont grands joueurs, et la mort est la chose du monde dont ils s'embarrassent le moins. Pérez tira de sa poche un petit jeu de cartes grasses et sales, et nos deux héros se mirent à jouer tout ce qu'ils possédaient : argent, boutons de métal, armes, cigares, linge, vêtemens. Il était convenu que celui des deux antagonistes qui aurait tout perdu se chargerait du rôle de vengeur, et attendrait don José pour le tuer, soit à son débarquement, soit le lendemain matin de son arrivée.

Ainsi, dans un silence profond et funèbre, ces deux hommes que les ténèbres de la nuit commençaient à couvrir et qui n'entendaient que le bruit des vagues qui bruissaient à côté d'eux, genoux contre genoux, enfoncés dans leur trou de sable, échangeant des signes qui indiquaient le progrès et les variations du jeu, suivaient les chances qui leur restaient pour la vie et pour la mort; de tems en tems ils s'arrêtaient pour écouter si l'on n'était pas à leur

poursuite, puis ils reprenaient leur jeu, l'œil fixé sur ces cartes fatales, obscur oracle de leur existence, dont la nuit qui s'avançait rendait le symbole plus sombre et plus énigmatique de moment en moment.

La lune montait dans le ciel, et il y avait une heure que les joueurs étaient à leur poste, lorsque Pérez gagna la partie. Il se leva, reçut de son camarade plusieurs pièces de petite monnaie, quelques boutons, du tabac, des cartes, deux rosaires ornés de franges vertes et de galons d'or : puis ces deux hommes s'embrassèrent à plusieurs reprises sans parler, mais avec une expression profondément sensible, que jamais leur rude physionomie et leur visage bronzé n'avaient empruntée à la civilisation qu'ils ignoraient. Ils se quittèrent.

Pérez prit le chemin le plus court pour se rendre au corps-de-garde, et se livra prisonnier entre les mains du caporal ivre-mort qui se trouvait là, et de quelques soldats qui avaient bu autant que lui et qui valsaient au milieu de la salle. Tous ceux des soldats qui avaient pu se tenir debout, étaient à la poursuite des fugitifs et faisaient patrouille dans l'île, commandés par don José.

Cependant Pablo s'étant recueilli un moment pour se consulter sur les moyens de mettre à exécution la tâche qui lui était confiée, sortit de sa cachette et fit la reconnaissance des environs. A peine deux minutes s'étaient-elles écoulées, qu'un bruit de pas réguliers lui annonça l'approche des soldats envoyés à sa poursuite et à celle de son compagnon. La voix aigre et perçante de don José frappa son oreille. Jeune et agile, Pablo descendit d'un pas rapide jusqu'à la mer, et se jetant à la nage, il resta long-tems entre deux eaux, de manière à échapper à ses persécuteurs. Son projet était de les suivre de loin ; mais don José fit halte, s'assit sur une pierre, donna ordre aux

soldats de se répandre dans plusieurs directions, et resta seul, non loin de son ennemi mortel. A peine furent-ils assez éloignés pour qu'on les perdît de vue, Pablo sortit de la mer et s'avança rapidement vers don José.

Ce dernier crut d'abord que c'était un messager qui venait lui donner des nouvelles des fugitifs : mais quand il vit briller une épée nue dans la main d'un homme qui s'approchait à grands pas, il se leva et se mit en garde. Le jeune Mexicain, tout inexpérimenté qu'il fût dans le maniement des armes, était adroit comme la plupart de ses compatriotes. L'arme que don José avait prise pour une épée était une baïonnette, dont Pablo lui porta plusieurs coups, avant même que le capitaine l'eût reconnu. Don José avait tiré son épée et se défendait vigoureusement, mais son adversaire ne lui laissait point de répit, et, pressé par la pointe toujours menaçante de cette baïonnette ennemie, il ne songea pas même à crier au secours. Le combat ne dura pas long-tems. Don José fit à Pablo plusieurs blessures, mais il reculait en se défendant, et son pied venant à heurter contre une pierre, il tomba; son antagoniste, d'un coup de revers, lui fit sauter l'épée des mains, mit le genou sur la gorge de don José, et fit briller sur son front la pointe de la baionnette.

Aussitôt don José se releva pour parer le coup qui le menaçait, et, à genoux, demanda la vie à son adversaire. Indécis un moment, Pablo se souvint de la promesse solennelle qu'il avait faite à Pérez, et s'écria :

« Non, vous méritez de mourir et vous mourrez; mais je ne vous tuerai pas à genoux; reprenez votre épée, relevez-vous et dépêchez-vous : car vos soldats vont revenir. »

En disant ces mots, le jeune Mexicain recula de deux pas. Sa physionomie avait changé : il y avait de la distrac-

tion dans son regard, comme il arrive presque toujours quand une réflexion généreuse nous arrache au sentiment d'un danger personnel. Cependant le perfide don José, profitant de ce moment d'oubli, s'élança d'un seul bond sur son magnanime adversaire, lui arracha la bayonnette qu'il tenait avec moins de force, plongea l'arme aiguë dans le sein de Pablo, et le vit rouler sur le sable avec un mouvement convulsif.

Don José ne tarda pas à regagner le corps-de-garde. Il y trouva le second prisonnier, donna les ordres les plus sévères pour qu'on ne le laissât pas échapper, et jouissant d'avance de la double vengeance qui l'attendait, il se retira chez lui, et dormit paisible.

Lorsque Pérez apprit le sort de son camarade, il ne douta plus de son propre sort, leva les épaules, fuma un cigare et se résigna. Vers le milieu de la nuit, il tira de sa poche l'un des jeux de cartes qu'il avait gagnés à Pablo, et s'adressant aux soldats chargés de le garder :

« Voulez-vous, leur dit-il, faire une partie avec moi; si vous gagnez, vous hériterez de tout ce que je possède? » La proposition était singulière. Cet homme allait mourir : il devait être facile de le gagner; l'argent ne devait plus avoir de prix pour lui. Les soldats résolurent de profiter de cette fantaisie et de devenir possesseurs légitimes de ce qui lui appartenait encore. Les voilà donc de nouveau, étalant leurs vieilles cartes grasses sur la table noircie par mille taches de fumée et de vin. Les soldats s'étaient trompés; jamais Pérez n'avait joué avec plus d'adresse et de talent que ce jour-là; et la fortune, dans son caprice, ne laissa pas perdre une seule partie à l'homme qui n'avait plus que trois ou quatre heures à vivre. Pérez les fit pic, repic et capot. L'argent des soldats s'entassait devant lui : leurs bagues, leurs boucles d'oreilles tombaient en sacri-

fiée. Il martingalait et gagnait, il pariait des sommes considérables sur une carte et gagnait encore. Vous l'auriez cru ensorcelé. Dès qu'il avait besoin d'une couleur, cette couleur sortait. Quand les soldats n'eurent plus rien à perdre et que le soleil commença à briller sur la mer, le jeu cessa. Pérez fit un paquet de ses derniers gains, et le remit à l'un des soldats qui lui promit de les faire parvenir à sa femme qui demeurait à Véra-Cruz. Le même soldat se chargea aussi de redire à la femme de Pérez deux ou trois paroles que celui-ci prononça tout bas, et qui ne furent révélées à personne.

Un coup de canon parti de la frégate *Libertad* donne le signal. La garnison des Sacrifices prend ses armes et conduit Pérez au lieu du supplice. Notre homme continuait à fumer son cigare. Je ne ferai pas de lui un héros romanesque : sans doute il eût mieux aimé vivre, revoir sa femme et surtout se venger; mais l'indolent Mexicain avait cette espèce de résignation turque qui ne se révolte jamais contre l'inévitable et le nécessaire. Nulle espérance ne venait troubler sa présence d'esprit; et comme son sort était fixé, il ne craignait plus rien. Une seule pensée amère se mêlait à sa résignation : le sentiment de l'injustice sous laquelle il succombait. Quoique Mexicain de naissance, son grand-père avait servi dans les troupes espagnoles, et il était fier de ce souvenir. Son dernier sentiment fut celui du mépris profond pour le pays où il se trouvait et où la justice était si mal rendue; il lui vint à l'esprit que toute cette population mexicaine qui l'environnait, qui contemplait les apprêts de sa mort et qui prétendait à la liberté sans savoir établir chez elle l'équité, la véritable mère de l'indépendance, était digne de mépris et de colère : toutes ces idées, vulgaires en apparence et philosophiques en réalité, traversèrent sa pensée en moins

d'une seconde. L'orgueil, l'indignation, le sentiment de l'injustice, le besoin de se venger au moins par le dédain, lui dictèrent un dernier cri. J'étais là, et je l'observais attentivement. Les soldats de marine se rangèrent sur une ligne droite à une quinzaine de pas de lui. Quand il les vit préparer leurs armes, il plaça la main droite sur son cœur, et cria de toute sa force :

« Je suis Espagnol de Castille ! je ne suis pas un chien du Mexique. »

Cet homme reniait son pays, et cherchait ailleurs une patrie meilleure et plus généreuse.

Don José, d'une voix furieuse, commanda le feu. Les Mexicains, les plus gauches de tous les soldats, furent long-tems à se préparer. Cependant Pérez, d'un air calme, retira le cigare de sa bouche, et le tenant allumé entre deux doigts de sa main gauche, parla en ces mots à don José :

« Don José, vous êtes un lâche! Vous n'avez pu tuer Pablo qu'en traître : il était beaucoup plus adroit et plus fort que vous ne l'êtes; vous l'avez assassiné ! »

Il replaça son cigare entre ses lèvres. Don José, fou de colère, et proférant un jurement effroyable, saisit un fusil que l'un des soldats venait de charger, et l'ajusta sur Pérez ; l'arme fit long feu : Pérez se prit à rire, lâcha quelques bouffées de fumée, et continua son discours.

« Don José, vous êtes un gueux! (*picaro*). Vous qui m'avez enlevé ma femme de force, vous étiez un sot, quand vous avez cru qu'une jeune femme me quitterait, moi Espagnol et Castillan, pour vous, homme à la face de lézard et au corps d'araignée! Quant à ces maladroits dont les fusils me menacent..... »

Au même instant une grêle de balles l'étendit sur la terre. Le nuage grisâtre de la mort parut sur son visage mâle.

Plusieurs ruisseaux de sang tachèrent sa jaquette blanche, et se perdirent dans le sable ; il resta un moment, les yeux fixés sur don José, puis il jeta son cigare par terre avec un geste de dédain, croisa les bras et tomba sans qu'un soupir lui fût échappé.

Don José revint à Véra-Cruz plus insolent que jamais. Trois semaines après le dénouement de cette tragédie, on trouva son cadavre percé de plusieurs coups de stylet, et étendu près de la barrière de Santa-Fé. Dans ce pays, on s'occupe très-peu des vivans, et encore moins des cadavres. Les autorités sont paresseuses, et les morts ne possèdent plus les moyens d'activer les recherches de la justice ; ce furent la voix du peuple et le récit des commères qui attribuèrent le meurtre de don José à la femme de Pérez ; on s'empara d'elle, on la mit en prison, elle y passa quinze jours et paya cinq piastres d'amende ; c'est ce que vaut la vie d'un homme au Mexique, terme moyen.

(*Metropolitan.*)

—

Statistique.

PROGRÈS DE LA CIVILISATION

DANS LES POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Ce serait une étude curieuse et bien digne de l'attention du philosophe, que de suivre le mouvement des divers foyers de civilisation ; que d'observer par quelles gradations chaque société s'avance dans la voie du progrès, sous l'influence des divers systèmes de gouvernement auxquels elle se trouve soumise. Sans contredit on acquerrait, par cet examen, la preuve que, dans les pays constitutionnels où, en général, le pouvoir fait cause commune avec les hautes classes, le bien-être du peuple y est beaucoup plus négligé que dans les pays soumis au régime absolu. La raison en est simple : dans les états représentatifs, par suite de l'alliance qui existe entre les classes aisées et le pouvoir, par suite de l'influence et de la force que leur donnent cette union immédiate et la part exclusive qu'ils prennent aux affaires publiques, le peuple oublié se trouve réduit à une nullité complète, et reste en dehors de toute action politique. Mais comme dans cette position extra-légale son esprit est sans cesse tourmenté par l'élévation subite des parvenus et par l'idée de son continuel abaissement, il s'irrite, il s'agite, et devient l'ennemi naturel de ceux qu'il regarde comme ses oppresseurs. Dès lors ses adversaires, soit par crainte, soit par haine, soit par calcul, s'appliquent à le maintenir dans l'état d'ilotisme où ils l'ont plongé. Dans les pays, au contraire, soumis au régime absolu, le peuple habitué de longue main à graviter

dans la même sphère, ne songe pas à s'élever et s'ignore lui-même, tandis que le pouvoir, obligé sans cesse de lutter contre les prétentions ambitieuses d'une aristocratie puissante, et de réprimer la prépondérance qu'elle voudrait acquérir, est forcé de chercher dans le peuple un utile auxiliaire; aussi, pour mieux se l'attacher, travaille-t-il à augmenter son bien-être matériel.

Au premier coup d'œil, cette opinion semble paradoxale; cependant, au fond, elle est d'une vérité incontestable, et si, pour la produire, nous eussions employé une longue série de raisonnemens; si, évoquant les témoignages de l'histoire ancienne, nous eussions montré le peuple romain plus heureux, mieux traité sous le despotisme des empereurs, qu'aux plus beaux jours de la république; si, passant ensuite en revue le moyen âge et la féodalité, nous eussions montré l'artisan des villes, le manant des campagnes, en France et en Angleterre, protégés par la couronne contre les exactions des barons et des grands feudataires, et ramenés ensuite par elle à une condition relativement meilleure que celle où les mêmes classes se trouvent aujourd'hui réduites, assurément tous ces exemples, qui sont en assez grand nombre, auraient donné à notre opinion un caractère d'évidence irréfragable. Mais la spécialité de notre sujet ne comportait pas une si grande énumération de preuves; d'ailleurs, il nous en fournira lui-même d'assez frappantes qui corroboreront l'opinion que nous venons d'émettre. Il s'en faut que nous reconnaissions au pouvoir despotique un amour bien vif pour le progrès; mais la force des choses, le sentiment de sa propre conservation, la nature même de son pouvoir, l'entraînent malgré lui. Pour mieux nous convaincre de cette vérité, ramenons nos regards vers une époque plus rapprochée de nous, et examinons rapidement ce qui, durant ces dernières années, a été fait en France et en

Angleterre, pays, comme on sait, éminemment constitutionnels, pour améliorer le sort des classes inférieures, et pour propager parmi elles l'instruction : rien, peu de chose du moins. La taxe des pauvres, vous dira-t-on, a été établie, mais qu'est-ce que cette taxe, sinon un sacrifice nécessaire, consenti par le riche pour n'être pas dépouillé par le pauvre. Le chancelier Brougham, comme simple particulier, s'est mis à la tête de la *Société pour la diffusion des connaissances;* mais quelles sont les mesures prises par le gouvernement pour étendre les bienfaits de l'instruction ? il serait difficile d'en citer un grand nombre. Nous voyons seulement que, depuis la révolution de juillet, le gouvernement français a donné à l'instruction publique de grands développemens; mais déjà, depuis bien des années, la Prusse et l'Autriche avaient établi leur système d'éducation sur des bases aussi larges, et depuis long-tems, en outre, dans ces deux pays, des colonies agricoles avaient été créées, sinon pour détruire, du moins pour pallier le mal qui dévore tous les états de l'Europe, l'exubérance de la population.

En général, on pense que les gouvernemens absolus s'occupent peu du sort des classes inférieures; c'est une erreur que nous ne tarderons pas à détruire. Assurément ces gouvernemens s'attachent plutôt à satisfaire les besoins matériels des peuples qu'ils régissent, à empêcher que le malaise les exaspère, qu'à hâter leur émancipation intellectuelle; mais le soin qu'ils mettent à assurer leur bien-être matériel les entraîne nécessairement à satisfaire d'autres besoins : celui surtout de l'instruction, car le désir de connaître augmente en raison directe de l'accroissement de l'aisance. D'ailleurs tout ce qui se rapporte à l'homme est inhérent à sa double nature; ainsi, travailler à son amélioration physique, c'est travailler à son amélioration morale. Voyez la Compagnie des Indes, qui certes,

en fait de gouvernement absolu, peut passer pour modèle : eh bien! son nom est béni dans toutes les provinces de son vaste empire. « On est sûr, disent les bons Hindous, de pouvoir manger, sous sa domination, le riz qu'on a récolté. » Elle les a délivrés de ces mille avanies auxquelles ils étaient sans cesse exposés ; elle a tenu en échec l'influence des rajahs, et a établi la base de sa puissance sur le bien-être des peuples qu'elle régit. C'est ainsi que se conduisent presque tous les gouvernemens absolus : leur isolement, les craintes que leur inspire l'aristocratie, les forcent de s'occuper des intérêts matériels du peuple pour avoir un appui au besoin. Lisez le journal de M. de Bompland, durant son séjour au Paraguay, et vous y verrez que le dictateur Francia, malgré les formes arbitraires de son gouvernement, est aimé des classes inférieures, qui du reste, sous son empire, jouissent d'une plus grande somme d'aisance que les peuples qui vivent sous les lois des nouvelles républiques de l'Amérique du Sud.

A l'exception de l'Espagne et du Portugal, il n'est aucun des gouvernemens absolus de l'Europe qui, durant ces dernières années, n'ait mis le plus grand soin à accroître le bien-être matériel des classes inférieures. Voyez à cet égard ce que la Porte elle-même a tenté. Nous ne sommes pas, bien s'en faut, les partisans du système absolu ; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'existence d'un fait qui est incontestable. Certes, on ne croira pas que le gouvernement autrichien soit porté d'un bien bon vouloir en faveur de l'Italie et des autres états qu'il a réunis aux domaines héréditaires par la force des armes ; cependant il a fait plus pour le bien-être physique et moral de tous ces peuples, que la plupart des gouvernemens constitutionnels de l'Europe ; mais il a répandu ses bienfaits sans bruit, sans prendre à sa solde les mille trompettes de la renommée pour prôner son ouvrage,

aussi n'en sait-on rien, et peut-être nous prendra-t-on pour des compères, nous qui venons en révéler une partie. Mais qu'importe. Beaucoup de personnes croient aujourd'hui de la meilleure foi du monde que l'amélioration des peuples ne peut s'opérer que par la voie de la presse; il leur faut du retentissement, de l'éclat, de la fumée; sans tous ces vains accessoires, pour elles il n'y a pas d'amélioration possible : c'est encore une erreur.

Depuis un demi-siècle, la situation des peuples qui se trouvent placés sous la domination de la maison d'Autriche a entièrement changé de face; et c'est avec la plus grande injustice que quelques voyageurs prétendent que ce vaste empire est resté stationnaire. Pour bien se convaincre de l'heureuse révolution qui s'est opérée dans cet état, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la situation actuelle de l'industrie dans la Haute et Basse-Autriche, dans la Bohême, dans la Moravie, et dans divers cantons du Tyrol et de la Styrie. Là où vous ne voyiez, il y a cinquante ans, que des chaumières, que quelques rares troupeaux ou des braconniers, aujourd'hui de nombreuses manufactures s'élèvent, des usines métallurgiques sont en pleine exploitation, et les produits les plus merveilleux de toutes les industries s'y élaborent. Si des pays méditerranés vous passez sur le littoral : les phares semés avec profusion sur les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, le mouvement des ports de Trieste, de Venise et de Fiume, celui de Raguse, de Spalatro et de Cattaro en Dalmatie, l'activité qui règne dans le port de Rovigno en Istrie, attestent encore cet immense développement. On le conçoit sans peine, le commerce et les manufactures ne peuvent pas prospérer dans un état sans que l'agriculture ne se ressente de leurs progrès. C'est ce qui est aussi arrivé pour cette branche importante de l'industrie, en Autriche; mais, il faut le dire,

rien de la part du gouvernement n'a été négligé durant ces dernières années pour en hâter le développement. Harrach a vu s'élever un magnifique établissement pomologique ; des écoles de perfectionnement pour l'agriculture et l'art vétérinaire, sous le titre de *Georgicon*, se sont formées à Altenburg, à Kesstheły, à Etska ; pour favoriser l'étude des plantes exotiques et leur acclimatement, l'archiduc Rainier a créé et enrichi de ses dons le jardin botanique de Monza, tandis que, grâce à la munificence de l'empereur et de ses augustes frères, des fermes-modèles et des jardins botaniques se sont élevés, en peu d'années, dans les environs de Vienne et dans plusieurs parties de l'empire. Mais dès qu'un gouvernement s'est avancé dans la voie du progrès, il ne peut plus résister à cette force puissante qui l'entraîne toujours en avant : aussi les sciences et les beaux-arts n'ont pas tardé à recevoir leur part d'impulsion.

Des observatoires et des écoles astronomiques ont été créés dans les lieux les plus convenables à l'étude des cieux ; Inspruck et Grætz ont vu s'ouvrir deux musées scientifiques très-remarquables ; les académies des beaux-arts de Vienne, de Milan, de Venise, ont été instituées ou réorganisées pour propager la peinture, la sculpture et les arts du dessin ; tandis que dans les écoles de la marine de Trieste et de Venise, et dans les colléges militaires de Neustadt, de Vienne et d'Olmütz, tous nouvellement fondés, s'élève à des leçons sévères une jeunesse d'élite destinée à porter l'instruction dans les rangs de l'armée. Des vues d'utilité immédiate, d'avenir et de prospérité ont en outre porté le gouvernement autrichien à créer deux écoles polytechniques à Vienne et à Prague, et une école de mineurs à Schemnitz, qui lui ont fourni ces excellens ingénieurs qui, en quelques années, ont exécuté le cadastre et la triangulation de tout l'empire ; opérations immenses si l'on considère

que l'Autriche a un périmètre de 4,000 milles géographiques. Mais comment énumérer les nombreux travaux d'utilité publique qui ont été entrepris de toutes parts, comment indiquer cette multitude de ponts jetés sur des fleuves impétueux; comment esquisser et les nombreux rameaux de cette navigation intérieure qui se compose de plus de trois cents canaux, et cet immense réseau de routes macadamisées jetées sur toute la surface de l'empire, et dont quelques-unes rivalisent avec celles que Napoléon fit tracer sur le Mont-Cenis et le Simplon. Voici le dessèchement des vastes maremmes de Laybach, les magnifiques travaux hydrauliques de Wienerisch-Neustadt, du Banat et de Pavie; voici les routes en fer de la Haute-Autriche et de la Bohême; voici des voitures et des bateaux à vapeur, des ponts suspendus en fer ou en acier jetés sur le Danube et le Dniester, qui vous disent assez que le gouvernement autrichien n'est en arrière d'aucune découverte, d'aucun perfectionnement.

Nous le répétons, ce n'est pas l'apologie du gouvernement autrichien que nous avons voulu présenter ici; nous ne sommes ni les partisans de sa police méticuleuse et préventive, ni des prétentions ambitieuses de la maison de *Lorraine-Autriche*; seulement nous nous faisons un devoir de signaler le progrès là où il existe, parce que cette équitable appréciation nous permet d'être sévères toutes les fois que nous trouvons à récriminer. Mais lorsque, outre les grandes entreprises d'utilité publique dont nous venons de faire l'énumération, nous voyons que le gouvernement autrichien, durant ces quinze dernières années, a étendu à toutes les communes de son vaste empire les bienfaits de l'instruction élémentaire; lorsque nous voyons que dans ce court espace il a fondé ou réorganisé un grand nombre d'universités, qu'il a créé deux cents gymnases, cent trente collèges, quatre-vingts séminaires,

vingt-cinq lycées, douze cours de philosophie, cinq chaires de statistique, etc., nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'un tel gouvernement travaille réellement au bien-être de ses sujets, et qu'il est injuste, malgré le pouvoir sans contrôle qu'il s'est arrogé, de l'accuser d'être l'ennemi des lumières. Pour mieux corroborer ce que nous avançons, nous allons faire connaître avec quelques détails l'état actuel de l'instruction publique dans le royaume lombard-vénitien.

L'enseignement public, dans les provinces vénitiennes, se divise en deux branches principales : la première comprend l'éducation de cette partie de la jeunesse douée d'une haute intelligence, ou qui, par la position sociale qu'elle doit occuper un jour, s'adonne à l'étude des lettres, des arts et des sciences ; la seconde a pour objet l'instruction des enfans en général, afin de les mettre en état de remplir leurs devoirs dans la société. C'est ce qu'on appelle *le système élémentaire.*

Les écoles élémentaires sont divisées en *mineures* et *majeures*. Les *mineures* sont destinées à la plus tendre jeunesse ; leur but est de former l'esprit et le cœur des enfans. Dans quelques-unes de ces écoles, on y réunit la troisième et la quatrième classes des écoles majeures ; c'est dans ces classes que les élèves complètent leur instruction élémentaire et apprennent tout ce qui est nécessaire pour se livrer aux arts, au commerce, à l'industrie, etc. Les *écoles majeures* sont de deux sortes : celles qui n'ont que trois classes, et celles qui en ont quatre. Chaque commune assez importante possède une école majeure à trois classes ; ce n'est que dans les chefs-lieux de province et dans les villes de second ordre que l'on trouve des écoles majeures à quatre classes qui prennent la désignation d'*écoles normales.*

L'école normale est destinée à la continuation des

études commencées dans les écoles majeures, et à l'enseignement de la science commerciale, de la tenue des livres, des mathématiques, de l'histoire des arts, de la chimie, des langues française, allemande et anglaise. Cet établissement a un directeur particulier. Un inspecteur en chef réside à Venise, et a la direction de toutes les écoles élémentaires. Chaque province a ensuite un inspecteur provincial et quelques inspecteurs de district. Déjà, en 1824, on ne comptait pas moins de 1,402 écoles primaires dirigées par 1,553 maîtres; nous nous empressons de citer ce fait pour constater que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date le progrès des lumières dans les états soumis à l'Autriche.

Les élèves qui veulent se livrer aux hautes études passent de la troisième classe des écoles élémentaires majeures dans les *gymnases*, où ils étudient les belles-lettres, les humanités et l'éloquence. Les gymnases de Venise et de Padoue sont de première classe; ceux des autres villes sont de seconde. Il y a trois sortes de gymnases : les *gymnases royaux*, entretenus aux frais du gouvernement; les *communaux*, qui sont entretenus par les communes; et les *épiscopaux*, qui se trouvent concentrés dans les séminaires destinés aux ecclésiastiques. En 1824, on comptait six gymnases royaux, onze gymnases épiscopaux et cinq communaux, qui recevaient ensemble 51,195 élèves.

Des gymnases, les élèves passent dans les lycées pour se livrer aux études philosophiques. Il y a quatre lycées entretenus aux frais de l'état et placés dans les villes de Venise, Vérone, Vicence et Udine. Dans chaque lycée il y a un directeur honoraire et neuf professeurs; en 1824, on y comptait environ neuf cents étudians.

Après avoir parcouru cette longue suite d'études, les jeunes gens qui veulent recevoir leurs degrés sont obligés de passer à l'université. Dans les provinces vénitiennes

se trouve l'université de Padoue, qui dans le moyen âge a été très-florissante, et qui est encore aujourd'hui une des premières de l'Europe. Elle est régie par un sénat académique, placé sous la surveillance du gouvernement. A cet établissement on a annexé un observatoire et dix-huit cabinets scientifiques qui sont dirigés par dix-huit professeurs. Les quatre facultés sont enseignées par soixante professeurs et reçoivent ensemble environ 1,200 élèves. Voici le nombre d'étudians qui ont fréquenté l'université de Padoue dans les années suivantes :

1825	1,372	1829	1,360
1826	1,350	1830	1,356
1827	1,421	1831	1,454
1828	1,308	1832	1,437

Les *séminaires épiscopaux*, exclusivement destinés à l'instruction des jeunes gens qui se vouent à l'état ecclésiastique, sont au nombre de huit. On y a concentré les études des *Gymnases*, des *Lycées* et de l'*Université*, de sorte que leurs élèves n'ont pas besoin de fréquenter ces divers établissemens, excepté ceux des diocèses de Adria-Rovigo et Feltre-Belluno, qui sont obligés d'aller étudier la théologie à Padoue, parce que ce cours manque dans leurs séminaires.

En résumant ce que nous venons de dire, on trouve qu'il y avait en 1824, dans les provinces vénitiennes, 1,442 établissemens d'instruction publique, avec 1,905 professeurs ou adjoints, et 70,000 écoliers.

Un pensionnat (*college convitto*) est annexé au lycée de Venise et un autre à celui de Vérone ; les élèves y sont entretenus aux frais de l'état. Le séminaire patriarcal de Venise et les autres séminaires épiscopaux des provinces ont aussi des pensionnats. Outre ces pensionnats publics, il y en a plusieurs autres entretenus par des particuliers, et reconnus par le gouvernement. Les principaux sont à Venise, à Vicence, à Bassano et à Padoue.

L'éducation des jeunes filles n'a pas été négligée. Elles ont aussi leurs écoles élémentaires et plusieurs pensionnats particuliers reconnus par le gouvernement. Venise en possède deux, Vérone et Padoue en comptent quatre, Udine deux, St-Vito un, Cividale un ; les villes de Trévise, Belluno et Montagnana en ont aussi un chacune ; et depuis 1824, on a ouvert à Vicence un collége de dames anglaises.

L'organisation universitaire, dans les provinces lombardes, est à peu près la même que celle que nous venons d'indiquer pour les provinces vénitiennes. Il serait donc sans intérêt d'entrer dans de nouveaux développemens à cet égard ; aussi présenterons-nous tout d'abord l'état de l'instruction supérieure dans le royaume lombard-vénitien en 1826 seulement, car les relevés n'ont pas été faits pour les années postérieures, et puis nous exposerons avec plus de détails la situation de l'instruction primaire.

Le nombre d'étudians dans les lycées, les séminaires diocésains, les colléges et les gymnases, était à cette époque dans le

Gouvernement de Venise, de............	5,964
Gouvernement de Milan, de.............	6,936

Le nombre d'étudians qui fréquentaient, en 1826, les universités, était, pour

L'université de Padoue, de............	1,350
L'université de Pavie, de.............	1,126

Mais, pour avoir une idée bien exacte de l'état où se trouve l'instruction dans un pays, il ne suffit pas seulement de faire connaître quelle est la tendance des hautes classes pour les sciences ; c'est de l'instruction élémentaire dont il faut surtout s'occuper, car c'est elle qui pénètre dans les masses et les éclaire : aussi nous sommes-nous

attachés à donner sur ce point les plus grands développemens.

ÉTAT de l'instruction élémentaire dans le royaume lombard-vénitien, en 1830.

PROVINCES.	NOMBRE d'habitans en 1832.	NOMBRE D'ÉCOLIERS. Garçons.	Filles.	TOTAL.
I. Gouv. de **MILAN.**				
Milan	487,914	19,163	6,236	25,399
Bergame	337,377	19,926	17,499	37,425
Brescia	334,861	17,308	10,239	27,547
Come	359,861	19,569	2,090	21,659
Crémone	183,598	6,503	1,551	8,054
Lodi et Creme	204,037	7,216	2,934	10,150
Mantoue	254,313	6,266	2,627	8,893
Pavie	153,701	7,022	3,270	10,292
Sondrio	87,777	4,484	1,659	6,143
Total	2,403,429	107,457	48,135	155,592
II. Gouv. de **VENISE.**				
Venise	253,758	6,522	3,598	10,120
Padoue	288,443	7,449	291	7,440
Rovigo	136,127	2,832	113	2,945
Vérone	284,721	8,765	202	8,967
Vicence	313,470	11,144	259	11,403
Trévise	246,023	8,678	148	8,826
Bellune	127,665	7,567	204	7,771
Udine	361,645	12,610	745	13,355
Total	2,011,852	65,267	5,560	70,827

Voici maintenant un tableau qui indique dans quelles proportions les progrès de l'éducation se sont effectués dans les deux gouvernemens, de 1824 à 1830.

Gouvernement de **MILAN**. Population, 2,270,000 habitans en 1824, et 2,390,000 en 1830.				Gouvernement de **VENISE**. Population, 1,940,000 habitans en 1824, et 2,080,000 en 1830.			
Années.	Nombre d'écoliers.		TOTAL.	Années.	Nombre d'écoliers.		TOTAL.
	Garçons.	Filles.			Garçons.	Filles.	
1824	102,983	36,888	139,871	1824	26,305	2,226	28,531
1825	102,214	38,826	140,740	1825	32,984	2,869	35,853
1826	104,556	38,936	143,492	1826	40,757	3,017	43,774
1827	104,366	40,664	146,030	1827	51,409	3,804	55,213
1828	105,419	42,313	147,722	1828	51,231	5,041	62,272
1829	105,269	43,648	148,917	1829	61,533	5,265	66,798
1830	107,457	48,135	155,592	1830	65,267	5,560	70,827

Les progrès de l'instruction, comme on voit, n'ont pas suivi la même marche dans les deux pays, car tandis que dans le gouvernement de Venise le nombre d'écoliers a doublé de 1824 à 1830, il n'a fait qu'augmenter d'un quart dans le royaume de Milan, quoique la population s'y soit accrue dans une proportion bien plus forte que dans les provinces vénitiennes. C'est une anomalie que nous pouvons d'autant moins nous expliquer, que depuis quelques années la prospérité des provinces lombardes s'est considérablement accrue. Favorisées par un magnifique système de navigation intérieure et par les belles routes du Splugen et de Wormserlock, qui ont établi des communications directes avec la Suisse, l'Allemagne méridionale

et les états héréditaires de l'Autriche, dans moins de quinze années leur population s'est accrue de 10 p. $^{0}/_{0}$, et l'importance de leur commerce a fait plus que doubler (1).

Ainsi, sur tous les points de l'Europe, et quelle que soit la forme des gouvernemens, le genre humain est en marche : à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, comme à Londres, comme à Paris ; et n'en déplaise à nos préjugés, dans cette grande lice de la civilisation, ce n'est pas l'Autriche qui est en arrière.

(*Tait's Magazine.*)

(1) Les importations de la Lombardie s'élèvent maintenant à 45,000,000 fr., et les exportations à 65,000,000 fr. Ces dernières se composent en grande partie de soie et de fromage : 50,000,000 fr. de soie et 5,000,000 de fromage dit de *Parmesan*.

TOM CRINGLE.

SCÈNES DE LA VIE MARITIME.

Nous étions en panne devant l'île de Spike. Je pourrais, moi, dont la vie s'est passée en mer, vous prodiguer les termes de marine et vous égarer dans les amures, babords, tribords, sabords, écoutilles, voiles de tréou, grand foc et petit foc, ris et cabestan. Si vous n'y tenez pas, lecteur, nous quitterons ce dictionnaire. Moi-même j'en suis las, et à force d'en avoir retrouvé les termes bien ou mal appliqués dans tous les romans maritimes qui nous inondent, je fais à jamais divorce avec eux. Qu'il me soit donc permis, tout matelot que je suis, de parler en chrétien à des chrétiens, et de commencer, comme je l'ai fait, par ces simples paroles : nous étions en panne sur les côtes d'Irlande.

Vîtes-vous jamais pareil spectacle : un vaisseau de guerre pavoisé, brillant au soleil, trois frégates autour de lui, comme les lionceaux autour de la lionne, une armée de navires marchands cachant leur proue dans tous les replis de la côte, mille chaloupes sillonnant les eaux, la musique militaire jouant du soir au matin les airs favoris de la Grande-Bretagne, les femmes des pêcheurs bordant le rivage : tout ce mouvement rustique, maritime, plein de vie et d'éclat ? Couché dans ma cabine, je le contemplais avec plaisir, lorsque le lieutenant en second vint me frapper sur l'épaule.

« N'avez-vous pas un oncle qui demeure à Cork, me demanda-t-il ?

— Oui, lieutenant.

— Eh bien ! je vais à Cork : demandez au capitaine la permission de venir avec moi, je suis sûr qu'il vous l'accordera. »

En effet, quoique le capitaine fût un de ces vieux loups de mer, dont l'œil fixe et la peau tannée inspirent peu de confiance aux jeunes matelots, je me hasardai, et, à mon grand étonnement, la permission que je réclamai me fut aussitôt accordée. Nous voilà donc à cheval, le sous-lieutenant et moi, matelots-cavaliers, c'est-à-dire singulièrement gauches et maudissant de toute notre ame le mince tissu des pantalons larges que nous portions. En moins de trois heures, nous fûmes à Cork. Je quittai le sous-lieutenant et j'allai dîner chez mon oncle, à neuf heures : mon guide vint me reprendre.

« Mon cher Cringle, me dit-il, j'ai à vous charger d'une petite expédition. Nous verrons ce dont vous êtes capable ; malheureusement il ne s'agit pas de se battre : c'est la peau du renard et non celle du lion que je vous engage à revêtir.

— De quoi est-il question, je vous prie ?

— Suivez-moi, vous allez le savoir. »

Nous arrivâmes à la pauvre petite auberge où il logeait; ce qu'il appelait sa chambre était une espèce de trou pratiqué sous les mansardes ; on n'y arrivait que par une échelle tremblante, et ce repaire n'avait pas de porte. Telles sont, en général, les chambres d'auberge réservées aux marins dans les ports de mer.

« Asseyez-vous sur ce tréteau cassé, me dit-il, et ouvrez ce paquet qui doit servir à votre déguisement...Oui, mon cher, votre déguisement. Vous savez que plusieurs matelots ont déserté l'*Indien*, grand vaisseau de la compagnie des Indes. Je ne doute pas qu'ils ne se soient réfugiés dans

une de ces tavernes souterraines (*crimp-shops*) où l'on mange des harengs et de la morue, et dont les propriétaires ferment très-soigneusement leurs portes sur les matelots déserteurs. Notre équipage est en mauvais état, le choléra-morbus et les lances malaises nous ont laissé peu d'hommes solides : il faut tâcher de nous attribuer ces gaillards-là. Mais Cork est trop loin de la rade et je voudrais qu'on pût les attraper à Cove, devant l'île de Spike. Voici mon plan : vous vous donnerez pour un jeune mousse déserteur et que les matelots de la *presse* poursuivent ; vous vous présenterez à l'une de ces tavernes maudites : on vous ouvrira. Vous ne manquerez pas de jeter l'alarme parmi mes coquins qui, de peur des *pressiers,* s'enfuiront à Cove où nous les attendrons pour les happer. »

Jamais matelot anglais n'a regardé comme déloyal un moyen quelconque de recruter son équipage. Je n'hésitai pas. Je revêtis le costume qui m'était indiqué par le sous-lieutenant : et me voilà, sans gilet, portant une jaquette bleue et une chemise de flanelle rouge, une chique placée entre ma joue et mes gencives, et un vieux bonnet de coton sur la tête. Je me mis en route, encouragé par le sous-lieutenant et bien déterminé à jouer mon rôle aussi naïvement que le meilleur acteur de Drury-Lane. Une vieille lanterne à quatre becs, suspendue au-dessus d'une petite porte basse et secouée par le vent, flamboyait à l'extrémité du quai ; je me dirigeai de ce côté : et bientôt je me trouvai devant une espèce de hutte avec une petite porte de bois dans laquelle on avait pratiqué une ouverture carrée à hauteur d'homme ; j'y passai ma tête et je criai :

« Holà ! quelqu'un. »

Point de réponse. Alors je soulevai un vieux marteau de fer rouillé et j'ébranlai vigoureusement la porte. Des pas légers se firent entendre, un joli petit visage rose apparut

à travers l'ouverture, et s'adressant à moi dans le patois irlandais :

« Quelle est la personne que vous voulez voir ? Que demandez-vous, me dit-elle ?

— Oh ! je ne demande personne ; seulement si vous ne m'ouvrez pas, j'irai coucher en prison avant une heure.

— J'en suis bien fâchée ; mais que puis-je y faire? Peut-on savoir qui vous êtes, mon cher ami ?

— Chut! je me suis embarqué sur *la Guava* qui est en rade à Cove.....

— Oh ! je comprends, dit la jeune fille, entrez. »

Sa petite main poussa légèrement la porte, mais en laissant si peu d'espace que, sans l'extrême maigreur de mon corps et la finesse de ma taille, je n'aurais jamais pu me glisser à travers une si étroite ouverture. Dès que je fus entré, la porte retomba lourdement, une chaîne et trois verrous l'assurèrent ; je traversai une espèce d'antichambre garnie de tonneaux, et descendant une douzaine de marches, je me trouvai dans la cuisine. C'était une chambre d'environ quatorze pieds carrés, toute resplendissante de casseroles, de plats d'étain et de brocs admirablement polis, avec un beau buffet à droite et une table de sapin oblongue tout au milieu. Le maître du logis, assis au bout de la table, était une espèce de sauvage irlandais dont la figure, teinte à la fois de vermillon et de violet, ressemblait à un bol d'eau-de-vie de grain enflammée. Il portait une longue redingote d'un gris sale, un gilet de pluche jaunâtre, de vieilles culottes de peau, des bas chinés de filoselle et des souliers à clous. Autour de lui une douzaine de matelots, dont les jaquettes et les pantalons mouillés, se desséchant sous l'influence d'un grand feu de tourbe, exhalaient une vapeur épaisse, achevaient de boire le genièvre et la bière qui déjà les avaient enivrés ; à deux pieds

au-dessus de la table, un vase de cuivre, suspendu par une chaîne au plafond, servait de lampe : et l'huile de baleine qui l'alimentait répandait, en brûlant, une insupportable odeur. Les miasmes qui remplissaient la chambre, s'agglomérant autour de la mèche, formaient une espèce d'auréole rougeâtre et fumeuse qui interceptait les rayons de la lumière ; cependant j'y vis assez clair pour ne pas me heurter contre les matelots ivres dont la salle était remplie, et je marchai droit vers le propriétaire de ce palais.

« Eh bien ! jeune garçon, me dit-il, d'où venons-nous? où allons-nous ?

— D'où je viens ? question inutile ! J'ai là, dans ma carnassière, assez de plomb pour faire descendre une quarantaine de vos brocs d'étain. C'est là ce qu'il vous faut, n'est-ce pas ? Où je vais ? je n'en sais rien, et si vous voulez m'embarquer demain matin dans un de ces grands bateaux de charbon que j'ai vus près d'ici, vous m'obligerez fort !.....

— Oh ! oh ! nous sommes donc bien en fonds, jeune homme ? Vous autres garçons, vous avez vent en poupe lorsqu'il s'agit de boire, vent arrière lorsqu'il faut payer. Quant au bateau de charbon, nous y reviendrons plus tard. Ici, Bess, dit-il à la jeune fille, échange-moi une pinte de rhum contre de la bonne monnaie que l'on va te compter...... A propos, comment vous nommez-vous ?

— Cela vous importe peu. Que la liqueur arrive, et les shellings brilleront. »

A ces mots je m'assis, et tous les ivrognes me saluèrent par un *hourra* universel. J'allumai ma pipe, dont la fumée grossit encore l'atmosphère méphytique qui nous entourait, et après avoir fait disparaître un ou deux verres de rhum mêlés d'eau :

« Camarades de hamac, leur dis-je, avez-vous votre enrôlement ?

— Non, ma foi ! dit l'un d'eux.

— Moi, camarades ! dès que je le pourrai, m'écriai-je, je m'arrangerai pour partir, et si vous m'en croyez, vous ne vous montrerez pas trop ce soir. Restez tranquilles, c'est le plus prudent.

— Pourquoi diable, mon garçon ? Pourquoi ?

— Oh ! tout bonnement parce que la *presse* est dans la ville ! tel que vous me voyez, je viens d'échapper à une douzaine de démons qui me poursuivaient. Heureusement j'ai tourné à tems le coin d'une rue ; j'ai enfilé une vilaine allée noire, et me voici en sûreté. »

Que de jurons, que d'exclamations diaboliques s'élancèrent à la fois, et frappèrent la voûte basse de la taverne ! Tous ils se levèrent de leur mieux, renversant leurs bancs et leurs chaises, appelant la jeune fille pour régler leur compte, ramassant leurs effets et les empaquetant. C'était une confusion à ne pas s'y entendre.

« Et où allez-vous, garçon, de ce pas ?

— Si je ne peux pas m'enrôler ce soir, j'irai à Cove. J'y ai vu ce matin le pavillon bleu hissé, ce qui annonce qu'il n'y aura pas de *presse* dans cet endroit. Il y a là beaucoup de vaisseaux en rade et j'espère trouver à m'y placer.

— Mille trombes de mer ! s'écria l'un d'eux, le jeune cormoran a raison.

— J'ai bien envie de m'attacher à ses amarres, s'écria un vieux matelot qui, grâce au vin qu'il avait bu, se trouvait à l'ancre sur sa banquette. »

Je fus entouré, admiré, comblé de caresses par ces braves gens qui n'étaient, après tout, que mes recrues. Bientôt le petit paquet de chaque matelot fut entouré de

son mouchoir de toile bleue, et leurs bâtons passés dans le nœud des mouchoirs reposèrent sur leurs larges épaules; leurs jambes avinées les portèrent assez bien, car la frayeur les dominait. Je payai libéralement mon hôte, et les engageant à me précéder, je leur promis de les retrouver bientôt chez Patty Dowlan, célèbre tavernière de Cove.

Mes oiseaux avaient tous pris la volée du côté fatal où le piége les attendait. Pour moi, je passai la matinée du lendemain à visiter cette belle ville de Cork, avec ses rues boueuses, traversées dans tous les sens par des troupeaux de cochons et par des bergers plus immondes que les animaux qu'ils conduisent. Je rendis hommage aux vieilles sculptures de la cathédrale, et j'essayai de déchiffrer tour à tour les caractères antiques gravés sur son fronton et l'infernal jargon des habitans de la ville. Sur les dix heures et demie, mon sous-lieutenant vint me retrouver. Je passai de nouveau la jaquette bleue, et je le suivis jusqu'à la porte de la ville où se trouvaient rassemblés une vingtaine de nos matelots, couverts de jaquettes verdâtres, et armés de bons coutelas; ils se mirent à rire en me voyant. Nous apprêtâmes nos pistolets, et nous nous dirigeâmes vers Cove. Dès que nous fûmes arrivés, on nous apprit que nos matelots s'étaient éparpillés dans le village et dans les environs, et qu'ils ne se rassembleraient de nouveau chez Patty Dowlan que vers le soir. Nous prîmes donc le parti d'attendre, et nous passâmes la journée à bord.

Mais quand le jour tomba, nous revînmes à petit bruit, armés de lanternes, entourer le domicile de la tavernière. Au milieu d'une effroyable congrégation de petites huttes basses aux toits ronds et qui semblaient destinées à abriter des pourceaux plutôt que des chrétiens, je trouvai la hutte que nous cherchions. La lune brillait,

mais le vent était fort et chassait les nuages dans le ciel qui s'obscurcissait par intervalles; quand les rayons de l'astre reparaissaient, les mares d'eau verdâtre, les gouttes suspendues aux toits de chaume et les verres de Bohême qui servaient de carreaux aux petites fenêtres des cabanes étincelaient d'une manière capricieuse. Vous eussiez vu les grandes ombres de nos hommes se prolonger à l'infini le long des murs d'argile; puis, quand les nuages cachaient l'astre, nous retombions dans les ténèbres les plus profondes.

On frappa, mais en vain. On frappa de nouveau : même silence. Nous poussâmes la porte; elle était hermétiquement fermée.

« Entourez la maison ! cria le lieutenant. »

Tous nos hommes s'armèrent de bâtons.

« Patty, continua-t-il, ouvrez vite, mon garçon, ou nous briserons votre porte. »

Pas de réponse.

« Allons, votre chaumière va sauter, et c'est vous qui l'aurez voulu. »

Nous apercevions une assez vive lumière à travers les fentes de la porte. Déjà le bâton d'un de nos hommes commençait à la soulever sur ses gonds, lorsque l'on entendit une voix décrépite et tremblotante qui prit la parole :

« Oh ! *Ion Hérie !* disait la voix irlandaise, que signifie tout ce tapage, que voulez-vous ? Vous savez donc que la pauvre Catherine est défunte, et vous venez pour la veiller comme c'est l'usage. Avez-vous de l'eau-de-vie ?

Le petit vieillard rabougri qui nous ouvrit la porte en disant ces paroles, tenait à la main une petite bougie faite de jonc.

« Où est Patty ? demanda le lieutenant.

— Il est allé chercher de l'eau-de-vie de grain pour la cérémonie de la veillée. Dès qu'il sera revenu et qu'il aura emmené avec lui les commères de Catherine, la cérémonie des *hurlemens* commencera.

Nous entrâmes : pas une ame dans le misérable intérieur de la hutte. Tout au milieu, un cercueil reposait sur deux tréteaux. Il était ouvert et laissait apercevoir le corps d'une vieille femme enveloppé de son linceul, dont l'étoffe, remarquable par sa finesse, contrastait avec l'ameublement du logis. La figure ridée de la vieille était découverte, une assiette remplie de sel était placée sur sa poitrine; elle avait les mains croisées comme pour prier. Il fallait voir cet intérieur pour s'en faire une idée. Le vent qui soufflait à travers les fentes et les crevasses des murs agitait la lumière d'une mauvaise lampe d'argile suspendue à la voûte, et cette lueur vacillante projetant des ombres fantastiques sur les traits amaigris de la vieille, leur prêtait une apparence de vie qui les rendait encore plus hideux.

Le lieutenant remarqua qu'un enfoncement était pratiqué dans la muraille, précisément à l'endroit où touchait la tête du cercueil, et qu'une porte de bois brun, que l'on distinguait difficilement de la muraille, remplissait cet enfoncement.

« Ah ! çà, mon brave homme, dit le lieutenant au vieillard, nous allons déranger un peu le cadavre pour voir ce qu'il y a dans cette chambre.

— Ah ! mon Dieu! Votre Honneur, répondit le petit vieillard, ce n'est pas moi qui ouvrirai la porte d'un voisin : je n'oserais en vérité.

—Vite, vite! reprit l'officier de marine, à l'ouvrage, enfans !

Deux vigoureux matelots soulevèrent le cercueil, et le déplacèrent avec peine.

Voici une vieille dame qui n'avait plus que les os : mais ses os étaient bien lourds.

On fit virer de bord le cercueil. Nous entrâmes dans cette chambre obscure, et le lieutenant, son coutelas à la main, cria à la cantonade :

« Mes braves camarades, maintenant nous sommes sûrs de vous avoir ; ne résistez pas, cela ne servirait à rien. La maison est cernée. Allons, prenez votre parti, et finissons-en. »

Il ne s'échappait pas un seul murmure de la caverne. Nous détachâmes la vieille lampe et nous entrâmes. Les pauvres gens étaient assis sur leurs petits paquets de linge, et ressemblaient assez à des voleurs fugitifs que l'on rattrape. On leur passa un grand bâton sous les bras. On fixa ce bâton avec des cordes, et on les conduisit ainsi, l'un après l'autre, à bord. Voyez un peu l'humanité ; par cela seul qu'ils étaient pris et malheureux, le peuple les entourait en se moquant de leur déconvenue. Pour moi, avec cette espièglerie qui ne m'a jamais quitté, et qui ne m'a jamais permis de négliger l'occasion de jouer un tour à qui que ce fût, je m'écriai :

« Dites donc, capitaine, il me prend une envie.

— Laquelle ?

— De tirer deux ou trois balles à travers les flancs de ce cercueil.

— Mais c'est une indignité, c'est une infamie, s'écria l'un des jeunes matelots de la troupe.

— Comme tu voudras, mon pauvre Cringle, reprit le lieutenant. Si cela te fait tant de plaisir, amuse-toi. »

Mes gens reculaient, tous marins qu'ils étaient, devant une profanation pareille. Je ne sais quel démon me pous-

sait. J'armai mon pistolet, et après avoir examiné la batterie, je me mis en devoir de briser les flancs de cette vieille carcasse de bois. Alors on vit tout-à-coup la momie de la vieille sauter en l'air raide et droite comme un aviron. Le cercueil retentit de la voix d'un homme. Un bras musculeux s'étendit hors de ce singulier hamac. La boîte elle-même roula par terre avec fracas, et un vigoureux garçon se présenta à nos regards.

« Ah! ah! cria le lieutenant, camarade, vous avez relâché dans un hâvre qui vous semblait sûr, mais vous vous trompiez, voyez-vous ; qu'on l'emporte et qu'il suive les autres. »

Le pauvre matelot gémissait tout bas, mais sans se révolter. Les portes des cabanes s'ouvraient, les enfans montraient le bout de leur nez à travers les fenêtres antiques. Peu à peu le village s'éveillait, et des faulx, des débris d'esparres, des fléaux, se montraient à nous çà et là. Rien n'est plus dangereux que cette population qui habite le Cove, espèce d'étang boueux que la nature, par caprice, a jeté sur un promontoire. Aussi n'eûmes-nous rien de plus pressé que de faire marcher notre conquête au pas de charge, sans attendre que les murmures, les signes de mécontentement, les jurons étouffés qui sortaient des cabanes pendant que nous traversions le village, se changeassent en révolte. La première impression avait été contraire à nos victimes. Mais deux jeunes filles ayant aperçu leurs fiancés parmi cette troupe captive, commençaient à allumer les passions de leurs pères et de leurs frères, ce qui nous fit battre en retraite au plus vite.

Voilà notre vaisseau recruté. Les matelots que j'avais attirés dans le piége étaient excellens, et deux jours après (telle est la nature de l'homme de mer), ils ne m'en voulaient pas le moins du monde. La joie fut grande

parmi notre état-major; nous nous mîmes aussitôt en mesure de rallier l'escadre, et de nous diriger vers les côtes septentrionales de l'Amérique où nous allions disputer quelques lambeaux de terre aux habitans de l'Union.

A peu près à trois cents milles des Barbades, notre vaisseau roulait comme le diable au milieu d'une obscurité profonde, quand nous aperçûmes la flamme bleue des signaux du commodore qui nous ordonnait de réunir soigneusement notre convoi et de nous tenir près les uns des autres. Les signaux furent répétés de vaisseau en vaisseau, mais je remarquai que, sous notre avant, un gros navire ne bougeait pas et ne faisait aucune des manœuvres commandées. On le héla; pas de réponse. On répéta les signaux: il était sourd et aveugle. On prit le porte-voix : deux ou trois mots de mauvais anglais nous prouvèrent qu'on ne nous comprenait même pas.

« Diable! diable! cria le capitaine. Il y a là quelque chose qui va mal. Tout ceci m'étonne. Une chaloupe en mer! Et si mes gaillards ne veulent pas répondre, nous allons les saluer de la bonne façon. »

Le navire suspect, au lieu de manœuvrer et de répondre, se balançait sur les flots comme un homme ivre, comme si personne n'eût tenu le gouvernail. La nuit était très-obscure et nous courions risque d'aller donner contre ce diable de bâtiment muet. Tout-à-coup il rompit le silence, un grand bruit s'éleva de ses écoutilles et de son pont : il semblait qu'une lutte avait lieu dans l'intérieur. Enfin une voix forte cria en anglais :

« Nous sommes pris par..... »

La voix s'éteignit tout-à-coup. Nous entendîmes le retentissement d'un corps jeté dans l'eau, et une autre voix cria très-distinctement.

« Un corsaire français s'est emparé de nous! » .....

A ces mots succéda un grand coup semblable à celui de la hache du boucher qui tombe sur la tête du bœuf.

« Tout le monde debout, cria le capitaine! Qu'on dégage les caronades. Chargez ces canons; et vous, cria-t-il en prenant son porte-voix, gens de l'équipage anglais, descendez dans l'entre-pont! Nous allons vous lâcher une fameuse bordée! »

Le vaisseau muet n'attendit pas l'arrivée de nos bordées; il se rendit. Aussitôt seize hommes dont je faisais partie, ainsi que le lieutenant en second, montèrent dans la chaloupe et sautèrent à bord du navire capturé. Il faisait toujours nuit noire.

« Diable! qu'est-ce que cela, cria le lieutenant dont le pied venait de heurter contre un objet qu'il cherchait à reconnaître et qu'il repoussait? »

Nous nous baissâmes. C'était un cadavre dont la tête fendue d'un coup de coutelas était baignée dans le sang. A quelque distance de là, nous rencontrâmes le quartier-maître, dont les deux poignets, ramenés sur son dos, avaient été enchaînés avec tant de violence à l'un des mâts, que le sang dégouttait de ses ongles.

« Un schooner, sans lettres de marque, nous a capturés et nous a traités comme des chiens, cria le contre-maître quand nous le détachâmes; l'équipage est en bas, dans la cabine.

— Et vos camarades, où sont-ils?

— A fond de cale, exceptés les deux hommes qui vous ont hélés : l'un est maintenant sous vos pieds, et l'autre sert de pâture aux requins. »

Nous descendons, nous ouvrons la cale et nous y trouvons seize hommes que nous armons de piques et de coutelas.

« Quel est cet autre vaisseau là-bas sous notre vent, demanda le lieutenant au contre-maître? »

Ce dernier n'avait pas encore répondu, lorsqu'un coup de mousquet parti du brick nous avertit que le capitaine ne dormait pas.

« Nous sommes maîtres du vaisseau, cria le lieutenant.

— Bien ! bien ! hissez deux fanaux à votre mât de misaine, et le fanal bleu à votre beaupré ; serrez la flotte ; demain matin je reconnaîtrai la voile suspecte que j'entrevois là-bas derrière vous. »

Tout fut exécuté. Nous remîmes l'équipage capturé en possession du navire, et nous nous rangeâmes le plus près possible de la flotte. Pendant que les prisonniers délivrés s'occupaient de la manœuvre, le capitaine descendit dans la cabine ; je le suivis de près, le pistolet et le coutelas au poing. Non, jamais je n'oublierai la scène qui s'offrit à moi quand j'entrai. La cabine était celle d'un vaisseau de cinq cents tonneaux, très-élégamment meublée : draperies éclatantes, moulures d'or, rideaux de damas, parquet en acajou. Deux lampes d'argent suspendues au plafond se balançaient avec le tangage, et brillaient dans une multitude de petits miroirs qui ornaient les panneaux. Tout au fond de la cabine, un enfoncement destiné à recevoir un poêle dans les tems froids était occupé par un beau piano de bois d'érable, sur lequel se trouvaient jetés un chapeau de femme orné d'un voile de blonde, une ombrelle verte et une paire de gants encore arrondie par la forme de la main qui les avait quittés. Au milieu, le grand mât qui traversait la cabine servait de colonne : sculptée avec un soin curieux, dorée sur ses cannelures, elle se terminait par une pomme de pin en or, dont les rameaux serpentaient au loin sur le plafond et couraient le long des trumeaux dorés. Sur une table d'acajou, le souper était servi : on y remarquait des carafes de cristal, de la vaisselle plate et des mets recherchés ;

mais tout était en désordre. Quelques fragmens de bouteilles brisées jonchaient le parquet; les assiettes et les plats étaient renversés: tout portait les traces d'une scène violente. Le capitaine, étendu sur deux chaises et la tête pendante, avait les mains garrottées derrière le dos, et la bouche fermée par un bâillon; sa respiration embarrassée et bruyante, ses yeux hagards et convulsifs, sa figure rouge comme la pourpre, annonçait qu'une artère s'était rompue dans sa poitrine ou dans sa tête. Nous le dégageâmes aussitôt, on le saigna, et il fut transporté dans un hamac: c'était un homme athlétique. Nous ne pûmes le sauver, il ne prononça pas un mot et expira un quart d'heure après notre arrivée.

Attachés à leurs fauteuils dans la cabine, quatre Anglais vêtus de noir, et qui semblaient appartenir aux premières classes de la société, n'avaient pas dit un mot depuis qu'ils nous avaient vus. Nous les délivrâmes. Devant nous, vis-à-vis le piano, sous la lumière des deux lampes qui les frappaient à plein, six hommes debout, au visage patibulaire, se tenaient les bras croisés et nous faisaient face. Trois d'entre eux étaient des mulâtres, de petite taille, mais musculeux: un quatrième était Américain du Sud, aux cheveux noirs, plats et fins, à la figure osseuse et carrée. Ces quatre hommes n'avaient pour tout vêtement que des pantalons de toile. Ils nous regardaient, les bras croisés et en silence, comme s'ils se fussent résignés à leur sort et qu'ils l'attendissent avec le calme du désespoir.

Les deux derniers étaient Français. Ceux-là s'appuyaient négligemment sur la muraille comme s'ils eussent été dans un salon et qu'ils eussent admiré les danseurs d'un quadrille. Des ceintures de soie jaune leur serraient les flancs, un toquet à la béarnaise enrichi d'or retombait sur leurs fronts, et de petites vestes de chasse bleues, à boutons

d'or, complétaient leur uniforme. Ces brigands, qui avaient toutes les manières de gentilshommes français, portaient d'énormes favoris, de longues moustaches, et l'un d'eux, dont la lèvre était fendue au-dessous du nez, louchait étrangement. Il y avait du courage et de la force dans le sang-froid avec lequel ils nous accueillirent. Devant eux, sur la table, au milieu de l'argenterie et des couverts, ils avaient placé leurs poignards, leurs pistolets et leurs coutelas, la pointe de leur côté et le manche tourné vers nous en signe de reddition. Nous les chargeâmes de menottes, ils ne sourcillèrent pas.

« C'est bien, dit le lieutenant, qu'on les mette à la cale. Maintenant, songeons à nos pauvres compatriotes. »

C'étaient des gens peu accoutumés au danger, de jeunes nobles qui allaient aux Indes pour y exploiter les positions lucratives que le gouvernement distribue à ses favoris. L'impression que produisit sur eux leur délivrance inattendue fut extraordinaire. L'un d'eux dansait une gigue, l'autre chantait un air d'opéra, un troisième pleurait comme un enfant. Le dernier me prenait pour le capitaine corsaire, et me priait de ne pas le tuer. Mais, grand Dieu ! quand nous tirâmes un rideau qui cachait le canapé, en face du piano, au fond de la chambre, quel spectacle s'offrit à nous ! Une jeune fille de la plus rare beauté, qui respirait encore, mais dont la tête couverte de sang, dont les cheveux épars, dont les vêtemens souillés, révélaient d'affreuses scènes de violence, se trouvait étendue sur le sofa : c'était quelque chose de hideux. L'écume sortait encore de ses lèvres pâles : à travers sa chevelure noire comme le geai, on voyait briller ses regards que le délire allumait. Tantôt une prière incohérente, tantôt un éclat de rire hystérique, puis un long gémissement étouffé, puis des pleurs, des sanglots, des étreintes convulsives.... Nous la regardions

en silence ; elle finit par rouler sur le pont comme si elle eût été morte. Depuis ce jour, la malheureuse enfant ne recouvra pas la raison ; ce fut en vain qu'on lui donna tous les soins nécessaires : la mort de son père, capitaine du vaisseau capturé, la relégua pour le reste de sa vie dans une maison de fous. Quelle destinée !

Nous laissâmes aux Barbades les six misérables dont le procès fut bientôt fait. Nous embarquâmes la jeune fille dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Angleterre, et nous passâmes quelque tems dans la baie. Pour des Européens, c'est une étrange chose, il faut l'avouer, que de voir ces villes bâties de terre cuite, toutes blanches et vertes, peuplées de figures noires qui se dessinent et font tache sur les murailles blanches, et ces créoles fashionables qui, dès le matin, parcourent la ville revêtus de leurs plus beaux costumes. Le tems, il est vrai, se passe agréablement aux Barbades. Ce sont d'interminables dîners, des bals fort différens de ceux d'Europe. On y trouve une multitude d'inventions curieuses pour vivre aussi agréablement que possible ; je ne citerai qu'une de ces inventions : un moulin ou ventilateur, placé à l'une des fenêtres de la salle à manger, met en mouvement une petite pompe qui puise, dans un vase de fer-blanc, de l'eau salpêtrée. Au-dessous du vase sont placés, dans du coton humecté, les bouteilles et les flacons. Cette eau, qui entretient la fraîcheur de l'appartement, parcourt un tube circulaire et revient tomber à travers de petits trous dans ce même vase de fer-blanc, dont le fond est garni de salpêtre et de sel de nitre. Oh ! qu'ils vivent bien aux colonies, et qu'ils tirent bon parti de toutes les jouissances qui leur sont offertes !

Peu de jours nous conduisirent à la Jamaïque. Je retrouvai cette jolie ville de Kingston avec sa grève couverte

de sable fin, ses jolies maisons pittoresques, ses marchands affairés, ses grilles de fer destinées à protéger la tranquillité des habitans, et à les séparer de la rue. Le lieutenant avait des lettres à remettre à l'amiral, mais il fallait d'abord parvenir jusqu'à l'agent maritime, ce qui n'était pas chose facile. L'heure du dîner venait de sonner et les Kingstoniens souffrent avec peine qu'on les trouble dans leurs plaisirs.

Nous ébranlâmes la grille, nous appelâmes, mais inutilement. Enfin un de nos nègres découvrit un fil d'archal terminé par un anneau, et qui devait aboutir à une sonnette. En effet, une clochette bruyante fut mise en vibration dès que nous eûmes touché le fil d'archal, mais son retentissement n'éveillait que les échos, et personne ne répondait. A force de remuer la grille, nous trouvâmes sur la gauche quelques barreaux qui s'ouvraient d'eux-mêmes, et qui servaient d'issue; six larges degrés de marbre nous conduisirent à une première cour carrée sur laquelle ouvrait une antichambre ou vestibule. Nous y pénétrâmes. Ces satrapes des Indes-Occidentales vivent comme vivait autrefois Darius, et jusqu'à leurs esclaves ne daignent pas se déranger au milieu de leurs repas. La mulâtresse et deux jeunes filles, assises à la même table qu'elle, daignèrent à peine soulever la tête pour me répondre. Leur activité gastronomique continuait à se déployer en notre présence, et ce ne fut qu'à la troisième ou quatrième interpellation que la demi-négresse nous dit :

« Monsieur est chez lui ; mais il dîne !

—Très-bien ; dites-lui qu'un officier de *la Victoire*, brick de S. M. Britannique, a des dépêches à communiquer à l'amiral.

— Ah ! messieurs, dans ce cas-là vous pouvez me suivre. »

Nous traversâmes une galerie, et nous nous trouvâmes au pied d'un escalier d'acajou massif, fort mal éclairé, et garni d'une balustrade singulièrement sculptée.

« Dites à votre maître, cria la mulâtresse du bas de l'escalier, qu'il y a des messieurs de la marine qui le demandent. Allons, Toby, dépêchez-vous! »

Comme nous ne recevions pas de réponse, nous montâmes. Arrivés au premier étage, nous fûmes témoins et auditeurs d'un combat singulier, dont le second étage était le théâtre. Un nègre robuste, dont les dents blanches s'acharnaient sur une cuisse de chapon, fuyait devant un de ses camarades armé d'une énorme cuiller d'argent. Ces deux hommes, dont l'un portait sur sa tête une manne remplie de comestibles, fuyait d'un pas si rapide, qu'il se culbuta sur moi, et me renversa à mon tour sur la mulâtresse. Le nègre persécuteur, rencontrant tous ces corps entassés dans l'obscurité, tomba sur eux; et ce fut un étrange spectacle, quand le maître de la maison, appelé par tout ce tapage, quitta la table une bougie à la main et nous vit tous arrosés de sauce, noyés dans des flots de soupe à la tortue, couverts de gelée de confitures et de vins précieux. C'était un abominable chaos de tous les liquides et de tous les solides qui peuvent servir à la nourriture de l'homme. Au lieu de plaindre notre malheureux sort, le maître de la maison appela ses convives; de grands éclats de rire jaillirent de tous côtés; je ne savais quelle contenance faire, mais le lieutenant qui n'ignorait pas le goût très-vif que les habitans des colonies ont pour les farces même les plus vulgaires, se releva plus semblable à un triton ou à une néréide qu'à un officier de marine, et se joignit aux longs éclats de rire de la troupe. Ce ne sont pas des plaisanteries de bien bon ton, mais sans elles un colon se croirait privé du plaisir le plus délicat.

Nous changeâmes de vêtemens, et nous pénétrâmes dans une salle à manger, que des girandoles de cristal éclairaient, et où se trouvaient réunis une douzaine de convives, la plupart militaires, mêlés à quelques hommes de loi.

« Vous venez d'être témoins, s'écria le maître de la maison, en nous voyant entrer, d'une des plus grandes atrocités dont ces parages soient le théâtre. Oui, comme le disent ces éloquens philantropes qui s'élèvent contre l'esclavage des noirs nous sommes tous des Sardanapales, des monstres de luxure et de prodigalité ; nos ébats eux-mêmes sont mêlés de barbarie ; nous aimons à voir deux pauvres nègres se disputer un os de poulet ou une cuisse de canard. Oui, continua-t-il, en se levant et étendant ses bras d'une manière pittoresque comme le St. Paul de Raphaël, l'humanité, la philantropie, la philosophie, la religion, s'élèvent à la fois contre de pareilles horreurs ! Un misérable Africain, ravalé jusqu'à la condition d'une brute, et forcé de se battre avec son compatriote pour servir aux amusemens du maître, ô atrocité ! »

En disant cela, l'orateur faisait semblant d'essuyer des larmes factices et faisait des gestes si ridiculement pathéthiques, que personne d'entre nous ne put s'empêcher de pousser de longs éclats de rire. La plupart des convives se retirèrent dans un état fort équivoque, et sur les quatre heures du matin nous nous retrouvâmes chez nous, c'est-à-dire à bord de *la Victoire*. Un marin n'a pas d'autre chez-soi que le pont du navire. Nous fîmes voile aussitôt, et nous approchâmes des parages de Nassau.

La nuit était belle, la lune brillait. Les officiers cherchaient dans leurs malles les beaux habits et le linge éclatant de blancheur qui devaient produire tant d'effet le lendemain, et seconder la séduction opérée par leurs grâces

personnelles. Au milieu de cette occupation agréable, une balle siffle dans nos cordages et tout le monde est sur le pont.

« Un petit schooner à tribord! s'écria le capitaine de l'avant. »

A peine avait-on répondu, qu'une seconde balle troua notre voile de beaupré. Nous étions déjà bord à bord avec *le Pygmée*, qui nous insultait; le capitaine prit son porte-voix.

« Schooner, amenez pavillon, ou je vous lâche une bordée qui vous enverra servir de pâture aux requins. Amenez, nous sommes le brick de S. M. Britannique, *la Victoire.* » Hélas! ce pauvre petit schooner portait les mêmes couleurs que nous; il s'était trompé, et lorsque le capitaine qui avait commis cette méprise et qui avait cru voir en nous un croiseur américain, vint à notre bord, on le tança d'importance.

Le lendemain soir, nous jetâmes l'ancre à Nassau, pour nous diriger ensuite vers les Bermudes. Quatre jours après, nous découvrîmes une voile sous le vent; nous lui donnâmes la chasse, et après l'avoir chauffée assez vigoureusement, nous l'abordâmes. C'était un vaisseau suédois de Charlston, frété pour le Hâvre. Nous ne trouvâmes dans les papiers du navire rien qui prouvât que ce fût la propriété de l'ennemi; l'équipage fut renvoyé libre, et peu de temps après qu'il nous eût quittés, une chaloupe, se détachant, nous apporta une petite caisse remplie de pommes de New-York, présent que le capitaine Williamson des États-Unis offrait, disait le matelot, au capitaine du sloop *la Victoire*. La petite caisse était diablement lourde, et il nous sembla que la reconnaissance du capitaine suédois-américain avait bien pu glisser au milieu des pommes quelques fruits plus précieux.

Comme nous continuions notre route, de grosses lames d'eau venaient frapper notre proue. Le lieutenant de quart, averti de cette singularité, monta sur l'avant et je le suivis. Une écume blanche et tourbillonnante venait se briser sur nos œuvres-vives.

« D'où diable çà peut-il venir? s'écria le lieutenant; il n'y a pas d'écueil de ce côté. »

De moment en moment un cercle d'écume se formait, et vous eussiez dit que la mer, dans un espace de cent toises ou environ, était agitée et soulevée par un mouvement intérieur. C'était un sifflement, un bouillonnement, un blanchissement étrange à voir. La colline d'eau écumeuse marchait devant nous sous le vent et se gonflait à mesure qu'elle avançait.

« Tiens, dit un mousse, elle grandit, et un long tube se place à son sommet.

En effet, au-dessus de la montagne d'eau, toujours écumante, une colonne torse s'allongeait de minute en minute. Les rayons du soleil venaient se jouer comme dans un prisme, et vous eussiez dit un animal vivant, une énorme sangsue dont la tête se perdait dans les nuages.

« La chaloupe canonnière est-elle sur l'avant? cria le capitaine.

— Oui, capitaine.

— Le canon est-il chargé?

— Oui, capitaine.

— Lofez un peu. Bien...... faites feu. »

Le boulet tomba tout au milieu de l'avalanche. Ce grand pilier noir formé de vapeurs chancela, se disloqua, tomba, et se confondit bientôt avec l'Océan d'où il était sorti. Une minute après, il ne restait pas la moindre trace de ce phénomène extraordinaire.

Il fallait entendre nos matelots expliquer à leur guise et commenter à qui mieux mieux cette apparition surnaturelle. Pendant deux jours aucun événement remarquable ne mérita d'être inscrit sur mon livre de *loch*; mes lecteurs exigeraient-ils que mon exactitude leur tînt compte d'une ou deux punitions sévères infligées à de jeunes mousses voleurs de poudre, et qui s'avisaient de fabriquer des fusées dans le vaisseau? d'un torticolis que me valut l'imprudence avec laquelle je m'endormis sur un paquet de cordages, et de quelques autres circonstances qui offrent à peu près le même intérêt? Laissons ces détails aux romanciers que leurs libraires persécutent et qui ont besoin de remplir trois volumes de toutes les sornettes que leur imagination peut inventer.

Le lendemain matin, je dormais encore, quand le bruit du tambour m'éveillant, je montai sur le pont et le trouvai encombré d'une foule confuse, qui se culbutait pour obéir aux ordres du capitaine. Un vaisseau, portant toutes ses voiles, se montrait à l'horizon. Des groupes sombres de matelots se formaient près des caronades; toutes les lunettes des officiers étaient braquées sur le pont. Quel était ce navire? Un des nôtres? Un vaisseau de guerre américain? Les avis étaient partagés à ce sujet. Quand il nous aperçut, il mit dehors toutes ses petites voiles; la chasse commença; bientôt il reconnut que le sloop *la Victoire* ne se laisserait pas aisément dépasser par un vaisseau marchand de Charleston. Après quelques bordées, auxquelles il ne répondit pas, il amena pavillon; c'était *le Vampire*, vaisseau américain, de quatre cents tonneaux et frété pour Bordeaux. *Hourra! hourra!* la prise était magnifique. Quinze de nos hommes et un lieutenant allèrent prendre possession du *Vampire*, et *la Victoire* triomphante traîna après elle sa

nouvelle prise. Pendant trois jours nous la touâmes sans accident ; le ciel était sombre et la mer grosse, mais aucun événement ne mérita notre attention spéciale.

Peu à peu le tems devint décidément mauvais ; au lieu de nous dessaisir de notre conquête, nous ne cessâmes de la tenir enchaînée. Vers minuit, un grand cri se fit entendre ; notre poupe avait heurté la proue du *Vampire*, ce dernier avait tourné sur lui-même, et les deux vaisseaux se rapprochant, leurs flancs ne tardèrent pas à se froisser. C'était une confusion inexprimable. Officiers de crier, matelots de jurer, mâts de craquer, agrès de se rompre. Ces deux masses, enchaînées l'une à l'autre, et qui, balancées, secouées par les flots, se portaient des coups réguliers ; ces deux géans, qui se battaient dans la mer, faisaient un bruit épouvantable.

« Adieu ! m'écriai-je, adieu, mon beau vaisseau *la Victoire !* Thomas Cringle et toi, vous allez descendre dans ces abîmes ouverts !

— Silence, vous autres, cria le capitaine, embouchant son porte-voix ! taisez-vous, mouettes de terre, et attention au commandement ? »

Je ne répéterai pas ici, pour l'édification et l'ennui de mes lecteurs qui ne sont pas marins, la manœuvre fort belle et très-bien exécutée qui nous dégagea de ce mauvais pas. L'alliance fatale des deux navires se termina par un heureux divorce, et après dix jours de traversée, par un très-mauvais tems et une fort grosse mer, nous jetâmes l'ancre, suivis du *Vampire*, dans le *trou de cinq brasses*, hors du hâvre de Saint-Georges.

A peine l'ancre était-elle jetée, une bourrasque violente balaya toute la mer. Grâce à l'asile que nous avions trouvé, les flots étaient calmes autour de nous, le vent soufflait à peine sur le pont ; mais au-delà de cette nappe

d'eau qui nous environnait, un immense rideau d'écume bouillonnante, de montagnes liquides et s'entrechoquant, de lames gigantesques et bouleversées par de nouvelles lames, s'étendait à perte de vue. C'était un spectacle admirable, et je ne me rappelle aucune perspective maritime qui l'égale en beauté; nous contemplions avec plaisir cette transition singulière du calme le plus profond à la tempête la plus violente. Dans nos agrès les plus élevés le vent hurlait avec fureur; les cèdres qui couronnaient les collines pliaient et se brisaient sous ses efforts; dans la baie que nous occupions, le repos le plus absolu régnait. Un moment de calme nous permit d'aller à la bouline jusqu'aux *Étangs*, où nous fîmes relâche. J'obtins huit jours de congé, que je mis à profit de mon mieux.

Les *Bermudes* sont, comme le savent les géographes de terre ferme, un groupe d'îles, ou plutôt d'îlots, d'un aspect si bizarre, que, sans les avoir vus, il est difficile de s'en faire une idée, et qu'après les avoir visités on ne sait quels termes employer pour les décrire. Cela ressemble à peu près au casse-tête chinois; supposez que le morceau de carton, subdivisé en mille fragmens bizarres, soit la terre, et que les sinuosités des découpures soient les innombrables ruisseaux d'eau salée qui sillonnent le sol dans toutes les directions imaginables : telles sont les *Bermudes*. L'orage y est en permanence, et pour ne pas être emporté dans la mer, il faut qu'un homme emploie mille précautions ailleurs superflues. Invité à un bal donné par mistriss Terry, qui habite l'île capitale, Hamilton, je fus obligé de passer trois bras de mer. La ville de Saint-Georges semble taillée dans le plâtre; on ne peut la regarder en plein midi. Quant à la population, les femmes dont Thomas Moore a vanté les charmes, sont, en général, fort jolies; les hommes ont une étrange coutume qui les dis-

tingue de tous les autres peuples, celle de fermer un œil et de cracher toutes les fois qu'on leur parle ou qu'ils vous parlent : double tic assez désagréable, et contre lequel on sait que les Anglais ont une profonde aversion.

Imaginez trois cent soixante ou trois cent soixante-cinq îles d'un acre d'étendue, découpées comme avec le ciseau, sillonnées de ruisseaux, de criques et de baies dans toutes les directions, chaque île ayant à son centre une petite maison rouge, un petit jardin, une population de petits enfans au teint de cuivre; tout à l'entour une eau limpide comme un miroir, enfin un mélange de végétation et d'aspects maritimes qui réjouit l'œil et qui le surprend. Nous parcourûmes dans un bateau tous les méandres qui circulaient dans ce labyrinthe d'îlots. De jeunes dames bermudiennes faisaient partie de l'équipage, et nous passâmes près de deux heures avant d'atteindre l'île et la maison où nous étions invités à dîner, quoique cette île et cette maison ne fussent pas à un mille du point de départ. Joyeuses furent nos soirées quand nous nous trouvâmes aux Bermudes, et le seul accident désagréable dont j'eus à me plaindre fut la perte de deux ou trois chapeaux cirés que le vent, dominateur éternel de ces parages, eut l'impolitesse de m'enlever et qui voguent malgré moi sur le vaste Océan.

Quinze jours après, nous mîmes à la voile, escortés par la frégate *le Rayon*, avec un convoi de trois vaisseaux de transport et quelques navires marchands frétés pour les Indes-Orientales. Le vent soufflait avec violence sur ces îles, qui semblent prédestinées à un orage de tous les jours et de tous les tems. A peine avions-nous perdu de vue la terre, une bourrasque furieuse vint à souffler. Il fallut fermer toutes les voiles. C'était une vraie brise de nord-ouest, terrible et calme comme la Méduse antique. Pas

un nuage au ciel. Le tonnerre mugissait et la lune brillait d'un éclat plus pur que jamais. Cependant il fallait nous voir, navires marchands, vaisseaux de guerre, bateaux de transport, ballottés entre ces montagnes écumantes, nos vergues ployant comme des roseaux, incapables de distinguer nos voisins, aveuglés par les nappes d'eau dont le rejaillissement nous couvrait. Pendant un instant j'aperçus le pont d'un bateau de transport, et tous ces pauvres diables de soldats qui jamais n'avaient vu la mer, et qui, n'ayant pas le pied marin, se culbutaient les uns les autres. C'était le seul fragment comique d'une scène assez tragique pour nous tous, et où il s'agissait de la vie.

Le lendemain matin, la brise continua. La frégate *le Rayon*, forcée d'abattre tous ses mâts, offrait un spectacle pitoyable. Vous l'eussiez vue lutter péniblement contre les vagues : tantôt montrant à nu vingt pieds de sa proue, tantôt se plongeant dans un gouffre où se perdaient et disparaissaient à l'œil ses mâts, sa carène et ses agrès. Les vaisseaux de transport n'étaient pas en meilleur état ; quant aux navires marchands, on ne les découvrait plus nulle part.

Le lendemain le vent se calma, et nous ne vîmes plus qu'un horizon bleu clair, une mer blanchâtre, et des lames d'eau d'un vert pâle. Chacun répara de son mieux ses avaries, et le commodore nous donna le signal de mettre une chaloupe en mer et d'envoyer des hommes à bord du navire démâté, pour relever ses mâts et le calfater aussi bien qu'il était possible.

Je faisais partie de cette expédition, et ce ne fut pas sans peine que neuf matelots et moi, nous finîmes par monter à bord du navire invalide. Mes hommes avaient un profond mépris pour le vaisseau de transport. A les entendre, ce n'est pas un navire, mais seulement une boîte

d'écrevisses ; tel est le sobriquet dont ils le flétrissent. Accoutumé à l'admirable discipline d'un vaisseau de guerre, je fus scandalisé, je l'avoue, des irrégularités sans nombre, des inexactitudes de service, du désordre et de la confusion qui régnaient sur le vaisseau démâté. Je restais appuyé sur une caronade, plein de mépris, je dois le dire, pour les habitudes incivilisées du nouvel équipage au milieu duquel je me trouvais ; mais jugez de mon chagrin, lorsque je vis *la Victoire*, mon beau vaisseau, celui que j'avais habité depuis si long-temps, mes pénates, s'éloigner à toutes voiles, chargé de donner la chasse à une corvette que l'on apercevait au sud-est.

Les réparations du vaisseau marchaient lentement, et pendant ce tems nous fîmes connaissance avec son équipage. Le progrès des connaissances utiles l'avait envahi. Le capitaine jouait de la flûte, sans se soucier beaucoup ni du ton, ni de la mesure. Trois lieutenans et six subalternes faisaient exactement le journal de leurs traversées dont ils prétendaient enrichir la bibliothèque des voyages. Après dîner, le pont du navire en réparation était devenu le théâtre d'une véritable séance d'académie de province. L'un nous lut une narration, l'autre nous fit cadeau de quelques réflexions philosophiques, et le capitaine entremêla tout cela d'une contredanse chargée de deux dièzes, et qu'il jouait en *si* bémol.

« Capitaine, cria le contre-mai re, une voile sous le vent !

— Eh bien qu'elle approche. »

En effet, elle approcha, mais lentement comme si elle eût voulu se glisser jusqu'à nous sans être aperçue, ou du moins attendre la nuit.

« Que diable! cria le capitaine, ceci me surprend......

mais voici un coup de canon du commodore et des signaux.... Que veut-il nous apprendre ? A-t-il peur ? Ne sommes-nous pas en force ?.... Un second coup de canon. Quels sont ces signaux?..... Ah! une voile ennemie au nord-ouest. Bien, très-bien ! ils vont nous trouver. Qu'ils s'approchent seulement.

Nous voici tous sur le pont. Le schooner bondit en s'avançant vers nous à travers les lames d'une mer houleuse ; ses voiles blanches resplendissaient aux clartés de la lune ; ses flancs d'ébène se dessinaient sur l'écume blanche des flots, semblables à un albatros dont l'aile blanche et noire sillonne la mer dans la tempête. C'était un schooner américain excellent voilier, l'un des plus forts de sa classe, et qui, nous ayant pris sans doute pour un navire marchand démâté, espérait nous séparer du convoi et s'emparer de nous. Il portait six canons à son bord et deux grandes couleuvrines montées sur pivots.

Le pont était couvert d'hommes armés de pics et de coutelas. Nous étions si près d'eux, que nous voyions clairement les pistolets de nos assaillans, le porte-voix du capitaine et du lieutenant de quart debout sur le tillac. Tous nos canons furent chargés à mitraille. Chacun se mit à son poste. Nos trois cents soldats se couchèrent sur le pont, de manière à n'être pas aperçus. Nous attendîmes ainsi.

« Pourquoi diable ne font-ils pas feu ? me demanda le capitaine.

— Ils ne veulent pas donner l'alarme au commodore, leur intention est d'arriver jusqu'à nous sans être aperçus.

— Pauvres gens, ils ont compté sans leur hôte ! Qu'on ne fasse pas feu avant que j'en aie donné le signal ; je le défends absolument. »

Le mot d'ordre passa de rang en rang. Bientôt le schoo-

ner fut à une demi-portée de notre bord, silencieux comme le tombeau, mais couvert d'une foule de matelots qui nous observaient sans souffler.

« A nous! maintenant, cria le capitaine, feu! mes amis. »

La trompette sonne, le canon tonne, la mousqueterie gronde, nos matelots lancent leur *hourra*. Le nuage de fumée et de feu passe rapidement par-dessus le vaisseau attaqué, et me laisse apercevoir une boucherie épouvantable, une scène que je n'oublierai jamais, un massacre sans exemple. Sur ce pont naguère si peuplé, ce n'étaient que cadavres, hommes mutilés, débris affreux, sanglans, déchirés; les épis qui se courbent et tombent sous la faux, ne jonchent pas le sol avec plus de rapidité; la poussière n'est pas balayée par l'ouragan avec plus de violence. Quelques malheureux qui survivaient, se traînaient tout blessés, au milieu des cadavres, parmi les flots de sang dont le navire était baigné, qui jaillissait par les écoutilles, qui retombait en cascades sur ses flancs, et qui rougissait l'écume blanche des flots. Oh! c'était vraiment horrible! Une lutte entre des cadavres, des membres épars, convulsifs, rampant, se traînant, s'accrochant à d'autres membres en lambeaux; formant des monceaux vivans et hideux de chair humaine, des masses mouvantes informes et défigurées! Mon souvenir refuse de retracer ces images et de se reporter sur ce tableau.

Une voix sortit de ces décombres :

« Nous nous rendons! ne nous massacrez pas! »

Mais le schooner était un corsaire; et le matelot anglais, souvent traité par ces gens-là avec une barbarie atroce, n'a pas la moindre pitié pour eux. Toutes les fois qu'il les rencontre, c'est un combat à mort qu'il leur livre; il les coule bas sans scrupule. Nos canons ne se taisaient pas.

« Encore une fois, criait la même voix, nous avons amené pavillon. Vous nous massacrez! »

Vaines prières; nouvelles volées de canon. Enfin dans son désespoir, le schooner, profitant d'une brise, mit toutes voiles au vent et s'éloigna de nous, qui allions contre le vent, et qui étions forcés de suivre la flotte. *Le Rayon* nous attendait pour nous réprimander :

« Capitaine, qu'avez-vous fait? Savez-vous que mon devoir est de vous dénoncer : qu'est-ce que cela veut dire?

— Capitaine, répondit le délinquant, ce maudit corsaire allait nous aborder; c'est un vaisseau très-fort, sur ma parole, et un voilier de premier ordre.

— Tenez-vous désormais dans mes eaux, monsieur, cria sévèrement le capitaine de la frégate. »

Cependant, ce vaisseau fier et superbe, qui venait de nous tancer vertement, avait à peine filé une vingtaine de nœuds, que nous le vîmes s'arrêter tout-à-coup, frémir comme un homme qui se trouve mal, trembler, vibrer, et son pont se couvrir d'une multitude empressée, inquiète, agitée.

« Lofez, cria le capitaine de la frégate; ne venez pas tomber sur moi; nous échouons, mille tonnerres! nous voilà embrochés sur un récif; nous ne nous tirerons pas de là! »

En effet, il fallut sortir des eaux de la frégate pour ne pas partager son sort; elle se débattait en vain; l'arête aiguë d'une roche à fleur d'eau venait de fendre sa quille. Elle vomissait la flamme par tribord et babord, et son canon de détresse sifflait à la surface des vagues menaçantes. Pour nous, aussi heureux que les autres vaisseaux de transport, nous avions échappé à ce redoutable banc de corail, oublié par toutes les cartes marines de l'amirauté,

qui signalent en cet endroit précisément cinquante brasses d'eau. La pauvre frégate, empalée, si je puis le dire, sur cette pointe de roc, bercée durement par les houles qui la frappaient, finit par se détacher et se remettre à flot; mais dans quel état, bon Dieu! Les chaînes des pompes retentissaient, les matelots hurlaient, des cataractes d'eau jaillissaient de toutes ses écoutilles. Bientôt le pavillon britannique, renversé, triste signal de mort, annonça l'inévitable agonie du navire: on voyait alternativement sa poupe et sa proue battre les vagues courroucées, puis ses canons tomber l'un après l'autre dans l'abîme, puis des cascades d'eau l'envahir par les sabords. Le moment fatal était venu. A la voix du capitaine, tous les effets de l'équipage furent jetés dans les chaloupes qui entouraient la frégate mourante et marchaient de conserve avec elle. Tous ses hommes descendirent l'un après l'autre, régulièrement, tranquillement et en silence. Elle s'affaissait avec une lente et solennelle majesté. Enfin le vieux capitaine, le bâton de commandement à la main, resta seul debout sur le tillac, et se découvrit; quelques larmes humectaient ses yeux.

Il venait de prendre place dans la chaloupe, quand le navire condamné, abaissant sa proue, comme un homme baisse le front dans la douleur, s'engloutit par degrés et pour jamais. L'un après l'autre nous vîmes disparaître mâts, cordages, banderoles, jusqu'à la dernière qui flotta vivement, baignée des reflets pourpres du soleil couchant, et s'évanouit. Ah! c'était un triste moment, j'en appelle aux marins qui savent de quelle pitié profonde les hommes de mer sont saisis à cet aspect. Trois fois nos nombreux matelots saluèrent d'un *hourra* lugubre le tombeau de la frégate.

« Mes hommes, cria le capitaine, *le Rayon* n'est plus :

vous allez être répartis sur les vaisseaux de transport. Mon devoir est de vous dire que vous n'en êtes pas moins matelots de l'état, que votre service est le même, et que vous êtes toujours justiciables de la loi martiale. Sans doute, cet avertissement est inutile; mais il fallait vous avertir. »

Que les gens de terre soient incrédules, permis à eux. Il est très-vrai que cet événement fut suivi d'un accès général de mélancolie, de larmes chez les uns, de malédictions chez les autres, de douleur dans tout l'équipage. Pauvre *Rayon !* nous étions à l'ancre dans le port de Nassau, que l'on parlait avec une profonde tristesse de toi, de ta mort imprévue, de ta beauté, de ton élégance et de tes exploits.

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Nouveau méridien indicateur de l'observatoire de Greenwich. — Ce qui caractérise aujourd'hui la marche de toutes les sciences, c'est leur tendance vers un but d'utilité immédiate. Le savant, en poursuivant le cours de ses spéculations, songe aussi à l'application qu'il pourra faire des résultats qu'il espère obtenir. Ses découvertes ne restent plus ensevelies dans les archives d'une académie ; il les communique, il les propage, et cet empressement qu'il met à les publier, tourne au profit de la science dont il agrandit la sphère. Ces réflexions nous sont suggérées par le nouvel appareil que viennent d'adopter les directeurs de l'observatoire de Greenwich pour faire connaître, à une grande distance et d'une manière précise, le moment où le soleil passe au méridien de Greenwich. On sait que c'est sur le méridien de cet observatoire fondé par Charles II, en 1675, d'après les indications d'un Français nommé Saint-Pierre, que toutes les observations sidérales et hydrographiques sont calculées en Angleterre ; aussi était-il important que l'instant de ce passage fût exactement connu.

C'est un appareil fort simple, et qui cependant résout beaucoup de difficultés. Au-dessus de l'une des tourelles de l'observatoire de Greenwich on a élevé un grand mât

dont l'extrémité est terminée par une croix. Quelques minutes avant l'heure de midi, on hisse jusqu'à la hauteur de la croix un globe de huit pieds de diamètre, et, au moment même où le soleil passe au méridien, on laisse tomber le globe : c'est cette chute qui annonce aux observateurs que le passage vient de s'effectuer. Dans quelques observatoires, pour indiquer cet instant, on hisse un petit pavillon ou bien on a recours à l'explosion d'une petite pièce d'artillerie; mais ces moyens sont très-défectueux, car, suivant la direction du vent, le pavillon reste invisible, ou le bruit du canon est imperceptible; tandis que ce globe immense, exposé à l'avance aux regards des observateurs, et tombant à l'instant même, ne laisse aucun doute, et quelque temps qu'il fasse, avec ses proportions gigantesques il est toujours visible.

Au reste, les astronomes étrangers à l'observatoire, les horlogers, les fabricans de chronomètres, et les capitaines de vaisseau en partance, se sont empressés d'applaudir à cette nouvelle mesure.

Le grand hydrophile. — Cet insecte, doué de dispositions belliqueuses, d'un appétit carnivore très-prononcé, est pourvu d'armes qui deviennent promptement mortelles pour ses ennemis, et dont il se sert avec la plus grande férocité. Durant le mois de mai, on rencontre fréquemment son nid qui ressemble assez à un œuf renversé, car il est composé d'une poche qui a la forme d'un sphéroïde aplati dont le grand diamètre a trois quarts de pouces, et le petit un demi-pouce; il s'en élève une corne courbée, longue d'un pouce, et terminée par une pointe. Au lieu de queue l'animal possède une paire de nageoires qui se meuvent de droite à gauche et de haut en bas avec la plus grande agilité. De ces nageoires sort un fluide blanc

et gélatineux qui sert à former le nid ou la poche aux œufs, et que l'animal met huit heures à construire. Le tissu extérieur est formé d'une espèce de pâte fluide et glutineuse, qui, par la dessiccation, présente une enveloppe imperméable à l'eau. La seconde couche, celle qui se trouve en contact avec les œufs, est une espèce de duvet très-fin et d'une grande blancheur, qui les empêche de se heurter réciproquement. Le tissu de la corne est une substance soyeuse, brillante et poreuse, et ressemble beaucoup aux cocons des papillons.

A sa base est une ouverture destinée à fournir une sortie à la larve lorsqu'elle est éclose ; elle est fermée par quelques filamens qui empêchent l'eau de pénétrer dans la poche ou la corne dilatée par l'air qui la remplit. Ce nid ne flotte pas en liberté sur l'eau ; l'hydrophile prend toujours soin de l'attacher à quelques plantes aquatiques. Au moyen de ces précautions extraordinaires, les objets précieux contenus dans cette petite arche n'ont rien à craindre de la voracité de leurs ennemis jusqu'à ce que les œufs soient éclos et sortent de leur berceau.

La larve nouvellement éclose croît rapidement, et, d'après une loi que l'on observe généralement chez les animaux de la classe carnivore, la tête ou les mâchoires et ses appendices se développent plus rapidement que les autres membres. Toutes les parties sont d'une transparence si parfaite, que l'on y voit facilement avec le microscope la circulation des fluides qui entretiennent la vie, aussi bien que tous les mouvemens des principales artères. Lorsque la larve a pris tout son accroissement, son corps a la forme d'un fuseau oblong ; il paraît sur ses côtés sept paires de rames, à l'aide desquelles elle se fraye une route dans l'eau avec la plus grande vitesse. Cette partie de l'animal mérite surtout d'être observée avec une attention particulière, et

d'être comparée avec les instrumens analogues, et destinés au même but, que possèdent d'autres insectes. La larve a six pieds, bien armés de pinces, une large tête, de fortes antennes et de puissantes mâchoires. En général le corps de ce petit animal est d'un brun jaunâtre, et n'a guère qu'un pouce et demi de long.

Le docteur Goring, qui a étudié cet insecte avec beaucoup de soin, dit qu'il montre un instinct extraordinaire dans la manière dont il s'empare de sa proie. Si sa victime est plus vulnérable sur un point que sur un autre, c'est toujours vers la partie faible que les premières attaques sont dirigées. Voici la manière dont il s'y prend dans le plus grand nombre de cas. L'hydrophile, nageant horizontalement, lève la tête en haut, en sorte qu'elle forme avec le corps un angle droit, position qui lui permet de surveiller tout l'espace qui est au-dessus de lui. Lorsqu'il aperçoit sa proie, il s'élève graduellement jusqu'au-dessus d'elle, la saisit avec ses pinces, et, la serrant fortement, la perce à mort avec ses mâchoires; ensuite il l'approche de sa bouche (suçoir), et a bientôt aspiré tous les sucs qu'elle contient. Mais si l'insecte que poursuit l'hydrophile est protégé par une coquille ou par une peau très-dure, qui ne lui permette pas de le faire servir facilement à sa nourriture, alors il brise cet obstacle avec ses mâchoires internes, dont il se sert comme d'une paire de tenailles, et en extrait ensuite le suc à son loisir.

A l'approche de l'hiver, l'hydrophile creuse dans la terre un trou, autour de l'étang; il s'y ensevelit et s'y change en chrysalide. Dans cette opération, la peau qui recouvre le dos se brise; la tête, les pieds et les autres membres se détachent, et il ne reste que la chrysalide qui, après quelque tems, éprouve la dernière métamorphose, et apparaît sous la forme d'un insecte parfait.

Ces insectes sont amphibies ; pendant l'été on les voit sur les étangs, à la surface desquels ils s'élèvent fréquemment pour respirer l'air frais. Ils nagent très bien, et lorsqu'ils sont couchés sur le dos, ils se délassent en tournoyant avec vitesse. Pendant le jour ils se retirent dans l'ombre ou se cachent dans l'eau, et n'en sortent que le soir ; mais, lorsqu'ils sont restés long-tems hors de l'eau, ils ne peuvent y plonger qu'avec difficulté.

Sciences Médicales.

État actuel de la médecine en Turquie.— Les médecins turcs font remonter l'origine de leurs connaissances médicales à un Arabe nommé Lochman, qui fut médecin des armées du grand prophète, et chargé par ce dernier d'enseigner les secrets de son art. Ce derviche errant fit de nombreux miracles dont la tradition a conservé le souvenir ; il communiqua les mystères de la médecine aux membres de son ordre, qui ensuite les transmirent successivement, et de génération en génération, à leurs héritiers ; car, en Turquie, la médecine est une profession héréditaire, et le fils d'un médecin turc hérite constamment, sinon du talent, au moins de la clientelle de son père. Aussi les médecins qui appartiennent à cet ordre religieux sont-ils plus habiles dans les opérations superstitieuses que dans la pratique médicale, qui pour eux se réduit uniquement à la connaissance des vertus de quelques plantes.

Tantôt ils attribuent l'origine de la maladie à la colère de la divinité, tantôt à la malice du démon ; mais ils n'ont recours à la cérémonie de la déprécation ou de l'exorcisme que lorsqu'on leur promet de bons honoraires. Quand la

somme qu'ils reçoivent répond à leur attente, alors leurs prières sont sans fin, leurs chapelets tournent continuellement entre leurs mains et ils font avaler aux pauvres malades des sentences du Coran, cousues l'une à l'autre. Lorsque ceux-ci préfèrent un médicament liquide, les mots sacrés sont écrits avec de la chaux sur une planche qu'on lave ensuite, et l'eau qui a servi à cette ablution forme une potion dont l'énergie médicamenteuse est toujours en raison des impuretés. Les Turcs, et en général tous les peuples de l'Orient, ont une grande confiance dans les amulettes : mahométans, juifs et chrétiens, tous se mettent sous leur protection lorsqu'ils sont menacés ou frappés d'un malheur. Aussi il en est peu qui meurent sans avoir deux ou trois amulettes auxquelles ils avaient confié la garde de leur existence. Les amulettes consistent le plus souvent en un morceau de papier sur lequel est écrite une phrase du Coran ou de la Bible, embellie de figures cabalistiques, plié en triangle, et renfermé avec soin dans un petit sac que l'on porte sur la peau, soit suspendu au moyen d'un cordon, soit attaché au turban ; les amulettes qui sont réputées avoir la vertu de protéger contre la balle et le poignard se vendent à des prix très-élevés.

Quelque ignorans que soient les Turcs, ils apprécient cependant avec justesse les effets de l'éducation et de l'étude. Aussi un médecin étranger, surtout s'il est Franc, jouit d'une haute estime, et est toujours appelé de préférence aux médecins du pays. Cet encouragement donné aux praticiens étrangers est la source des plus grands abus ; car comme il n'y a aucun moyen de s'assurer du degré de savoir de ces étrangers, il en est plusieurs qui, conduits par des vues sordides, abusent de la crédulité des Turcs. Ainsi, on voit fréquemment des hommes qui en Europe ne s'étaient jamais occupés de médecine, transfor-

més subitement en médecins à Constantinople. Le docteur Openheim rapporte qu'il fut invité à se trouver en consultation avec un célèbre médecin français à Smyrne, et que celui-ci lui avoua qu'il ne s'était préparé à cette profession qu'en servant à l'armée comme tambour-major. Il y avait, parmi les chirurgiens en chef de l'armée turque, un Maltais qui avait été porteur de lettres à Corfou, et un Italien, capitaine d'un vaisseau marchand qui avait fait naufrage sur les côtes de l'Asie-Mineure. Un Génois, qui avait, été compromis dans les mouvemens politiques du Piémont, et qui avait long-tems servi dans l'armée, s'adressa au docteur Openheim qui lui donna seize recettes, et avec ce bagage scientifique il se lança dans le monde et fut, quelque tems après, nommé médecin du gouverneur de Stamboul. Étrangers de tous les pays et de toutes les professions, mais surtout Grecs, Juifs et Arméniens; membres des ordres religieux de tous les cultes qui sont professés en Turquie; Bosniens, Hébreux, vieilles femmes, tous exploitent la crédulité des Turcs. Cependant, parmi les médecins étrangers, il en est plusieurs qui ont étudié, et on en cite quelques-uns qui sont d'excellens chirurgiens et d'habiles médecins, mais le nombre en est très-petit, et ils sont faciles à compter.

Il est bien pénible de voir la médecine aussi rabaissée dans un pays où les habitans ont une si haute opinion de l'art médical, et où ils sont pleins d'estime et de respect pour les médecins. Un habile médecin est presque regardé comme un saint chez les Turcs, et le mot *kekim* est la protection la plus assurée contre les persécutions politiques ou religieuses. Dans la dernière campagne contre les Russes, plus d'une fois le cimeterre du Turc, déjà levé sur la tête de son ennemi vaincu, s'est arrêté au seul cri de *kekim*. Les Grecs modernes donnent le

titre d'excellence aux médecins : en cela ils suivent les traditions du vieil Homère, qui disait qu'un bon chirurgien et un bon médecin valaient autant qu'une demi-douzaine de chefs.

Il y a un petit district de la Grèce, Sogora, dans le pachalick de Janina, où la profession de médecin est la principale occupation des habitans, dont toutes les connaissances médicales consistent en un certain nombre de recettes qui passent de génération en génération. Il sort de trois ou quatre villages de ce district un essaim de médecins ambulans qui se répandent chaque année dans toutes les provinces de l'empire ottoman. On conçoit sans peine combien ils sont ignorans. Il y a aussi un grand nombre de médecins juifs non moins ignorans que ces derniers, qui, chargés d'une besace, parcourent les villes, les bourgs et les villages, en faisant entendre sur toutes les places publiques le cri aigu de *ei kekim! ei kekim!* (un médecin! un médecin!) Lorsqu'on les consulte, ils tâtent le pouls et disent à haute voix : *Bilirin senin hostate* (je connais ta maladie). Puis ils ouvrent leur besace, donnent une pilule ou une poudre, et reçoivent en échange les remerciemens du malade et quelques pièces de monnaie.

En Turquie, un médecin apprend tout par le pouls, c'est du pouls que lui viennent toutes les indications. Quand il est arrivé, au moyen du pouls, à constater la nature de la maladie, il la fait connaître et indique l'époque à laquelle elle se terminera. Alors le malade le prie de lui donner une médecine qui produise un effet particulier et violent que l'on regarde comme la crise. Jamais un médicament n'obtient faveur auprès d'eux, et ne peut à leurs yeux être efficace, s'il ne produit un effet appréciable. Aussi les sudorifiques, les purgatifs et les diu-

rétiques sont seuls en honneur. Les Turcs aiment encore les fortes doses, afin d'obtenir des crises plus efficaces ; et en général ils préfèrent les médicamens liquides, les boissons (*sherbet*). Jamais on n'obtiendra d'un Turc qu'il prenne un vomitif, et encore moins qu'il emploie ce moyen innocent dont on use parmi nous si fréquemment, et qui n'alarme plus la pudeur depuis que l'on a inventé les clysoirs. C'est encore en vain que vous lui recommanderez de changer son régime de vie ; il ne peut concevoir l'utilité de la diète. Il n'est pas rare de les voir se soumettre, dans le mois de mai, à ce qu'ils appellent une *cure de printems*. Cette cure consiste d'abord dans l'administration d'un purgatif énergique, et ensuite dans l'usage du suc de différentes plantes, qu'ils boivent chaque jour avec une certaine quantité de petit lait ; mais de toutes les boissons destinées à purifier le sang, c'est le bouillon de vipère qui jouit de la plus haute faveur. Les vipères les plus estimées sont celles que l'on prend dans le voisinage d'Andrinople, d'où l'on en envoie de grandes quantités à Constantinople et dans d'autres parties de l'empire : on les conserve dans des vases en bois, et quand on en a besoin, on les fait sortir par le bord. Il est inutile de dire que cette opération réclame beaucoup d'art et d'adresse, ce qui n'empêche pas que le pauvre apothicaire qui l'exécute ne soit encore quelquefois mordu. La morsure est souvent dangereuse, dans quelques cas même elle détermine la mort. Lorsque l'on a fait sortir du vaisseau, sans accident, ce dangereux reptile, on lui enlève aussitôt la tête et la peau ; le reste est coupé par tranches très-minces que l'on fait bouillir dans l'eau pour en obtenir le bouillon de vipère.

Le plus efficace de tous les moyens qu'emploient les Orientaux, soit pour prévenir les maladies, soit pour les guérir, c'est le bain (*hamom*). Les frictions long-tems continuées,

les tiraillemens exercés sur les membres et sur les chairs, et toutes les opérations du massage, exercent une influence bienfaisante sur la santé. On concevrait difficilement, quand on n'en a pas été témoin, tous les mouvemens qui sont imprimés aux articulations. Un baigneur habile les tourne dans tous les sens; il vous fait éprouver dans toutes les jointures des craquemens successifs, que vous prendriez pour des luxations suivies de leurs réductions, et qui se succèdent avec une rapidité merveilleuse. Ces bains sont très-efficaces pour les maladies de la peau, la goutte, le rhumatisme. L'entrée de ces bains, dont le plan et la construction ont toujours un aspect splendide, et qui ne ressemblent nullement aux masures dans lesquelles les habitans des villes de l'Europe vont se baigner, sont cependant d'un prix si peu élevé, qu'ils sont accessibles aux Turcs les plus pauvres.

Le Turc malade fait beaucoup de promesses qu'il oublie dans sa convalescence; aussi le médecin a-t-il soin, presque toujours avant d'entreprendre le traitement d'un malade, ou de lui faire subir une opération, d'exiger d'avance la somme convenue, ou de s'en faire garantir le paiement par un contrat. Cette pièce est déposée entre les mains d'un magistrat qui peut en exiger le paiement, et dont le zèle dans l'exercice de cette fonction est stimulé par un honoraire de 10 p. °/₀ sur la somme stipulée. Il n'est pas rare cependant que le malade échappe à la justice en payant au magistrat 20 p. °/₀. Ces contrats sont destinés non seulement à assurer le paiement des honoraires, mais encore à protéger la vie du médecin, dans le cas où le malade vient à mourir; car le Turc considère le bistouri du chirurgien comme le poignard d'un ennemi, et se croit appelé à venger la mort d'un parent qui a succombé à une opération chirurgicale. En sorte que le pauvre chirurgien

est souvent obligé, afin d'éviter des conséquences plus funestes, de payer le prix du sang pour apaiser la colère des parens. Pour se mettre à l'abri de toute récrimination, le chirurgien et l'un des plus proches parens du malade se rendent ensemble chez le cadi ou chez le mufti, et obtiennent de lui une protection (*fetwa*) qui garantit le chirurgien de toute persécution, si le malade vient à mourir. Le docteur Openheim lui-même se ressentit de l'antipathie qu'ont les Turcs pour ceux qui ont pratiqué des opérations malheureuses. Après la bataille de Monastri, le 24 avril 1830, il amputa la jambe d'un delhi blessé; le delhi mourut. Quelque tems après, le docteur Openheim fut envoyé par le grand visir à Kistina pour y inspecter les recrues, et fut invité chez le cadi. Cet honnête fonctionnaire s'étant assuré que c'était le docteur qui avait opéré Soliman-Aga, le dehli, lui dit : « Vous voyez ici le père de Soliman-Aga, qui réclame de vous le prix du sang qu'il a droit d'exiger. » Mais le docteur Openheim, qui était protégé par le visir, mit le cadi à la raison.

Lorsqu'un malade meurt d'une maladie interne, le médecin qui l'a traité ne court aucun danger, à moins que le défunt n'occupât quelque place importante et lucrative. Dans ce cas, les parens et les domestiques étant privés par sa mort de leur position et de leurs émolumens, cherchent quelquefois à se venger sur le médecin, qui, dans ces occasions, évite de s'exposer à leur fureur. D'autres fois les médecins sont appelés en consultation, non pour un malade, mais pour un mort. Ce fait, qui doit paraître étrange, est cependant exact, et c'est toujours pour ces sortes de consultations qu'ils sont le mieux payés; car il est en leur pouvoir d'imposer les conditions à ceux qui les appellent. En Turquie, toutes les fois qu'un gouverneur de province, ou un mufti, ou tout autre fonctionnaire

d'un grade élevé meurt, tout ce qu'il possède passe de suite dans les coffres de l'état. Aussi il est bien important pour la famille de cacher, s'il est possible, la mort du parent jusqu'à ce qu'elle ait mis son trésor en sûreté, ou bien mieux encore, jusqu'à ce qu'elle en ait employé une partie pour obtenir des membres du divan qu'elle puisse garder le reste. On sait maintenant que le père du pacha actuel de Uskase fut enseveli quatre ans avant que sa mort ne fût officiellement déclarée. Pendant cet intervalle, son fils avait continué la gestion des affaires publiques au nom du père, dont la signature se trouvait frauduleusement apposée sur tous les documens officiels. On réclama des avis de toutes parts, on fit même venir des médecins célèbres de Constantinople; mais on ne leur permit point, comme on doit bien le penser, de voir le malade, ce qui est sans importance en Turquie, parce que l'on décrit exactement l'état du pouls.

En Turquie, chaque médecin prépare lui-même ses propres médicamens; aussi n'y a-t-il pas de pharmaciens, excepté à Constantinople et dans une ou deux autres grandes villes. La venté des drogues n'étant soumise à aucune législation, l'empoisonnement, soit par accident, soit par intention, y est très fréquent : quelquefois on pèse un médicament dans une balance encore couverte de sublimé corrosif ou d'arsenic, et souvent les ignorans praticiens prescrivent des moyens énergiques à des doses qui en font des poisons. Les cris et les contorsions des malades sont alors interprétés comme des symptômes de possession, et aussitôt on fait venir à la fois le derviche turc et le prêtre chrétien, qui procèdent simultanément, et chacun suivant son rite, à l'exorcisme. Ils ont recours aux prêtres de deux religions différentes, afin qu'il ne puisse y avoir d'erreur; « car, nous ne pouvons, disent-ils, déterminer *à priori* si

le diable qui tient notre ame en son pouvoir est mahométan ou chrétien. »

L'empoisonnement volontaire est encore plus fréquent, et trop souvent le médecin est l'instrument vénal du crime. Le Turc croit ne pas commettre un crime en empoisonnant son ennemi, et pour deux raisons : la première, c'est que, vous dit-il, si nous ne l'empoisonnons pas, il nous empoisonnera; la seconde, c'est que le poison que vous lui faites prendre ne produira aucun effet s'il ne doit pas mourir.

« S'il est triste, dit le docteur Openheim auquel nous empruntons ces détails, de voir donner cette interprétation à un dogme religieux, il l'est plus encore de voir des chrétiens prendre part à ces crimes, et même en être presque toujours les agens, car on ne peut nier que le plus souvent ils sont exécutés par des chrétiens de la religion grecque; et vraiment il est impossible à un homme honnête de s'attacher comme médecin à un Turc puissant, parce que, s'il lui demande d'empoisonner quelqu'un et qu'il s'y refuse, il pourra lui en coûter la vie; j'en ai eu moi-même une preuve convaincante. La dernière campagne des Turcs contre les Albanais s'est terminée d'une manière favorable, non par la supériorité du courage, du nombre ou de la discipline des armées, mais par l'astuce et la trahison. Deux des plus puissans ennemis du sultan, Whely-bey et Akban-bey, surnommé le lion, furent invités pendant un armistice à assister à une revue des troupes régulières turques, ce qui devait leur offrir beaucoup d'intérêt par la nouveauté du spectacle. Le visir les fit tuer au moment où ils passaient devant un bataillon. Le fils du visir Emin, pacha de Gomère, s'est défait par le même moyen de plusieurs de ses ennemis les plus formidables. Un jour, le grand-visir me fit signe de rester, et, lorsque tous les

courtisans se furent retirés, il fit apporter du café, des pipes et un échiquier. Je me trouvai alors seul dans la compagnie d'un homme qui exigeait et recevait de tout ce qui l'entourait une obéissance sans bornes, et dont la volonté avait fait tomber plus de cent mille têtes. Il me fit signe de m'asseoir sur le divan, et se mit à fumer; mais, d'après l'étiquette, je ne touchai pas à ma pipe. Après s'être occupé du jeu pendant quelques instans, il leva la tête, et me regardant fixement : « Heken-bechi, dit-il, j'ai des ennemis, vous pouvez m'aider et vous le ferez ! » Il me fit signe alors de me retirer, ce qui me dispensa de la nécessité de lui répondre. Je le saluai et me retirai bien agité et dans de grandes alarmes, car le peu de paroles du visir n'étaient que trop intelligibles pour moi. A cette époque je donnais des soins à deux chefs albanais de distinction, qui, redoutant de se confier au médecin du grand-visir, avaient préféré s'adresser à un médecin de l'armée, et m'avaient consulté. Le visir, qui le savait, aurait voulu que je l'eusse débarrassé de ces deux ennemis.

« Après avoir examiné la difficulté de ma position, je ne vis d'autre moyen d'échapper à ma destinée qu'en faisant de grands sacrifices pécuniaires auprès du *kroff* (trésorier) de l'avare visir et de son *grammatiko* (secrétaire). En même tems je feignis d'être malade et gardai la chambre. Douze jours s'étaient passés depuis cette entrevue avec le visir, et rien de remarquable ne m'était encore arrivé, quand, le matin du treizième jour, mon domestique me servit, comme à l'ordinaire, le café et la pipe. J'avais déjà bu la tasse presque entière, quand je remarquai un goût désagréable qui éveilla mes soupçons. Je pris aussitôt un vomitif et courus à la pharmacie de l'armée, où l'on constata qu'il y avait dans ma tasse près de deux drachmes de sublimé corrosif. J'avalai aussitôt une grande quantité de

blancs d'œufs et n'en éprouvai aucune incommodité. Quoique la faveur dont je jouissais à la cour et la position élevée que j'occupais parmi les médecins de l'armée eussent fait de moi un objet d'envie pour beaucoup, et que l'on n'eût pas été fâché de me voir disparaître, cependant tout le monde fut indigné de la conduite du pacha. Quant à moi, je fis tous mes efforts pour obtenir un passeport (*bouvrouldi*), et, ayant à la fin réussi, je me hâtai de quitter la Turquie.

On a l'habitude de dire d'un homme qui a acquis un grand pouvoir ou une brillante fortune : « Il mourra probablement par le poison. » Aussi le riche recherche avec soin l'amitié de tout médecin nouvellement arrivé, surtout s'il est Franc, de peur qu'il ne soit employé pour l'empoisonner. Le Turc malade est très-défiant : lorsqu'il débouche une fiole qui contient un médicament, et qu'il a pris la potion prescrite, la fiole est aussitôt scellée du sceau particulier du maître, de peur que l'on n'y introduise quelque poison. Il a soin aussi de faire prendre à son médecin ou à son esclave une partie de tous les médicamens qui lui sont prescrits, et le misérable domestique, purgé et tourmenté par un maître plus misérable encore, a de bonnes raisons de désirer que la maladie se termine promptement.

Géographie.-Voyages.

Découverte d'un nouvel archipel dans l'Océanie. — Je ne sais quel vif intérêt se rattache à l'histoire et aux descriptions des îles de la mer du Sud. On se plaît à parcourir ces retraites heureuses semées dans l'immensité de l'Océan ; on s'y repose avec plaisir du tumulte de la vieille

Europe, en contemplant le spectacle d'une vie simple et primitive.

Dans leurs relations avec les peuples de l'Océanie, les navigateurs semblent avoir subi eux-mêmes l'influence d'une sympathie irrésistible. Habitués sans doute à trouver dans ces îles riantes le terme de cruelles privations et de longues fatigues, ils n'ont pu se défendre envers elles d'un sentiment de reconnaissance. S'ils ont fait connaître aux naïfs insulaires les bienfaits et les vices de la civilisation, ils ne les leur ont pas imposés avec violence, et ici du moins le sang n'a point cimenté la conquête.

Tout, dans les îles de la mer du Sud, commande et captive l'attention de l'observateur; tout, jusqu'à leur formation et leur existence. On sait qu'elles ont pour bases des masses de coraux. Les récifs dont elles sont entourées forment d'immenses murailles à pic, du haut desquelles l'œil plonge perpendiculairement à des milliers de toises dans une mer toujours transparente.

Pour se former une idée exacte de la manière dont la nature a procédé à leur création, il suffit de savoir comment se forme le corail. Cette substance résulte de l'agglomération des cellules construites par une espèce de polypes. Ces animalcules placent toujours leurs habitations perpendiculairement les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles aient atteint le niveau de la mer. Ce sont les détritus de ces cellules qui, recueillant et fécondant les graines apportées par les flots de la mer, deviennent, sur un bloc aride, le principe de la végétation.

Quelle carrière de réflexions s'ouvre devant cette marche lente, mais infaillible! Ces belles forêts ont pris naissance sur la tombe d'un insecte invisible! Chaque jour, du sein des vastes mers, surgissent des tombes nouvelles, et d'autres, à demi cachées par les flots, effraient en mille

endroits les navigateurs. Ne prévoit-on pas l'instant où tous ces fragmens, réunis par d'autres fragmens intermédiaires, formeront un continent immense, et forceront les eaux qui les séparent à se creuser un lit dans d'autres climats ? Il faudra bien des siècles, sans doute, pour opérer cette grande révolution ; mais que sont les siècles pour la nature !

Quelques pauvres Indiens, partis dans une frêle embarcation de l'un des deux continens que baigne l'Océan Atlantique, et jetés par la tempête sur une de ses îles, formèrent sans doute les élémens de leur population. Cette population est peu nombreuse et clair-semée : tout fait préjuger que son origine n'est pas fort ancienne. L'insuffisance de ses moyens de navigation a dû rendre lente et difficile l'émigration d'un point sur un autre : aussi découvre-t-on chaque jour dans cet hémisphère des îles où l'homme n'a jamais pénétré, et qui offrent en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

On ne peut se figurer rien de plus pittoresque, de plus riant, que ces coins de terre inhabités. La fertilité y est extrême ; le climat sain, tempéré et toujours égal ; on y respire la santé et la vie. Tant d'avantages ont séduit des hommes entreprenans ; de petites colonies se sont formées sur divers points, et tout fait présager qu'elles seront prospères.

Nous allons donner ici une description succincte de l'un de ces nombreux archipels sans doute inconnu à la plupart des navigateurs, en faisant toutefois observer à nos lecteurs qu'il existe beaucoup de similitude entre toutes les îles de l'Océan Pacifique.

L'archipel des *Cocos*, car c'est ainsi que l'ont nommé les premiers qui en ont fait la découverte, est situé vers le 12° sud de latitude, et le 97° est de longitude. C'est

un groupe d'une trentaine d'îles, la plupart de forme oblongue, et entourant un bassin d'environ dix milles de diamètre. Il règne de l'une à l'autre une espèce de chaussée naturelle qui se montre à découvert à la marée basse. Cette chaussée n'offre que deux brèches, dont l'une forme l'entrée du port. Les vaisseaux la franchissent avec peine, parce qu'elle est étroite et embarrassée : mais une fois dans le bassin, ils sont à l'abri des vents les plus impétueux.

La vue de ces îles, prise de l'intérieur du hâvre, est ravissante. La plage sur laquelle viennent expirer les ondulations de la mer, est formée d'un sable d'une blancheur éblouissante, jonché de coquillages magnifiques, rehaussé par la sombre verdure des forêts. Des touffes de cocotiers étendent leurs palmes élégantes jusque sur les eaux toujours limpides de la baie. Comme pour contraster avec la paix qui règne dans ce charmant séjour, l'écho des rivages fait entendre au loin le bruit des vagues de l'Océan, dont la fureur impuissante se brise sans cesse sur les écueils.

La hauteur commune du groupe au dessus du niveau de la mer est de quinze à vingt pieds. Vers le centre de quelques îles, s'élèvent plusieurs montagnes coniques d'une hauteur assez considérable ; et leurs gracieux contours, entièrement tapissés de verdure, ajoutent encore à la richesse et à la beauté du paysage.

Les îles des *Cocos* tirent leur nom de la profusion avec laquelle elles produisent ce végétal. Elles sont couvertes de cocotiers dans toute leur étendue. Ces arbres y forment des bocages d'une épaisseur impénétrable. La terre est jonchée de leurs fruits. On peut se faire une idée de leur abondance, en songeant qu'un seul cocotier produit plus de cent vingt noix dans une saison.

En entrant sous les voûtes épaisses de ces forêts vierges, un spectacle imprévu vient ajouter encore au charme

des émotions qu'on éprouve. Elles servent de retraite aux oiseaux de mer qui, chaque soir, malgré la forme palmée de leurs pieds, viennent se percher par milliers sur les branches des arbres. La présence de l'homme ne les effarouche point, et ils se laissent approcher avec une confiance qui souvent leur est funeste. On en distingue, entre autres, une espèce fort belle, de la forme d'une grosse hirondelle, ayant la tête noire, le bec rouge, et les ailes d'une blancheur éclatante. Elle dépose ses œufs dans la concavité d'une feuille de cocotier, et les couve dans cette position précaire, sans s'inquiéter des oscillations que le vent imprime à la feuille. Dans toute cette population ailée, il n'y a que trois sortes d'oiseaux qui ne soient point de la famille des palmipèdes.

On ne trouve dans l'archipel des Cocos ni serpens, ni reptiles d'aucune espèce; mais vous y voyez une grande quantité de crabes d'un goût excellent et des écrevisses de la grande espèce, dont les habitudes ont quelque chose de curieux. Les mouvemens de cette écrevisse sont plus lents que ceux du crabe. Lorsqu'elle se voit menacée, elle se met sur la défensive : se dressant sur sa queue, et ouvrant ses énormes pinces, elle suit les mouvemens de son adversaire en tournant sur elle-même comme sur un pivot, et manœuvre de manière à présenter toujours à l'ennemi son front de bataille. Cette écrevisse a sous la queue une substance huileuse assez abondante, et qui s'emploie aux usages de la cuisine.

Le règne végétal est peu varié dans ces îles. Les cocotiers semblent absorber tous les sucs nourriciers du sol. On y rencontre çà et là quelques arbres d'une autre espèce, mais ils sont peu nombreux et rabougris.

Cet archipel possède encore un avantage que la nature a refusé à la plupart des îles de la mer du Sud. Quelque

part qu'on creuse, on trouve l'eau douce presqu'à la surface du sol. Les cochons, la volaille y croissent et y multiplient d'une manière surprenante, sans qu'il soit besoin de s'occuper de leur nourriture. Ils la trouvent abondamment au pied des cocotiers. Tous ces animaux engraissent promptement, et acquièrent une succulence exquise. On a déjà fait dans plusieurs endroits des semis de blé et d'autres céréales, mais jusqu'ici ces tentatives n'ont pas été couronnées de succès.

Le sol de cet archipel est hérissé d'aspérités produites par les pointes de corail qui se montrent à découvert. Cette substance est dans un état continuel de végétation dans toute l'étendue du bassin : on la voit de toutes parts pousser et étendre ses ramifications, tandis que l'œil distingue à une grande profondeur sa base tapissée de plantes marines de toute espèce.

La plus abondante est celle que les Anglais nomment *turtle-grass* (herbe des tortues). Ces animaux, qui en sont très-friands, entrent dans la baie par troupes innombrables. Trois hommes armés seulement de bâtons, et montés sur un petit radeau, peuvent alors en prendre dans un jour une grande quantité. Pour réussir dans cette chasse, il faut avoir soin de toujours suivre la piste de l'animal qu'on a lancé. La tortue, quoique pesante, nage très-vite, mais son ardeur ne dure pas; elle est bientôt épuisée, et ne peut résister à une poursuite de quelques minutes.

On ne voit point sur ces côtes d'autres amphibies, mais on y pêche abondamment du poisson de toute espèce, et les vaisseaux qui y relâchent en salent toujours une grande quantité.

Il y a trois ans, les îles que nous venons de décrire n'étaient qu'un désert délicieux. A cette époque, M. Hare,

parti de Bornéo dans un vaisseau qui lui appartenait, vint, avec une suite nombreuse de Malais de l'un et l'autre sexe, s'établir sur cette terre vierge. Il avait apporté avec lui des vivres et des provisions de toute espèce.

Ces nouveaux débarqués s'établirent sur trois des îles, et se construisirent d'abord des huttes qui depuis ont fait place à des habitations commodes. A l'époque où l'auteur de cet article visita la colonie naissante, ses paisibles habitans jouissaient déjà de toutes les douceurs et de toutes les commodités de la vie rurale. Chacun d'eux possédait en petit tous les moyens d'exploitation d'une ferme bien ordonnée; il avait maison de maître, granges, basse-cour, pigeonnier, poulailler, etc. Personne n'est gêné dans l'exercice de son industrie; le terrein est à qui veut le prendre.

Depuis leur arrivée, ils ont éprouvé une secousse de tremblement de terre; mais elle n'a été ni violente, ni de longue durée. Leurs volailles, et l'immense quantité de noix de cocos qu'ils possèdent et qui ne leur coûtent que la peine de les ramasser, pourront leur fournir un sujet d'échange et de relations avec les vaisseaux de l'Europe. Sera-ce un bonheur pour eux?.....



Bénéfices de la Banque d'Angleterre résultant de la destruction de ses bank-notes — On conçoit sans peine que toutes les fois que, par suite d'un incendie, d'un naufrage ou de toute autre circonstance, les bank-notes viennent à être détruits, il en résulte un bénéfice clair et net pour la Banque; mais ce que le public ne sait pas, c'est que, de-

puis sa fondation qui remonte à 1694, la somme des billets non présentés à l'encaissement s'élève, non pas à quelques mille liv. st., mais à plus de 100,000,000 fr. En voici le relevé, d'après les documens officiels présentés au Parlement.

Tableau présentant le nombre et la valeur des billets de la Banque d'Angleterre, dont la création remonte à 1697 et 1760, qui n'ont pas été présentés au remboursement et que l'on considère aujourd'hui comme détruits ou égarés.

VALEUR des billets.	NOMBRE de billets.	MONTANT des billets en fr.
De 1 à 2 liv. st.	301,340	10,000,000
De 10 —	2,418	604,500
De 15 —	892	334,500
De 20 —	11,803	5,901,500
De 25 —	3,968	2,479,000
De 30 —	3,816	2,862,000
De 40 —	2,559	2,549,000
De 50 —	8,872	11,090,000
De 100 —	9,632	24,080,000
De 200 —	2,444	12,220,000
De 300 —	1,023	7,672,500
De 500 —	3,400	42,500,000
TOTAL des billets non remboursés........ fr.		122,693,000

Comme l'émission de la plupart de ces billets remonte à 1697 et à 1764, c'est-à-dire qu'ils ont de 136 à 70 ans d'existence, il y a à parier cent contre un qu'on ne les rencontrera plus sur le chemin de *Thread-needle* : ainsi l'on peut dire qu'il faut ajouter 122,000,000 fr. aux bénéfices ordinaires qu'a réalisés la Banque d'Angleterre depuis sa création. Nous eussions voulu, sur ce chapitre, établir un parallèle entre la Banque de France et celle

d'Angleterre ; mais les élémens ne sont guère comparables, tant sous le rapport de la durée de ces deux établissemens que sous celui de la quantité des billets émis. La Banque d'Angleterre a 139 ans d'existence, le montant de ses bank-notes en circulation s'élève à 500,000,000 fr. ; tandis que la Banque de France ne compte que 33 années d'existence, et l'émission de ses billets n'est que de 230,000,000 fr. Cependant nous indiquerons ici quelle est la somme de billets à rentrer des créations qui datent de 30, 25 et 20 années, appartenant à des séries retirées de la circulation : cette somme ne s'élève qu'à 642,000 fr. Mais comme il ne se passe guère d'année sans qu'il ne s'en présente au remboursement, les administrateurs de la Banque de France pensent qu'ils ne sont qu'arriérés, et qu'on ne doit évaluer les pertes qu'à 40 ou 50,000 fr.

Nous terminerons cet article en faisant connaître les principales dispositions contenues dans le bill de prorogation de la charte de la Banque d'Angleterre ; nous compléterons ainsi tout ce que nous avons déjà dit dans les 3e et 8e numéros sur cet important établissement.

La charte de la Banque a été prorogée jusqu'en août 1853. A dater du 1er août 1834, ses billets auront un cours légal, car jusqu'ici leur circulation était facultative. La Banque retiendra toujours le privilége d'être, dans le rayon de 65 milles, la seule corporation composée de plus de six associés et pouvant traiter les affaires de Banque. En considération du renouvellement de sa charte, la somme qui lui était allouée pour le service de la dette publique sera réduite à 120,000 liv., c'est-à-dire à la moitié. Enfin, toujours en considération de ce renouvellement, la dette de l'état envers la Banque sera réduite de 14,686,800 liv. st. à 11,150, 100 liv. ; c'est-à-dire, aux trois quarts.

Statistique.

Tableau des forces de terre et de mer de la Grande-Bretagne, en 1833.—Nous nous contenterons d'indiquer ici la force numérique de nos deux armées ; dans un prochain article nous examinerons la différence qui existe entre leur traitement respectif, et nous signalerons les nombreux abus qui restent à réprimer.

ARMÉE DE TERRE.

STATIONS et cantonnemens.			OFFICIERS et soldats.
Grande-Bretagne.....	Cavalerie. . . . . : . .	5,731	28,772
	Gardes à pied	4,452	
	Infanterie de ligne. . .	18,569	
Irlande............	Cavalerie.	2,626	22,799
	Gardes à pied.	745	
	Infanterie de ligne. . .	19,428	
Indes-Orientales.....	Cavalerie.	2,663	18,364
	Infanterie	15,701	
Cap de Bonne-Epérance........................			1,725
Gibraltar..................................			2,875
Malte.....................................			2,366
Iles Ioniennes.............................			2,889
Les deux Canadas..........................			2,417
Afrique occidentale.........................			255
Nouvelle Écosse et les îles Bermudes.............			3,222
Colonies des Antilles........................			4,432
Jamaïque, Bahama et Honduras.................			3,122
Ile Maurice................................			1,445
Ceylan....................................			3,547
Nouvelle-Galles du Sud.......................			2,539
TOTAL....................			100,790

ARMÉE DE MER.

		OFFICIERS et marins.
	5 vaisseaux de premier rang montés par.....	2,910
	2 *id.* de 2e rang *id.* *id.*......	844
	4 *id.* de 3e rang *id.* *id.*......	2,358
	5 *id.* de 4e rang *id.* *id.*......	2,255
	10 *id.* de 5e rang *id.* *id.*......	2,799
	14 *id.* de 6e rang *id.* *id.*......	2,409
	35 sloops montés par....................	3,685
	33 yachts *id.* *id.*....................	1,593
	13 bâteaux à vapeur....................	464
	26 packets............................	754
TOTAL.	147 navires montés par....................	22,500

Agriculture.

Prodigieuse fécondité de quelques plantes alimentaires. — C'est à accroître la quantité des produits que doivent maintenant tendre tous nos efforts : aussi, voyez avec quel zèle cherchent à accomplir ce mandat les économistes pratiques, parce que les premiers ils sont convaincus que c'est là notre seule arche de salut. Voici sir R. Porter, consul de S. M. Britannique à Caraccas, qui vient d'envoyer à la Société d'agriculture de Londres quelques échantillons de blé *Victoria,* qui à une prodigieuse fécondité joint une rapidité de croissance vraiment remarquable. Il produit deux à trois mille livres de grain par acre, et peut fournir deux récoltes en moins de sept mois (du 15 février au 1er août), tandis que le blé indigène ne produit que huit à neuf cents livres de grain par acre, en France et en Angleterre, et ne donne qu'une seule récolte par an.

M. Crossley, ingénieur du canal de Macclesfield, a fait connaître à la même Société qu'au moyen de procédés particuliers il avait obtenu une récolte miraculeuse d'oignons, et qu'il était prêt à communiquer sa méthode à tous ceux qui voudraient en faire usage. Voici quels ont été les résultats de ses expériences :

1[re] EXPÉRIENCE. 2 onces de semence ont produit 3,496 onces de graine.
2[e] EXPÉRIENCE. 12 onces de semence ont produit 8,000 livres de graine.

. . . .

Enfin, M. John Dewson a lu à la même Société un mémoire très-étendu, dans lequel il a fait connaître comment il est possible d'obtenir sur le même sol, de décembre à juillet, deux récoltes de pommes de terre. C'est après plusieurs expériences que cet agronome s'est convaincu de la possibilité de réaliser le fait qu'il annonce.

Nous nous empressons de proclamer ces résultats, ces tentatives, ces expériences, afin de tranquilliser les hommes prompts à se décourager, et qui ne savent pas assez espérer. Dès que ces moyens seront mieux connus et propagés, nous n'aurons plus à redouter ni les conséquences de la loi sur les céréales, ni les maux qu'elle entraine à sa suite.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

